Krishnamurti

MADRAS
1 9 4 7
BÉNARÈS
1 9 4 9

Krishnamurti

Le présent ouvrage est un recueil d'entretiens qui ont eu lieu à des dates différentes. Il n'est donc pas destiné à être lu à la façon d'un traité de philosophie.

J. K.

Cette édition est limitée à 3.500 exemplaires sur Vélin blanc d'Alfa.

Krishnamurti

MADRAS

1 9 4 7

BENARÈS

1 9 4 9

Traduction de Carlo Suarès

Seule traduction autorisée
LE CERCLE DU LIVRE
66, Bd Raspail — Paris
1950

MADRAS

I

COMME je vais parler tous les dimanches pendant quelque temps, j'essaierai de développer soigneusement et lentement mes idées, et de me rendre aussi clair que possible.

Nous sommes habitués à écouter des causeries, mais j'espère que vous ne réduirez pas celles-ci à un rôle de conversations, sans prolongements dans votre vie quotidienne, car j'ai le sentiment qu'à l'heure actuelle, le monde est dans un tel chaos et dans une tension si catastrophique qu'il nous faut chercher un point de vue et une façon révolutionnaires d'aborder les problèmes qui se présentent à nous tous les jours. Il est très important par conséquent que chacun comprenne la catastrophe qui nous entoure; sur le plan verbal nous en sommes conscients, on nous renseigne à son sujet dans les journaux et dans les livres, chaque personne à qui nous parlons nous entretient de son imminence. Si l'on examine la question de près, on voit que ce chaos et cette confusion existent dans le monde politique et que les leaders y sont eux-mêmes plongés; cela est vrai partout et non seulement ici. Lorsque je parle de catastrophe, je ne parle pas seulement de celle des Indes. Les Indes ne sont qu'une partie du monde, et considérer le problème indien comme le seul que nous ayons à résoudre me semble être hors de proportion avec les faits et lui attribuer une importance qu'il n'a pas. Il s'agit d'un pro-

blème mondial que nous devons considérer en entier, dans son ensemble. C'est là qu'est notre difficulté, parce que nous sommes plongés dans l'immédiat, dans le problème national, dans le particulier.

Il y a une crise sur tous les registres de notre existence, une crise physique, religieuse, sociale et éducative. Politiquement nous voyons qu'aucune solution ne peut être apportée par le nationalisme, la division des peuples, l'existence de gouvernements séparés; c'est le contraire qui a lieu. Nous avions cru en la Société des Nations mais elle a fait faillite, et voyant que l'O.N.U. décline rapidement, nous demandons aux chefs politiques de résoudre nos difficultés.

Dans le domaine religieux, il en est de même. Nous pouvons presque dire que la religion a fait faillite. Les religions organisées, à travers le monde, qu'elles s'appellent chrétienne, brahmanique ou bouddhiste, n'ont rien de réel à dire au sujet de cette énorme catastrophe. Ce n'est pas une crise occasionnelle comme celle qui eut lieu en 1929, ni un bouleversement social comme ceux que nous connaissons déjà; une catastrophe comme celle-ci se produit très rarement. C'est une catastrophe du plus haut degré et, si l'on en parle avec beaucoup de personnes, on se rend compte qu'elle ne peut être comparée à aucune de celles qui se sont déjà produites. Il se peut qu'il y en ait eu une ou deux, semblables à celle-ci, où les valeurs fondamentales ont été détruites et où de nouvelles ont dû être créées.

Il nous faut considérer l'homme dans son ensemble : psychologiquement, socialement et économiquement. Nous sommes dans l'incertitude, en chacun de ces domaines, et nous essayons de résoudre chaque problème à son propre

niveau. L'économiste veut résoudre l'économique sur son propre plan et, par conséquent, n'y parvient pas; le politicien, de même, fait faillite, parce que la crise économique, la crise politique et les autres difficultés qui nous entourent quotidiennement doivent être comprises à un tout autre niveau et c'est là que je sens qu'une révolution est nécessaire.

La plupart des gens essayent de traiter cette crise extraordinaire par des formules et par des systèmes, qui vont depuis l'extrême gauche jusqu'à l'extrême droite.

Nous avons une formule de gauche ou une formule de droite, ou quelque chose entre les deux, que nous essayons d'appliquer afin de sortir de nos difficultés. N'est-ce pas cela que nous faisons? Que vous soyez socialiste ou réactionnaire, vous avez une formule avec laquelle vous prétendez guérir nos maux. Vous vous apercevez toutefois que, seul, un problème statique pourrait être résolu par une formule, et qu'aucun problème n'est jamais statique car il se compose de tant d'influences diverses, et tant d'éléments différents agissent sur lui qu'il change constamment. Donc, aucune formule d'aucune sorte ne peut jamais porter remède à une situation dynamique et c'est pourtant ce que nous essayons de faire. Les formules, les systèmes n'ont jamais rien résolu ni engendré aucune révolution. Une révolution ne peut être produite que par des créateurs et non par des partisans. Ce dont nous avons besoin à notre époque, ce n'est pas d'une nouvelle formule ni d'un nouveau système de gauche ou de droite, mais d'un nouveau point de vue, et c'est cela qui est important. Si l'on a un problème à résoudre, ce qui importe, c'est la façon dont on l'aborde. Si c'est avec une mentalité figée, avec

une série d'idées toutes faites, on ne le résout pas car il se modifie constamment. Cette inefficacité des formules me semble évidente et j'espère qu'elle vous le sera aussi lorsque j'aurai terminé ces causeries.

Ce qui me semble important, dans tout cela, c'est que chacun de nous trouve sa solution au lieu de la laisser à ses dirigeants. Cette situation, cette catastrophe, exige non pas une façon statique mais une façon révolutionnaire de penser, une pensée qui ne soit basée sur une idéologie, ni indienne, ni nationaliste, ni capitaliste. Elle exige un changement dans notre façon de penser. Notre façon d'aborder la question devient bien plus importante que l'action, elle est d'une importance suprême. Comment nous examinerons le problème importe plus que de chercher à savoir ce que nous voulons en faire et ce « comment » ne peut être compris que lorsque nous sommes capables d'examiner une question à travers nous-mêmes et non à travers des formules. Je veux dire que, puisqu'il s'agit d'une catastrophe mondiale, il faut, pour l'examiner, un esprit sans préjugés. Vous ne pouvez pas l'examiner en tant que brahmane, musulman, chrétien ou bouddhiste. C'est parce que vous l'avez examiné de cette façon dans le passé que vous avez engendré la crise. A cause des traditions et autres absurdités analogues, vous avez créé ce chaos et, si nous abordons le problème avec cette même mentalité, au lieu de le clarifier et de le comprendre, nous ne ferons que l'obscurcir. Nous nous trouvons devant un précipice au bord duquel nous avons été amenés par une déformation de nos esprits. Cette situation s'est développée à la faveur de siècles de divisions sociales, de mauvaises répartitions des richesses, de séparations, de formules, par le canal

des religions organisées. Ainsi, nous sommes parvenus à une misère et à une confusion indescriptibles. Si c'est cela que nous voulons comprendre, il nous faut nous éloigner du précipice et examiner à nouveau toute notre condition. Nous ne pouvons pas à la fois rester suspendus sur l'abîme et essayer de l'éviter. Au contraire, il nous faut complètement abandonner les causes qui nous ont conduits à ce point et examiner toute la situation avec un certain recul et c'est là qu'est la difficulté. Nous connaissons la catastrophe, les causes sociologiques des guerres passées et à venir, on nous prépare avec une merveilleuse habileté une troisième guerre et vous et moi savons que c'est là le bord de l'abîme. Je ne crois pas que les Indes y échapperont. La plupart d'entre nous savent combien tout cela est sérieux, nous le lisons dans les journaux, et puis nous nous laissons distraire par nos exigences immédiates, par nos plaisirs et nos douleurs. Mais la catastrophe est excessivement grave et, si nous voulons en sauver quelque chose, il nous faut l'examiner telle qu'elle est et déplorer les absurdités des divisions de classe et autres divisions analogues. Si vous pensez que ce problème est assez sérieux, vous vous en occuperez sérieusement. Si vous aviez mal aux dents, vous interviendriez tout de suite. Or, cette douleur est bien plus grande et bien plus profonde qu'un mal de dents; toutefois, comme elle est continue et plus éloignée, nous ne faisons rien. Nous nous tournons vers des dirigeants, des gourous, des formules, des systèmes. Nous nous tournons vers Moscou ou vers Washington. Ainsi nous voici au bord de l'abîme, et contraints d'affronter cette situation.

Cette catastrophe a été engendrée par chacun de nous.

Nous sommes dans un état de confusion qui se manifeste dans le monde extérieur. Chacun de nous, qu'il soit musulman, brahmaniste, bouddhiste ou chrétien, est responsable de cette détresse. Ni le capitaliste, ni le socialiste ne peuvent y échapper. Chacun de nous en est responsable. Du fait que nous avons provoqué cette catastrophe, chacun de nous doit l'affronter. C'est cela ce que j'appelle engendrer une nouvelle façon de penser et un nouveau point de vue et il nous faut par conséquent comprendre l'importance extraordinaire de l'individu à notre époque. Veuillez, je vous prie, faire la différence entre l'action individualiste et l'action personnelle. Une action individualiste a lieu lorsque l'individu agit isolément et non comme faisant partie d'un tout. Lorsqu'il pense en fonction du pouvoir, de l'ambition, de son rang, il agit d'une façon individualiste, c'est cela qui a amené cette crise; mais lorsqu'il agit en tant qu'être total, c'est-à-dire d'une façon personnelle, une telle action a un sens très profond. Nous discuterons de cette question au fur et à mesure que se dérouleront ces causeries.

Ce que je voudrais faire ce soir, c'est vous présenter, plus ou moins brièvement et simplement, un résumé de quelques-unes de ces idées. Ainsi que je l'ai dit, l'individu est dans un état de confusion et parce que vous, en tant qu'individu, êtes dans cet état, vous ne pouvez que propager la confusion. Votre gouvernement, votre Etat, votre religion, sont nécessairement dans un état de confusion parce que l'Etat c'est vous et vous engendrez votre société. La société est le produit du rapport des individus et la société, telle qu'elle est engendrée, participe de notre avidité et de tout ce que comporte l'avidité. La confusion est

en nous et se projette en actions dans le monde de façon à engendrer une crise mondiale. La guerre n'est, après tout, qu'un résultat extérieur et spectaculaire de notre cruauté. Si nous ne transformons pas notre vie quotidienne et si nous n'assumons pas, d'une façon profonde et réelle, la responsabilité de cette transformation, nous ne pouvons pas échapper à ce chaos qui vient. Pour moi, l'importance de l'individu est suprême, mais non pas de l'individu en ce qu'il s'oppose à la société, en tant qu'opposé au tout. Je crois qu'il nous faut être très clair sur ce point. Lorsque nous considérons l'individu et sa fonction dans la société, il nous faut voir la totalité de son être, et non le seul aspect de son activité individuelle qui peut être anti-sociale. Ce problème est mondial, il est partout le même, que ce soit en Amérique, en Europe ou à Damas. J'ai entendu deux Syriens parlant de ce problème en français, de la même façon que vous et moi en parlons ici. Parce que vous et moi avons engendré cette catastrophe, nous devons en assumer la responsabilité. Parce qu'aucun dirigeant, aucun gourou, aucun politicien, aucun instructeur ne nous sauvera, parce que ce problème est vital et parce qu'il ne cesse de subir des changements, aucune formule ne peut le résoudre.

Donc, ce qu'il faut, c'est penser juste. Penser juste n'est pas une formule, cela n'est basé sur aucun système. Une pensée juste ne peut se produire que lorsqu'il y a connaissance de soi, c'est-à-dire lorsque l'individu comprend sa situation totale et c'est là que nous trouverons la plus grande difficulté.

Comprendre exige une grande intensité, une intensité intellectuelle peu commune. Découvrir comment vous abor-

derez cette manière de penser sera un travail des plus difficiles parce que vous n'êtes pas habitués à penser en tant qu'êtres complets; vous êtes compartimentés. Penser juste me semble être la solution du chaos actuel, mais une pensée juste ne peut être engendrée par aucune formule ni par aucune adhésion à quoi que ce soit. On ne peut penser juste qu'au moyen de la connaissance de soi. Il faut se connaître, et pour se connaître, s'étudier. Si l'on veut se comprendre, il faut cesser de condamner, il faut cesser de comparer. Ce que l'on veut comprendre, on doit l'étudier en soi. On ne doit ni juger, ni condamner, ni s'identifier à ce qu'on veut comprendre. Si l'on condamne, il est certain qu'on met fin à toute compréhension. Si l'on veut se comprendre soi-même, en tant que processus, à la fois physiologique et psychologique, on doit aborder cet examen sans condamnation, ce qui est une tâche extrêmement difficile. Je ne sais pas si vous l'avez jamais essayé ou expérimenté, par vous-même, afin de voir jusqu'où vous pouvez vous comprendre.

La personne religieuse affirmera qu'elle est d'origine divine et la personne d'extrême gauche qu'elle n'est qu'une série de réactions. Les deux auront ainsi atteint des conclusions et arrêté toute pensée réelle. Leurs actions ne seront pas basées sur une pensée juste et, par conséquent, ne seront pas le résultat de la connaissance de soi. La connaissance de soi n'est pas possible tant qu'existe un sens de condamnation ou d'identification. En d'autres termes, tout rapport avec autrui est un processus d'auto-révélation par la connaissance de soi, et ce n'est que la pensée juste qui puisse créer les nouvelles séries de valeurs qui supplanteront les fausses séries de valeurs. Il ne s'agit pas de rem-

placer les vieilles valeurs par de nouvelles formules, mais d'instaurer des valeurs que vous aurez découvertes et qui ne vous auront pas été transmises par un gourou, par un chef politique, par un swâmi, par telle ou telle personne. Ces valeurs seront découvertes par vous au moyen de votre propre lucidité intérieure.

La pensée juste doit avoir lieu dans le présent et c'est elle seule qui peut résoudre le chaos mondial. Cela veut dire qu'il vous faut vous retirer de la périphérie et devenir un centre de pensées justes. C'est bien cela qui s'est toujours produit dans les périodes où le monde a eu à faire face à de telles crises. Quelques personnes voyant la confusion et l'impossibilité de modifier la catastrophe se sont retirées et ont formé des groupes. Qui prendra la peine aujourd'hui de s'arrêter le temps nécessaire pour examiner sérieusement la situation dans son ensemble? Ceux qui étudient s'appliquent à des formules et sont limités par des conditionnements, mais rares sont ceux qui étudient le chaos sans esprit de système. Ce sont eux pourtant, les sauveurs, parce qu'ils sont créateurs et j'espère qu'au cours de ces semaines qui viennent, il nous sera possible d'être attentifs et de découvrir cette pensée créatrice, de découvrir réellement cette vérité. Mais cette création ne peut être formulée. Dès lors, qu'est-ce que créer? Est-ce, pour la plupart d'entre nous, se plonger dans une profonde méditation et dans l'abnégation? Lorsque nous créons une image et que nous vivons dans cette image, cela n'est pas Dieu. Nous invitons la Réalité, mais elle ne peut pas être invitée, elle doit venir, et, pour la laisser venir, il faut une attitude juste, c'est-à-dire que l'esprit doit écarter tout ce qu'il connaît. C'est une tâche énorme et difficile. Pourtant, sans

cette Réalité, notre action au bord du précipice, quelle qu'elle soit, sera futile. Mon intention est d'examiner cette Réalité créatrice avec ceux que cela intéresse réellement et de les aider à en faire directement l'expérience.

Pour ce faire, nous allons organiser des discussions tous les deux jours, le matin entre 7 h. 30 et 9 heures, mais ce qui importe, dans ces causeries et dans ces discussions, c'est qu'elles nous intéressent vitalement, d'un intérêt qui ne dépende pas de causes fortuites, car, alors, notre attention ne serait que passagère. Mais si nous nous rendons compte de ce chaos, de cette misère et de cette effroyable souffrance, cela nous poussera à étudier la question avec tout le sérieux qu'elle comporte. Ainsi seulement pourrons-nous résoudre ce problème.

On m'a posé deux ou trois questions et je vais essayer d'y répondre.

QUESTION. — *Les communistes pensent qu'en assurant la nourriture, l'habillement et le logement à chaque individu, et en abolissant la propriété privée, on peut créer un état où chacun vivrait agréablement. Qu'avez-vous à dire à cela?*

KRISHNAMURTI. — Je me demande ce que vous diriez vous-même. Je me demande aussi si vous avez jamais pensé à ce problème. Il serait extrêmement intéressant de savoir ce que vous en pensez. C'est aussi votre problème parce que nous avons, en fait, besoin de vêtements, de nourriture et de logement. Il nous faut organiser cela à une échelle mondiale et non pas seulement à l'échelle d'une communauté, ce qui veut dire que nous avons besoin de personnes qui ne pensent pas en termes de nationalisme,

etc., mais en fonction de l'homme; non en termes de formules mais en termes de bonheur humain. Il ne s'agit pas de considérer *a priori* ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas. Il y a des millions et des millions d'êtres humains qui manquent de nourriture, de vêtements et d'abris, non seulement dans ce pays, mais en Allemagne, en Amérique et dans le monde entier, et les communistes disent que nous avons le moyen de résoudre ce problème et qu'il est de notre devoir de le faire. Ceux d'entre vous qui croient en Dieu et à la religion, qu'avez-vous à dire à cela? Avez-vous une réponse?

Il est évident qu'il nous faut organiser un fonds commun de nourriture, d'habillement, de logement, de façon que chaque être humain ait suffisamment et je vous assure que cela pourrait être fait, si les hommes de science voulaient bien y consacrer leur temps. Mais ils ne sont actuellement occupés qu'à trouver des moyens de détruire et à découvrir la force atomique. S'il est vrai que nous avons les moyens d'assurer assez de nourriture, de logements et de vêtements à tous les êtres humains, pourquoi ne le fait-on pas? Parce que chacun veut être à la tête de la distribution. Chaque nation veut être au sommet. Il serait pourtant si simple de fournir pour la totalité des hommes, qu'ils soient Américains, Indiens ou autres, assez de vêtements et de logis; mais cela est rendu impossible par l'avidité. Si nous pouvions nous débarrasser de cette avidité nous pourrions organiser cela, mais ce n'est pas si simple. La vie est un phénomène infiniment complexe qui ne peut être enfermé dans les limites d'un problème de distribution. En effet, ce problème, qui consiste à s'organiser afin de satisfaire aux besoins de la majorité, se heurte à des facteurs psycholo-

giques cachés, de sorte que la vie ne dépend pas simplement du pain mais d'un facteur beaucoup plus important qui contrôle le pain : « nous ne vivons pas de pain seulement », nous vivons de facteurs psychologiques bien plus profonds dont nous devons tenir compte avant de pouvoir faire fonctionner un nouvel ordre de choses qui ne serait basé sur aucune formule. Ce qu'il est nécessaire de faire, c'est de comprendre ce nouveau facteur psychologique qui transforme nos existences.

L'homme ne vit pas de pain seulement, mais encore de facteurs plus profonds et si nous n'étudions pas et ne comprenons pas cela, il est impossible d'organiser la distribution de la nourriture, de l'habillement et du logement pour tous. Quel est le facteur que nous considérons comme le plus important? Voilà notre question. Est-ce le pain, lorsque des facteurs cachés et subtils dominent et déterminent l'organisation du problème du pain? D'après vous, quel est le facteur le plus important? Est-ce le réel besoin qu'un homme peut avoir de se procurer la nourriture, le vêtement et le logis ou quelque étonnante formule ou croyance? Il me semble certain que c'est le facteur psychologique qui est plus important que le pain. Je n'affirme ici rien, de façon dogmatique, nous pourrons discuter cette question au cours des prochaines semaines.

Si nous ne faisions qu'adhérer à quelque formule avec tout ce qu'elle peut impliquer, ainsi que cela s'est produit maintes et maintes fois au cours de l'Histoire, il me semble que ce serait futile. Après tout, qu'est-ce que l'Etat? Qu'est-ce qu'un gouvernement? Il représente évidemment les rapports entre individus. Si nos rapports sont basés sur l'avidité, la concurrence, etc., nous aurons un gouver-

nement qui nous représentera. Voilà un fait qui me semble simple, évident. Il n'est pas nécessaire de lire des traités d'Histoire pour le comprendre et, si nous ne voyons pas l'importance là où elle se trouve, si nous nous laissons emporter à la dérive par des considérations de nature secondaire, comment pouvons-nous réussir? Attacher l'importance principale à ce qui n'est que secondaire, c'est créer de la confusion, ce qui est probablement l'intérêt de ceux qui veulent conquérir le pouvoir.

Donc, pour engendrer un état heureux pour l'homme, c'est-à-dire pour vous et moi, puisque nous ne vivons pas de pain seulement, nous devons comprendre les facteurs psychologiques, les complexités qui existent en chacun de nous; et il nous faut nous libérer des conditionnements tels que, par exemple, la soif du pouvoir. Si nous ne comprenons pas cela, la répartition du pain devient impossible. Sans transformation de l'individu, il n'y a donc pas de bonheur pour l'homme et, si vous n'êtes pas désireux de vous modifier vous-même, c'est que vous avez probablement investi des intérêts dans la religion, dans la propriété, dans des idéaux. Or, parce que vous avez des intérêts investis, et que vous ne voulez pas être ébranlés, l'homme d'extrême gauche déclare qu'il veut les détruire. Ce qui est important dans tout cela, c'est de considérer chaque problème comme une totalité et non comme une partie. On ne peut jamais trouver une solution à un problème partiel.

QUESTION. — *Le Mahatma Gandhi et d'autres pensent que le temps est venu où des hommes de bonne volonté, des justes, des sages peuvent se réunir et s'organiser en vue de lutter contre la crise actuelle. N'êtes-vous pas en train*

de fuir ce devoir ainsi que le font la plupart de nos chefs spirituels?

KRISHNAMURTI. — Il est nécessaire que des hommes de bonne volonté du monde entier se réunissent. Cela va sans dire. Mais comment peuvent-ils se réunir? Nous voulons faire quelque chose qui soit fondamental et nous voulons le faire pacifiquement. Notre fonction est d'agir par bonté d'âme. Mais, individuellement, l'homme de bonne volonté a aussi ses formules. Il veut agir d'une certaine façon et faire ensuite appel à nous, alors nous voyons que nous ne pouvons rien. Les hommes de bonne volonté ne devraient pas avoir de formules, ils devraient être au delà des formules et ne pas faire partie d'un système. C'est là que commence la difficulté. Tout d'abord, je ne crois pas qu'il soit bien d'avoir des dirigeants. Je crois que l'idée même de vouloir diriger quelqu'un est antisociale, antispirituelle, et je veux expliquer ma position sur ce point.

Ainsi que je l'ai dit au début de cette causerie, toute action effectuée au bord du précipice ne fera qu'accentuer la confusion qui déjà nous a amenés au bord de ce précipice. Aucune action engendrée par la confusion ne peut donner de bons résultats; elle ne fera que l'accroître. Donc, ce que nous pouvons faire, c'est nous retirer de la confusion. Je veux parler de celle qui est à l'intérieur de nous-mêmes. C'est ce que je fais. Je me retire de la confusion politique, spirituelle et psychologique et j'aide ceux qui veulent s'en retirer. Mais pour comprendre la confusion, il nous faut l'examiner et c'est cela qui nécessite une énorme force de pensée. On ne peut pas dire d'une personne disposée à faire ce travail qu'elle cherche à s'évader. Comment

peut-on agir si on est soi-même dans la confusion? Comment peut-on engendrer la clarté si l'on est aveugle, et, dans ce cas, comment pourrait-on diriger qui que ce soit? Lorsqu'on se rend compte que l'on est aveugle et plongé dans la confusion, on doit d'abord se libérer de la confusion et des entraves qui limitent et aveuglent. Agir sans se clarifier soi-même c'est créer de nouvelles misères et se faire diriger devient, ici, une chose très importante. L'idée que l'on a de vouloir se faire conduire doit être réellement comprise. Nous avons été dirigés spirituellement, économiquement et religieusement. Vous pouvez à cela demander négativement quelle aurait été notre condition sans nos dirigeants. N'est-ce pas là une question importante à se poser? Le fait que nous ayons été dirigés démontre l'incapacité où nous sommes de penser par nous-mêmes et de vivre par nous-mêmes d'une façon juste. Nous demandons à quelqu'un de nous dire comment vivre, comment penser. En d'autres termes, notre système de vie est basé sur « quoi » penser, et non sur « comment » penser, et c'est pourquoi nous avons besoin d'être dirigés. Je vous assure que le chaos actuel n'a pas besoin de nouveaux dirigeants; il exige quelque chose de totalement différent : que chaque individu devienne une lumière par lui-même et ne soit pas sous la dépendance d'un autre. Et cela exige un grand effort et une grande compréhension de la part de chacun. Les hommes de bonne volonté sont nombreux dans le monde. Si nous considérons les faits, tels qu'ils sont, vous et moi sommes des hommes de bonne volonté à certains moments. Nous désirons vivre paisiblement dans le monde, mais tant d'influences et de contingences nous ont écrasés qu'il nous faut nous en libérer. Nous ne pouvons évidem-

ment le faire que par nous-mêmes, nous ne pouvons compter sur personne. Ceci veut dire que les hommes de bonne volonté doivent également se libérer de leur conditionnement, de leurs idéaux, qu'ils soient nationalistes ou communistes. Ils doivent cesser d'être nationalistes, ils doivent cesser de penser en tant que brahmanes, chrétiens, etc... Ils ne doivent avoir aucune formule définie car c'est cela qui nous empêche de nous unir. Si vous êtes hindouistes, vous voulez exprimer votre bonne volonté dans le cadre de l'hindouisme et où cela vous mènera-t-il? La même chose s'applique aux chrétiens, aux musulmans, etc., et nous voici ramenés vers tout ce problème qui est beaucoup plus difficile que vous ne le supposez.

Il faut absolument que les hommes de bonne volonté se réunissent mais, malheureusement, ils ne le font pas, car ils subissent tous le conditionnement que leur a imposé la société et c'est la raison pour laquelle je dis que nous devons nous libérer de nos conditionnements et penser d'une façon neuve. C'est à vous de commencer et non aux dirigeants, ni aux hommes de bonne volonté. C'est vous qui devez vivre avec vos voisins et non le dirigeant.

Donc, ce qui est important, dans toute cette question, c'est de savoir précisément discerner où est l'important et ne pas se laisser distraire par des problèmes secondaires. L'important c'est vous, non quelqu'un d'autre. Mais, parce que vous vous êtes confiés à des gourous, à des chefs politiques, à des théories, vous avez créé en vous-mêmes un état de confusion. Parce qu'une théorie peut être remplacée par une autre théorie, et un chef par un autre chef, vous voilà égarés. Les intellectuels ont fait faillite, leurs théories aussi ont fait faillite et si nous comptons sur des

dirigeants nous ne ferons que plonger dans de nouvelles misères et entraîner l'humanité avec nous. Résister aux absurdités des dirigeants est extrêmement difficile, parce que nous sommes paresseux et espérons que d'autres résoudront le problème. Donc, il est important, pour nous, de comprendre que le responsable de cette misère n'est pas un autre, mais nous-mêmes, et qu'aucun dirigeant ne pourra rien transformer. Comprendre cela exige un effort extraordinaire, mais nous gaspillons nos énergies de façon si absurde qu'il nous devient impossible d'aborder le problème complètement et pleinement.

QUESTION. — *Les jeunes gens répètent qu'ils sont frustrés, qu'ils ne savent pas quoi faire dans l'état actuel de crise, que leurs dirigeants sont incapables de les conduire, car ils sont eux-mêmes dans un état de confusion. Nous avions mis tous nos espoirs dans l'indépendance et le règlement avec la Ligue musulmane.*

KRISHNAMURTI. — Il y a beaucoup de choses impliquées dans cette question. Nous devons donc les examiner une à une.

Tout d'abord savez-vous ce que veut dire être frustré? Vous désirez quelque chose et, ne pouvant l'obtenir, vous vous sentez perdu et croyez qu'on vous a lésé. Vous voulez une certaine situation et, ne l'ayant pas, vous vous sentez brimé. Vous voulez épouser une femme, vous ne le pouvez pas, et vous vous sentez délaissé. Bref, désirant une certaine situation, un certain pouvoir, et ne pouvant les obtenir, on sent qu'un mur s'est élevé entre soi et l'objet de son désir.

Or, avant de dire que vous êtes frustrés, il vous faut

d'abord savoir s'il vous arrive jamais d'être dans une position où vous ne l'êtes pas. Lorsque vous obtenez tout ce que vous désirez, vous voulez encore quelque chose de plus et alors il y a frustration. Cette frustration est constante parce qu'il y a un vide en vous, parce que vous vous sentez vides, économiquement, psychologiquement, spirituellement. Vous espérez remplir ce vide en obtenant ce que vous désirez. Mais examinez cela de plus près, et vous verrez que c'est impossible. Vous avez essayé de le faire par l'étude, par la science, par différents moyens de destruction, par la poursuite de gourous. Mais, parce que vous n'y parvenez pas, vous vous sentez frustrés ; c'est un fait psychologique.

Or, qu'est ce vide intérieur ? L'avez-vous jamais examiné ? Pour le comprendre, il vous faut cesser d'essayer de le remplir, car il est sans fond. Ne diriez-vous pas d'un homme qui cherche à remplir un tonneau sans fond qu'il est déséquilibré ?

C'est dans ce problème même qu'est la réponse, et non hors du problème, de sorte que, si l'on comprenait le processus de la frustration et tout ce qu'il implique, on pourrait répondre d'une façon relativement simple à cette question.

Vous dites que nos dirigeants sont incapables de nous éclairer et que nous comptions beaucoup sur une indépendance politique, sur un règlement avec la Ligue musulmane. Nous voici revenus à notre problème. Qui crée les dirigeants ? C'est vous, parce que vous voulez que l'on vous dise ce qu'il faut faire. Parce que nous sommes trop paresseux pour découvrir ce que nous voulons, nous demandons qu'un autre nous le dise, qui psychologiquement

devient notre maître. Et parce que nous sommes dans la confusion, il l'est aussi. Ainsi nous projetons notre propre confusion, et lorsque les dirigeants sont confus nous les blâmons. Ce n'est pas nous que nous blâmons, mais toujours un autre.

« Nous comptions tellement sur un règlement avec la Ligue musulmane. » Voulez-vous vraiment dire que dans la séparation se trouve une solution quelconque? Vous pouvez obtenir des avantages, c'est toujours ainsi. Une fois que vous avez accepté la guerre, qui est le mal majeur, des maux mineurs s'ensuivent. Admettre la division entre peuples, entre groupes, entre brahmanes et le reste, c'est créer une nouvelle confusion. Un règlement basé sur des divisions n'est pas une solution du tout. Cela a été démontré maintes et maintes fois à travers l'Histoire, et pourtant c'est ce que nous continuons de faire.

Ainsi, lorsque vous considérez la distribution de nourriture, les hommes de bonne volonté, la frustration, vous voyez que tout est intimement lié. Vous n'aviez pas vu ces rapports parce que vous aviez essayé de résoudre chaque problème séparément, sur son propre plan. La seule solution au conflit et à la confusion est la vérité qui libère. Mais pour permettre à cette réalité ou vérité de venir à nous il nous faut être libres de toute entrave, des entraves subtiles comme de celles qui sont évidentes, qu'elles s'appellent nationalisme, esprit de communauté ou autrement. Si nous travaillons à cela, nous engendrerons la clarté en nous-mêmes.

22 octobre 1947.

II

La connaissance de soi est un sujet très difficile, qui exige une grande patience. Il ne faut pas se hâter de conclure. Il faut beaucoup l'étudier, essayer de le comprendre avec patience, l'analyser soigneusement et éprouver un sens de détachement qui ne soit pas intellectuel, qui soit pure observation. Donc, si vous le voulez bien, nous entreprendrons ensemble ce voyage qui consiste à comprendre le problème de l'existence, et au cours duquel nous tâcherons de faire des découvertes. Ce qui m'intéresserait serait de penser avec vous. Mais comme nous sommes nombreux ici, il nous sera impossible d'échanger des idées et de les discuter. J'essaierai, dans ces prochaines causeries du dimanche, de répondre à autant de questions qu'il sera possible, et de ne rien laisser inexploré, afin que nous puissions, ensemble, voir dans sa totalité ce problème complexe que nous appelons la vie. Au cours de ce voyage, nous ne devrons ni condamner ni conclure de façon définitive. Vous pourrez le faire à la fin de nos entretiens.

Parce que nous sommes trop mêlés à notre problème, nous ne savons pas encore comment l'observer. Parce que nous sommes trop près de la pauvreté, de la guerre qui vient, etc..., nous sommes incapables de nous livrer à une

observation réelle et à une étude réelle de ces problèmes. Donc, ne nous hâtons pas de conclure. Je vais essayer de vous présenter une image qui sera aussi la vôtre, car, ce qui vous occupe, c'est le problème de la vie, de cette vie qui est en Europe, en Russie, au Japon, dans la Chine chaotique ou dans une Amérique en quelque mesure ordonnée. C'est cette vie dans son ensemble qui nous occupe ici et, si nous voulons l'examiner sainement, nous devons éviter les conclusions car dès que l'on conclut on met fin à la pensée.

Je ne suis pas ici pour vous donner des idées mais au contraire pour discuter avec vous, si cela est possible, d'une façon sérieuse et profonde, de la condition de l'homme. Nous sommes trop habitués à écouter les dirigeants et à participer à des discussions de sorte que, malheureusement, il est difficile pour nous de discuter sans conclure prématurément ou sans essayer de découvrir les mobiles secrets de la personne qui parle. Je n'ai pas de mobiles secrets mais je veux exprimer quelque chose qui est à vous et non à moi et décrire une chose qui est vraie.

Comme la vie n'a pas qu'un seul aspect, n'abordons jamais son examen par un chemin exclusivement intellectuel ou émotionnel. En exagérant l'importance d'un aspect ou d'une voie d'approche, nous n'aurons pas l'image complète de la vie; or, vous et moi, essayons de comprendre la totalité de cette image. Si nous avons devant nous un tableau et si nous n'en étudions qu'un point, il est évident que le tableau dans son ensemble nous échappera. L'économiste qui examine la vie du point de vue économique, ne voit pas le tableau d'ensemble; il en est de même du socialiste, du communiste, du capitaliste, etc... Donc, si

vous êtes spécialisé en philosophie, en économie, en droit, etc..., etc..., mettez cela de côté, pour le moment du moins, car c'est dans le problème général et non dans une partie de ce problème qu'est la solution. Plus nous nous spécialisons, plus nous nous détruisons, c'est un fait biologique. Les animaux qui se sont spécialisés ont péri. De même, comme notre problème n'est pas spécialisé, essayons de l'examiner sous tous ses angles. Rares sont ceux qui peuvent voir le tableau et saisir sa signification totale; ceux-là sont les vrais sauveurs, non les spécialistes.

Ainsi que je le disais, la vie est très complexe et cette complexité doit naturellement être abordée très simplement. Considérez par exemple un enfant, c'est une entité complexe et pourtant nous ne pouvons le comprendre que si notre esprit est très simple. Lorsqu'on voit un beau tableau ou un admirable coucher de soleil, si on les compare à d'autres tableaux ou à d'autres couchers de soleil, on ne les comprend pas. De même la vie implique pour nous des pensées, des émotions, des sensations, la nécessité de gagner notre vie, des rapports avec nos semblables, la recherche de la vérité, etc..., que nous ne pouvons comprendre qu'avec un esprit extrêmement simple, non pas innocent, mais capable de voir directement tout, tel que cela est, et non transposé selon nos désirs. Voilà une de nos difficultés : aborder la complexité de la vie avec simplicité. Il nous faut évidemment commencer par la question suivante : Quel est notre rapport avec ce problème, avec ce chaos, avec cette corruption que nous voyons autour de nous, où l'homme est dressé contre l'homme, où les idées sont dressées contre d'autres idées, où prévaut le désespoir? Peut-être ignorez-vous ce désespoir? En Europe on le

sent profondément parce qu'on constate que tout a fait faillite. L'éducation, la religion, un système après l'autre se sont écroulés.

Or, comment considérez-vous ce chaos, cette épouvantable confusion? Comment vous y prendrez-vous pour mettre de l'ordre dans ce désordre? Par où commencerez-vous? Evidemment par vous-mêmes, parce que vos rapports avec ce chaos sont directs. Ne blâmons pas quelques dirigeants insensés. Parce que vous et moi avons créé ce chaos, si nous voulons de l'ordre, nous devons commencer dans notre maison, par nous-mêmes. Nous ne devons pas commencer avec un système ni avec une idée, ni par une révolution ni par une théorie, mais en nous-mêmes, parce que nous sommes responsables vis-à-vis de nous-mêmes. Sans nous — les individus — il n'y a pas de société. Donc nous sommes le monde et nous sommes le problème, ce n'est pas une théorie intellectuelle, mais un fait. Ne nous hâtons donc pas de le mettre de côté, cela serait une de nos évasions habituelles, un de nos moyens habiles de nous en débarrasser. Mais si nous affrontons ce fait tout à fait directement, ce que nous sentons et ce que nous faisons devient très important. C'est lorsque nous ne voulons pas le regarder en face, que nous nous laissons aller.

Le fait que nous sommes le monde et que nous avons créé le désordre étant irréfutable, la solution ne peut venir que de nous et non de quelqu'un d'autre. Telle est la base de ce que je vais dire au sujet de notre condition. Parce que le problème n'est pas extérieur à vous, pour le comprendre il faut vous comprendre vous-mêmes. Bien que tout cela ait l'air très simple, c'est extrêmement complexe. Si chacun dans le monde voulait observer avec

bienveillance et charité, sans condamner, ni exploiter, il y aurait la paix dans le monde. Vous êtes donc responsables de la situation générale, mais cette responsabilité, vous avez refusé de l'assumer car dès l'instant que vous reconnaissez être vous-mêmes le désordre, vous êtes obligés d'agir d'une façon positive et vigoureuse. Mais, comme nous ne voulons pas agir d'une façon positive, nous nous adressons à un dirigeant et à un système. Donc, dans mes causeries et dans mes discussions, le seul point de départ, le seul point essentiel, c'est vous.

Pour différentes raisons, vous vous êtes déchargés de votre responsabilité, elle a été écartée, cachée, amenuisée ou submergée. Ce chaos est le résultat de systèmes, qu'ils soient capitaliste, communiste, socialiste ou brahmanique. Nous avons des systèmes ou des formules qui sont plus importants pour nous que les individus. En examinant notre société organisée, dans laquelle nous incluons l'éducation, la religion, etc..., nous voyons qu'elle a obnubilé notre sens de responsabilité. Vous croyez, et votre croyance n'est qu'un conditionnement que vous vous laissez imposer, parce qu'il vous satisfait et vous donne la sécurité, objectivement, psychologiquement ou abstraitement. Lorsque vous croyez, votre responsabilité individuelle est supprimée, vous fonctionnez comme une machine. Au fur et à mesure que la société prend plus d'importance, la bureaucratie devient écrasante. Prenez l'exemple d'un parti politique; lorsque vous y adhérez, vous devenez un de ses rouages, vous voulez dominer et réaliser vos idées et voici que le parti, l'organisation, le système deviennent beaucoup plus importants que vous; cependant, vous ne vous en rendez pas compte.

Considérez de même l'éducation. Je ne sais pas pourquoi on nous éduque. Qu'est-ce que tout cela veut dire? Quel est le but de l'éducation? Vous devenez des avocats, des mathématiciens, des ingénieurs chimistes, etc... On vous instruit en vue de devenir quelque chose et alors vous cessez d'être des individus responsables, vous êtes spécialisés. Plus on nous instruit, plus nous devenons conditionnés. Plus nous lisons, plus nous répétons. « Dites aux masses ce qu'il faut lire et nous n'aurons pas de révolution », affirme un dicton fameux. Avec l'éducation, se produit l'enrégimentation, par l'armée, la marine, la police, etc... Là, sont les nombreux facteurs qui nous rendent inconscients de la responsabilité que nous devons avoir. Nous fonctionnons tous comme des machines parce que, étant membres d'un parti ou d'un groupe, nous n'avons pas de responsabilités.

Si nous voulons transformer ce chaos et ces ténèbres, il nous faut commencer par nous-mêmes et non par la machine parce que, psychologiquement, on peut toujours être maître de la machine ou du système. C'est de ce point que nous devons partir : Vous êtes la seule personne qui importe et non la société, parce que la société, c'est vous en rapport avec les autres.

Ce que vous pensez, ce que vous sentez, ce que vous faites est de la plus haute importance, parce que c'est vous qui créez la société et le milieu.

Je vais maintenant répondre à quelques questions qui m'ont été remises. Je ne prépare pas mes réponses à ces questions. Même, en général, je n'aime pas les regarder au préalable car je désire répondre directement, de sorte que je ne choisis pas les questions auxquelles je réponds. La

question recevra sa réponse si la personne qui la pose est sérieuse dans ses intentions. Si vous ne faites que poser une question intellectuelle en vue de me prendre au piège, vous pourrez me prendre au piège, mais c'est vous qui serez le perdant. Si vous posez une question sérieusement, vous verrez qu'elle recevra une réponse sérieuse.

QUESTION. — *Quelle est la façon de penser dont on a besoin, aujourd'hui, pour vivre en paix? Pouvez-vous, en ce moment, nous montrer par quel moyen des millions de chômeurs peuvent vivre sans mourir de faim?*

KRISHNAMURTI. — Pour avoir la paix, il faut vivre pacifiquement. La propriété est l'une des causes de conflit. Avoir des propriétés qui vous font accumuler des bénéfices, ou des idées avec lesquelles on entretient des rapports, tout cela crée des conflits. Si vous voulez la paix, il vous faut vivre sans avidité, parce que l'avidité conduit au nationalisme qui divise les hommes. De l'avidité nous passons à l'envie et au désir de posséder. Tout cela provoque des compétitions entre les hommes. Les religions organisées sont aussi des facteurs qui séparent l'homme de l'homme, du fait que nous nous disons chrétiens, brahmanistes, etc... Les uns croient, les autres ne croient pas, par conséquent il y a conflit. Vous voulez me convertir et moi je pense que ma religion est meilleure que la vôtre, plus proche du Suprême.

Donc, pour avoir la paix dans le monde, et c'est là l'essentiel, il nous faut être pacifiques. Vous ne pouvez pas obtenir la paix au moyen de l'intelligence, qu'il s'agisse de l'intelligence des brahmanes ou de celle d'autres castes,

ou de l'intelligence américaine, ou allemande. Pour avoir la paix dans le monde nous devons cesser d'être avides. Pour avoir la paix dans le monde nous devons cesser d'être Brahmanes, Indiens, Musulmans ou Anglais, etc... Toutes les divisions doivent être abandonnées parce que vous et moi sommes un, biologiquement. Une fois que ce serait fait, nous pourrions nourrir les millions d'affamés; sans cela, nous continuerons à nous battre pour savoir quel est le meilleur système ou quelles sont les meilleures théories et les affamés seront toujours abandonnés à eux-mêmes. Cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas nous organiser de façon à nourrir les masses, l'individu, mais nous devons penser en termes mondiaux. Les savants pourraient se mettre au travail afin de procurer à tout le monde de la nourriture, des vêtements, des logements; mais les hommes de science sont aussi nationalistes que vous et moi. En répandant ce poison du séparatisme vous contribuez au désordre. Je parle non seulement du séparatisme économique mais aussi du séparatisme psychologique, de la division organisée par les religions, les institutions, etc... Si vous sentiez réellement qu'elles sont néfastes, n'y mettriez-vous pas un terme et n'engendreriez-vous pas un monde différent dès demain? Nul ne se soucie de savoir ce qui se passera dans cinq cents ans. Je veux être nourri demain, immédiatement, et vous pourrez procurer de la nourriture, des vêtements, et des abris pour tous si vous agissez tous immédiatement. Mais, malheureusement, la crise ne nous atteint pas tous immédiatement ou du moins nous pensons qu'elle est loin de nous et nous ne l'affrontons pas. Personne ne nous donnera la paix, certainement pas Dieu parce que nous ne la méritons pas. Nous avons créé

ce désastre et nous devons en sortir, mais nous ne pouvons en sortir par aucun système.

QUESTION. — *Plus de choses sont réalisées par la prière que nous ne pouvons l'imaginer. Mahatma Gandhi a merveilleusement montré l'efficacité de la prière dans sa vie quotidienne. Si les individus élevaient leur cœur vers Dieu dans des prières de repentir sans se distraire ni chercher des avantages matériels, la compassion de Dieu écarterait du monde la catastrophe qui le guette. N'est-ce pas une bonne attitude à adopter?*

KRISHNAMURTI. — Il nous faut distinguer la prière de la méditation. Qu'entendons-nous par prière? En général, nous entendons par là une supplication ou une pétition. Vous sollicitez, vous exigez, vous mendiez de ce que vous appelez Dieu quelque chose que vous désirez. Vous êtes dans le besoin et vous priez, vous souffrez et vous priez, vous êtes dans une confusion mondiale et vous priez, en bref, vous vous adressez à quelqu'un, vous suppliez, afin qu'on vous dise quoi faire. Qui priez-vous? Vous dites que vous priez Dieu, mais cependant Dieu ou la vérité est évidemment quelque chose d'inconnu et qui ne peut pas être formulé. Si vous dites que vous connaissez Dieu, ce n'est pas Dieu. Dieu et la vérité ne sont pas créés. Cela doit venir à vous et vous ne pouvez pas y aller et demander. Lorsque vous les sollicitez, vous les créez et, par conséquent, cela cesse d'être Dieu ou la vérité. Donc, avant de demander, il vous faut savoir si vous voulez que la paix vous soit apportée par Dieu, c'est-à-dire par la vérité. Après avoir créé vous-mêmes le chaos dans le monde, vous vous adressez à quelqu'un pour obtenir de l'aide. Mais

Dieu ne peut pas vous donner la paix car elle dépend de vous. Donc, à quoi bon prier? La prière n'est-elle pas une fuite? Veuillez, je vous prie, ne pas introduire ici de questions de personnalités. Pensons la question directement. Peu importe qui prie.

Un jour, en Amérique, un homme me disait qu'il avait prié pour que Dieu lui donne un appareil frigorifique et qu'il avait eu cet appareil. Mais à la fin on paie pour obtenir ce que l'on demande. Si vous voulez la paix, vous l'aurez, mais ce ne sera pas la paix, ce ne sera qu'une décomposition, une stagnation, une enrégimentation. La paix est quelque chose de très dynamique, elle est créatrice et vous ne pouvez pas obtenir une chose créatrice au moyen de la supplication. La prière est complètement différente de la méditation. L'homme qui prie ne peut jamais comprendre ce qu'est la méditation parce que ce qui l'intéresse c'est un gain. La méditation est un processus de compréhension. La compréhension n'est pas un résultat et n'est pas l'objet d'un gain. C'est un processus de découverte de soi. Cela veut dire que la méditation est une prise de conscience de tout notre processus de vie. La méditation est un processus de compréhension, c'est le processus de tout notre être et non d'une partie seulement de nous-mêmes et cela signifie qu'il nous faut être conscient de tout ce que nous faisons. Ce n'est pas de la concentration. La concentration consiste à s'emparer d'une image et à centrer son attention sur elle; c'est relativement facile. C'est exclusif : vous excluez toutes les pensées et vous centrez toute votre attention sur un point; mais cela n'est pas la méditation. La méditation est une prise de conscience qui devient constamment de plus en plus profonde

par le fait que l'on voit clairement à travers les nombreuses couches de la conscience. C'est comme un lac qui est tranquille lorsque le processus a abouti. Lorsque le problème cesse grâce à la lucidité, la solution devient l'essence même du calme. Ce n'est pas quelque chose que l'on puisse rendre calme. Donc, la prière, la concentration, la méditation sont des choses entièrement différentes. Et celui qui prie ne peut pas savoir ce qu'est la méditation, ni celui qui se concentre; car la méditation est quelque chose de spontané et nécessite, par conséquent, une spontanéité et non un esprit d'enrégimentation. La spontanéité surgit lorsqu'il y a lucidité, une lucidité en laquelle il n'y a pas de condamnation, pas de jugement, pas d'identification. Si vous vous approfondissez de plus en plus en elle, et si vous la laissez couler librement, elle devient méditation en laquelle le penseur est la pensée, en laquelle il n'y a pas de division entre le penseur et sa pensée.

QUESTION. — *Vous faites peu de cas des brahmanes. N'ont-ils pas joué un rôle culturel important aux Indes?*

KRISHNAMURTI. — Peut-être est-ce vrai, et puis quoi? Sûrement une telle question indique un orgueil héréditaire; n'est-ce pas vrai? Cela revient à dire que j'ai été quelque chose de merveilleux dans une incarnation passée, mais que maintenant je suis un cireur de bottes. Cette idée que vous avez d'une race exclusive, d'une primauté intransmissible, est dommageable à la société. Ce qui importe, par conséquent, n'est pas que vous soyez brahmane ou non, c'est ce que vous êtes maintenant, non ce que vous avez été dans le passé. A l'origine, toutes les sociétés du monde ont eu un groupe de personnes qui s'étaient consa-

crées à quelque chose de réel, vous les appelez brahmanes, quelqu'un d'autre les appelle hébreux ou chrétiens, etc... Ces groupes étaient surtout consacrés à la poursuite du réel sans se préoccuper de ce que pouvait faire la société qui les entourait. Le nom qu'on leur donne n'a pas d'importance, ce sont eux qui ont donné à la société sa culture et non les personnes qui étaient empêtrées dans la société : politiciens, hommes de loi, fauteurs de guerre; ceux-ci ne font pas la société, ils ne font pas la culture. Ceux qui prêchent réellement la culture sont des pacifiques non des politiciens. Donc, dans le passé, de telles personnes existaient que l'ambition, le pouvoir, les situations sociales, les possessions, les systèmes n'intéressaient pas. Cela s'est trouvé non seulement ici mais partout dans le monde. Il y en a eu quelques-uns ici que le monde ne concernait pas; en Chine il y a eu d'importants groupes de ce genre; il y en a eu de même à peu près partout, au cours de l'Histoire. Mais ici, maintenant, qu'est-il arrivé aux brahmanes héréditaires qui sont censés guider la société et aider l'homme à penser d'une façon juste? Les voici marchands, hommes de loi, politiciens. Croyez-vous qu'une culture puisse exister sur des bases de ce genre, sur une structure qui, en réalité, est destructrice pour les hommes?

Donc, ce qui compte, ce n'est pas le passé mais le résultat du passé, qui est le présent. Pour comprendre le passé il vous faut voir à travers le présent, psychologiquement et dans les faits. Le présent est le passage du passé au futur. Si vous ne vous transformez pas dans le présent, le futur sera perverti, ce qui veut dire qu'il sera dans le chaos. C'est donc le présent qui nous concerne, non le brahmane des anciens temps qui se consacrait à quelque

chose de beaucoup plus grand que le simple fait de s'emparer d'argent, de possessions, ou de codifier des systèmes. Et, puisque le présent est d'une si grande importance, voyons ce que nous en faisons, de quelle façon nous nous transformons nous-mêmes et guidons la culture, non pas une culture brahmanique ou chrétienne, mais une culture humaine. Ce n'est qu'en exprimant une pensée pacifique dans la vie quotidienne que nous pouvons réaliser la vérité. Une responsabilité particulière incombe à ceux que ne touche pas directement le problème de la nourriture, de l'habillement et du logement. Il est de votre responsabilité d'assurer la nourriture et les vêtements à ceux qui sont nus et affamés, mais au lieu de cela vous vous complaisez dans des verbiages intellectuels, car vous reculez devant la nécessité d'abandonner vos opinions, qui implique une révolution de l'esprit.

QUESTION. — *Vous avez atteint l'Illumination, mais qu'en est-il de nous, les millions?*

KRISHNAMURTI. — Oui, qu'en est-il advenu? Vous et moi sommes les millions, mais en sommes-nous conscients? Dans nos moments de détresse nous sommes dans la confusion. Mais qui peut nous sauver? Ce n'est pas l'illuminé, je vous assure. Ce n'est pas le dirigeant, ce n'est ni l'église ni le temple, ni le politicien. Vous êtes la seule personne qui puissiez vous sauver. L'homme qui est dans la douleur, s'il ne se rend pas compte de sa douleur, va chez quelqu'un et parle de sauver le monde. Mais s'il est conscient de sa douleur, de sa constante solitude, de son vide, de ses tourments, de ses luttes, il commence par lui-

même et ne se préoccupe pas de savoir qui est illuminé et qui ne l'est pas. C'est sa propre transformation qui l'intéresse, sa propre régénération, et c'est cela qui compte, non pas le maître, ni le disciple, mais vous; parce que vous, vous-mêmes, êtes la masse, la vie; et la vie est douloureuse; vous éprouvez de l'angoisse lorsque vous ne pouvez pas la comprendre. Mais vous ne pouvez la comprendre qu'à travers vous-mêmes et non à travers un autre.

26 octobre 1947.

III

JE voudrais reprendre au point où nous étions restés dimanche dernier. Ceux qui ont participé à ces discussions et qui ont suivi attentivement ce que j'ai dit se souviennent, peut-être, que j'ai essayé de montrer les rapports existant entre l'individu et la société. Comment la société, ayant été créée par l'individu, écrase l'individu au moyen de systèmes, d'organisations, de religions, etc... Je voudrais continuer à partir de là parce que je crois qu'il est très important de comprendre, non seulement verbalement mais très profondément, les rapports entre l'individu et la société, ainsi que la transformation de la société et la régénération de l'individu. Il y a de l'espoir dans l'homme, non dans la société, ni dans les systèmes, ni dans les religions organisées, mais en vous et en moi. Je crois que cela est assez évident : aucun système ne nous permet de nous connaître nous-mêmes, tels que nous sommes, en fait, dans nos rapports avec la société. Et c'est précisément cela qui est essentiel : comprendre les rapports entre l'individu et la société. La société n'est-elle pas le résultat des rapports individuels des hommes? Vos rapports avec un autre créent la société qui, à son tour, engendre l'Etat. L'Etat en lui-même n'est pas une entité séparée, il est le résultat des rapports que les hommes ont entre eux. C'est de la société que naît l'Etat.

Bien que vous affirmiez que les rapports humains sont basés sur la fraternité, l'amour et des idéaux religieux, etc..., etc..., si l'on analyse la question soigneusement et profondément, on voit que ces rapports sont basés sur des valeurs sensorielles, valeurs qui sont élaborées soit par la main, soit par l'esprit. Or, ce qui est sensoriel n'a pas de valeur éternelle. Nous discuterons sur ce point tout à l'heure.

Les rapports humains basés sur des valeurs sensorielles ont produit dans le monde les guerres, les catastrophes et le chaos que vous voyez autour de vous. Ces rapports entre vous et les autres ont donné naissance à des initiatives individuelles et, par opposition, il en est résulté des actions collectives. Les unes et les autres ont les mêmes bases. Les partis de droite et les partis de gauche sont, en fin de compte, basés sur les valeurs sensorielles et ni la droite ni la gauche n'ont apporté le bonheur à l'homme. Que la société soit organisée par la gauche ou par la droite, le bonheur humain ne s'est pas réalisé.

L'homme est dans le désespoir, dans la confusion, dans le tourment. Donc le problème est le suivant : le bonheur humain, pensée, action, esprit, réside-t-il dans les valeurs sensorielles sur lesquelles sont basés les partis de gauche ou de droite? Bien que la droite donne naissance à des religions et à des cultes, en définitive, elle nie le bonheur humain parce qu'elle engendre des guerres, l'enrégimentation et une éducation qui ne fait qu'indiquer ce qu'il faut penser, et non comment penser. De son côté, la société organisée par la gauche refuse à l'homme son bonheur parce qu'elle enrégimente. Donc, le bonheur de l'homme, le bonheur qui est le vôtre et le mien, réside-t-il dans les choses qui sont faites par la main et par l'esprit? Voilà ce

que nous allons tous essayer de découvrir au moyen de la connaissance de nous-mêmes; c'est vous et non quelqu'un d'autre qui direz où réside votre bonheur. Votre être créateur, votre activité créatrice, vos joies et votre bonheur, vous les enfermez dans des valeurs sensorielles. Par la connaissance de nous-mêmes nous pourrons découvrir en quoi consiste la vérité et le vrai bonheur et si notre bonheur peut être contenu dans des objets fabriqués par la main ou l'esprit.

Qu'est-ce que c'est que la connaissance de soi? Elle ne peut pas être apprise dans des livres, elle ne peut pas résulter d'assertions faites par d'autres. Il s'agit d'apprendre à connaître le processus total de tout notre être, c'est-à-dire à être conscients de tout ce que nous sommes : pensées, émotions et actions. « Etre » conscient et ne pas « devenir » conscient de ce que l'on est, c'est le vrai commencement de la connaissance de soi. Sans connaissance de soi je ne vois pas comment aucune pensée peut exister. Parce que vous êtes le monde et que vos rapports avec les autres sont la société, il ne peut y avoir d'espoir sans un changement radical de nous-mêmes. Comment nous comprendre nous-mêmes est d'une importance primordiale. « Transformer la société » est l'un de nos mots-pièges, une affirmation facile. Nous disons qu'il faut faire quelque chose au sujet du monde, comme si le monde était différent de ce que nous sommes nous-mêmes. Nous avons créé cette horreur, ces guerres, ce chaos insensé du monde contemporain et nous ne pouvons le transformer si nous ne savons pas comment penser à ce problème, si nous n'en sommes pas conscients. Et nous ne pouvons pas en être conscients en dehors de nous-mêmes. Vous avez créé

cela et devez, par conséquent, devenir conscients de vous-mêmes et non des autres. La confusion doit être clarifiée dans votre esprit, ce qui ne veut pas dire qu'il faille attendre jusqu'à ce que toute la confusion en nous-mêmes soit clarifiée avant d'agir.

Nous voulons transformer le monde, engendrer le bonheur, l'ordre et la paix, mais nous devons commencer par nous-mêmes, c'est-à-dire par vous et moi. Ne nous lançons pas simplement dans l'action, devenons plutôt conscients de tout ce que nous faisons; de tout le processus de la répétition d'idées et d'absurdités dans lesquelles nous nous complaisons parfois; de nos divisions en classes, en communautés nationales et raciales. C'est tout cela qui doit être modifié pour que des changements fondamentaux puissent avoir lieu; mais je ne crois pas que nous nous rendions compte combien cette crise est extraordinaire. Ainsi que je l'ai dit, dans mes causeries précédentes, ce n'est pas une crise économique ordinaire. Une crise comme celle-ci n'arrive que très rarement. Nous sommes en présence d'une des catastrophes les plus rares qui soient et nous l'affrontons avec des formules, avec des systèmes, ce qui n'est qu'une façon aveugle de penser, que nos systèmes soient de droite ou de gauche. Ce qu'il faut c'est une révolution dans la pensée, dans les valeurs, et l'on ne peut créer de valeurs si ce n'est en éveillant l'individu. Je ne parle pas de l'individu en opposition à la masse. Comme l'individu est limité, dans son éveil, par des activités étroites et préjudiciables, il ne peut se transformer et se régénérer lui-même, c'est-à-dire la masse, qu'en devenant conscient de soi, de toutes ses actions, depuis la plus insignifiante jusqu'à la plus profonde. Si vous n'êtes pas conscients, il

vous faut découvrir pourquoi vous ne l'êtes pas. Il suffit de marcher le long d'une rue pour être conscient de la pauvreté, de la sous-alimentation des familles que l'on croise et de la complète insensibilité de chacun. Et c'est nous qui avons créé cela, vous et moi avons créé ce qui est autour de nous, cela n'est pas entré en existence par quelque magie mystérieuse. Si nous n'en sommes pas conscients, comment pouvons-nous le transformer? C'est là un fait qui semble évident, ne pensez-vous pas? Cela a l'air simple et pourtant la façon la plus profonde de commencer est de commencer en nous-mêmes, ce qui est le plus difficile. Nous pouvons toujours réformer les autres mais il est plus difficile de nous transformer nous-mêmes (*rires*). Je sais, messieurs, vous riez, et ce rire n'a que peu de sens, il ne veut pas dire grand'chose. Je sais que, pour la plupart d'entre nous, la vie n'a que très peu de sens. Nous essayons tous de résoudre le problème du monde. Ce qui arrive au Penjab est arrivé en Allemagne. Ce qui se produit, même dans cette Angleterre qui fut le champion de la liberté individuelle, c'est un long processus d'enrégimentation. Nous ne sommes pas conscients de ce qui se produit en Amérique et en Chine. Vous lisez beaucoup de choses à ce sujet parce que, malheureusement, lire les journaux est l'une de vos petites habitudes préférées. Nous sommes devenus si inertes que je crois que c'est en cette inertie que résident nos difficultés. Il nous faut revivifier et réactiver toute notre sensibilité. Il est impossible de redevenir sensible simplement en disant qu'il faut le redevenir. On devient sensitif lorsqu'on devient conscient de soi-même en action, en pensée et en émotions.

Il me semble évident que l'espoir, ou Dieu (quel que

soit le nom que vous voulez lui donner), ne peut pas être trouvé dans la religion ni dans des systèmes mais en essayant de découvrir la vérité en chaque petite chose. La vérité n'est pas lointaine, elle est tout près de nous, si seulement nous savons comment la chercher. Mais nous ne la cherchons pas parce que nous n'en sommes pas conscients. Donc, ce qui est d'importance primordiale, c'est que nous soyons conscients d'une façon si dénuée de choix, d'une façon si pénétrante, que chaque pensée et chaque mouvement de l'émotion se révèlent à nous.

QUESTION. — *Dans un récent article écrit par un célèbre journaliste, il a été dit que la sagesse et l'exemple personnel ne peuvent pas résoudre le problème du monde. Que dites-vous de cela?*

KRISHNAMURTI. — Comme il y a beaucoup de choses impliquées dans cette question nous devons l'analyser soigneusement. Tout d'abord nous nous laissons persuader, nous nous laissons dire ce que nous devons penser, par les correspondants célèbres des journaux, du fait que ces correspondants, tout comme nous, veulent conduire l'eau à leur moulin. Ces correspondants sont habiles et manipulent bien les mots; de notre côté, nous les lisons parce que nous avons reçu une certaine éducation et, ce que nous lisons devient la vérité. Nous avons cessé de penser, mais nous absorbons, de sorte que les correspondants célèbres deviennent très importants dans nos activités quotidiennes ainsi que ce qu'ils pensent et ce qu'ils font. Pour commencer, c'est de tout cela que nous devrions être conscients. Mais il faut avoir l'esprit extrêmement vif si l'on ne veut pas absorber les idées et les exigences des autres. Votre

correspondant dit que la sagesse et l'exemple personnel ne suffisent pas à résoudre le problème du monde. Je ne pense pas, moi non plus, que la sagesse et l'exemple personnel sauveront le monde. Le correspondant, invariablement, demande une action politique, soit de la droite soit de la gauche, basée sur certaines séries d'idéaux, religieux, économiques ou sociaux.

Or, que signifie un exemple personnel? Invariablement, il conduit à l'imitation. Vous avez un idéal, vous vous y conformez et, naturellement, le conformisme, l'imitation, l'enrégimentation de la pensée ne peuvent pas résoudre les problèmes du monde. De sorte que l'exemple personnel dans une grande crise n'a que très peu de sens. La sagesse ne peut pas être perçue à travers un exemple personnel; c'est une chose vivante, réelle, constamment en mouvement, qui ne se trouve pas dans un lieu donné, qui ne s'apprend pas dans les livres. Ce qui est nécessaire, à notre époque, ce n'est pas l'exemple mais une pensée créatrice, une révolution dans la pensée, et cette révolution ne peut pas avoir lieu, ou être obtenue, en suivant quelque dirigeant. Elle ne peut s'obtenir qu'à travers vous, l'individu. Ni l'exemple personnel, ni une action politique basée sur un système, sur une autorité, ne sauveront le monde. Tout cela a été essayé maintes et maintes fois. L'homme met sa foi dans un système, dans un parti, dans un dirigeant, et tous ont fait faillite invariablement. Nous ne faisons que revenir à l'exploitation de l'homme sous une forme différente, à différents degrés, à différents niveaux, que ce soit l'Etat qui exploite l'homme ou l'homme qui exploite l'homme. Le problème n'est résolu ni par l'Etat ni par des exemples.

Parce qu'une révolution créatrice de la pensée est extrê-

mement difficile à réaliser, nous nous tournons vers quelqu'un, vers un exemple, vers un dirigeant. Qu'est-ce que j'appelle pensée créatrice? Peut-on dire que nous pensons vraiment, ou ne faisons-nous que nous conformer à un certain conditionnement? Est-ce là penser? Parce que vous êtes hindou, vous êtes conditionné d'une certaine manière; si vous êtes musulman ou bouddhiste ou autre chose vous réagissez à ce conditionnement particulier. Cela n'est évidemment pas penser. Vous avez un certain conditionnement et vous y répondez.

Vous croyez que vous pensez. Mais il n'y a de révolution dans la pensée que lorsque l'homme est libre de tout conditionnement, de celui qui est conscient, et aussi des nombreuses couches de conscience dans lesquelles existe le conditionnement.

Se libérer de ce conditionnement est une façon de penser révolutionnaire. Cela veut dire qu'il faut cesser d'être un brahmane, un musulman, un chrétien. Il faut transcender tout ce qui est fallacieux, ces divisions des hommes en catégories, et c'est cela maintenant notre problème. Je sais que vous serez facilement d'accord avec moi sur tout cela, vous hochez la tête en signe d'assentiment, vous viendrez sans doute dimanche et d'autres nombreux dimanches et pourtant vous continuerez selon votre routine habituelle parce que vous êtes conditionnés. Si vous changiez vraiment, que dirait votre voisin? Vous pourriez même perdre votre situation! Par conséquent vous continuerez à hocher la tête en signe d'assentiment, et le monde sera de plus en plus misérable pendant que vous continuerez de penser à le changer.

Donc, le point de départ n'est pas le monde dont vous

êtes inconscient mais vous. Le problème du monde peut être résolu si vous êtes conscient de la catastrophe, de la misère en vous-mêmes, de la confusion qui existe en vous et par conséquent dans le monde. L'action politique est relativement facile. Organiser la répartition de la nourriture pour l'humanité se ferait assez facilement. Il est nécessaire d'habiller l'homme, de le loger et de le nourrir, nous savons tous cela, chaque écolier le sait, mais quel est le résultat? Une simple connaissance livresque. Parce que l'écolier est conditionné et parce qu'il ne peut pas se libérer de son conditionnement, tout ce qu'il sait devient simplement livresque, il n'en résulte aucune action. Voilà pourquoi il nous faut transpercer notre conditionnement et toutes les dégradations, toutes les dégénérescences qui en résultent. Je vous assure que c'est la seule façon d'en sortir et cela veut dire que les exemples personnels n'ont que très peu de valeur. Dans une crise mondiale semblable à celle-ci, ce qui est de la plus grande importance c'est ce que vous êtes, c'est votre façon de penser et de sentir, maintenant.

QUESTION. — *Vous avez dit que nous nous servons du présent comme d'un passage. Qu'entendez-vous par là?*

KRISHNAMURTI. — Dimanche dernier j'ai dit que nous utilisons le présent comme un passage vers l'avenir. Nous utilisons le présent comme un moyen d'obtenir quelque résultat psychologique ou personnel. Le résultat que nous cherchons, c'est de nous transformer afin de devenir quelque chose. Nous nous servons du présent comme d'un moyen pour le passé d'atteindre un futur. En d'autres ter-

mes, pour répondre à cette question, le présent est le résultat du passé. Cela est bien évident. Ce que vous pensez est basé sur le passé, votre être est fondé sur le passé. Or, penser sans comprendre le passé, c'est passer au travers du présent, vers l'avenir. Ainsi le futur est un passé qui continue à travers le présent, il n'est que le résultat du passé et ne peut être compris que dans le présent. Les psychanalystes examinent le passé pour y découvrir nos difficultés, nos conditionnements, nos complexes, etc. Mais, pour comprendre le passé, le présent, qui est le passé, doit être compris. Je veux dire que dans le présent est le passé. Le passé n'est pas sans lien avec le présent, donc, pour entrer dans la compréhension du passé, la porte est le présent, qui est aussi la porte du futur. Pour comprendre la signification du passé, le présent doit être compris et non sacrifié au futur. Pourtant des groupes politiques de gauche, et aussi de droite, disent : « Sacrifiez le présent pour le futur; peu importe ce qui arrive à l'homme dans le présent, nous le conduirons vers un futur merveilleux. » Comme s'ils savaient ce que sera l'avenir! Cette idée de sacrifier le présent au futur a conduit l'homme au désastre, au chaos et à la misère. Les personnes religieuses aussi utilisent le présent comme passage vers le futur. Vous dites « dans ma prochaine réincarnation je ferai telle chose, mais je ne le ferai pas maintenant. Donnez-moi une chance ». Cela c'est sacrifier le présent. Or, l'éternité est le présent. L'Intemporel est maintenant et pour comprendre l'Eternel vous ne pouvez pas l'aborder à travers la durée. Cependant vous vous servez de la durée, c'est-à-dire du passé, du présent et du futur comme moyen pour réaliser l'Incommensurable, l'Intemporel. Nous devons donc être cons-

cients de cette illusion politique qui consiste à sacrifier le présent à un futur et nous devons aussi comprendre le sens exact de ce que nous disons lorsque nous affirmons que le futur est différent du présent.

Si vous ne changez pas maintenant, vous ne changerez jamais. Parce que vous prolongez le présent, la compréhension, la sagesse sont dans le présent et non dans le futur. La sagesse consiste à « être » et cela c'est le présent. Le maintenant, le présent, peut être compris lorsque notre esprit comprend le passé et devient ainsi, psychologiquement, conscient de tout le contenu de notre être présent, de tout ce que nous sommes maintenant. Donc pour comprendre le maintenant il nous faut examiner le passé parce que notre pensée est basée sur le passé. Cela semble évident. Vous ne pouvez pas penser sans le passé et pour comprendre le passé, examinez ce que vous êtes maintenant. Vous verrez alors que vous utilisez le présent comme un passage afin d'arriver quelque part, que vous interprétez le présent, et dans un sens qui est déterminé par le passé. Si vous vous servez du temps pour parvenir à l'Intemporel, vous ne le trouverez jamais, parce que le moyen crée la fin. Si vous utilisez de mauvais moyens, vous produirez de mauvaises fins. La guerre est un mauvais moyen vers la paix et pendant que vous parlez de paix les nations se préparent à la guerre. Le moyen est la fin. La fin ne peut pas être dissociée du moyen. Si vous voulez comprendre l'Intemporel, ce qui est emprisonné dans la durée c'est-à-dire dans le passé, dans le présent, dans le futur, doit se libérer. C'est extrêmement ardu, cela exige une constante attention à chaque pensée et à chaque émotion, dont nous devons comprendre comment elles sont

conditionnées et se prennent en nous comme dans un piège.

QUESTION. — *Les communistes disent que les gouverneurs des Etats des Indes, les zamindars et les capitalistes, sont les principaux exploiteurs de la nation et qu'il faut les liquider afin d'assurer l'habillement, la nourriture et le logement pour tous. Mahatma Gandhi dit que les gouvernants, les zamindars et les capitalistes sont les dépositaires des personnes qu'ils gouvernent et sur lesquelles ils exercent leur influence, que par conséquent on devrait leur permettre de rester au pouvoir. Qu'avez-vous à dire?*

KRISHNAMURTI. — Le monde est actuellement dans une grande confusion. Nous accordons une grande importance à ce que disent les autres et nous ne nous préoccupons pas de savoir ce que nous pensons nous-mêmes. C'est vraiment curieux. Que vous alliez en Amérique, en Angleterre, à Damas ou ici, vous savez très exactement ce que chacun dit et vous ne savez pas ce que vous pensez vous-mêmes. Vous répéterez ce que dit tel dirigeant politique, tel philosophe, mais sauverez-vous l'humanité? Quelle importance peut avoir ce qu'un autre pense? Les capitalistes, les leaders et les autres disent des choses qui se contredisent ou qui, parfois, coïncident. Alors, ce qui vous importe c'est ce qu'ils pensent et non ce que vous pensez vous-mêmes. Oh! Tâchons de savoir ce que nous pensons indépendamment de nos dirigeants, de nos gourous, de nos systèmes, de nos philosophes, de notre groupe, qu'ils soient de gauche ou de droite! Pensons au problème comme si nous l'abordions pour la première fois. Pensons-y comme si nous n'avions jamais lu un seul livre. N'est-ce pas là la seule façon de résoudre un problème? Ne discu-

tons donc pas au sujet de ce que pensent les experts, les autorités ou les dirigeants, mais tâchons de voir ce que vous et moi pensons.

Comment vous débarrasserez-vous des zamindars et des capitalistes? Comment devient-on un zamindar ou un maharadjah? En exploitant. Posséder plus que ce dont on a besoin mène à l'exploitation, n'est-ce pas? Le simple fait que nous ayons besoin d'une certaine quantité de nourriture, de vêtements et de logements n'est pas une raison pour devenir les instruments de certaines personnes qui désirent se servir des autres pour leur satisfaction personnelle, économique, sociale et psychologique. Se servir de l'homme pour obtenir le pouvoir, l'autorité, une situation, devient une exploitation. Donc, le problème c'est l'exploitation, non les zamindars. Ces gens-là sont comme vous et moi; si vous en aviez l'occasion vous seriez des zamindars, vous seriez des capitalistes. Parce que vous possédez quelque chose, vous désirez davantage. Dès que vous montez l'échelle, vous perdez votre générosité. Ainsi le problème est l'exploitation, le problème consiste à la faire cesser, n'est-ce pas? Et les capitalistes, les zamindars, etc..., sont des dépositaires! Grands Dieux, ce sont des dépositaires! Savez-vous ce qu'est un dépositaire? C'est un homme de confiance. Confiance veut dire amour. Les hommes de confiance sont ceux qui aiment l'homme. Désirer une position pour soi-même, est-ce cela aimer l'homme? Comment pouvez-vous aimer et en même temps exploiter? Je vous en supplie, rendez-vous compte que je ne prends pas position, donc ne devenez pas agressifs. Le problème est beaucoup plus profond que le fait de simplement se demander si ces gens sont des hommes de confiance

ou non. Pour commencer, le problème est que vous vous laissiez si facilement persuader! Pensons-y ensemble. Le problème est l'exploitation. L'exploitation peut-elle cesser tant qu'existe l'entreprise individuelle, ou faut-il une action collective? Nous savons ce que les entreprises individuelles ont apporté au monde et nous savons aussi ce que peut faire l'exploitation par l'Etat; les deux sont également brutales et cruelles; celle de l'Etat plus que l'autre, peut-être, car elle est sans appel et l'Etat est mené par une minorité. Cette minorité aussi cherche à être en place et à exercer le pouvoir, elle aussi exploite l'homme. Il se peut qu'elle puisse organiser la répartition collective des aliments, des vêtements et des logements, mais elle exploitera quelque chose qui est beaucoup plus important, votre esprit, votre être, c'est-à-dire ce que vous pensez. Sûrement, cela aussi est de l'exploitation : contrôler ce que vous dites et ce que vous pensez. L'exploitation est un problème très complexe et qui, ainsi que je l'ai dit, se produit dès l'instant où nous stockons au delà de l'essentiel, non seulement physiologiquement, mais psychologiquement aussi. Plus vous acquérez de vêtements, d'abris, d'idées, plus grande est l'exploitation. Analysons cela. Dès l'instant où vous acquérez, dès l'instant où vous devenez important, où l'accent est mis sur vous en tant qu'entité possédante, il y a forcément exploitation. Cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas nous organiser en vue du bien-être de tous, mais si l'organisateur cherche à acquérir, alors sûrement l'organisation est un moyen d'exploitation, et nous avons vu cela se produire maintes et maintes fois.

Un homme peut-il vivre en contact avec un autre sans qu'il y ait acquisition et possession? Voilà le problème posé

d'une façon différente. Pouvons-nous vivre dans une société sans acquérir de plus en plus de biens? La propriété représente le pouvoir, la position sociale, la sécurité et vous n'êtes pas désireux de limiter vos besoins. L'entreprise individuelle et d'autres causes ont contribué à des horreurs, alors les gens de gauche disent : « Liquidez », mais la liquidation n'est certainement pas une solution. L'homme n'exploitera plus l'homme au moyen de la production, mais c'est l'Etat qui le fera.

Les moyens d'assurer à chacun la nourriture, les vêtements et le logement sont refusés à cause d'acquisitions psychologiques. Nous voyons cela se produire tous les jours. Ce désir d'acquisition est le moyen qu'on met en œuvre en vue d'une sécurité. Plus vous posséderez, plus vous serez en sécurité, du moins c'est ce que vous croyez. Mais la sécurité existe-t-elle? Nous ne cessons de la rechercher quelle que soit l'importance de nos biens. Chacun la recherche, ceux qui en ont, en veulent davantage, et c'est ainsi que se produit le chaos. Alors vient un autre groupe qui nous dit qu'il faut une sécurité collective, ce qui veut dire exploiter l'homme, non plus pour une sécurité matérielle mais pour des raisons beaucoup plus profondes.

Nous revenons donc à la question de savoir si l'acquisition psychologique ou matérielle peut être volontairement abandonnée. Si vous ne l'abandonnez pas volontairement elle vous sera arrachée. En d'autres termes, si vous n'abandonnez pas matériellement ou psychologiquement votre désir d'acquisition, la société vous privera de tout et vous serez transformé en outil. C'est ce qui se produit. La société actuelle est basée sur l'industrie, donc

le travail doit être organisé et surveillé, c'est-à-dire que vous et moi serons dominés. L'Etat vous surveillera, et vous dira ce que vous devez faire et ce que vous ne devez pas faire. C'est ainsi que cela se produit, que vous le vouliez ou non. Mais si nous abandonnions réellement ce désir de posséder, d'acquérir, alors nous créerions une nouvelle société qui ne serait pas basée sur la contrainte, mais qui nécessiterait une intelligence intensément active. Cela revient à dire qu'il vous faut commencer par vous-mêmes. Mais parce que vous êtes apathiques et paresseux, vous serez dirigés et contraints, et de cette façon il n'y aura pas de solution. La solution est dans la compréhension de ce qu'est l'exploitation, l'exploitation matérielle et aussi psychologique, et si l'on ne comprend pas cette dernière, on n'arrive pas à comprendre que plus le désir de sécurité est grand plus nous plongeons dans la solitude, la pauvreté, la dégradation. C'est là une immense question et un immense problème; il faut qu'il soit compris très profondément parce que les valeurs sensorielles ne sont pas seules à être importantes.

Nous vivons pour des choses intangibles comme le pouvoir, nous avons le désir de puissance, parce que nous ne nous comprenons pas nous-mêmes et nous comprendre exige un énorme travail, beaucoup de pensée et de patience, la patience de regarder les choses en face.

QUESTION. — *Vos enseignements sont-ils destinés seulement aux sannyasins ou à nous tous qui avons des familles et des responsabilités?*

KRISHNAMURTI. — Ce que je dis est certainement pour tous, pour ceux qui ont renoncé au monde et pour

ceux qui vivent dans le monde, car celui qui a renoncé au monde est encore dans le monde, il est dans le monde de ses propres créations de même que la personne du monde est dans celui de ses propres désirs. Les deux sont prisonniers de l'esprit. Ce que je dis s'applique aux deux parce que la liberté n'est pas de notre création. Dieu ou la Vérité ne réside ni dans des choses faites par la main ni dans des choses faites par l'esprit. Il nous faut les transcender, aller au-dessus et au delà des passions, des envies, de l'avidité, des mondanités et au delà des choses que l'homme invente et crée, alors seulement nous trouvons la Vérité. Nous la trouvons, en fait, mais dans de rares moments, dans des moments où l'esprit ne pense pas à lui-même, où il est tranquille. Cela arrive très rarement. Lorsque vous errez inconsciemment dans les rues, lorsque vous ne pensez pas, il peut y avoir spontanément un extraordinaire état senti, une révélation passagère et inattendue, inexprimée, mais que vous voulez retrouver après l'avoir sentie, si vous l'avez exprimentée une fois. Donc, vous voici de nouveau repris dans le processus de la mémoire, du désir.

Après tout, l'homme qui a une famille n'est-il pas dans une terrible situation? Regardez-vous. A cause de la confusion, de la détresse, du désespoir dans le monde, vous êtes préoccupés de ce qui arrivera à vos enfants. Vous voulez les voir en sécurité, mariés, installés. Plus la confusion est grande, plus vous cherchez la sécurité. En somme vous cherchez à rejeter la responsabilité sur d'autres et qu'arrive-t-il alors? Vous refusez d'examiner la situation en face : votre amour ou tout autre sentiment que vous pouvez avoir, vous appelez cela des responsabi-

lités. De même, l'homme qui a renoncé au monde est prisonnier des images fabriquées par son propre esprit. Sa situation n'est pas différente de la vôtre car il est surchargé par ses propres constructions, par les rêves de sa création ; il est né avec ses charges comme vous avec les vôtres et alors en quoi consiste le vrai problème ? Nous voulons savoir comment nous pouvons vivre dans le monde lorsque l'avidité, l'envie, lorsque toutes les passions qui détruisent l'homme sont déchaînées. Mais il est certain que nous pouvons vivre dans le monde sans être avides. Oui, messieurs, vous pouvez rire, mais il est possible de vivre dans le monde sans être avide. Pour vivre ainsi il faut une grande acuité d'esprit, il ne faut pas suivre des dirigeants mais devenir conscient de soi-même. Alors la famille acquiert un sens différent par l'amour. Sans amour la famille n'a pas de sens et beaucoup d'entre nous, si vous me permettez de le dire, n'ont pas aimé, bien qu'ils aient eu des familles. Si nous comprenions nos rapports avec les autres, une véritable transformation aurait lieu, il y aurait de l'amour qui engendrerait une régénération et un monde nouveau.

QUESTION. — *Vous avez certainement entendu parler de l'affreuse tragédie qui s'est produite et dure encore dans le Penjab. Est-ce qu'une action individuelle, basée sur une pensée juste et une connaissance de soi de quelques personnes qui en seraient capables, aurait un effet quelconque en vue de résoudre ce problème du Penjab ?*

KRISHNAMURTI. — Ce qui est arrivé au Penjab est aussi arrivé en Allemagne, en Europe, et partout dans le monde. Ce n'est pas un problème spécifiquement indien.

Cette tragédie a eu lieu à cause de notre bigoterie nationale et religieuse. Nous sommes hindouistes ou nous sommes musulmans, nous ne sommes pas des êtres humains, mais des étiquettes : allemandes, anglaises, japonaises, chinoises. C'est pour cela que la tragédie se produit. Je crains que cela n'ait lieu partout dans le monde, du fait que l'esprit nationaliste est toujours déchaîné; et sûrement tant que cela existera nous aurons des guerres économiques, religieuses, psychologiques et autres. Le problème n'est donc pas particulier au Penjab, il est général. Vous ne le comprenez que comme un problème particulier, local. Vous en êtes responsables et c'est vous qui devez vous transformer parce que pendant des siècles vous avez voulu être brahmanistes ou musulmans. Comme si les noms que vous vous donnez avaient de l'importance! Nous sommes étiquetés et incapables de comprendre la sensibilité d'autres êtres humains. Nous sommes esclaves du nationalisme, de la propriété, et consentons, par conséquent, à tuer les autres au nom de la liberté, au nom de Dieu.

En un mot, nous devons changer. Nous devons complètement mettre un terme au nationalisme. Nous devons cesser d'agiter des drapeaux; nous devons cesser d'être Indiens, Musulmans, Allemands ou Américains; et cesser de penser en ces termes, de penser en différentes catégories. Je sais que vous serez d'accord avec moi, pourtant vous rentrerez chez vous et serez encore un hindou, un chrétien ou Dieu sait quoi. Vous continuerez vos cérémonies, vos poojas, vos traditions brahmaniques, vous irez dans les temples et reprendrez vos routines et pourtant nous parlons de fraternité, et la tradition dit que nous

devons nous aimer comme des frères. Ce qui importe donc est que nous brisions tout conditionnement; non pas ici; c'est chez vous que vous devez le faire, dans vos réunions politiques, et alors vous verrez combien cela est difficile. Vos mères, vos sœurs pleureront, et pour leur faire plaisir vous serez hypocrites. Vous ne savez pas combien tout cela est grave. Il se peut que vous ne le sentiez pas et que vous ne sachiez pas tout ce qui se passe en ce moment. On fait des préparatifs pour la troisième catastrophe qui sera pire que tout ce qu'on a jamais encore vu. Et ici nous discutions pour savoir si nous sommes des brahmanes ou non. N'est-ce pas trop puéril? Lorsque vous serez dans une crise, est-ce que vous vous préoccuperez de savoir à quelle caste vous appartenez? Ou à quelle nationalité? Ou si vous êtes de la gauche ou de la droite? C'est lorsque nous ne sommes pas conscients de la crise que ces questions nous préoccupent. Nous sommes déterminés par nos étiquettes, et c'est là qu'est notre difficulté. Pour réveiller nos esprits, il nous faut devenir conscients de toute la situation.

QUESTION. — *Vous dites que la discipline est opposée à toute liberté, mais la discipline n'est-elle pas nécessaire pour la liberté?*

KRISHNAMURTI. — Comme cette question est difficile, il nous faut considérer toutes les implications qui y sont contenues. Un mauvais moyen produira une mauvaise fin. Par conséquent des moyens justes doivent être employés en vue de fins justes. Si vous êtes disciplinés, enrégimentés, vous n'engendrerez pas la liberté mais l'enrégimentation, un conditionnement discipliné, n'est-ce pas évident? Donc

le moyen importe plus que la fin. Si vous disciplinez votre esprit, d'après un modèle, qui est un moyen, vous engendrez nécessairement une fin conforme à ce modèle. Mais vous dites : je dois organiser ma vie quotidienne sans quoi je ne ferai rien, je dois me soumettre à mes devoirs quotidiens, je dois organiser la journée. Or, pourquoi organisez-vous? Pourquoi vous disciplinez-vous? Pour que les choses se fassent, n'est-ce pas? En d'autres termes vous organisez votre journée en vue d'obtenir certains résultats. C'est là une forme de discipline. Vous vous organisez mécaniquement, vous vous disciplinez en vue d'obtenir un certain résultat, et cette même mentalité, vous l'étendez à d'autres domaines. En vue d'obtenir un résultat vous vous disciplinez de plus en plus, vous vous dites que vous devez être heureux, que vous devez trouver Dieu, que vous devez acquérir la connaissance et vous employez des méthodes en vue de ces résultats. Vous pensez que le bonheur, la Vérité, ou Dieu, sont une fin que l'on peut établir, que cela peut être fixé. Comme si le bonheur pouvait être fixé! Comme si c'était quelque chose que l'on peut acquérir! C'est ainsi que vous établissez ce qui, selon vous, vous donnera les moyens de vous discipliner. Or, est-ce qu'un esprit vraiment discipliné, dans le sens où moi j'emploie ce mot « discipline », peut être enrégimenté, contraint à employer certains moyens en vue d'une fin? Le moyen crée la fin. La fin est fabriquée par vous, par conséquent elle est conditionnée. Est-ce qu'un esprit que l'on discipline peut comprendre la liberté? Un homme politique peut avoir besoin de se discipliner en vue d'obtenir un résultat, mais, ce faisant, son esprit s'abêtit. Parce que la discipline du parti est importante, vous sacrifiez

la pensée individuelle en vue d'obtenir un résultat. Par conséquent vous vous entraînez et vous vous disciplinez en vue de ce résultat. Il n'y a pas là de pensée réelle, l'esprit est simplement attelé à un char que vous appelez la machine politique et vous cessez d'être un penseur, vous êtes discipliné afin de fonctionner efficacement. Ce que vous dites c'est : je me disciplinerai, je me dominerai conformément à un modèle, afin d'être libre. Comme cela est absurde! Pour m'exprimer différemment : est-il nécessaire de passer par l'ivrognerie pour être sobre? Comme le moyen est la fin, vous devez commencer par comprendre pourquoi il est nécessaire d'être discipliné et ce que cela implique. La liberté n'est pas un résultat. La liberté commence lorsque vous êtes conscient. Et cette lucidité ne s'applique pas à la discipline, mais à tout le processus de la vie. La liberté ne peut être obtenue que lorsque l'esprit est libre, lorsqu'il n'est pas déterminé par une discipline, par un modèle. A quel moment découvrez-vous quelque chose? Lorsque vous êtes spontané, absolument libre, et non lorsque vous êtes emprisonné, aveugle. Pour découvrir le vrai Dieu il faut qu'il y ait liberté; mais vous ne pouvez pas être libre de découvrir lorsque votre esprit a l'habitude de penser dans des limites bien déterminées, dans les limites de vos désirs. Cela ne veut pas dire que l'esprit doit être vagabond. Lorsqu'on devient conscient du vagabondage, il y a déjà liberté. Vous parlez de discipline en tant que moyen pour établir une fin dont vous avez besoin. Pourtant ce besoin n'est pas le Réel, parce qu'il est créé par votre esprit. Il en résulte que ce que vous obtenez n'est pas le Réel. La Vérité doit venir à vous. Vous ne pouvez pas aller à elle. Pour recevoir la Vérité

il faut avoir la liberté de penser clairement, profondément. Il faut une lucidité sans choix, sans condamnation, sans identification. Vous verrez qu'il y a différentes façons de considérer la discipline. La discipline empêche la pensée, et ce n'est que dans la spontanéité que la liberté peut être réelle, que l'Incommensurable peut être connu.

2 novembre 1947.

IV

Je vous demanderai d'écouter ces causeries, moins avec l'idée d'apprendre, qu'en laissant ce que je dis prendre racine en vous. Si ce que je dis est vrai, cela prendra racine inconsciemment. Dans le cas contraire, cela tombera de soi-même, de sorte que vous n'aurez pas à vous en préoccuper parce que ce qui est vrai est absorbé instantanément par l'inconscient et ce qui n'est pas vrai, bien qu'on puisse l'implanter dans l'inconscient, tombe de soi-même graduellement. Donc, si je puis vous le suggérer, ces causeries devraient être, en fait, prolongées et discutées tous les jours. Il y a quelque chose de neuf qui arrive à chacun de nous ces dimanches-ci et ces causeries sont, en fait, destinées à éveiller et aiguiser cette intelligence.

Si je puis faire un résumé de ce que nous avons déjà discuté, je crois qu'il sera possible d'étendre de plus en plus ce que j'ai dit au sujet de la connaissance de soi. Nous pourrons aller de plus en plus loin, en l'examinant chaque fois sous des angles différents.

L'autre jour, nous discutions entre amis sur le fait de savoir pourquoi chacun de nous, et par conséquent le monde, est si consumé par ces deux idées : le sens de la possession et les divisions de classes. Comment se fait-il que chacun de nous attache une telle importance au sens

de possession et aux divisions sociales, nationales et raciales? Comment se fait-il que tous nos problèmes semblent graviter autour de la possession et du nom? Je ne sais pas si vous avez pensé à cela de ce point de vue. Comment se fait-il que la possession, avec toutes ses implications, ainsi que le nom et la nationalité, les divisions de races et de classes, remplissent nos esprits? Il faut qu'il y ait une raison à cela, ne pensez-vous pas? Et nous avons essayé de résoudre notre problème, de ce point de vue-là. Le sens de propriété, d'acquisition, de possession, et la division en races, en classes, etc..., voilà ce que nous voyons partout dans le monde, voilà ce qui remplit tous les esprits, voilà le point de départ de toutes les solutions que l'on offre à nos maux. Pourquoi en est-il ainsi? Cela vaudrait vraiment la peine d'en discuter avec chacun de vous et d'entrer réellement dans le sujet. Malheureusement nous ne pouvons pas le faire parce que nous sommes trop nombreux ici. Je puis donc vous signaler le problème et j'espère que vous y penserez plus tard.

J'ai dit que nous sommes consumés par ces deux idées. Comment se fait-il que toute notre civilisation soit basée sur elles? Pourquoi sommes-nous en conflit et en guerre à leur sujet? Pourquoi essayons-nous de résoudre tous nos problèmes de leur point de vue? N'est-ce pas parce que nous cherchons la sécurité? La nourriture, l'habillement et le logement sont essentiels, c'est évident. Et pourtant nous semblons incapables de résoudre cette question. Pourquoi donc ces exigences élémentaires ont-elles une telle emprise sur nos esprits? N'est-ce pas parce que nous n'avons pas de valeurs plus importantes? Si nous étions vraiment intéressés par des choses plus importantes, celles

de moindre importance ne deviendraient pas prédominantes. Autrement dit, les valeurs secondaires, lorsqu'on leur accorde une importance démesurée, engendrent des désastres, ainsi qu'elles le font maintenant dans le monde.

Comment se fait-il donc que nous n'ayons pas de valeur meilleure bien que tous les livres sacrés nous disent qu'elle existe? Nous devons chercher le pourquoi de cela. Ne l'avez-vous pas essayé, et si vous l'avez fait, où cela vous a-t-il menés? Encore à des divisions de classes, bien que vous soyez à la recherche de Dieu et de tout le reste. Le résultat est encore une division, une division entre hindous, bouddhistes, musulmans, etc., car, lorsque l'esprit cherche la sécurité, la certitude, il ne peut pas y avoir de valeur supérieure aux valeurs sensorielles. L'acquisition et la division des classes sont des facteurs psychologiques, ce ne sont pas des valeurs matérielles, mais des exigences psychologiques. Donc, psychologiquement, comme nous sommes à la recherche d'une sécurité, nous ne faisons que donner des valeurs à des choses faites par la main ou par l'esprit et il ne peut pas y avoir, par conséquent, de valeur supérieure, de sorte que les valeurs sensorielles deviennent suprêmement importantes.

Il est évident qu'il nous faut avoir une législation et un certain contrôle; mais nous avons vu une révolution après l'autre se produire sans que ce problème ait été résolu. Nous sommes dans la même misère et dans la même confusion.

Comment pouvons-nous découvrir une valeur supérieure à tout cela, voilà qui est important. Si je m'intéresse

réellement à quelque chose de grand je n'attacherai pas tant d'importance à ce qui est secondaire. Mais comme je n'ai pas trouvé ce qui est majeur, le secondaire devient exagérément important. Comment trouver ce qui est grand? Je ne puis le trouver qu'en comprenant le besoin psychologique de sécurité que nous avons. C'est, à mon avis, le problème qu'il faut considérer et non celui de l'alimentation, de l'habillement et du logement. Car même lorsque nous sommes nourris, vêtus, logés, nous exigeons encore une sécurité pour notre besoin intérieur. Aussi lorsque nous cherchons la sécurité, nous devons nous demander si, en fait, elle existe. Peut-il exister une sécurité psychologique? Nous sommes tous en train de la chercher. Nous voulons avoir de la nourriture, des vêtements et un abri, mais nous voulons de plus assurer notre sécurité au moyen de notre nom, des divisions de classes, des possessions, des croyances et des idées arrêtées. C'est ainsi que l'esprit constamment cherche une certitude. Nous avons affirmé, *a priori*, que cette chose, que nous appelons sécurité, existe. Et sur cette certitude, nous construisons toute notre civilisation, toute la structure de notre pensée, de notre pensée religieuse aussi bien que de notre pensée quotidienne. Nous ne nous sommes jamais demandé s'il *existe* quoi que ce soit qui puisse s'appeler sécurité. Si cela n'existe pas, le problème n'est pas celui de la nourriture, du vêtement et du logement, qui peut être résolu, mais celui de modifier toute notre existence.

Lorsque l'esprit est à la recherche de la sécurité il crée inévitablement des valeurs mineures, sensorielles qui deviennent suprêmement importantes. Mais la sécurité psychologique existe-t-elle? C'est vous qui répondrez,

mais seulement par la connaissance de vous-mêmes. Et nous voici revenus à ce point central par une nouvelle voie. Tant que l'esprit est à la recherche de la sécurité, tant qu'il cherche une sécurité psychologique, il ne peut créer que des valeurs sensorielles, des valeurs connues qui le retiennent dans leur piège. Mais si l'esprit se demande si la sécurité existe, les valeurs sensorielles deviennent moins importantes. Je peux vous dire qu'il n'y a pas de sécurité; quelqu'un d'autre peut vous dire que la sécurité existe. Mais cela n'aurait aucun sens. Si vous pouvez découvrir la réponse par vous-même tout cela deviendra extraordinairement clair, ce ne sera pas le résultat de votre propre projection. La connaissance de soi est donc importante en ce sens que pendant que vous explorez votre esprit, vous commencez à découvrir d'une manière fondamentale, basique, s'il existe quoi que ce soit qui puisse s'appeler sécurité et si la réalité est une certitude. La connaissance de soi a un effet créateur extraordinaire. Si, au lieu d'en attendre un résultat, nous la traitons comme une expérience, si nous expérimentons avec nous-mêmes, si nous vivons expérimentalement, tous nos rapports avec nos semblables deviendront un processus d'auto-révélation. Si dans mes rapports avec vous, si, dans mes contacts quotidiens avec vous, je me révèle à moi-même ma façon de penser, de sentir et d'agir, si je suis attentif et conscient de ces rapports dans ma vie quotidienne, le processus de ma pensée, de mes méditations, de mes exigences, se révélera à moi. Mais je ne puis avoir de connaissance de moi-même que si je suis lucide. Lorsque je le suis, je peux voir qu'une des plus grandes difficultés dans les rapports humains, que ce soit avec une personne

ou avec un grand nombre, est le désir de certitude, parce que, après tout, des rapports humains peuvent-ils exister dans l'incertitude? Supportez-vous une incertitude quant à votre femme, à vos enfants? Non, dès que vous vous sentez dans l'insécurité, vous commencez à chercher. Dès l'instant où vous êtes dans la certitude, vous vous endormez. Ainsi la connaissance de soi devient extrêmement effective lorsqu'on commence à se demander s'il existe une certitude quelconque et à mettre en question un esprit qui a toujours tendance à poursuivre le connu.

Je ne sais pas si vous avez observé le processus de votre pensée. Vous avez peut-être pu voir que votre esprit ne cesse de passer du connu au connu, ou à un inconnu de sa propre création qu'il se met alors à poursuivre jusqu'à ce que cela devienne l'adoration de Dieu. Vous avez créé Dieu parce que c'est votre sécurité ultime. Si vous observez soigneusement vos façons de penser et de sentir, vous verrez qu'elles sont dominées par la sécurité et pourtant, en vérité, c'est dans l'incertitude, c'est dans la liberté que l'on découvre ce qu'est la liberté, non pas dans la certitude, dans les possessions, dans les divisions, créées par les croyances ou les noms. Les possessions, les croyances sont devenues extrêmement importantes parce que nous avons poursuivi la certitude à travers des valeurs sensorielles que l'esprit ou la main peuvent créer. En ces valeurs il y a une apparente sécurité, mais si vous approfondissiez bien tout ce problème de la sécurité, les valeurs sensorielles n'auraient qu'une très petite importance.

QUESTION. — *Voulez-vous, je vous prie, expliquer encore ce que vous entendez par méditation?*

Krishnamurti. — Tout d'abord, voyons exactement ce qui a lieu quand on médite, quel est le problème qui se pose. Ainsi seulement aurons-nous la réponse. Qu'entendons-nous, en général, par méditation? Sans condamner ni juger, examinons ce qui se passe, en fait, lorsque nous méditons. Si nous comprenons le problème, nous comprendrons aussi sa solution. Donc, que faisons-nous lorsque nous nous asseyons et que nous méditons? Premièrement : chaque fois que nous accordons de l'importance à une croyance nous érigeons une barrière. Vous méditez parce qu'on vous a dit de le faire. Deuxièmement : dès que vous vous asseyez pour méditer, votre esprit vagabonde sans que vous puissiez rien y faire. Parce qu'on vous a dit que votre esprit est subtil et qu'il faut vous concentrer sur une idée, vous cherchez à exclure toutes les autres, et passez votre temps à lutter pour fixer votre attention sur l'idée choisie, pendant que votre esprit ne cesse de sauter un peu partout. Vous vous asseyez devant une image et vous essayez de vous concentrer sur elle, à moins que ce ne soit sur un mot, ou sur une phrase, ou sur une qualité. A cause de votre désir de sécurité, vous vous concentrez sur quelque chose de positif comme une image, une phrase, une qualité ou une idée. L'idée a, en général, été formulée par l'esprit ou prise dans un livre. C'est cela que vous faites; c'est là le tableau de ce qui se passe, n'est-ce pas? Je ne sais pas si vous vous asseyez spécialement en vue de méditer, peut-être pas; mais si vous le faites, ce qui se produit est exactement ce que je viens de décrire, n'est-ce pas? Or, s'agit-il là de méditation?

Jusqu'ici nous avons considéré le cas d'un homme capable de fixer son esprit sur un seul point. Selon vous, il

accomplit là quelque chose de remarquable. S'il peut fixer dans son esprit l'idée de Dieu, qui est une idée créée par lui-même, qui est un mot, une phrase, et s'il se laisse consumer par cette idée, ce mot, cette phrase, vous croyez que cet homme est profondément religieux. Vous en venez à dire que cet homme sait comment on crée, n'est-ce pas vrai ? Vous avez constaté que la pensée est vagabonde et désordonnée. Vous cherchez par conséquent l'ordre et la sécurité, en poursuivant une idée exclusive, en général une idée verbale. Et lorsque quelqu'un parvient à se fixer complètement sur une idée et à s'identifier à elle, nous disons que c'est un grand homme. Pourtant l'idée n'est qu'une simple projection. La phrase est faite par l'homme, n'est-ce pas vrai ? Le mot est répété par l'homme. Donc, tant qu'il y a répétition, vous vous mettez dans un état de transe au moyen d'un mot, d'une idée. Et ce que vous appelez méditation, c'est aller loin dans cette transe, ce qui revient à vous identifier avec une idée projetée, parce que la réalité est inconcevable, inconnaissable. Vous ne pouvez pas penser l'inconnaissable. Vous ne pouvez pensez que « le connaissable » et ce que vous connaissez n'est pas la vérité. Par conséquent, lorsque vous créez le connu vous ne faites qu'expérimenter un processus d'auto-hypnose. Est-ce cela la méditation ? Entrer en transe ? Vous vous concentrez sur une chose avec laquelle vous vous identifiez complètement, et qui est une projection de vous-même. N'est-ce pas cela que vous faites ? Est-ce correct ? Ce que nous entreprenons inlassablement dans la méditation consiste à passer du connu au connu et par conséquent n'est pas la découverte de l'inconnu. Car, en somme, l'homme est le résultat du passé. Et, lorsque l'esprit cherche quelque chose dans

le futur, il traduit le passé en futur. Mais cela n'est pas le réel. Donc, si cette façon de procéder n'est pas correcte, comment découvrir la bonne? Voilà le problème. Il s'agit, dans la méditation, de découvrir la réalité, et non de s'hypnotiser au sujet de la réalité. La méditation devrait être la découverte de la beauté, de l'amour. Mais on ne peut rien découvrir en s'hypnotisant, ni en se stupéfiant par une phrase, par un modèle, par la concentration sur quelque chose qui exclut tout le reste. C'est là une forme d'auto-hypnotisme.

En conséquence, le problème est celui-ci : est-il possible de découvrir l'inconnaissable? Ce que vous recherchez c'est l'inconnaissable. Si vous en faites l'expérience et si vous ne vivez que dans cette expérience, comme toutes les expériences appartiennent au passé, cela n'est plus le réel.

Supposons, par exemple, que vous éprouviez une extraordinaire clarté, une vision de beauté et de vérité. L'esprit enregistre cette expérience dans la mémoire et s'y accroche, brisant ainsi avec l'inconnu. La mémoire devient une entrave à l'inconnaissable. Comment alors pouvez-vous découvrir l'inconcevable, l'incommensurable, le réel? Voilà le problème de la méditation. La méditation n'est pas une prière, ni un problème de concentration. Nous avons déjà examiné tout cela. La méditation — qui est le résultat du connu, du passé — peut-elle découvrir l'inconnaissable, l'inconnu? Mon esprit, qui est le résultat du passé, du connu, comprend-il et expérimente-t-il l'inconnaissable, l'intemporel, l'éternel? Quelle est votre réponse? Il ne peut connaître l'éternel, l'intemporel que lorsqu'il n'est pas emprisonné dans le filet du temps. L'esprit ne

peut connaître la vérité que lorsqu'il est libre de la durée, du connu. Or, comment l'esprit, qui est le résultat du passé, peut-il se libérer d'une idée, d'une phrase, d'une dévotion à une entité supérieure, lorsque tout cela est de son invention? Il est évident que, lorsque l'esprit suggère une entité supérieure, c'est déjà une entité connue. Je ne sais si vous comprenez tout ce que cela implique, qui n'est pas facile à démontrer.

Donc, le problème n'est pas de savoir comment méditer. La question est mal posée. « Comment » implique une méthode. La méthode est le connu, et le connu ne peut que vous conduire au connu. Le moyen crée la fin. Si le moyen est le connu, la fin est le connu.

Le problème est l'esprit qui passe du connu au connu. Vous étudiez afin de découvrir l'inconnu, l'éternel, l'intemporel, mais l'esprit ne peut voir le réel que s'il se libère du connu. Qu'est-ce que le connu? La mémoire accumulative ne fait qu'amasser des idées, des possessions ou des distinctions. L'esprit peut-il se libérer de ses propres créations? L'esprit, qui est le résultat du temps, peut-il se libérer du temps? Car, lorsque l'esprit se libère du temps, l'intemporel surgit. L'esprit ne peut pas rechercher l'intemporel, il ne sait pas ce que c'est. Donc, comment peut-il se libérer du temps, du passé et du futur? Il ne peut se libérer du temps, du présent, qu'en étant conscient de tout, de tout ce que nous faisons maintenant, de toute la pensée, de tous les sentiments, en étant conscient maintenant et non demain. Car le présent est la porte du temps, et la compréhension du temps et du présent existe dans ce que vous êtes en train de penser, non dans le temps indiqué par l'horloge ou par votre routine. En devenant conscient

de ce que vous pensez maintenant, vous découvrez pourquoi vous pensez et ce que vous pensez. Déjà, si vous êtes assez conscient, vous commencez à voir que vous condamnez, jugez, que vous vous identifiez... Mais cela ne vous aide pas encore à savoir ce que vous pensez, quelle est la cause de votre pensée et quelle est votre réaction à votre propre pensée. C'est en sachant ce que vous pensez, en étant toujours lucides à l'égard de ce que vous pensez, sentez et faites que vous trouverez le commencement de la connaissance de soi, la connaissance non seulement de ce qui est conscient, mais aussi de toutes les activités cachées. C'est là le commencement de la connaissance de soi. Celle-ci est donc à la base de la méditation. Il n'y a pas de méditation sans connaissance de soi. Pour méditer, il faut qu'il y ait connaissance de soi. Par conséquent, la question « Comment méditer? » est mal posée, car elle ne fait que demander une méthode, quelque chose de connu, une technique. Vous voulez qu'on vous donne du connu, en vue de découvrir l'inconnu. Voyez comme tout cela est ridicule. Le moyen crée la fin, et si le moyen est connu, la fin, l'étant aussi, ne peut évidemment pas être l'inconnu, l'intemporel. Le commencement de la méditation est le commencement de la connaissance de soi. Autrement dit, au moyen de la lucidité l'esprit commence à être conscient de ses propres activités, et connaître le processus entier de l'esprit n'est pas une question de temps. Si vous commencez à être conscient sans choisir, sans condamner, sans justifier, sans vous identifier, ce qui est extrêmement rare, la connaissance de soi devient extraordinairement créatrice. Et tout ce qui est créateur est création : c'est le Réel.

QUESTION. — *Je commence à me rendre compte que je suis dans une profonde solitude; que dois-je faire?* (Rires.)

KRISHNAMURTI. — Je me demande pourquoi vous riez. Riez-vous parce que vous méprisez la solitude ou parce que vous croyez que c'est quelque chose qui ne vous concerne pas? Vous devez être si affairés par vos activités sociales que vous ne pouvez pas vous embarrasser de solitude ni la sentir. Est-ce pour cette raison que vous riez? Il serait très intéressant, messieurs, de découvrir par vous-mêmes pourquoi vous riez... Car alors, vous ouvririez la voie à la connaissance de soi. Et si vous poursuivez la connaissance de soi réellement et ardemment, elle vous mènera à des hauteurs et à des profondeurs étonnantes, à des joies et des tribulations extraordinaires, que vous ne pouvez pas connaître autrement. La personne qui me pose cette question veut savoir pourquoi elle éprouve la solitude. Savez-vous ce que veut dire la solitude, et en êtes-vous conscient? J'en doute beaucoup, parce que vous vous êtes encombrés d'activités, de livres, de relations, d'idées qui vous empêchent en fait d'être conscients de la solitude. Et qu'entendez-vous par solitude? C'est un sens de vide, de n'être rien, d'être extraordinairement incertain, de n'avoir de hâvre nulle part. Ce n'est pas un désespoir, mais un sens de vide, un sens de frustration. Je suis sûr que nous l'avons tous senti : ceux qui sont heureux et ceux qui sont malheureux, ceux qui sont très actifs comme ceux qui se sont adonnés à la connaissance. Tous savent ce qu'est la perception de cette réelle et inépuisable douleur, de cette douleur que nous ne pouvons pas nous

cacher à nous-mêmes, bien que nous essayions de la recouvrir.

Abordons encore une fois ce problème, en cherchant à voir ce qui réellement a lieu. Voyons ce que vous faites vraiment lorsque vous vous sentez seul. Vous essayez d'échapper à ce sentiment. Vous vous emparez d'un livre. Vous suivez un leader. Vous allez au cinéma. Vous devenez socialement très, très actif. Vous allez adorer et prier. Vous peignez ou vous écrivez un poème sur la solitude. Voilà en fait ce qui se produit. Vous devenez conscient de cette solitude, de la douleur qu'elle comporte, de cette peur extraordinaire, insondable, et vous cherchez une évasion. Aussitôt, cette évasion devient ce qu'il y a de plus important. Votre activité, votre connaissance, vos dieux, vos radios, tout cela devient supérieurement important. J'ai dit que lorsque vous accordez de l'importance aux valeurs secondaires, elles vous mènent à la misère et au chaos. Les valeurs secondaires sont inévitablement des valeurs sensorielles, et la civilisation moderne, basée sur elles, vous offre cette évasion — l'évasion par le travail, par la famille, par le nom, par vos études, par la peinture, etc... Toute notre culture est basée sur cette évasion. Notre civilisation est basée sur cela; c'est un fait.

Avez-vous jamais essayé d'être seul? Vous verrez à quel point c'est extraordinairement difficile et combien il faut être intelligent pour être seul, parce que l'esprit ne vous le permet pas; il commence à s'agiter, à s'affairer autour d'évasions. Et alors, que faisons-nous? Nous essayons de remplir ce gouffre par le connu. Nous découvrons comment être actif, comment être social. Nous savons comment étudier, comment faire fonctionner la

radio. Nous remplissons cette chose que nous ne connaissons pas avec les choses que nous connaissons. Nous essayons de remplir ce vide par différentes sortes de connaissances, de relations ou d'objets. Avec cela, nous essayons de remplir notre vide. N'est-ce pas ainsi? Voilà notre processus, voilà notre existence. Or, lorsque vous vous rendez compte de ce que vous faites, pensez-vous encore pouvoir remplir ce vide? Vous avez essayé tous les moyens possibles, tous les moyens de remplir cette vacuité de la solitude. Etes-vous parvenus à la remplir? Vous avez essayé le cinéma, et vous n'y êtes pas parvenus; alors, vous allez chercher des gourous, des livres, ou vous devenez socialement très actifs. Etes-vous parvenus à remplir ce vide, ou n'avez-vous fait que le recouvrir? Si vous ne l'avez que recouvert, il est toujours là. Et s'il est toujours là, il apparaîtra à travers tout ce que vous avez mis dessus. Si, alors, vous êtes capables de vous en évader tout à fait, ou bien on vous enfermera dans un asile d'aliénés, ou vous deviendrez extrêmement obtus. C'est cela qui arrive partout dans le monde.

Est-ce que ce vide, cette vacuité, peut se remplir? Sinon, pouvons-nous nous en évader? Pouvons-nous lui échapper? Et si nous en faisons l'expérience et constatons que l'une de ces évasions n'a pas de valeur, les autres ne sont-elles pas, aussi, sans valeur? Il importe donc peu que vous remplissiez ce vide avec ceci ou cela. La méditation aussi est une évasion; il importe peu que vous changiez d'évasion.

Comment saurez-vous ce que vous avez à faire à ce sujet? Vous ne le saurez qu'en cessant de vous évader. En acceptant de regarder la solitude en face, ce qui signi-

fie que vous n'ouvrirez pas votre radio, que vous tournerez le dos à la civilisation. Alors, cette solitude parviendra à une fin, parce qu'elle sera complètement transformée. Ce ne sera plus une solitude, car, ayant compris ce qu'elle est, ce qui sera, alors, sera le réel. Parce que l'esprit est constamment en train de fuir, de s'évader, de refuser de voir ce qui est, il crée ses propres entraves. Nous avons tellement d'entraves que nous ne comprenons pas ce qui est. Nous nous éloignons de la réalité : toutes ces entraves ont été créées par l'esprit afin de ne pas voir ce qui est, parce que voir ce qui est, non seulement exige une grande capacité et une grande attention en actions, mais que nous tournions le dos à tout ce que nous avons construit, à notre compte en banque, à notre nom, et à tout ce que nous appelons civilisation. Lorsqu'on voit ce qui est, on voit comment la solitude est transformée.

QUESTION. — *N'êtes-vous pas en train de devenir notre chef?*

KRISHNAMURTI. — Beaucoup d'idées sont impliquées dans cette question : vous voulez que je m'occupe de politique, que j'aide l'Inde à sortir de son chaos actuel, etc.

Voyons ce que tout cela veut dire. Tout d'abord, pourquoi voulez-vous un chef? La question n'est pas de savoir si je suis un chef et vous un disciple. Pourquoi veut-on devenir un chef et pourquoi veut-on suivre un homme ou un gourou? Nous voulons un chef parce que nous sommes incertains. Nous ne savons pas quoi penser, nous sommes dans la confusion, nous ne savons que faire; alors, nous voulons que quelqu'un nous protège. Politi-

quement, cela devient la tyrannie d'un dictateur. Voilà ce qui se produit et ce qui se produira partout dans le monde. Lorsqu'il y a confusion extérieure et psychologique, nous voulons quelqu'un pour nous conduire. Le monde est plein de confusion et de misère, il est exploité par le riche, par le capitaliste, par l'homme habile et intelligent, par ceux qui ont un système. Les exploiteurs deviennent des chefs. Ils créent des partis. Et comme nous ne voulons pas d'anarchie, nous nous laissons conduire. Nous ne voulons pas demeurer dans la confusion. Nous voulons que quelqu'un nous dise ce que nous devons faire. Alors, nous créons des chefs.

Pourquoi les créons-nous? Pourquoi aspirons-nous à avoir des leaders? Pourquoi les recherchons-nous? N'est-ce pas parce que nous voulons une sécurité? Nous n'aimons pas être incertains; alors, qu'arrive-t-il? Non seulement vous créez un chef, mais vous le suivez. Vous vous détruisez vous-même en suivant un autre. Lorsque vous suivez une tradition aveuglément, ou un chef, ou un parti, en vous disciplinant, ne détruisez-vous pas votre propre processus de pensée? Il y a de la confusion en vous, mais personne n'y mettra de l'ordre, si ce n'est vous-même. Voilà un merveilleux état de confusion, et vous ne voulez pas le regarder. Vous voulez que quelqu'un l'éloigne de vous. Qu'arrive-t-il alors? Que font les chefs? Ils se lèvent, ils parlent, ils deviennent des leaders. Mais leurs promesses, ils devront les tenir en actes. Comme ils ne le peuvent pas, ils se sentent frustrés.

Ainsi, l'exploitation existe non seulement entre le travailleur et le patron, mais aussi entre celui qui suit et son chef. Si le chef ne conduit pas, il se sent perdu. Si le

chef ne se lève pas pour parler sur une estrade, qu'arrive-t-il ? Non seulement vous créez le chef, mais, à cause de sa propre frustration et de sa confusion, vous aussi l'exploitez. L'exploitation est mutuelle. N'avez-vous pas remarqué cela ? Comme le chef dépend de vous, et vous de lui, où cela vous mène-t-il ?

Ce désir de créer un chef est une forme d'accomplissement personnel. Vous vous accomplissez dans un chef et il s'accomplit en vous, en cherchant à vous sauver, à vous guider. Mais il est le chef que vous avez créé ; il y a, par conséquent, exploitation mutuelle, réalisation mutuelle qui ne mène nulle part, si ce n'est à une frustration. C'est inévitable lorsqu'on se réalise au moyen d'organisations. Mais, comme nous ne voulons pas être frustrés, nous sommes suspendus dans l'angoisse de ce qui se produira. Par conséquent, le chef devient très important, il faut qu'il soit le chef et il faut que vous le suiviez.

Or, je ne désire pas m'accomplir de cette façon. Je ne crois pas à l'accomplissement personnel ; il mène à la misère, au chaos. Et comme je ne dépends de vous ni financièrement, ni pour mes exigences psychologiques, je ne suis pas votre chef. Peu importe qu'il y ait beaucoup de monde ou personne pour m'écouter. Je ne crois pas qu'une mutuelle exploitation soit bonne. Elle conduit à des indignités, à des intrigues si absurdes ! Donc, je ne suis pas votre chef, et vous ne ferez pas de moi votre chef. C'est très simple, car il faut toujours les deux : ceux qui veulent conduire et ceux qui veulent être conduits. Comme je ne veux ni conduire, ni suivre personne, je suis hors de cette catégorie. La vérité est impossible à trouver lorsqu'on suit quelqu'un. Elle n'est pas un accomplissement personnel.

Elle n'entre en existence que lorsque le moi est absent, lorsqu'il y a libération des exigences psychologiques, lorsque l'esprit est libre d'agir au cours de ses poursuites. Ces poursuites nous indiquent si nous sommes ou non dans un état créateur. Dès que cessent nos désirs, la réalité apparaît.

QUESTION. — *Quelle est la différence entre croyance et confiance? Pourquoi condamnez-vous la croyance?*

KRISHNAMURTI. — Voyons tout d'abord ce qu'est la croyance et ce qu'est la confiance. Qu'entendons-nous par croyance? Pourquoi devons-nous croire? N'est-ce pas parce que nous éprouvons le désir d'une certitude? D'être en sécurité? Psychologiquement, il est troublant de n'avoir pas de croyances, n'est-ce pas? Si vous n'avez aucune croyance, ni en Dieu, ni en des partis politiques, vous serez très troublés, n'est-ce pas? La peur, la croyance en la réincarnation, en une douzaine de choses... Nous croyons, nous sollicitons une sécurité fabriquée par l'esprit. Et qu'arrive-t-il? L'esprit, cherchant la sécurité, cherchant la croyance, crée la croyance. Il la crée lui-même, ou il adopte celle des autres. Dans un cas comme dans l'autre, il s'y accroche et dit : « Je crois. » Ou encore, il projette la croyance dans le futur et en fait une certitude, une sécurité, conformément à laquelle il se discipline. Or, comme différents facteurs engendrent nécessairement des croyances différentes, vous croyez en Dieu et un autre croit qu'il n'y a pas de Dieu. Vous êtes musulman, un autre est hindou ou chrétien; et alors, qu'arrive-t-il? La croyance divise. Voyez ce que la croyance fait des hommes; le désir de sécurité psychologique vous divise fatalement, parce que vous créez des choses secon-

daires et leur accordez de l'importance. Politiquement ou religieusement, il y a d'innombrables théories, et vous croyez qu'elles doivent résoudre vos difficultés! Chaque individu poursuit sa propre croyance parce qu'elle lui apporte un réconfort et qu'elle deviendra un moyen de propagande et d'exploitation. La croyance sépare inévitablement. Lorsque vous avez une croyance ou lorsque vous cherchez une sécurité dans votre croyance particulière, vous vous séparez de ceux qui cherchent leur sécurité dans d'autres formes de croyance. De ce fait, toutes les croyances organisées sont basées sur la division des hommes, bien qu'elles puissent prêcher la fraternité. C'est exactement ce qui se produit dans le monde, parce que la croyance est un secret besoin psychologique d'accomplissement personnel. En vous accomplissant au moyen d'une croyance, vous pensez que vous serez heureux. La croyance devient alors un facteur extrêmement important, en religion, en politique, etc...

Si vous sentiez que vous êtes un être humain, pensez-vous que vous vous battriez de la sorte? Vous êtes un hindou et vous combattez un musulman. Vous vous tuez les uns les autres. Les Anglais se sont battus contre les Allemands, etc... La croyance s'instaure parce que vous avez le désir de vous accomplir personnellement, de trouver une sécurité. Parce que vous voulez une sécurité et que vous luttez pour l'avoir, vous avez un but, et ce but est une projection de vous-même. Si la fin était inconnue, il n'y aurait pas lieu de croire. Un but est une projection du moi, et par conséquent crée une barrière entre vous et les autres. C'est exactement ce qui se produit. Je n'invente pas une théorie, je décris un fait psychologique et d'orga-

nisation matérielle. Nous croyons tous en des programmes parce que nous nous imaginons que c'est plus sûr. Le chef aussi y croit. Il y croit autant que ceux qui le suivent. Si vous analysiez une croyance très sérieusement, vous verriez qu'elle est une forme d'accomplissement personnel, d'exploitation mutuelle, et qu'elle ne mène à aucune réponse. Voilà ce que la croyance a été pour nous.

Qu'entendez-vous par confiance? La plupart d'entre nous ont confiance en quelqu'un ou en quelque chose. Si vous vous êtes entraîné, si vous avez lu, vous avez acquis une certaine confiance du fait que vous vous êtes exercé et que vous avez répété mille fois la même chose. C'est une forme d'agressivité. Vous sentez que vous avez acquis une certaine capacité et vous êtes enchanté de vous-même : « Je peux faire ceci ou cela, et vous en êtes incapable. » La confiance dans un nom, dans une capacité est agressive. Une telle confiance est aussi une auto-exploitation voisine de la croyance. Par conséquent, la croyance et la confiance sont semblables, ce sont les deux faces d'une même monnaie.

Il existe une autre forme de confiance qui est engendrée par la connaissance de soi. En fait, on ne devrait pas l'appeler confiance, mais, faute d'un meilleur mot, nous l'appellerons ainsi. Lorsqu'il y a lucidité, lorsque l'esprit est conscient de ce qu'il pense, non seulement dans la couche superficielle de la conscience mais aussi dans les couches cachées, lorsque nous sommes pleinement conscients de toutes les implications, alors seulement il y a un sens de liberté, un sens d'assurance, parce que l'on sait. Quand vous savez ce qu'est un cobra, vous en êtes libre. Lorsque vous savez qu'une chose est empoisonnée, il y

a une assurance, il y a une liberté inconnue jusqu'alors. Il y a une assurance, une joie extraordinaire, un espoir créateur, un sens de vitalité lorsque le moi a été exploré. Rien de tout cela n'est basé sur la croyance. Lorsque le moi a été exploré, que tous ses stratagèmes et recoins sont connus à l'esprit, alors celui-ci est assuré de son créateur. Il cesse dès lors de créer, et dans cette cessation il y a création.

Messieurs, je vous prie, ne soyez pas hypnotisés. Il se peut que vous vous trouviez, ainsi que je l'ai dit au commencement de cette causerie, dans l'état réceptif où le grain peut prendre racine. J'espère sincèrement que cette graine a été semée, car ce ne sont pas les mots, ce n'est pas le fait d'écouter mes paroles qui vous libérera. Ce qui libérera et délivrera chacun de vous du péché et de la souffrance, c'est cette réalisation, cette conscience de ce qui est. Savoir exactement ce qui est et percevoir sans obstruction, engendre la liberté. Ce n'est que par cette liberté que la Vérité peut être connue.

9 novembre 1947.

V

IL serait très intéressant d'entreprendre ensemble un voyage d'exploration intérieure, mais la difficulté, malheureusement, est que beaucoup d'entre nous sont plus habitués à observer les autres qu'à participer. Nous voulons être spectateurs du jeu, plutôt qu'acteurs. Je crois qu'il nous serait d'un plus grand profit de jouer le jeu et d'être créateurs, que de seulement observer une autre personne en train de penser, de sentir, de vivre. La difficulté vient de ce que la plupart d'entre nous ont oublié comment on joue, comment on entre dans le jeu, comment on découvre les choses par soi-même. Nous sommes accoutumés à ce qu'on nous dise quoi faire, quoi penser et comment agir. Nous ne sommes pas habitués à découvrir par nous-mêmes le processus de notre pensée qui, cependant, engendre nos actions. Donc, si nous le pouvons, ne soyons pas de simples spectateurs, mais participons à l'objet de la discussion; cela revient à dire qu'il nous faut établir des rapports permettant une pleine communication entre nous, entre vous et moi. En général, nos rapports humains sont verbaux, et la difficulté pour nous est d'aller au delà de ce niveau verbal, plus profondément, de façon à pouvoir comprendre identiquement la même chose, en même temps; car, en somme, une communication n'a de sens que si les deux parties se compren-

nent. Il se peut que vous me compreniez, mais, si je ne vous comprends pas, la communication entre nous cesse. La difficulté est toujours d'établir une bonne communication au même niveau, au même moment, de façon à produire une compréhension instantanée. Je pense donc qu'il vaudrait la peine de faire un voyage ensemble, au lieu que vous vous limitiez à m'observer pendant que je voyage et à écouter les descriptions de mon exploration, ce qui serait tout à fait inutile.

Ce que nous avons dit au cours de ces derniers dimanches pourrait se résumer en très peu de mots, et plus ces mots seraient simples, plus ils seraient clairs. Mais malheureusement, si l'on simplifiait à l'extrême, le problème ne serait plus formulé. Il est pourtant là. Il consiste à chercher le bonheur et à surmonter la douleur. Nous voulons le bonheur, et cependant notre compagne constante est la douleur. Entreprenons donc le voyage ensemble et voyons ce que nous pensons du problème, comme s'il était neuf, et non comme si je devais simplement vous dire ce qui se passerait en vous pendant que vous m'écouteriez et que vous vous communiqueriez les uns aux autres le sens de mes paroles. Soyons conscients ensemble, au même moment, au même niveau, de sorte que nous puissions entrer de plus en plus profondément dans le sujet, à chaque discussion et à chaque causerie.

Nous cherchons le bonheur dans des objets, dans des rapports humains, dans des idées, dans des pensées; ainsi, ce sont les objets, les rapports, les idées, et non le bonheur, qui deviennent importants. Chaque fois que nous cherchons le bonheur au moyen d'une chose, c'est elle qui devient importante, et non le bonheur. Lorsque j'exprime

cela, cela semble très simple, et c'est en effet très simple. Parce que nous cherchons le bonheur dans la possession, dans la famille, dans des idées, les possessions, la famille et les idées acquièrent une importance dominante. Nous nous attendons à trouver le bonheur à travers quelque chose; or, le bonheur peut-il être trouvé à travers quoi que ce soit? Ce qui est fabriqué par la main ou par l'esprit a pris une bien plus grande importance que le bonheur lui-même, et parce que les objets, les rapports humains et les idées sont manifestement transitoires, nous sommes toujours malheureux.

Si nous examinons cela de près, nous voyons en effet que le bonheur ne nous est pas apporté par des objets. Alors, nous passons à un autre niveau, au niveau des rapports humains : société, famille ou nation. Là, nous constatons l'énorme difficulté dans l'ajustement des rapports des hommes entre eux. En effet, si vous observez bien ces rapports, vous voyez qu'ils sont extraordinairement fugitifs, bien que nous tentions de nous ancrer en eux et d'en faire des refuges et une sécurité. Il en est de même des idées. Un système d'idées peut être démoli par un autre système, et ainsi de suite; et cependant nous mettons notre bonheur en ces idées, car nous ne réalisons pas leur peu de permanence. Je n'emploie pas ce mot dans un sens métaphysique, mais dans un sens courant. Tout est transitoire, tout s'use. Dans les rapports, il y a du frottement constant, et il en est de même des idées et des croyances, car elles n'ont aucune stabilité; et pourtant nous cherchons le bonheur en elles, parce que nous ne nous rendons pas compte du caractère transitoire des objets, des idées et des rapports humains. Après avoir essayé une série de

rapports, une série d'objets, nous passons à une autre, nous tournons la page, mais c'est la douleur qui devient notre compagne, et notre problème majeur, celui de la surmonter.

Comment pouvons-nous surmonter la douleur? Nous ne nous sommes jamais demandé si le bonheur peut être trouvé au moyen de quelque chose; au moyen de la connaissance, de contacts, ou de Dieu. Peut-il se réaliser au moyen d'un objet idéologique ou d'un objet physique? Tant que nous le cherchons au moyen de quelque chose, la douleur est inévitable. C'est pourtant ce que nous faisons, n'est-ce pas? Lorsque nous ne le trouvons pas dans ce monde, nous nous tournons vers l'autre; lorsque nous ne le trouvons pas dans la famille, dans la société, etc..., nous essayons de le trouver grâce à une idée permanente que nous appelons Dieu, ce qui est encore quelque chose, encore un objet.

Le problème revient donc à ceci : le bonheur, qui ne peut jamais être découvert au moyen de quoi que ce soit, peut-il jamais être découvert? Si je ne puis le trouver en rien, peut-il exister? Et serais-je alors heureux si je ne le cherchais pas, si je ne voulais pas le trouver dans quelque chose? Le bonheur peut-il exister en soi? Pour répondre à cette question, il nous faut explorer le fleuve de la connaissance de soi. Mais la connaissance de nous-mêmes n'est pas une fin en soi; c'est comme si l'on remontait un cours d'eau jusqu'à sa source... Mais ce fleuve-ci a-t-il une source? Assurément pas. Du commencement à la fin, le fleuve est fait de chaque goutte d'eau, et imaginer que nous trouverons le bonheur à une source est une erreur. Il ne peut être trouvé nulle part, si ce n'est en explorant le fleuve de cette connaissance, qui est nous-mêmes.

Notre difficulté consiste en ce qu'il nous faut suivre non seulement nos mobiles conscients, mais aussi nos mobiles inconscients. Ceux d'entre vous qui m'ont écouté attentivement ont dû faire cette expérience et suivre leurs pensées et leurs émotions consciemment. En observant attentivement nos pensées conscientes (émotions et idées), nous débarrassons l'esprit de tous ses conflits, de toutes ses afflictions, des confusions qui s'y trouvent, et nous commençons à recevoir les émissions de nos pensées inconscientes.

Donc, en vue de commencer à suivre le cours de la connaissance de soi, il nous faut clarifier le conscient, comprendre ce qui a lieu consciemment. Lorsqu'on se rend compte avec précision des activités conscientes — ce qui, je vous l'assure, est difficile — les pensées inconscientes et les mobiles secrets peuvent être compris, et, comme le conscient est le présent, le maintenant, c'est à travers le présent que les pensées inconscientes et cachées peuvent être comprises. Ces pensées secrètes ne peuvent être comprises par aucun autre moyen. Il nous faut nous rendre compte avec intensité du présent et nous libérer des complications, des actions et des pensées incomplètes qui ne cessent de ramper dans la « conscience consciente ». Tous ceux d'entre nous qui réellement veulent expérimenter et entreprendre ce voyage doivent libérer les pensées dans leur conscience consciente.

Disons-le plus simplement : la conscience consciente est certainement absorbée par les problèmes immédiats : l'emploi, la famille, les études, la politique, les brahmanes, les non-brahmanes et le reste. Or, si nous ne comprenons pas ces préoccupations de la conscience consciente, si nous

ne nous en libérons pas, comment pouvons-nous aller plus loin? Eclaircir tous ces problèmes, n'est-ce pas l'objet constant de notre existence? Ce sont ces problèmes qui nous occupent quotidiennement : l'Etat, le nationalisme, les divisions de classes, les possessions, les rapports humains et les idées qui flottent sans arrêt à la surface de notre conscience. Comment résoudre alors le problème de la propriété privée et de la division de classes? Ces possessions engendrent tant de haine et d'inimitiés! C'est cela qui occupe notre conscience consciente, et, si nous ne déblayons pas cela, nous ne pourrons certainement pas aller très loin le long du cours de la connaissance de soi.

Donc, ce qu'il nous faut faire tout d'abord, c'est cette chose extraordinaire qui est le premier pas. Ceux qui veulent explorer l'autre rivage, ceux qui veulent découvrir et voir où mène la connaissance de soi doivent évidemment commencer par se rendre compte consciemment de ce qu'ils pensent, de ce qu'ils sentent, de leurs habitudes, de leurs traditions, de leurs expressions verbales, de la manière dont ils parlent à leurs femmes, à leurs domestiques, à leurs supérieurs. C'est cela qui révélera la façon dont l'esprit fonctionne. De là, vous pouvez partir et, au fur et à mesure, découvrir. Et la découverte du réel, c'est cela le bonheur; ce n'est pas la recherche de quelque objet. Le bonheur existe en soi, il est éternel comme l'amour. L'amour est éternel; non pas à cause de l'objet de votre amour : il est éternel en soi.

QUESTION. — *On m'a dit que vous ne lisiez aucune littérature philosophique ou religieuse; je puis à peine le croire, car, en vous écoutant, je me rends compte que vous*

avez dû beaucoup lire ou que vous possédez quelque source secrète de connaissance. Soyez franc, je vous prie?

KRISHNAMURTI. — Je n'ai jamais lu aucune littérature sacrée, ni la Bhagavad-Gîtâ, ni les Upanishads. Je n'ai lu aucun traité de philosophie, moderne ou ancien, et il n'y a pas non plus de source secrète de connaissance, parce que vous et moi sommes sources de connaissance. Nous sommes le réservoir de toutes choses et de toute connaissance. Nous sommes le résultat du passé. Donc, en nous comprenant nous-mêmes, nous découvrons toute la Connaissance, toute la sagesse.

La connaissance de soi est le commencement de la sagesse, et nous pouvons découvrir cela sans lire un seul livre, sans aller chez aucun maître et sans suivre de yoguis. Cela exige une grande constance et une grande activité de l'esprit, mais je vous assure que lorsqu'on commence à explorer, surgit une joie, une extase incomparable. Cependant, la plupart de nos esprits sont drogués avec les idées et les livres des autres; ils sont constamment en train de répéter ce que quelqu'un a dit; nous ne sommes plus des penseurs, mais des machines à répétition. Lorsque vous citez la Bhagavad-Gîtâ, ou la Bible, ou quelque livre sacré chinois, vous ne faites évidemment que répéter, et ce que l'on répète n'est pas la vérité : c'est un mensonge. Car la vérité ne peut pas être répétée. Un mensonge peut être répandu et répété, non la vérité. Lorsque vous répétez la vérité, elle cesse d'être vérité. Par conséquent, les livres sacrés n'ont aucune importance, parce que, par la connaissance de vous-mêmes, à travers vous-mêmes, vous pouvez découvrir l'éternel. En fait, c'est une tâche très

ardue, car la connaissance de soi n'a ni un commencement, ni une conclusion comportant une solution et une fin. Elle n'a ni commencement ni fin. Il vous faut commencer là où vous êtes, lire chaque mot, chaque phrase et chaque paragraphe de votre livre intérieur, et vous ne pouvez pas lire si, pendant ce temps, vous condamnez; ou si vous justifiez; ou si vous poursuivez verbalement; ou si vous rejetez ce qui est douloureux; ou si vous n'êtes pas éveillé à chaque implication de la pensée. Vous ne pouvez être éveillé que lorsqu'il y a spontanéité. Un esprit dominé est un esprit discipliné et, dès lors, ne peut pas se comprendre lui-même, puisqu'il s'est conformé à un certain modèle. Mais il est des moments où même les esprits disciplinés et drogués arrivent à être spontanés, et dans ces moments spontanés, ils peuvent aller au delà des illusions de la pensée.

Donc, il n'y a pas de source secrète. Et, comme il n'y a pas de sagesse dans les livres, vous verrez que le réel est très près de vous, car il est en vous-mêmes. Mais sa découverte exige une activité extraordinaire, une grande acuité. La connaissance de soi ne peut pas se produire lorsqu'on étudie dans une chambre en s'isolant. Si l'esprit est à la fois alerte et passif, vous pouvez le voir en train de fonctionner, chaque seconde de la journée et même pendant le sommeil. Si, pendant le jour, vous êtes intensément éveillé, vous verrez que l'esprit reçoit des sollicitations, des suggestions qui se poursuivent durant la nuit. Donc, l'homme qui veut découvrir la Vérité, le Réel, l'Eternel, doit abandonner tous les livres, tous les systèmes, tous les gourous, car ce qu'il doit trouver ne sera trouvé que lorsqu'il se comprendra lui-même.

QUESTION. — *En ce moment, dans ce pays, notre Gouvernement essaie de modifier le système d'éducation. Pouvons-nous connaître vos idées sur l'éducation?*

KRISHNAMURTI. — C'est un énorme sujet, et essayer d'y répondre en quelques minutes est tout à fait absurde, car ses implications sont si vastes! Mais nous l'exposerons aussi simplement que possible, car c'est une grande joie de voir une chose clairement, sans se laisser influencer par les notions, les idées et les instructions d'autres personnes, que ce soit le gouvernement ou des spécialistes. Qu'est-il arrivé dans le monde, après des siècles d'éducation? Nous avons eu deux guerres catastrophiques qui ont à peu près détruit l'homme; je veux parler de l'homme en tant qu'instrument de connaissance. Nous voyons que l'éducation a fait faillite, parce qu'elle a abouti à la plus épouvantable destruction que le monde ait jamais connue. Qu'est-il arrivé alors? Voyant que l'éducation a fait faillite, les gouvernements sont intervenus pour la prendre sous leur contrôle. Ils veulent s'assurer de la façon dont nous devons être instruits, dont nous devons penser. Ils nous disent, non comment penser, mais ce qu'il faut penser. Quand les gouvernements interviennent, il y a enrégimentation, ainsi que cela s'est produit dans le monde entier. Ce qui intéresse les gouvernements, ce n'est pas le bonheur des masses, mais la production d'une machine à bon rendement. Notre époque étant une époque technique, ils veulent des techniciens, en vue de créer une merveilleuse machine moderne appelée société. Ces techniciens fonctionneront avec un bon rendement, c'est-à-dire automatiquement. C'est cela qui se passe actuellement dans le monde, que

les gouvernements soient de gauche ou de droite. Ils ne veulent pas que vous pensiez; mais, s'il vous arrive de penser, vous devez le faire suivant certains modes particuliers ou conformément à ce que les organisations religieuses ont à dire. Nous avons déjà vu tout ce processus : cette domination qu'exercent les religions, organisées par les prêtres et les gouvernements. Cela nous a menés au désastre et à l'exploitation de l'homme. Que l'homme soit exploité au nom de Dieu ou au nom du gouvernement, cela revient au même. Comme l'homme est humain, il finit par briser le système. Voilà un des problèmes : tant que l'éducation est tenue en mains par le gouvernement, il n'y a pas d'espoir. C'est pourtant la tendance que nous voyons s'affirmer dans le monde à notre époque, qu'elle soit inspirée par la droite ou par la gauche; parce que, si on vous laissait libres de penser par vous-mêmes, vous pourriez vous révolter; il faudrait alors vous « liquider ». Il y a plusieurs méthodes de « liquidation », qu'il n'est pas nécessaire d'examiner ici.

Messieurs, en considérant l'éducation, il nous faudra savoir quel est son but, quel est le but de l'existence. Et si ces buts ne sont pas clairs pour vous, pourquoi vous instruire? Qu'est-ce qui est important? Pourquoi vivons-nous? Pourquoi luttons-nous? Si cela n'est pas clair pour vous, l'éducation n'a pas de sens. Une période historique sera technique, une autre peut-être religieuse, la période suivante sera autre chose encore, etc...; et lorsqu'il s'agit de systèmes, on ne se préoccupe pas de voir plus loin. Etes-vous instruits simplement en vue de trouver du travail? Alors, vous faites de l'existence le moyen de réaliser un travail, et de vous-même un rouage. Est-ce cela

le but? C'est de cette façon qu'il nous faut penser à ce problème, et non pas répéter des slogans. Pour une existence qui n'est pas libérée de tous les systèmes modernes ou anciens, qui n'est pas libérée même des idées les plus avancées, les plus progressives, l'éducation n'a aucun sens. Si vous ne savez pas pourquoi vous vivez, ni quel est le but même de l'éducation, pourquoi faire tant d'histoires sur la façon dont vous êtes instruits? Ainsi que vont les choses, on est en train de vous conduire vers des canons; vous devenez de la chair à canons. Si c'est cela que nous voulons, il nous faut obtenir un très bon rendement en vue de nous tuer les uns les autres. C'est cela qui se produit, n'est-ce pas? Il y a plus d'armées, plus d'armements, plus d'argent investi dans la production d'armes bactériologiques et atomiques, qu'il n'y en eût jamais dans l'histoire. Et en vue de cela, il vous faut devenir des techniciens de premier ordre. Vous devenez ainsi des instruments de destruction. Tout cela n'est-il pas dû à l'éducation? Vous devenez de la chair à canons, des esprits enrégimentés; ou des industriels, de grands hommes d'affaires, qui accaparent des fortunes; ou, si cela ne vous intéresse pas, vous vous adonnez à l'acquisition de connaissances, à des livres; ou encore vous aspirez à être des hommes de science emprisonnés dans leurs laboratoires. S'il n'y a pas d'autre but à notre existence et si nous n'en découvrons pas, la vie n'a que très peu de prix; c'est comme si nous nous suicidions; et c'est en effet ce que nous faisons lorsque nous nous transformons en machines, en machines religieuses ou en machines politiques. Donc, si vous ne découvrez pas le but de la vie, l'éducation a peu de sens.

A quoi nous sert de vivre? Quel est le but de notre existence? Je ne vous le dirai pas, et ne me demandez pas de vous le dire. Nous entreprenons ensemble ce voyage d'exploration. Il nous faut tourner le dos aux divisions et aux distinctions. Il nous faut trouver ce qu'est le réel, ce qu'est Dieu, ce qu'est l'éternité, ce qu'est le bonheur, car l'homme heureux ne se préoccupe de rien. L'homme qui aime, aime chaque être. Pour lui, il n'y a pas de distinction de classes. Il ne veut pas liquider quelqu'un du fait que cette personne possède quelque chose de plus que lui. Si c'est le bonheur que nous voulons, rien de ce que nous faisons maintenant n'a de valeur. Pour trouver le réel, nous devons nous libérer de toute pensée conditionnée, de façon à découvrir s'il existe quelque chose au delà des valeurs sensorielles. Il ne s'agit pas d'une absurde liberté politique, mais de nous libérer de tout conditionnement, de toutes les exigences psychologiques qui déterminent la pensée. La liberté nous vient-elle par l'éducation, par un système de gouvernement de gauche ou de droite? Les parents, le milieu peuvent-ils conférer la liberté? Si oui, le milieu devient extrêmement important, parce que ce sont les parents, aussi bien que l'éducateur, qu'il faut éduquer. Si l'éducateur est dans la confusion, s'il est conditionné, mesquin, limité par des idées, des superstitions modernes ou anciennes, l'enfant souffrira. C'est donc l'éducateur qui est important. Il est plus important d'éduquer l'éducateur que l'enfant. Je veux dire que les parents et les éducateurs doivent être éduqués d'abord; mais acceptent-ils de l'être, d'être transformés révolutionnairement? En aucune façon, pour la simple raison qu'ils veulent maintenir la permanence des choses telles qu'elles

sont. Ils veulent le *statu quo*, avec des guerres, des conflits et un monde politique où chacun tire de son côté et dans lequel les uns détruisent les autres.

Vous me demandez ce que je ferais en matière d'éducation? Ce sujet est trop vaste. Si vous voulez que l'état de choses continue tel qu'il est, vous devez accepter le système actuel, qui ne fait qu'engendrer de la confusion et des guerres et n'accorde jamais un moment de paix au monde. Il est beaucoup plus difficile d'éduquer l'éducateur que l'enfant, parce que l'éducateur est déjà devenu stupide. Je ne crois pas que vous vous rendiez compte de ce qui se produit dans le monde, et combien tout cela est catastrophique. L'éducateur s'abêtit et ne sait quoi faire, il est dans un état de confusion. Il passe d'un système à l'autre, d'un maître à un autre, du plus vieux au plus ancien, et ne trouve pourtant pas ce qu'il cherche, pour la simple raison qu'il n'a pas localisé la source de confusion qui se trouve en lui-même. Comment un tel homme peut-il éveiller l'intelligence d'un autre? Cela est l'un des problèmes.

Qu'est-ce que l'enfant? Un produit de vous-mêmes. Il est donc déjà conditionné, n'est-ce pas? Il est le résultat du passé et du présent. Penser que si on accordait la liberté à l'enfant il se développerait naturellement, semble être une idée fallacieuse, parce que, après tout, l'enfant est le père et le père est l'enfant, bien qu'avec certaines modifications de tendances. Pour accorder la liberté à l'enfant, il vous faut d'abord vous comprendre vous-même, vous, le dispensateur de liberté, l'éducateur. Si je dois éduquer un enfant sans me comprendre moi-même, si je pars avec des réflexes conditionnés, comment puis-je l'ins-

truire? Comment puis-je éveiller l'intelligence en lui? Voilà une partie du problème. Il y a aussi la question de l'alimentation, des soins, de l'amour. Pour la plupart d'entre nous, nous n'avons pas un réel amour pour nos enfants, bien que nous en parlions. Messieurs, l'éducation est quelque chose de colossal, et sans amour je ne vois vraiment pas comment il est possible de s'occuper d'éducation. Dès l'instant que vous aimez quelqu'un, vous comprenez cette personne, votre cœur y est. Mais aimez-vous vos enfants? Aimez-vous vos femmes ou vos maris? Aimez-vous vos voisins? Non. Car le monde serait différent. Par des systèmes, il n'y a pas de vraie éducation. Si nous aimons, il doit y avoir communication instantanée au même niveau. Mais parce que nous sommes secs et vides, les gouvernements et les systèmes ont pris les choses en mains. L'éducateur et le milieu deviennent importants, parce que nous ne savons pas comment aimer.

Je crains que vous ne pensiez que je n'ai rien dit de positif au sujet de l'éducation; mais est-ce qu'une pensée négative n'est pas la plus haute forme de la pensée? La sagesse ne vient-elle pas à travers la négation? Ne mettez pas ce que je dis dans vos vieilles bouteilles, de façon à en perdre le parfum. Messieurs, pour transformer le monde il vous faut, sans aucun doute, vous régénérer. Nous avons des projets tout faits en vue d'éduquer nos enfants, mais il est évident que dans ces projets il n'y a pas d'amour. Dès lors, vous produisez des machines. Nous avons des cerveaux, mais que leur est-il arrivé? Nous sommes en train de devenir de la chair à canons. Nous ne sommes plus des créateurs. Nous ne sommes plus des penseurs. Nous ne savons pas comment aimer. Nous ne savons

être que les esclaves d'une routine, et, naturellement, nous avons perdu toute efficacité. Et le gouvernement, qui a besoin que nous soyons efficaces en vue de la destruction, s'arrange pour que nous le devenions. Il y a une efficacité, inspirée par l'amour, bien plus grande que l'efficacité de la machine.

QUESTION. — *On nous dit que les méthodes traditionnelles au moyen desquelles on peut atteindre les Adeptes et les Maîtres sont encore ouvertes à l'humanité. Vos enseignements sont-ils à l'intention de ceux qui sont sur ce sentier?*

KRISHNAMURTI. — Messieurs, entrons réellement dans cette question des différents sentiers qui mènent à l'ultime réalité. Un sentier ne peut conduire qu'à ce qui est connu, et ce qui est connu n'est pas la Vérité. Lorsque vous connaissez quelque chose, cela cesse d'être la Vérité; parce que c'est le passé, c'est entièrement figé. Donc, le connu, le passé est pris dans le filet du temps et ne peut pas être la Vérité, ne peut pas être le réel. Un sentier ne peut vous conduire qu'au connu et non à l'inconnu. Vous prenez un chemin pour arriver dans un village, à une maison, parce que vous savez que telle maison se trouve dans le village. Il y a beaucoup de chemins conduisant à votre maison, votre village, mais la réalité est l'immesurable, l'inconnu. Si vous pouviez la mesurer, elle ne serait pas la Vérité. Ce que vous avez appris dans vos livres, dans les « on dit » des autres n'est pas le réel; ce ne sont que des répétitions, et ce qui est répété n'est pas la Vérité. Donc, existe-t-il un chemin vers la Vérité? Nous avons cru jusqu'à présent que tous les chemins

mènent à elle, à la vie. Mais le chemin de l'ignorant, le chemin de l'homme de mauvaise volonté mènent-ils à elle? Il nous faut abandonner tous les chemins. L'homme occupé à assassiner les gens au nom de l'Etat peut-il trouver la Vérité s'il n'abandonne son occupation? Et l'homme qui s'est consacré à l'acquisition des connaissances peut-il la trouver? Non, car ce qui l'intéresse, c'est le savoir et non la Vérité. Et l'homme qui accepte des divisions, peut-il la trouver? Certainement pas, car il a choisi un chemin particulier et non la totalité. Et l'homme d'action, peut-il la trouver? Certainement pas, pour la simple raison qu'en suivant une partie, nous ne pouvons pas découvrir la totalité. Cela veut dire que les connaissances, les divisions et les actions séparées ne peuvent nous conduire nulle part, sauf à la destruction, à l'illusion, à l'agitation. Et c'est cela qui se produit. L'homme qui poursuit la connaissance pour la connaissance, en croyant qu'elle le conduira à la Réalité, devient un homme de science. Et cette science merveilleuse, qu'a-t-elle apporté au monde? Je ne suis pas en train de rejeter la science. L'homme de science est comme vous et moi. Ce n'est que dans son laboratoire qu'il diffère de nous. Il est comme vous et moi avec son étroitesse d'esprit, ses craintes, son nationalisme. L'homme qui cherche la Réalité doit être à la fois dévotion, connaissance et action. Ce ne sont pas trois chemins séparés, conduisant à quelque extraordinaire objet appelé Réalité. Pourtant, une dévotion à quelque chose n'est encore qu'une autre phase fantastique de la recherche. Retirez-lui l'objet de sa dévotion, et l'homme est perdu. Il se battra et fera tout pour s'agripper. Alors, ce n'est plus de la dévotion. Ce n'est qu'un exutoire émotionnel qui est centré sur quel-

que chose qu'il appelle dévotion. Mais l'homme dont la dévotion est réelle se consacre à la recherche elle-même, et non à la connaissance.

Croire qu'il existe un sentier pour atteindre les Maîtres ou les Adeptes, un sentier où l'on puisse être guidé par leurs disciples, est aussi assez fantastique. La sagesse ne peut pas être découverte à l'aide d'un disciple ou d'un Maître. Le bonheur ne peut être trouvé par aucun moyen, si ce n'est en abandonnant l'idée que nous sommes des élus qui cheminent le long d'un sentier particulier. Cette idée ne fait que nous conférer un sentiment de sécurité et d'amplification de nous-mêmes. L'idée que votre sentier est plus direct que celui des autres est le résultat d'une pensée qui n'est pas mûre. Cette idée ne divise-t-elle pas l'humanité en systèmes? Ceux qui trouveront la Vérité seront ceux qui auront atteint la maturité. Ceux-là ne seront pas à la poursuite de la Vérité le long du sentier des Adeptes, ni des sentiers de la connaissance, de la science, de la dévotion ou de l'action. L'homme qui s'engage dans un sentier particulier manque de maturité, et de ce fait ne trouvera jamais l'Eternel, l'Intemporel, parce que la voie particulière dans laquelle il s'est engagé appartient à la durée. Au moyen du temps, on ne peut jamais trouver l'Intemporel. Au moyen de la douleur, on ne peut pas trouver le bonheur. La douleur doit être mise de côté pour que le bonheur puisse être. Si vous aimiez, dans cet amour il n'y aurait pas de conflits. Au milieu des ténèbres il n'y a pas de lumière; mais lorsque vous vous débarrassez des ténèbres, vous avez de la lumière. De même, il y a amour lorsqu'il n'y a pas de sens possessif, lorsqu'il n'y a pas de condamnation, lorsqu'il n'y a pas de réalisation

personnelle. Ceux d'entre nous qui se sont engagés dans des sentiers y ont investi des intérêts, mentalement, émotionnellement et physiquement. C'est à cause de cela qu'il nous est si difficile de mûrir. Comment pouvons-nous abandonner ce à quoi nous sommes accrochés depuis cinquante ou soixante ans? Comment pouvez-vous abandonner votre maison et redevenir un mendiant, tout comme vous l'étiez au moment où réellement vous partiez à la recherche de la Vérité? Maintenant, vous vous êtes engagés dans des organisations, où vous occupez des postes. Vous y êtes secrétaires ou membres. Pour l'homme qui cherche, la recherche est elle-même amour, elle-même dévotion, elle-même connaissance. L'homme qui s'est engagé dans un chemin ou dans une action particulière est pris dans des systèmes et ne trouvera pas la Vérité. Au moyen d'une partie, le tout ne sera jamais trouvé. A travers une fente de la fenêtre, nous ne verrons pas le ciel, le ciel merveilleusement clair. L'homme qui peut voir le ciel clairement est celui qui se trouve en plein air, loin des sentiers et de toutes les traditions, et en lui réside l'espoir; il sera le sauveur de l'humanité.

QUESTION. — *Quelle profession me conseillez-vous d'adopter, d'exercer?*

KRISHNAMURTI. — Chaque question est reliée à une autre question, chaque pensée à une autre pensée : elle n'est pas isolée. La profession, le sentier, l'éducation, la connaissance de soi sont intimement reliés. Vous ne pouvez pas simplement choisir une profession et par ailleurs poursuivre la connaissance de vous-mêmes, ou choisir une profession en vue de devenir un éducateur. Tout cela est

corrélatif. Toutes les actions, toutes les pensées sont reliées entre elles, et c'est en cela que réside la beauté de la chose. Si vous considérez une seule pensée, vous pouvez, à travers elle, pénétrer toute la profondeur de la pensée.

Vous demandez : « Quelle profession me conseillez-vous d'exercer? » Si vous voulez une réponse correcte, il nous faut entrer complètement dans la question. Que se produit-il dans le monde? Avons-nous le choix de notre profession? Vous êtes bien heureux de prendre ce que vous arrivez à prendre! Vous avez bien de la chance si vous arrivez à obtenir du travail! Il en est ainsi dans toutes les parties du monde, parce que nous avons perdu les vraies valeurs. Nous n'avons qu'un but : obtenir, par quelque moyen que ce soit, de quoi vivre. Parce que cette valeur prédomine dans le monde, il n'y a pas de choix. Si vous avez un titre universitaire, vous trouvez un emploi. La structure de la société est telle qu'elle conduit à la destruction. La société est équipée en vue de la destruction. Toute action que vous faites conduit à la guerre. Je ne sais pas si vous en êtes conscients, mais, au milieu de cette tempête, de cette famine, pouvez-vous choisir de devenir un homme de loi, un soldat ou un policier? Lorsque vous sentez réellement que l'humanité est au bord de la catastrophe, pouvez-vous choisir l'une de ces trois professions? En devenant un soldat, pouvez-vous résoudre le problème du monde? La fonction d'un soldat est de détruire, et il détruira. Il est entraîné pour cela. De même, la fonction de policier est de surveiller, de rapporter, d'espionner, d'intriguer. Et vous savez ce que c'est qu'un homme de loi? Pour l'être, il s'agit d'être très rusé, sans grande substance. Vous êtes tous des hommes de loi. Vous

savez ce que vous avez fait au monde par votre habileté, et pourtant vous continuez à fabriquer des hommes de loi par milliers. Quelle est leur profession? Elle consiste à diviser et à entretenir à leur profit les divisions. Ils ne vivent pas de relations humaines basées sur la bienveillance et l'amour, mais sur des ruses et des intrigues stupides. Pouvez-vous vous associer à un homme qui fait fortune au milieu de ce chaos économique? Pouvez-vous savoir ce que veut dire être affamé? Ainsi, vous voyez combien limitées sont les professions. Messieurs, avant de demander ce qu'il faut faire, il vous faut savoir comment penser correctement, et non d'une manière veule. Une façon juste de penser engendre une profession juste et une action juste. Vous ne pouvez pas savoir comment il faut agir correctement si vous ne vous connaissez pas vous-mêmes. Accepteriez-vous d'utiliser votre temps à vous connaître vous-mêmes, afin de pouvoir penser correctement et trouver une profession juste? Ceux d'entre vous qui ne sont pas contraints de choisir immédiatement une profession doivent sûrement pouvoir faire quelque chose.

Donc, ceux d'entre vous qui ont quelques loisirs, qui ont du temps pour connaître et pour observer, sont responsables. Mais ceux qui peuvent agir, n'agissent pas. Il est très difficile de choisir un travail dans un monde civilisé où chaque action conduit à la destruction ou à l'exploitation. Ceux qui ne sont pas harcelés sont ceux qui peuvent le faire. Mais ils ne font rien, et c'est cela, la tragédie. Vous ne faites rien, parce que vous avez peur. Alors que la maison est déjà en feu, vous voulez encore vous accrocher à quelques objets. Donc, la tragédie n'est pas tant pour ceux qui sont contraints de choisir une pro-

fession. Il la choisiront bon gré, mal gré. La tragédie est en ceux qui se retirent et observent. Ce n'est que par une pensée juste qu'il peut y avoir une action juste; la pensée juste ne s'obtient pas par des livres ou des mémoires passées, ou des espérances futures.

16 novembre 1947.

VI

JE crois que nous devrions consacrer un peu de temps à la façon dont il faut écouter. Savoir écouter est un art. Nous sommes presque tous habitués à traduire ce que nous entendons en termes qui nous sont propres, à interpréter selon notre façon de comprendre, déterminée par notre bagage intellectuel et nos traditions. N'est-il pas possible d'écouter comme si nous ne possédions aucun bagage? D'écouter comme s'il s'agissait d'une chanson ou d'une musique? Vous n'interprétez pas la musique; vous écoutez le silence entre deux notes; vous êtes attentifs et suffisamment détendus pour permettre à l'audition de capter votre attention sans effort, à cause de l'intérêt que vous y trouvez. De même, lorsque se produit un vrai contact entre deux personnes — et il ne peut se produire que s'il y a affection, amour — il y a réponse immédiate; il n'y a pas traduction, il n'y a pas interprétation, mais compréhension mutuelle, au même instant, au même niveau. Il est cependant assez rare que des personnes s'aiment suffisamment pour que s'établisse entre elles une compréhension complète. La plupart des gens s'abordent à des niveaux différents, et à des moments différents. Or, ce que vous essayez de faire ici, ce n'est pas simplement de suivre, d'accepter ou de rejeter verbalement ce que

je dis, mais d'expérimenter en vous-mêmes, comme si vous suiviez vos propres pensées d'une façon suffisamment intense et en même temps silencieuse. Mais la difficulté vient de ce que nous ne savons pas comment écouter, comment voir, comment entendre. Lorsqu'une chose est neuve, nous la mettons dans de vieilles bouteilles, nous l'adaptons à de vieilles terminologies, et alors elle se gâte, comme « du vin neuf dans de vieilles outres ». Qu'arrive-t-il lorsque vous mettez du vin nouveau dans de vieilles bouteilles? Il se produit une fermentation, et les bouteilles se cassent. Pourtant, je crains que ce soit cela que vous fassiez.

Nous n'abordons pas nos expériences à neuf. Et notre expérience n'est vraiment neuve que si nous y mettons un immense intérêt, un grand amour. Alors, elle est quelque chose de neuf à chaque seconde, et non une continuation du vieux, ni une interprétation selon un modèle ou un système de pensées. Permettez-moi de vous proposer — et cela en vaudrait la peine — d'écouter avec cette qualité particulière d'attention créatrice, comme lorsqu'il s'agit de découvrir quelque chose. Je l'ai dit maintes et maintes fois : une vérité qui est répétée cesse d'être vérité. Lorsque vous ne faites que l'écouter, elle devient une répétition. Vous la traduisez ensuite en vos propres termes et l'adaptez à des modes particuliers qui vous sont familiers. C'est ainsi qu'elle cesse d'être la vérité. Tandis que si vous écoutez avec cette intense compréhension créatrice, avec cette immobilité créatrice qui n'est pas une interprétation, elle devient votre vérité. Et c'est cela qui vous libère, qui vous donne le bonheur. Nous passons à côté de ce bonheur, de cette joie créatrice, lorsque nous ne faisons que

traduire ou absorber de vieux livres ou écouter les paroles de quelques maîtres ou de quelques saints. Il ne peut y avoir de bonheur vrai que dans l'esprit capable de recevoir le neuf. Mais comme notre esprit est le résultat du vieux, il nous est très difficile d'écouter une chose comme si nous ne l'avions pas entendue déjà. Je ne sais pas si vous avez écouté le chant des oiseaux le matin. Vous ne le comparez jamais au chant de la veille. Il est neuf, et il est délicieux parce que votre esprit est frais, parce qu'il n'est pas encore troublé par les activités du jour et que vous êtes capable d'écouter, comme si c'était la première fois, bien que le chant des oiseaux soit vieux comme le monde. De même, je vous prie d'écouter ce que je dis comme si vous l'entendiez pour la première fois; et vous verrez une chose extraordinaire se produire en vous, parce que le bonheur n'est pas quelque chose de vieux, mais quelque chose qui se renouvelle soi-même constamment.

Ainsi que je l'ai dit la semaine dernière, ce qui est recherché au moyen d'un objet matériel ou psychologique ne peut jamais engendrer le bonheur. Dans ce cas, ce qui semble être le bonheur n'est qu'une satisfaction, toujours transitoire. Par conséquent, pour comprendre le bonheur, pour être vraiment heureux, il nous faut comprendre le processus qui consiste à vouloir « devenir » heureux, car c'est toujours ce processus que nous essayons de mettre en œuvre. Nous cherchons toujours à « devenir » heureux. Nous cherchons à « devenir » vertueux. Nous cherchons à « devenir » plus habiles. Si nous comprenions la différence entre « devenir » et « être », peut-être comprendrions-nous ce qu'est le bonheur.

Devenir et être sont deux états totalement différents.

Devenir est continu, et n'avez-vous pas observé que ce qui est continu emprisonne toujours? Les rapports humains nous emprisonnent s'ils ne sont que continus, s'ils ne sont que des habitudes. Tant qu'ils ne sont que gratification, ils ne sont qu'habitude. Dès l'instant qu'ils cessent d'être continus, il y a une nouvelle qualité dans les rapports humains. Si vous allez plus loin encore, vous verrez que là où il y a continuité, habitudes, processus de pensée allant d'une continuité à une autre continuité, il y a toujours esclavage, friction, douleur. Et pourtant, si nous ne comprenons pas cette continuité, qui est le devenir, il n'y a pas d'être. En fait, vous ne vous imaginez jamais en train de « devenir » heureux. Vous imaginez un état d' « être » heureux. Et cet état d'être ne peut être compris que lorsque cesse le « devenir ».

Pour l'exprimer autrement, je dirai que la vertu confère la liberté. Avez-vous jamais remarqué que l'homme sans moralité est stupide parce qu'il est conditionné et malheureux, tandis que les gens réellement vertueux sont libres et heureux, car ils ne « deviennent » pas quelque chose, mais « sont »? Ainsi, il ne peut y avoir de liberté qu'en la vertu, car celle-ci est ordonnée, claire et libre. L'homme privé de vertu est désordonné et troublé, son esprit est confus. La vertu n'est pas une fin en soi, mais elle crée cette liberté sans laquelle la réalité ne peut pas exister. C'est lorsque nous faisons de la vertu un moyen pour « devenir » qu'il y a friction. Devenir et être vertueux sont deux états totalement différents. La vertu est compréhension. Ce que vous comprenez engendre la liberté. Ce que vous ne comprenez pas crée la confusion, les ténèbres. Dès que vous comprenez une chose, il y a

vertu; mais la compréhension doit-elle se produire avec effort, ou existe-t-il un état dans lequel l'effort a cessé afin que la compréhension soit? La compréhension se produit-elle au moyen de l'effort ou lorsqu'il n'y a pas effort? Avez-vous expérimenté et essayé cela? Si je veux comprendre ce que vous dites, dois-je faire un effort pour écouter? Lorsque je fais un effort, je suis distrait, et alors la distraction l'emporte sur le fait d'écouter. Ne trouvant pas d'intérêt à ce que vous dites, je dois faire effort pour n'être pas distrait et pour écouter; tandis que s'il y a intérêt, communication, il n'y a pas d'effort. En ce moment, vous m'écoutez sans effort. Dès qu'on fait un effort, on cesse de comprendre.

Lorsque vous regardez un tableau, une image, une peinture, faites-vous un effort? Oui, si vous voulez critiquer, comparer ou deviner qui a peint le tableau. Mais si vous voulez réellement comprendre, vous vous asseyez tranquillement devant le tableau (à condition qu'il vous attire), et dans cette tranquillité il n'y a pas de distraction : vous comprenez sa beauté. Je disais donc que la vertu se produit sans effort, mais que toute notre existence est basée sur l'effort. Il nous faut comprendre pourquoi; pourquoi nous prenons toute cette peine; pourquoi nous livrons cette bataille incessante en vue de devenir quelque chose. C'est à cela que nous nous efforçons toute la journée, consciemment ou inconsciemment. Nous luttons en vue de devenir. Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi? Et si l'effort est inévitable? Fait-il partie de l'existence? Ce que nous entendons par effort, c'est, en essence, être autre chose que ce que nous sommes. Nous voyons ce que nous sommes; cela ne nous plaît pas; alors, nous vou-

lons devenir différents. La principale cause de l'effort est le désir que nous avons de transformer ce qui est en quelque chose qui doit être. Je suis stupide et j'essaie de devenir habile. Mais la stupidité peut-elle jamais devenir habileté, ou ne faut-il pas plutôt que la stupidité cesse? Si nous pouvions comprendre ce point, nous comprendrions toute la signification de l'effort. Mais nous avons peur d'affronter ce qui est. Nous avons peur de comprendre ce qui est, et par conséquent nous luttons pour toujours transformer, remuer, changer. Il est bien certain qu'une rose ne lutte pas. Elle est ce qu'elle est. Dans le fait même d'être, il y a une sorte de création. La rose ne désire pas être autre chose que ce qu'elle est. Elle ne connaît pas d'autre lutte que la lutte naturelle pour vivre. Pour nous, non seulement il y a la lutte naturelle pour survivre, c'est-à-dire celle pour la nourriture, l'habillement et l'abri, mais aussi celle pour transformer ce qui est. Et pourtant nous ne comprenons pas ce qui est.

Donc, la difficulté est de comprendre ce qui est. Et un esprit ne peut pas comprendre ce qui est s'il est distrait, s'il cherche autre chose que ce qui est, s'il cherche à transformer ce qui est en ce qui n'est pas. Pourtant, toute notre éducation n'est-elle pas basée sur cela? Nos conceptions, nos formules religieuses n'ont-elles pas fondamentalement ce sens? Nous sommes ceci et nous voulons devenir cela. Nous sommes avides et voulons devenir non avides. Par conséquent, nous luttons, nous faisons des efforts. Mais si l'on comprenait ce qui est, il n'y aurait pas de lutte. Si l'on était avide et que l'on comprît réellement ce qu'est l'avidité, il ne s'agirait plus de devenir non avide. Mais pour comprendre ce qu'est l'avidité, il

nous faut toute notre attention. Il nous faut être d'une lucidité révélatrice à l'égard des valeurs extensives nées de l'avidité. Et tant que nous lutterons pour changer ce qui est en quelque chose de plus désirable, nous ne comprendrons pas.

Prenez un exemple très simple : une personne est stupide et elle essaie de devenir habile. Peut-elle le faire? Vous me direz que c'est possible; et pourtant, y parviendrait-elle en passant des examens, en étudiant, en acquérant des connaissances, en aiguisant son esprit? Sûrement pas. Elle serait encore stupide. L'avidité ne peut pas devenir non-avidité. Ce n'est que lorsque l'avidité, la stupidité, etc., cessent qu'il y a vertu, intelligence, un état dans lequel il n'y a ni avidité, ni stupidité. C'est seulement lorsque je saurai que je suis stupide que je commencerai à être intelligent. Lutter simplement en vue d'acquérir de l'habileté n'est pas de l'intelligence. Est-il nécessaire de faire un effort pour comprendre ce qui est? Vous ne faites un effort que lorsque vous êtes distraits. Toute notre tendance culturelle, spirituelle, sociale est basée sur la transformation de ce qui est en quelque chose d'autre. Nous dépensons toutes nos journées, toutes nos énergies à transformer ce qui est, sans comprendre ce qui est. Cela ne semble-t-il pas extraordinaire, lorsque nous voyons la chose de cette façon? Comment pouvez-vous transformer quoi que ce soit, si vous ne comprenez pas ce qui est? Pour comprendre ce qui est, vous ne devez évidemment pas réprimer, ni dominer, mais regarder sans condamnation ni justification. La répression ni la discipline n'engendrent la compréhension. Elles ne font que nous distraire de ce qui est. Mais si nous employions toute cette énergie

— pour le moment gaspillée dans notre lutte pour changer ce qui est — à comprendre ce qui est, nous verrions se produire une extraordinaire transformation qui ne serait pas le résultat de l'effort, mais de la compréhension. La compréhension ne se produit que lorsqu'il n'y a pas d'effort, mais une sorte d'immobilité : lorsque nous ne faisons pas d'effort pour être autres que ce que nous sommes.

QUESTION. — *Quelle est la différence entre introspection et lucidité ?*

KRISHNAMURTI. — L'introspection commence lorsqu'il y a désir de changer le moi. Je me livre à l'introspection en vue de me transformer, de me modifier, de me changer. C'est pour cela que nous regardons en nous-mêmes. Je suis malheureux et m'examine intérieurement pour découvrir les causes de mon tourment. L'introspection consiste, communément, à regarder en soi-même, à se changer, à se plier aux exigences du milieu et de la religion. Qu'arrive-t-il dans ce processus ? Il comporte une condamnation : « Je n'aime pas ceci et je veux devenir cela. Je suis coléreux et dois devenir pacifique. » Par cette lutte, on commence à se modifier, mais l'effort que l'on fait devient tyrannique. L'introspection ne nous mène nulle part. Avez-vous essayé de vous livrer à l'introspection ? N'existe-t-il pas une continuité dans l'introspection, et par conséquent une servitude ? Chaque expérience est traduite conformément à un modèle établi par le moi, qui ne cesse d'examiner, de traduire, d'interpréter, de mettre de côté ce qu'il n'aime pas et d'accepter ce qui lui plaît. L'introspection est une lutte constante en vue de changer ce qui

est, tandis que la lucidité consiste à reconnaître ce qui est, et par conséquent à comprendre ce qui est. Il est impossible de reconnaître ou de comprendre une chose que l'on condamne. On ne peut comprendre que par l'observation, lorsque l'on cesse de disséquer ou de mettre en pièces ce que l'on veut voir. Mais lorsqu'on est tout à fait calme, ce qui est commence à se révéler.

Prenons un exemple, et j'espère arriver ainsi à être plus clair. Lorsque, par l'introspection, un homme s'aperçoit qu'il est avide, comment réagit-il? Par une condamnation; ou en niant; ou encore en justifiant. Il veut se modifier, c'est-à-dire modifier telle qualité de l'avidité, qui est douloureuse ou agréable. Il s'identifie à elle et la poursuit; ou au contraire la nie et l'écarte. Donc, la réaction est toujours une justification, une condamnation ou une identification, parce qu'il y a toujours traduction de ce qui est en termes de devenir. C'est ce que nous faisons dans notre existence quotidienne. Nous passons notre vie à cette constante transformation de ce qui est. Nous luttons pour nous libérer de l'avidité, et pourtant nous sommes avides, ce qui nous mène à la confusion, à la lassitude. Du fait qu'au cours de l'introspection on agit sur des résidus, l'action surgit toujours du résidu d'hier. Mais lorsqu'on est en état de lucidité, il n'y a pas de réaction résiduelle. On est simplement conscient. Cela signifie que l'on ne traduit pas, que l'on ne condamne pas, que l'on ne s'identifie à rien. La réponse n'est donc pas résiduelle, elle est spontanée. Il y a une très grande différence entre une réponse résiduelle et la lucidité. L'une est un devenir, donc une lutte incessante; l'autre consiste à voir ce qui est, donc à comprendre ce qui est et à aller au-dessus et au delà

de ce qui est. Ce résultat n'est jamais obtenu par l'introspection.

Si l'on entre profondément dans ce sujet, on voit l'extraordinaire qualité créatrice que possède la lucidité et la qualité destructrice de l'introspection. L'homme qui s'adonne à l'introspection, l'introverti (malheureusement, cette expression est psychanalytique), est un homme occupé à changer ce qui est. Par conséquent, il n'est jamais créateur. Ce qui l'intéresse, c'est se changer lui-même, de sorte qu'il n'est jamais libre. Il ne fait que se déplacer à l'intérieur de la forteresse de ses désirs, et ne peut par conséquent pas trouver la Réalité. Il n'est jamais heureux. La Réalité lui échappe au moment où il croit la saisir, parce qu'il est plongé dans l'idée de devenir vertueux. Vous savez que l'homme respectable, que l'homme drapé dans sa vertu est une malédiction. Je ne veux pas dire que le pécheur ne soit pas une malédiction aussi, mais du moins est-il averti et à la recherche de quelque chose. Il a, par conséquent, une possibilité de voir plus loin que l'homme respectable confiné dans son enclos. Mais la personne lucide comprend directement ce qui est. Et cette compréhension est une extraordinaire transformation, une transformation instantanée, qui est création.

QUESTION. — *Croyez-vous à l'immortalité?*

KRISHNAMURTI. — Qu'entendez-vous par croyance? Pourquoi croyez-vous, et qu'y a-t-il à croire? Croyez-vous que vous êtes vivant? Croyez-vous que vous percevez des sons? Il y a croyance lorsqu'on est troublé, dérangé, que, de ce fait, on a besoin de croire en quelque chose afin de se tranquilliser. Donc, la croyance n'est pas ce qui est.

L'homme conscient de ce qui est n'aura jamais à croire. Que doit-on croire? Lorsqu'une personne croit, sa croyance est nécessairement basée sur une autorité qui lui octroie une certaine sécurité, une certitude, tout comme la société lui fournit un emploi, ou une organisation un domicile. Pour cette même raison, on croit à un Maître ou à un camarade. Cela permet de trouver une position sûre. Mais l'homme qui se sent en sécurité ne peut jamais trouver la Réalité, ne peut jamais trouver ce qui est éternel. Seul celui qui cherche, qui est incertain, qui est angoissé dans sa recherche, qui n'accepte pas et ne nie pas, trouvera la Réalité. Celui qui se repose dans sa sécurité ne pourra jamais trouver la Vérité. Parce que la croyance confère la sécurité, non seulement elle enchaîne l'homme, mais elle détruit sa pensée créatrice.

Qu'appelle-t-on immortalité? Peut-être le comprendrons-nous si nous comprenons ce qu'est la continuité. Si nous comprenons la mort, peut-être pourrons-nous comprendre l'immortalité. Si nous pouvons comprendre la fin des choses, alors pourrons-nous comprendre ce qui est impérissable et immortel. Donc, pour comprendre l'immortel, l'impérissable, il nous faut comprendre la terminaison, la fin, que nous appelons la mort. Nous disons que nous comprenons la mort parce que nous voyons des cadavres; mais ce n'est pas cela : la mort est l'inconnu. La Réalité, l'Impérissable sont l'inconnu. De même, la mort est l'inconnu; vous ne la connaissez pas. Vous avez poursuivi vos recherches pendant des années et des siècles, vous avez accordé toutes vos pensées à la Vérité, qui est aussi l'inconnu, mais vous avez évité de penser à la mort. Pourquoi? Je crois que le problème est là si vous le comprenez.

Vous avez évité et mis de côté la mort, l'inconnu. Vous avez écrit des volumes sur Dieu; chaque temple a une image de Lui ou des inscriptions à Son sujet. Par vos pensées, vous avez donné la vie à des objets. Pourquoi avez-vous poursuivi la Réalité, Dieu, la Vérité, l'inconnu? Vous ne les connaissez pas. Si vous les connaissiez, le monde serait différent et nous nous aimerions les uns les autres. Vous évitez la mort parce que vous redoutez la fin de votre continuité, et vous poursuivez l'immortalité parce que vous désirez une continuité. Alors, vous investissez en Dieu, sans savoir en quoi vous investissez. Cela n'est-il pas très courant? Et après avoir investi en Dieu, vous demandez si l'immortalité existe. Comme ce que vous voulez est une assurance, un supplément de garantie, l'homme qui vous affirme que l'immortalité existe vous satisfait et vous fait plaisir.

L'immortalité existe-t-elle ou n'existe-t-elle pas? Là n'est pas le problème. Si je vous dis qu'elle existe, quelle différence cela vous fera-t-il? Transformerez-vous votre vie demain? Certainement pas. Si je vous dis qu'elle n'existe pas, vous irez chez un autre qui vous assurera qu'elle existe. Vous vous trouvez entre le croyant et l'incroyant, et cela vous est douloureux. Pour comprendre cette angoisse, cette peur de la mort, il vous faut savoir pourquoi vous faites une distinction entre la Réalité et la mort; pourquoi vous poursuivez de génération en génération ce que vous appelez Dieu, sans savoir ce que c'est; et pourquoi vous évitez la pensée de la mort. Avez-vous des livres sacrés concernant la mort? Non. Mais il y a toujours eu des livres et des livres sur Dieu.

Si vous connaissez Dieu en tant qu'idée ou formule,

cela ne peut être réel. L'inconnu ne peut jamais être traduit. Le réel ne peut pas être expliqué à celui qui ne le connaît pas. Lorsque deux personnes s'aiment, il y a entre elles communication immédiate; tandis que vous pouvez composer des poèmes sur l'amour, écrire des volumes et des volumes, sans jamais communiquer l'amour à celui qui ne le connaît pas. De même, il me semble futile de demander si Dieu existe, parce que si vous cherchez correctement vous saurez s'il existe ou non. De même, si vous cherchez bien, vous découvrirez le sens de la mort. Nous cherchons la continuité dans des possessions, dans la famille, dans des croyances ou des idées, et, tant que nous sommes assurés d'une continuité, nous n'avons pas peur. L'homme qui, psychologiquement, cherche une continuité, place ses avoirs dans des propriétés, et, quand il se rend compte du caractère transitoire de cet investissement, il cherche d'autres formes de continuité, une continuité psychologique dans la nation, dans la race, et, si cela lui est refusé, dans une croyance en la continuité ultime, en Dieu, en l'inconnu; et lorsque cette assurance est menacée, il appelle cela la mort, et en a peur. Donc, ce qui nous intéresse vraiment, en fait, ce n'est ni la Réalité, ni Dieu, ni la mort, mais une continuité que nous appelons d'un très joli mot : immortalité. En fait, la seule chose que vous désirez est la continuité qui, sous une forme ou une autre, vous sera donnée par le nom, la famille, le prêtre, le livre, la tradition, le temple.

Qu'arrive-t-il à tout ce qui possède une continuité? Cela se décompose ou devient une routine, et dès lors fonctionne comme une simple machine. La continuité est une garantie de décomposition. Mais dès l'instant où vous pensez que

vous cesserez de continuer, vous avez peur. Si l'on est conscient de cette peur, on voit qu'elle cesse. et alors seulement comprend-on qu'il n'y a pas de division entre la mort et la vie, parce que la mort et la Réalité sont inconnues. Mais un esprit constamment en mouvement et qui a son être dans le connu ne peut jamais trouver l'inconnu. Le connu est toujours continu et l'esprit s'agrippe à lui, il lui donne vie et ne cesse alors de se déplacer à l'intérieur de sa maison, et c'est ce connu qui désire continuer. Mais le connu est évidemment déjà pris dans le filet du temps. Il ne peut jamais connaître l'Inconnaissable. Ce n'est que lorsque l'esprit est sorti du filet du temps que l'Intemporel peut être. Alors, et alors seulement, y a-t-il une vie qui ne se pense pas en termes de durée ou de continuité. Pour comprendre la mort, il faut être libre de toute peur. Mais l'homme qui désire une continuité est effrayé, et les évasions que la civilisation a créées l'ont tellement drogué et abêti qu'il ne peut plus voir la signification de la mort. Pourtant, la mort est aussi ravissante que le Réel. Les deux sont l'inconnu, mais un esprit qui ne fonctionne que dans les limites du connu ne peut pas comprendre l'inconnu.

QUESTION. — *Veuillez expliquer encore ce que vous entendez par clarification du conscient.*

KRISHNAMURTI. — J'ai dit, dans ma causerie de dimanche dernier, que la conscience superficielle doit se clarifier, afin que puisse s'y projeter ce qui est caché : les mobiles secrets, les exigences conscientes et subconscientes, les poursuites, l'ignorance, l'obscurité — le caché n'étant pas le réel. Autrement dit, si l'on veut comprendre quel-

que chose, l'esprit immédiat doit être calme. Ce qui se produit, en général, lorsqu'on a un problème, c'est qu'on y pense, on le tiraille, comme un chien le ferait de son os, on s'en empare, on le met en pièces, on l'examine sous différents angles, et à la fin de la journée on est las et l'on va se coucher, épuisé par cette lutte. Lorsqu'on s'endort enfin, l'esprit conscient se détend, parce qu'on a tant réfléchi à ce problème qu'on ne peut plus penser. Etant détendu, on se réveille le matin, et on a la réponse.

Il existe un dicton : « La nuit porte conseil. » Ce qui arrive, c'est que la conscience consciente, n'ayant pas compris le problème, le met de côté et s'en détache. Elle se trouve alors clarifiée et l'inconscient, les couches les plus profondes commencent à se projeter dans le conscient. Lorsqu'on s'éveille, le problème a été résolu d'une façon simple. Il en est de même à l'état de veille : la conscience consciente, les couches connues de la conscience doivent être clarifiées, de façon que l'esprit soit toujours tranquille et puisse recevoir les ordres ou les suggestions du caché. Mais nous ne sommes pas tranquilles. Notre conscience consciente est constamment agitée. Elle passe d'un problème à l'autre, d'un désir à l'autre, d'une exigence à l'autre, d'une distraction à l'autre, d'une attraction à l'autre. Avez-vous remarqué que la couche superficielle n'est jamais tranquille? Elle ne cesse de se battre, de lutter, elle est habile en affaires, en jurisprudence, elle ruse avec Dieu, avec tout; elle est si vivante, si experte à manier les connaissances! Or, comment un tel esprit peut-il être réceptif? Messieurs, vous voyez bien qu'une chambre ne peut être utile que lorsqu'elle est vide. De même, si la couche extérieure de la conscience n'est pas

vide, elle est en réalité inutile. Elle ne sert absolument à personne, si ce n'est à la civilisation moderne, et celle-ci est totalement dégradée et dégénérée parce qu'elle est le produit de cette couche extérieure de la conscience. Celle-ci est mécanique, rapide, rusée, et ne cesse de se sauvegarder. Notre civilisation moderne n'est-elle pas purement mécanique et industrielle? Cette couche de conscience peut parler de beauté et d'art, investir de fortes sommes pour l'éducation ou la peinture, discuter sur ce que peut être la vraie danse, la danse nouvelle et tout le reste: si elle n'est pas tranquille, comment peut-elle être réceptive? Comment peut-elle recevoir les émissions des choses cachées, des choses inconnues?

Comment pouvons-nous utiliser cette couche extérieure de la conscience, cette couche superficielle de notre esprit? Voilà le problème. Mais cette question n'est-elle pas mal posée? Utiliser la couche superficielle n'est encore qu'une autre forme d'activité, de sorte que « Comment agir? » devient aussitôt le problème, et l'on se retrouve au point de départ. L'important est d'être conscient de ce qui est, conscient du fait que l'esprit superficiel est agité. Il ne faut ni le nier, ni le justifier, mais être conscient de cette qualité destructive, de son habileté et de ses substitutions. Alors on voit que si l'on en « est » conscient (et non si l'on en « devient » conscient), la conscience superficielle devient libre d'agir. Lorsque quelque chose vous intéresse, vous écoutez. En ce moment, vous observez l'image que je décris, et la couche superficielle de votre conscience est très tranquille. Si vous étiez distraits, m'écouter ne serait qu'une partie de cette distraction. La difficulté ne consiste pas à calmer la conscience superficielle que l'on appelle

l'esprit, mais à être conscient de l'extraordinaire activité de l'esprit et de sa rapidité. Ralentir ses mouvements est très difficile. On ne peut le faire que si chaque pensée est suivie et pénétrée pleinement, sans crainte et sans condamnation. Tant que la conscience consciente, la couche superficielle, est agitée, tant qu'elle exige, cherche, lit, traduit, elle ne peut pas comprendre. Ce n'est que lorsque les couches superficielles de la conscience sont claires qu'elles peuvent recevoir les émissions du caché.

QUESTION. — *Vous vous êtes réalisé; pouvez-vous nous dire ce qu'est Dieu?*

KRISHNAMURTI. — Messieurs, comment savez-vous que je me suis réalisé? Pour le savoir, il faudrait que vous le soyez vous-mêmes. En vous répondant ainsi, je ne cherche pas à être habile. Il faut participer à une chose pour la connaître : il faut avoir eu soi-même cette expérience. Donc, le fait de dire que je me suis réalisé n'a apparemment aucun sens. Qu'importe que je me sois réalisé ou non? Ce que je dis n'est-il pas la vérité? Si j'étais l'être humain le plus parfait et si ce que je disais n'était pas la vérité, pourquoi m'écouteriez-vous? Ma réalisation n'a rien à voir avec ce que je vous dis. Le culte qu'on rend à celui qui s'est réalisé n'est que le culte de l'autorité. Ce n'est pas ainsi que l'on trouvera jamais la Vérité. Comprendre ce qui a été réalisé et connaître celui qui s'est réalisé n'a aucune importance.

Je sais que la tradition dit : « Soyez avec l'homme qui s'est réalisé. » Comment pouvez-vous savoir qui s'est réalisé? Tout ce que vous pouvez faire, c'est lui tenir compagnie, ce qui est extrêmement difficile de nos jours.

Il y a très peu de « bonnes » personnes, dans le sens réel du mot « bon », qui ne soient pas à la recherche de quelque chose, à la poursuite de quelque chose. Ceux qui sont à la recherche ou à la poursuite de quelque chose sont des exploiteurs; il est, par conséquent, très difficile pour qui que ce soit de trouver un compagnon que l'on puisse aimer. Nous idéalisons ceux qui se sont réalisés et espérons qu'ils nous donneront quelque chose, ce qui établit de faux rapports.

Avec qui l'homme qui s'est réalisé peut-il communiquer s'il n'y a pas d'amour? Là est notre difficulté. Dans toutes nos discussions, nous ne nous aimons pas vraiment les uns les autres, et nous sommes soupçonneux. Vous attendez quelque chose de moi : la connaissance, la réalisation; vous voulez me tenir compagnie; tout cela indique que vous n'aimez pas. Vous désirez quelque chose; donc, vous voilà partis pour exploiter. Si nous nous aimions vraiment les uns les autres, il y aurait communication instantanée; peu importerait alors que vous soyez réalisés et moi pas, que vous soyez en haut et moi en bas. Mais puisque nos cœurs se sont desséchés, Dieu est devenu terriblement important. Vous voulez connaître Dieu parce que vous avez perdu le chant dans votre cœur. Et vous poursuivez le chanteur, en lui demandant s'il peut vous enseigner la façon de chanter. Il peut vous enseigner une technique, mais une technique ne vous rendra pas créateur. Le simple fait de savoir chanter ne vous rend pas créateur dans votre chant. Vous pouvez connaître tous les pas d'une danse, mais si vous n'êtes pas créateur dans votre cœur, vous ne faites que fonctionner comme une machine. Vous ne pouvez pas aimer si vous vous proposez simplement d'obte-

nir un résultat. Il n'existe rien que l'on puisse appeler un idéal, parce que ce ne serait qu'un accomplissement. La beauté n'est pas un accomplissement; c'est la réalité de maintenant, pas celle de demain. S'il y a amour, vous comprenez l'inconnu, vous savez si Dieu est, et personne n'aura à vous le dire. C'est cela, la beauté de l'amour. C'est l'éternité en soi. Parce que nous n'avons pas d'amour, nous voulons que quelqu'un, semblable à Dieu, nous le donne. Si nous aimions réellement, si nous n'aimions pas seulement un idéal, savez-vous combien le monde serait différent? Nous serions vraiment heureux, nous n'investirions pas notre bonheur dans des choses, dans la famille, dans des idéaux, nous serions heureux et, par conséquent, les objets, la famille et les idéaux ne domineraient pas nos vies. Ce sont là des choses secondaires. Parce que nous n'aimons pas et parce que nous ne sommes pas heureux, nous faisons des investissements dans des objets et nous espérons qu'ils nous donneront le bonheur. Et l'une des choses dans laquelle nous investissons est Dieu.

Vous voulez maintenant que je vous dise ce qu'est la Réalité. Peut-on mettre l'indescriptible en mots? Peut-on mesurer l'incommensurable? Pouvez-vous saisir le vent dans votre poing? Et si vous le pouviez, serait-ce le vent? Si vous mesuriez l'incommensurable, serait-ce le réel? Si vous le formuliez, serait-ce le réel? Certainement non, car dès que vous décrivez l'indescriptible il cesse d'être ce qu'il est. Dès l'instant que vous traduisez l'inconnaissable en connu, il cesse d'être l'inconnaissable. Et pourtant, c'est à cela que nous aspirons. A tous les instants nous voulons une connaissance qui nous permette d'attein-

dre une ultime permanence. Nous la voulons parce que nous ne sommes pas heureux, parce que nous luttons misérablement, parce que nous sommes usés et dégradés. Et pourtant, au lieu de nous rendre compte du simple fait que nous sommes dégradés, abêtis, las, que tout est tumulte, nous voulons quitter le connu, pour entrer de nouveau dans le connu. Nous attachons toute l'importance au connu, de sorte que nous ne pourrons jamais trouver le réel. Au lieu de demander qui s'est réalisé ou ce qu'est Dieu, pourquoi ne pas accorder toute votre attention à ce qui est? Alors, vous découvririez l'inconnu, ou plutôt il viendrait à vous. Au lieu de prolonger le connu, vous feriez l'expérience de cet extraordinaire silence que personne ne peut imposer, de ce silence créateur, de ce vide créateur, de cette seule chose en laquelle la Réalité puisse entrer. Et cela ne peut pas se présenter à ce qui « devient », qui lutte, mais seulement à ce qui « est » et qui comprend ce qui est. Alors, on voit que la Réalité n'est pas dans le lointain. L'inconnu n'est pas loin. Il est dans ce qui est. Comme la réponse est contenue dans le problème, la Réalité est dans ce qui est. Si on peut la comprendre, on connaîtra la Vérité. Mais il est extrêmement difficile d'être conscient de l'inintelligence, de l'avidité, de l'ambition, de tout ce qui est en nous. Le seul fait d'en être conscient est la Vérité. C'est la Vérité qui libère, non nos luttes pour nous libérer. La Réalité n'est pas loin, mais nous la situons loin parce que nous nous en servons comme moyen de nous prolonger nous-mêmes. Elle est ici, maintenant, dans l'immédiat. L'éternel, l'intemporel est maintenant, et le maintenant ne peut pas être compris par l'homme qui est dans le filet du temps. Libérer la pensée de la

durée exige de l'action, parce que l'esprit est paresseux, apathique, et, de ce fait, ne cesse de créer de nouvelles entraves. Cette action ne doit pas être continue, mais complète et totale, telle que peut l'engendrer une méditation correctement menée. L'esprit ne peut la comprendre que lorsqu'il est conscient du processus de la continuité, qui est mémoire. Je ne parle pas de la mémoire des faits, mais de la mémoire psychologique. Tant que celle-ci fonctionne, l'esprit est incapable de comprendre ce qui est. Lorsque nous comprenons intimement ce que veut dire finir, l'esprit, l'être entier devient extraordinairement créateur, passivement vif, parce que dans cette fin est un renouveau, tandis que dans la continuité il y a mort et décomposition.

23 novembre 1947.

VII

J'AI parlé un peu des vrais rapports que nous voulons créer entre vous et moi, mais je voudrais approfondir cette question. Il me semble que tous les rapports qui s'établissent entre des maîtres et des disciples sont faux. Nous pouvons comprendre que l'on aille chez un technicien pour apprendre l'art de l'ingénieur, du musicien, du danseur, mais êtes-vous venus ici pour cela? Suis-je en train d'enseigner, ou n'essayons-nous pas plutôt, tous ensemble, de découvrir quelque chose qui est la vie, qui est notre existence quotidienne, chargée de douleurs, de luttes, de misères? Peut-on jamais apprendre quoi que ce soit? En dehors des sujets techniques, peut-on apprendre quoi que ce soit, ou, au contraire, la compréhension se produit-elle spontanément et librement? La compréhension est-elle le résultat d'une accumulation? Vous pouvez avoir lu beaucoup de livres, toute la littérature sacrée, psychologique, philosophique, mais récoltez-vous la compréhension dans les livres? Le savoir n'est-il pas différent de la compréhension, et une simple accumulation de connaissances engendre-t-elle la connaissance? Vous ne comprendrez ce que j'ai à dire que selon les rapports que nous créerons entre nous.

A chaque réunion et à chacune de nos discussions,

j'insiste sur le contact à établir entre nous, parce que cette question est très importante. Dès que vous approchez quelqu'un avec l'attitude de celui qui cherche à obtenir un profit, soit financièrement, soit spirituellement, vous coupez toute communication avec lui. Le faux respect que vous lui témoignez indique-t-il un état de compréhension? Il vous arrive de me témoigner du respect, mais la plupart du temps, pour vos domestiques, vos femmes, vos voisins, vous n'avez que mépris, indifférence et dureté. Est-ce cela qui est important pour vous? Montrer du respect à celui dont vous pensez qu'il a quelque chose à vous donner, et être méprisant, dur et brutal pour les autres? Quant à l'étude, si vous pensez qu'elle constitue toute l'existence, vous avez une bien fausse idée de la vie. Mais si vous pouviez comprendre d'instant en instant le sens total de l'existence, peut-être connaîtriez-vous la joie et le bonheur. Si vous ne faites qu'apprendre et accumuler et, à travers cette accumulation, que traduire vos nouvelles expériences, la vie devient une série de tragédies monotones, de désespoirs, de laideurs, de ténèbres. Si ce qui vous occupe c'est accumuler et construire un modèle de vie, vous ne pouvez pas appeler cela vivre.

Telle qu'elle est, notre existence est bien pénible. Or, prendre verbalement ce qui se dit et s'en servir comme prototype en vue de transformer l'existence quotidienne, n'engendrera aucune compréhension. Il y a compréhension lorsqu'il n'y a pas effort, lorsqu'il y a fraîcheur. Quand nous comprenons soudainement quelque chose, est-ce en vertu d'une accumulation de connaissances? D'une acquisition? Certainement pas. Cette vision se produit dans la liberté. Donc, c'est cette liberté, cette sponta-

néité qui doivent établir nos rapports; non seulement ceux que nous entretenons ici, entre nous, mais aussi ceux de notre existence quotidienne. Nous verrions alors combien rapide est la vie et aussi combien elle est douloureuse, et que notre existence ne nous mène nulle part.

Pour comprendre dans son ensemble le but de l'existence, nous devons comprendre le vrai sens de l'effort, car toute notre vie est un tel effort! Notre existence est si douloureuse telle que nous la connaissons! Rien n'est joyeux. Nous ne sommes pas des gens heureux. Voyez le surmenage et la confusion! Nous ne cessons de lutter, de nous débattre. Nous n'avons jamais un seul instant de bonheur profond où nous puissions dire : « Je suis heureux. » Connaissez-vous de tels moments? Nous ne cessons de nous battre contre nous-mêmes et contre nos voisins. Nous sommes encerclés dans une existence qui n'est que lutte. Et cette bataille incessante, à quoi sert-elle? Comme nous ne connaissons pas le bonheur, sauf à de rares moments, nous l'avons complètement oublié. Nous avons, bien sûr, quelques rares instants au cours desquels le phénomène de la lutte quotidienne s'arrête; mais nous ne savons pas comment les prolonger, et il me semble que tant que nous ne le saurons pas, notre vie n'aura aucun sens. Je crois que nous comprendrons la signification de la vie lorsque nous comprendrons ce que veut dire l'effort. Le bonheur est-il engendré par l'effort? Avez-vous jamais essayé d'être heureux? C'est impossible, n'est-ce pas? Vous luttez pour être heureux, et il n'y a pas de bonheur; la joie ne vient ni par la contrainte, ni par le relâchement. Vous pouvez vous laisser aller, mais à la fin il y a de l'amertume. Vous pouvez étouffer un conflit,

mais il persiste toujours d'une façon cachée. Je dis donc que le bonheur n'est pas le fruit d'un effort, ni la joie le résultat d'une domination ou d'une suppression. Et pourtant, toute notre vie est une succession de répressions, de dominations ou d'abandons regrettables. Il existe un constant effort en vue de dominer nos passions; nous luttons contre elles, contre notre avidité, notre inintelligence. Nous faisons toujours des efforts dans l'espoir d'atteindre ce qui nous donnera un sentiment de paix et d'amour. Mais l'amour et la compréhension sont-ils le résultat de luttes? Il me semble donc très important de comprendre ce que nous entendons par lutte et par effort.

Or, pour constater que la joie et le bonheur ne s'obtiennent pas par l'effort, il faut tout d'abord être libre. La création est-elle le résultat d'un effort, ou n'y a-t-il création que lorsque l'effort cesse? A quel moment écrivons-nous, peignons-nous, chantons-nous, quand sommes-nous créateurs? Au moment où il n'y a pas d'effort, où l'on est complètement ouvert, où, sur tous les niveaux, on se trouve en pleine communication avec soi-même, complètement intégré. Alors, la joie surgit, et l'on commence à chanter, à écrire un poème, à peindre. Le moment créateur n'est pas engendré par une lutte.

Nous devons clairement comprendre tout ce processus de la lutte et de l'effort. Je sais qu'il y a de très nombreuses ramifications, de nombreux aspects, mais si nous pouvons comprendre le cœur du problème de l'effort et sa signification, nous pourrons le traduire dans notre vie quotidienne. Si vous vous bornez à aborder le point central à travers un de ses aspects, je crains que vous ne compreniez pas la signification de l'effort. La lutte n'est-elle pas

un effort en vue de changer ce qui est en ce qui n'est pas, en ce que cela devrait être, en ce que cela devrait devenir? Nous luttons constamment afin d'éviter de regarder en face ce qui est. Nous essayons de transformer et modifier ce qui est, ou de nous en évader. L'homme vraiment serein est celui qui comprend ce qui est. Il lui accorde son vrai sens : c'est cela, la véritable sérénité. Il ne se préoccupe pas d'acquérir peu ou beaucoup de biens, mais de comprendre toute la signification de ce qui est. Et cela ne peut se produire que s'il reconnaît ce qui est. S'il en est conscient. Non lorsqu'il essaie de le modifier ou de le changer.

Donc, l'effort est une lutte en vue de transformer ce qui est en ce que nous voudrions qu'il fût. Je ne parle que de la lutte psychologique, et non des problèmes physiques, des découvertes, des transformations purement techniques, qui relèvent des ingénieurs. Je ne parle que de cette lutte psychologique qui, toujours, domine la question technique. Vous pouvez organiser avec beaucoup de soins une société merveilleuse et employer les connaissances infinies que la science nous a données, mais tant que les luttes et les batailles psychologiques ne seront pas comprises et que les courants et interférences psychologiques ne seront pas dominés, la structure de la société, quelque merveilleuse qu'elle soit, s'écroulera, ainsi que cela est arrivé maintes et maintes fois.

Messieurs, si je puis vous le proposer, pensez à ceci : l'effort nous distrait de ce qui est. Au contraire, si l'on accepte ce qui est, il n'y a pas de lutte. Toutes les formes de lutte ou d'effort sont l'indication d'une distraction, et celle-ci, qui est effort, doit exister tant que psychologique-

ment l'on cherche à transformer ce qui est en quelque chose qui n'est pas. Considérez, par exemple, la colère. Peut-elle être transformée par des méthodes, des techniques et des méditations, par l'une quelconque des façons que l'on a de transformer ce qui est en ce qui n'est pas? Mais supposez qu'au lieu de faire effort pour transformer la colère en non-colère, on accepte et reconnaisse que l'on est en colère; que se passerait-il? On serait conscient du fait que l'on est en colère. Et qu'arriverait-il? Se complairait-on dans la colère? Veuillez suivre attentivement ce processus, et vous le verrez se dérouler. Si l'on est conscient du fait que l'on est en colère, et que l'on constate que c'est cela qui « est », en reconnaissant l'absurdité de vouloir transformer ce qui est en ce qui n'est pas, est-on toujours en colère? Si, au lieu d'essayer de dominer la colère, de la modifier ou de la changer, on l'accepte et la regarde en face; si l'on en est complètement conscient, sans la condamner ni la justifier, il y a un changement instantané. Mais cela est extrêmement difficile, parce que toute notre tendance est de transformer ou de nier. Nous nions la laideur, en pensant que nous réalisons la beauté.

La vertu n'est évidemment pas la négation du vice : la vertu ne consiste qu'à reconnaître le vice. Dès l'instant que je sais que je suis en colère et n'essaie pas de transformer ma colère, elle cesse. Essayez-le, faites-en l'expérience, et vous verrez combien cela est extraordinaire, combien extraordinaire est la qualité créatrice de la compréhension de ce qui est. De même, il ne peut pas y avoir liberté s'il n'y a pas vertu.

Ainsi que je l'ai dit dimanche dernier, l'homme stupide

n'est pas vertueux; il est désordonné, il provoque une dévastation dans la société, non parce qu'il n'est pas vertueux, mais parce qu'il est stupide. Etre vertueux exige la plus haute forme de l'intelligence. Mettre de l'ordre en soi-même exige une capacité extraordinaire de voir les choses telles qu'elles sont. Lorsque vous reconnaissez que le faux est faux, il y a liberté. La liberté ne peut être abordée que négativement, et non positivement. Voir le faux, c'est voir le vrai, et il ne peut y avoir de liberté qu'en la vertu, en la compréhension, et non dans un devenir qui n'est que la transformation de ce qui est. Le processus du devenir est le suivant : « Je deviendrai ceci ou cela aujourd'hui ou dans dix vies à venir. Je deviendrai un disciple dans ma vie prochaine, je serai vertueux après-demain, etc... » Mais toute cette façon de penser implique une réelle stupidité, car elle implique la transformation de ce qui est en quelque chose qui n'est pas. On ne peut évidemment transformer la colère en une non-colère. Si l'on comprend la colère, je veux dire si l'on en est pleinement conscient, sans condamnation, ni justification, ni identification; si l'on est simplement lucide quant au fait que l'on est en colère, jaloux, avide, agressif, on voit une chose extraordinaire se produire : la colère ou la jalousie tombent, elles tombent spontanément. Ce n'est que lorsque nous ne sommes pas conscients avec exactitude de ce qui est que nous faisons l'effort de le transformer.

Donc, l'effort est une non-lucidité. Dès que l'on est conscient d'une chose, ce qui revient à ne pas la condamner, dès que l'on accepte, regarde et observe ce qui est, il n'y a pas d'effort. Alors, la chose que l'on observe, la chose qui est, celle dont on est conscient, a une signi-

fication extraordinaire. Et si l'on poursuit cette signification jusqu'au bout, on complète cette pensée, et alors l'esprit s'en libère. Donc, la lucidité est un non-effort. Elle consiste à percevoir une chose telle qu'elle est, sans déformation. La déformation existe chaque fois qu'il y a effort. Lorsque l'on aime complètement, chaque pensée arrive avec tant de joie, de clarté, de bonheur! Cela ne peut se produire que lorsqu'il y a intégration et lorsqu'il n'y a pas d'effort. La maturité, ou intégration, ne peut se produire que lorsqu'il y a conscience complète de ce qui est.

Beaucoup de questions m'ont été remises. Ainsi que je l'ai dit précédemment, vous pouvez poser d'innombrables questions, mais vous n'aurez pas la réponse correcte si celui qui pose la question n'est pas profondément sincère. Vous me remettez vos questions écrites ou vous me les posez verbalement, mais je crains que souvent vous ne vous rendiez pas bien compte de ce que vous demandez. Pour trouver la vraie réponse à une question, il faut étudier le problème et ne pas se borner à attendre une réponse. La vie n'est pas une suite de conclusions, de oui ou de non; c'est une série de réactions et de provocations, et notre réponse à la vie dépend de nous. Savoir quelle réponse nous donnons exige une profonde étude, une connaissance de soi qui n'est pas acquise au moyen de stratagèmes ni de gourous, mais par nous-mêmes, dans nos actions et nos pensées quotidiennes. Mes réponses ne sont que des indications vers une auto-révélation. Si vous vous attendez à des conclusions ou à des assertions de ma part, vous serez déçus; mais si nous étudions nos problèmes ensemble, vous verrez et comprendrez leurs nom-

breuses implications. Je vous prie, par conséquent, de tenir présent à l'esprit qu'en répondant à ces questions, je ne vous offrirai pas de conclusions, parce que ce qui peut être conclu n'est pas la Vérité. La vie est mouvement et non continuité, et si vous cherchez une conclusion ou une réponse, un oui ou un non, vous faites de la vie quelque chose de bien petit. Nous voulons un oui ou un non parce que nos esprits sont petits. Si nos esprits admettent leur petitesse, nous pourrons aller de l'avant.

QUESTION. — *Je suis très sérieusement troublé par l'appétit sexuel. Comment puis-je le surmonter?*

KRISHNAMURTI. — Messieurs, ce problème est énorme. Ses implications sont extrêmement profondes et étendues; il y a beaucoup de choses impliquées dans cette question, et pas seulement le sexe, qui n'est que d'importance secondaire. Donc, si je ne vous dis pas comment surmonter l'appétit sexuel, soyez patients, car nous allons étudier le problème ensemble et voir ce qu'il implique. Au fur et à mesure que nous l'étudierons, vous trouverez la vraie réponse vous-mêmes. Tout d'abord, voyons ce que surmonter veut dire. Comment puis-je surmonter la colère, la jalousie? Que se produit-il lorsque nous dominons un ennemi? La domination est toujours possible. Je puis vous dominer parce que je suis le plus fort, puis le plus fort sera vous, et c'est vous qui me dominerez. C'est un jeu d'incessante, de perpétuelle domination. Car ce qui peut être dominé, devra l'être encore, indéfiniment. Comprenez, je vous prie, la signification de cette simple affirmation. Si vous comprenez une chose, elle tombe. Considérez les

guerres qui ont eu lieu en Europe : la domination d'un pays par un autre. On a fait cela partout dans le monde au cours de ces deux derniers millénaires. Mais si l'on s'était réuni pour comprendre et pour cesser de se battre et de s'entretuer, il y aurait sûrement eu une compréhension de ce qu'est la paix.

Comprendre est beaucoup plus difficile que conquérir, que dominer, parce que la compréhension exige de la pensée, une sérieuse observation, une recherche dans la façon d'aborder le problème; en d'autres termes, de l'intelligence. Une personne stupide peut toujours surmonter quelque chose. Les conseils que l'on prodigue sur la nécessité de lutter et de se dominer sont de vraies folies. Cela ne veut pas dire qu'il nous faille céder aux passions sexuelles et nous y complaire, car ce ne serait que le contraire de la domination, et par conséquent également inintelligent. Ainsi que vous me le dites, le problème sexuel existe. Comprenons-le, au lieu de simplement demander : « Comment dois-je le surmonter?» Ce qui a été surmonté doit être conquis et reconquis. Avez-vous jamais établi une conquête? N'avez-vous pas été obligé de revenir maintes et maintes fois sur votre victoire, parce que l'ennemi réapparaissait de dix nouvelles façons? Ce n'est donc pas ainsi qu'il faut comprendre le problème.

Nous justifions une domination; ou nous la condamnons; ou nous nous identifions à elle. Et il n'y a évidemment pas de compréhension en cela. Il y aura compréhension lorsque vous considérerez le problème, lorsque vous l'accepterez, lorsque vous l'examinerez de l'intérieur et que vous deviendrez conscients complètement de sa signification. Lorsque vous arriverez même à l'aimer. Alors,

il vous révélera sa signification, alors en son sein il y aura création.

Parce que tous nos plaisirs sont mécanisés, le sexe est devenu le seul plaisir créateur. La religion est devenue mécanique, l'autorité nous a entravés mentalement et émotionnellement. A cause de cela, vous êtes aveugles et bloqués. Il n'y a pas de pensée créatrice se rapportant à Dieu, n'est-ce pas? Vous ne trouvez pas de joie en pensant à Dieu; cela vous donne une satisfaction émotionnelle, mais nous voulons être heureux et joyeux, ce qui est sûrement la plus haute forme de religion. Suivre une autorité, une tradition, aller au temple, répéter des mantrams, assister des pauvres, cela n'est certainement pas de la religion; cela n'est qu'une simple répétition, et qu'arrive-t-il lorsqu'on répète? L'esprit s'abêtit, il n'y a pas de joie en lui. Emotionnellement et mentalement, on est affamé, on ne fait que répéter. C'est un fait; je ne dis pas là quelque chose d'extraordinaire. Emotionnellement, on devient une machine qui travaille selon une routine, et la machine n'est pas créatrice. On peut avoir des habitudes, cela ne rend pas créateur; on peut réciter des mantrams, pratiquer des japams et d'autres sottises, cela ne rend pas créateur. Ainsi livré à des répétitions, l'homme ne fait que détruire sa clarté, sa capacité de comprendre et de percevoir.

Voyez ce que la société a fait de nous, voyez notre éducation, la routine de nos affaires, cette façon d'amasser de l'argent, cet accomplissement de devoirs odieux. En tout cela, y a-t-il un sentiment de joie? Il n'y a qu'un immense ennui. Nous sommes entièrement encerclés par une pensée non créatrice, et il ne nous reste plus qu'une chose : le

sexe, qui, de ce fait, devient un énorme problème. Mais si nous comprenions ce que c'est qu'être créateur, religieusement et émotionnellement, créateur à tous les moments, lorsque nous aimons ou lorsque nous pleurons; si nous étions conscients de cela directement. le sexe, à coup sûr, serait un problème insignifiant.

Mais vous voyez les difficultés. Les passions, les besoins psychologiques sont si forts que des institutions religieuses vous ont maintenus dans la contrainte par leurs traditions ou leurs lois. Et maintenant que ces traditions et ces lois n'ont plus d'effet, vous vous laissez simplement aller.

Une chose immense que nous avons perdue au cours de cette lutte et de cette enrégimentation, c'est l'amour. Messieurs, l'amour est chaste. Et si l'on veut, sans amour, simplement dominer le sexe ou s'y complaire, cela n'a aucun sens. Etant privés d'amour, nous sommes devenus ce que nous sommes aujourd'hui : de simples machines. Si nous regardons nos visages dans des miroirs, nous pouvons voir combien peu formés, combien peu mûrs ils sont. Nous avons, sans amour, engendré des enfants. Souvent nous sommes, mais sans amour, mûs émotionnellement; et quelle espèce de civilisation pensez-vous produire de cette façon? Je sais que les livres religieux disent qu'il vous faut être un Brahmacharia[1] pour trouver Dieu. Voulez-vous vraiment dire que vous pouvez trouver Dieu sans amour? Le Brahmacharia est simplement un idéal à atteindre, mais il est bien certain que ce qui n'est réalisé que par la volonté, par la condamnation, par une conclusion, ne nous conduit pas à la Réalité, à Dieu. La voie

1. Brahmacharia : Celui qui a fait vœu de chasteté.

vers la Réalité nous est montrée par la compréhension, non par la suppression ou la répétition. Renoncer au sexe pour l'amour de Dieu n'est qu'une substitution, une sublimation, ce n'est pas comprendre. S'il y a amour, il y a chasteté; mais *devenir* chaste, c'est devenir laid, vicieux et ne pas atteindre à la maturité.

Considérez vos vies et voyez ce que vous en avez fait. Nous ne savons pas comment aimer, notre vie consiste à aspirer à une position, à une continuation de nous-mêmes par nos familles, par nos fils, etc., et sans amour, qu'est devenue notre vie? Le simple refoulement des passions ne résout rien. La passion brutale du sexe ou la passion que l'on a de devenir quelque chose ne sont-elles pas identiques? Vous pouvez refouler le sexe, mais, si vous avez l'ambition de devenir quelque chose, il s'agit du même désir dans une autre direction; c'est également brutal, également vicieux, également laid. L'homme qui a un véritable amour en son cœur n'a pas de tourments. Pour lui, le sexe n'est pas un problème; mais, parce que nous avons perdu l'amour, le sexe est devenu un problème vaste et difficile. Nous sommes pris dans son réseau par l'habitude, par l'imagination et par la mémoire d'hier qui nous guette et nous retient. Et pourquoi sommes-nous retenus par la mémoire d'hier? Je le répète : parce que nous ne sommes pas des êtres humains créateurs. La création est un constant renouveau. Ce qui était hier ne sera jamais plus. Il ne peut y avoir de vie qu'aujourd'hui. On ne peut pas redonner une vraie vie à des mémoires. La mémoire n'est pas création, la mémoire n'est pas vie, la mémoire ne confère pas la compréhension. Et pourtant nous nous y accrochons. Nous y accrochons toutes nos

excitations sexuelles; cela nous stimule extraordinairement, car c'est la seule chose que nous ayons. Nous sommes affamés, vides, et la seule chose qui nous reste c'est répéter, nous souvenir. Qu'arrive-t-il à une chose qui est répétée et répétée sans cesse? Elle devient mécanique. Il n'y a pas de joie en cela, pas de création.

Nous sommes encerclés par la peur, par l'angoisse, par le désir de sécurité; mais, afin de comprendre ce problème, nous devons l'examiner de tous les côtés, considérer tous ses aspects : dans les excitations quotidiennes que propagent les journaux et les cinémas; dans la recherche du plaisir et du luxe; dans les péchés que l'on commet aussi bien que dans les sous-entendus; dans l'éducation que nous recevons, qui paralyse toute pensée, qui nous prépare à devenir quelque chose, ce qui est le comble de la stupidité.

Nous devenons des hommes de loi, des employés respectables, mais cette éducation ne nous donne pas une culture d'intégration, la joie de vivre. Nous ne savons même pas comment regarder un arbre, nous ne savons qu'en parler. Et dans le domaine religieux, qu'êtes-vous devenus? Vous allez au temple, vous accomplissez toutes les cérémonies et tous les rituels. Et qu'en est-il? Ce ne sont que vaines répétitions. Quant à vos activités politiques, elles ne sont que commérages, que tromperies. L'existence étant tout cela, comment peut-il y avoir création pour l'homme qui est aveugle? Comment peut-il voir? Il est certain qu'il le pourrait s'il voulait rejeter toutes les pourritures qui l'entourent. Ce serait comme une tempête qui viendrait balayer tout ce qui n'est pas solide. Cette liberté serait une création. Non seulement nous ne voulons pas la liberté, mais nous ne voulons pas non plus la révolution.

Je ne parle pas d'une révolution politique, d'une révolution extérieure; c'est de la révolution intérieure que nous ne voulons pas. Nous préférons prolonger indéfiniment cette existence mécanique, dénuée de création, car nous avons peur de ce que nous pourrions trouver.

Ainsi, le problème ne peut être résolu qu'en nous comprenant nous-mêmes et en comprenant l'état totalement privé de création dans lequel nous vivons. Ce n'est que par la connaissance de soi que cette création peut avoir lieu; elle est la Réalité, ou Dieu, ou ce que vous voulez l'appeler. Elle ne peut pas avoir lieu au moyen de répétitions ni d'habitudes agréables, religieuses ou sexuelles. Se comprendre soi-même est extrêmement ardu. Si vous compreniez ce problème et deveniez conscients de sa signification, vous verriez ce qu'il révèle, et c'est précisément ce que je viens de montrer : une série d'imitations, une série d'habitudes, une série de nuages et de mémoires. C'est cela que révèle cette question, que cela vous plaise ou non. Cette occasionnelle trouée à travers les nuages dans lesquels nous sommes est un fait, mais la plupart du temps nous sommes enfermés dans nos propres désirs, dans nos peurs. Et, naturellement, la seule issue est le sexe, qui dégénère, énerve et devient un problème. Or, c'est pendant que l'on observe ce problème que l'on commence à découvrir l'état dans lequel on se trouve, c'est-à-dire ce qui est, non la façon de le transformer, mais la façon d'en être conscient. Ne condamnez pas, n'essayez pas de sublimer ou de trouver une substitution ou de le dominer. Soyez simplement conscients de cela comme du reste : de ce que sont vos visites dans les temples, vos chapelets, vos répétitions, vos familles, etc. Voyez combien tout est

monotone, peu créateur, stupide. Tels sont les faits, et vous devez être lucides à leur égard; alors, vous éprouverez un nouveau souffle, une nouvelle conscience. Dès l'instant où l'on se rend compte de ce qui est, une transformation instantanée a lieu. Voir que le faux est faux est le commencement de la sagesse. Mais nous ne pouvons pas voir le faux si nous ne sommes pas conscients à chaque moment de la journée de tout ce que nous disons, sentons et pensons. Vous verrez que de cette lucidité surgira une chose extraordinaire appelée amour; et l'homme qui aime est chaste, l'homme qui aime est pur et connaît la vie.

QUESTION. — *Quelles sont vos vues au sujet de tout ce qu'implique la croyance en la réincarnation?*

KRISHNAMURTI. — Voilà encore un vaste sujet, et nous allons l'examiner comme les autres, en tant que moyen de découverte de nous-mêmes. Il ne s'agit pas de trouver une réponse qui soit un oui ou un non, mais un moyen de nous comprendre nous-mêmes. Il y a beaucoup à dire et je dois être bref. Je ne puis que donner des suggestions, indiquer certaines vérités. Je ne puis pas entrer dans la totalité du problème, parce qu'il est immense. Je ne sais pas si vous le voyez de la même façon que je le vois moi-même. Mettons de côté les réponses superficielles et les réactions à cette question, l'une d'elles étant que la personne qui n'a pour but que de vivre le plus agréablement possible ne se préoccupe pas de savoir si la réincarnation existe, s'il y a une vie après la mort. Cette personne s'arrange pour mener une vie agréable de toutes façons, ce qui signifie qu'elle n'a pas peur d'agir comme il lui plaît

ou qu'elle est si stupide qu'elle n'assume aucune responsabilité quant à ses actions. Car, en somme, si vous deviez payer pour vos actions vous seriez très prudents. Si, dans le monde des affaires, vous saviez qu'une erreur peut vous faire perdre une somme importante, vous seriez très, très prudents. Donc la peur a été utilisée comme moyen pour dominer l'homme. C'est ce que les religions ont fait, c'est ce que fait la société au moyen de ses codes de morale. Pour le moment nous ne nous occuperons pas de cet aspect de la question, ni du sens des croyances en général, parce que la croyance pour un homme qui cherche la vérité n'a aucun sens. La croyance n'est qu'une sécurité, qu'un hâvre. L'homme qui cherche la vérité doit voyager à travers des océans inexplorés, il n'a pas de hâvre, il ne peut s'ancrer nulle part, il doit explorer au large. Mettons donc de côté tout cet aspect de la question.

Deux choses sont impliquées dans cette question : la continuité et la loi de cause et effet. En ce qui concerne la continuité il nous faut considérer l'idée selon laquelle existe en chacun de nous une essence spirituelle qui dure. Examinons cela. Tout d'abord il est dit dans des livres, et vous aussi le sentez, qu'il existe une structure spirituelle en nous qui continue après la mort. Ne soyez pas, je vous prie, sur la défensive. Je veux découvrir la vérité à ce sujet. Accepter une autorité c'est mettre fin à tout processus de pensée. Donc nous n'allons pas accepter ce que disent les livres sacrés, ni ce que vous sentez, car en somme ce que vous sentez est simplement basé sur votre désir de sécurité. Existe-t-il une essence spirituelle dans l'homme? Considérez, je vous prie, toutes les implications de cette question. Ce qui est spirituel est en essence intemporel, éternel. Il

est certain que s'il en est ainsi, l'intemporel, l'éternel est au delà de la connaissance et de la mort, au delà du temps et de l'espace. Donc ne vous inquiétez pas de ce qui est au delà du temps, cela ne vous concerne pas; si cela est intemporel, éternel, cela ne naît ni ne meurt, cela n'est pas dans la durée. Et ce qui n'a pas de durée n'a évidemment pas de continuité; alors, pourquoi vous y accrochez-vous? Parce que, pour vous, cela participe de la durée, ce n'est donc pas intemporel, ce n'est donc certainement pas spirituel en essence. C'est vous qui l'avez créé, et c'est pour cela que vous vous y accrochez. Si c'était réel, ce serait en dehors de votre contrôle. Le « vrai », vous ne le connaissez pas, et, comme je l'ai dit tout à l'heure, ce que vous connaissez ne peut pas être le vrai. Et pourtant c'est à cela que vous vous accrochez. Vous dites qu'il existe une essence spirituelle, qui est le moi, et qu'elle continue. En même temps, vous dites qu'elle est intemporelle. Alors il vous faut comprendre le problème de la continuité, qui implique la mort, et savoir aussi s'il existe ou non une entité spirituelle. Nous avons ainsi à comprendre le problème de la mort et tout le problème de la continuité. Qu'est-ce qui continue dans votre vie quotidienne? La mémoire, au moyen de votre identité, de votre famille, de vos croyances; et comme vous cherchez la continuité physiologique et psychologique, vous avez peur de la mort. La continuité de cette existence physique vous étant refusée, vous cherchez la continuité dans ce que vous appelez Dieu. Lorsque vous parlez de réincarnation, en fait, vous cherchez une continuité.

Or, qu'est-ce qui continue? Vous, votre pensée, vos mémoires, vos expériences quotidiennes. Je m'identifie avec

mes mémoires, mes possessions, ma famille, mes croyances et je continue et veux être certain que tout cela continuera. Ainsi je ne veux pas mourir et pourtant je sais que je mourrai; comment donc pourrai-je trouver une continuité? Le problème n'est plus la découverte de la vérité quant à la réincarnation, mais la façon de m'assurer une continuité. Or, qu'est-ce qui, selon nous, continue? Quelle est la chose à laquelle nous nous accrochons si anxieusement, si désespérément? Est-ce que ce n'est pas notre mémoire? Messieurs, éliminez vos mémoires et où serez-vous? Et cette mémoire nous lui donnons la vie par d'incessantes accumulations et de constants rappels. La mémoire en soi n'a ni substance ni vitalité. Dès l'instant que je dis : « Je me souviens » je m'identifie avec le passé. Je veux dire : aussi longtemps que l'homme, qui est le résultat du passé, se préoccupe des résultats du passé, il y a continuité. Ce qui continue n'est qu'une habitude. L'habitude est la seule chose qui puisse continuer, c'est une chose morte à laquelle, de temps en temps, nous donnons la vie. Cela se produit de la façon suivante : au moyen d'une succession d'habitudes, d'accumulations et de particularités individuelles, les expériences sont constamment traduites en vue de produire tout ce que nous voulons faire durer. Ajoutez à cela que ce qui continue se décompose, que rien de ce qui continue n'est créateur.

Voilà donc tout ce qui, essentiellement, est impliqué dans cette question sur la réincarnation. C'est cela la vérité. La vérité n'est pas proférée par l'homme qui déclare que la réincarnation est ou non un fait. Si nous pénétrons toute la question, si nous percevons sa vraie signification, nous voyons que ce qui est spirituel est intemporel et par

conséquent se trouve hors de notre atteinte et hors de la continuité, car la continuité est dans le temps : hier, aujourd'hui, demain. Plus nous nous agrippons à cette essence spirituelle, plus en réalité nous nous en écartons par une action fausse, parce que l'intemporel ne peut pas être le connu. Vous parlez d'une essence spirituelle qui est le moi, vous devez donc la connaître, ce n'est donc pas la vérité. Je ne suis pas en train de décrire quelque chose qui n'est pas. La mémoire en soi est une chose morte, nous lui donnons la vie parce qu'elle nous satisfait. Or, où il y a satisfaction, il faut une continuité, car la satisfaction dure peu, de sorte que nous la revivifions sous une autre forme. C'est ainsi que nous continuons. Mais ce qui est continu n'est pas immortel. Ce qui est continu ne se renouvelle pas, ne peut que continuer comme habitude, et ce n'est que dans le renouveau qu'il y a création, qu'il y a réalité. Ce n'est qu'en la fin de quelque chose qu'il y a renouveau et non en sa continuité. Voyez les arbres, ils perdent leurs feuilles et de nouvelles feuilles poussent, elles ne continuent pas. Parce que nous avons peur, nous nous accrochons à nos mémoires. L'homme qui vit en tant que continuité est un homme mort, et je crains qu'il n'en soit ainsi pour vous.

Dans cette question il y a aussi le problème de la cause et de l'effet. La cause et l'effet sont-elles deux choses séparées ou sont-elles reliées entre elles? Un effet devient toujours cause. Il n'existe jamais un seul instant qui soit purement cause ou purement effet. La cause et l'effet sont complètement dépendants l'un de l'autre, ce ne sont pas deux processus séparés. Ils sont un, parce que l'effet devient cause, et que ce qui était cause devient effet. Quand

nous voulons voir la cause séparée de l'effet, il se produit un intervalle de temps illusoire qui nous conduit à une fausse conclusion et c'est sur cette fausse conclusion que sont basées toutes nos philosophies. Une cause qui passe à travers le temps se trouve modifiée. Dès qu'il y a effet, la cause ne peut se trouver à aucune distance de lui, ils sont ensemble, bien que du temps puisse être nécessaire pour s'en rendre compte. L'effet est là où se trouve la cause. Dès que l'on perçoit ce qu'il y a, qui est la cause, l'effet aussi est là; il y a transformation. Pensez, je vous prie, aux implications et à la réelle beauté de ce qui se produit : aussitôt que l'on comprend ce qui est, il y a une transformation immédiate, donc un changement intemporel et non un changement dans le temps. Nous avons été entraînés à nous attendre à un changement dans le temps, à devenir quelque chose demain. Mais si l'on perçoit que la cause devient effet tout le temps, et que l'effet devient cause tout le temps, alors il se produit une compréhension immédiate, donc une immédiate cessation de la cause. En d'autres termes, messieurs, pour exprimer la chose très simplement, lorsqu'on est en colère, si, au lieu de se dire que l'on fera quelque chose à ce sujet demain, on voit immédiatement la cause de la colère, si on la reconnaît, si on en est conscient, il se produit une transformation immédiate, parce qu'on est libre de l'idée, de l'illusion, de l'erreur qui consiste à penser que l'on ne peut produire de résultats que dans la durée.

La cause est dans l'effet, la fin dans le moyen. Par conséquent lorsque nous examinons la réincarnation, nous pouvons tenir pour également vains les points de vue de celui qui croit et de celui qui ne croit pas, car les deux sont

pris dans le filet de leurs croyances, de leur stupidité et sont, par conséquent, incapables de découvrir ce qui est vrai. Nous devons considérer le problème tel qu'il se présente pour nous-mêmes. Lorsqu'on est conscient de ce problème, on voit quelle chose merveilleuse est la connaissance de soi, qui est le commencement de la sagesse. La connaissance de soi est la vision de ce qui est faux dans le moi; c'est le commencement de l'intelligence. Etre conscient des façons stupides de penser est le commencement de la compréhension.

QUESTION. — *D'après vos causeries il semble que la raison soit le moyen principal pour acquérir la connaissance de soi, est-ce vrai?*

KRISHNAMURTI. — Qu'entendez-vous par raison? La raison peut-elle être séparée de l'émotion? Vous croyez cela, parce que vous avez développé l'intellect et pas autre chose. Imaginez un guéridon dont l'un des pieds soit beaucoup plus long que les deux autres, de sorte qu'il ne puisse jamais être en équilibre. C'est ainsi que vous êtes. Vous êtes fortement intellectualisés. Vous êtes entraînés à l'être. Votre éducation, votre façon de vivre, sont organisées de manière à développer une capacité intellectuelle du plus haut degré. Les livres que vous lisez, les religions que vous pratiquez, tout ce que vous faites vous aide à développer l'intellect, de sorte que la raison est devenue extrêmement importante dans votre vie, dans les objets qui vous entourent, dans vos actions. Mais l'intellect n'est qu'une partie du tout. Comprendre la réalité et raisonner sont deux choses différentes. Nous ne pouvons pas vivre sans notre raison — du moins ce que

j'appelle raison — et elle est alors équilibre, intégration. Pour trouver la réalité, la raison doit comprendre la raison. La raison, telle que nous la considérons maintenant, est intellectualisation et ne peut jamais engendrer quoi que ce soit; elle ne peut que détruire ainsi que nous le voyons dans le monde entier, dans le monde qui est en adoration devant l'intellect. L'intellect provoque des dévastations, des dégradations, des malheurs, mais il n'est pas la raison, il ne s'intéresse qu'au superficiel, il est une réaction aux provocations de l'immédiat. Il existe une raison qui est intégralité, maturité, plénitude. La raison doit aller au delà d'elle-même pour trouver la réalité. Je le dirai autrement : tant qu'il y a pensée il ne peut y avoir de réalité, car la pensée est le produit du passé, elle appartient au temps, elle est une réponse au temps, donc elle ne peut jamais être intemporelle. Il faut avoir fini de penser pour que l'intemporel puisse être. Mais le processus de la pensée ne peut pas être violenté, supprimé, discipliné. L'esprit doit se comprendre en tant que résultat d'émotions et de mémoires, qui sont le passé. L'esprit doit être conscient de lui-même et de ses activités. Lorsqu'il est conscient de son être, on voit se produire un extraordinaire silence, un calme. Lorsque ce qui est le résultat du passé cesse de fonctionner nous coïncidons avec le présent, alors il n'y a que silence. Ce n'est pas un silence hypnotique mais un silence qui est immobilité. Ce n'est qu'en lui que l'état créateur peut se produire. C'est lui le réel. Pour trouver cette immobilité, la raison doit se transcender elle-même. Une simple intellectualité n'a pas de signification, elle n'a rien à voir avec la réalité. L'homme qui n'est que logique, raisonnable, qui emploie l'intellect très soigneusement, ne

peut jamais découvrir ce qui est. L'homme intégral a un processus de raisonnement tout différent, qui est intelligence. Et pourtant, même cette intelligence, même ce raisonnement doivent se transcender eux-mêmes. Alors survient ce calme, qui est bonheur, qui est extase.

30 novembre 1947.

VIII

AVANT de répondre aux nombreuses questions qui m'ont été posées je voudrais faire une ou deux remarques. Tout d'abord je ferai un bref résumé de ce que j'ai dit jusqu'ici et ensuite je vous indiquerai la façon dont mes réponses à ces questions devraient être reçues.

J'ai le sentiment que ce monde serait bien beau s'il n'y avait ni maîtres ni disciples. Je me demande si vous vous êtes jamais demandé pourquoi des maîtres et des disciples existent, pourquoi nous nous adressons à d'autres pour qu'ils nous illuminent, nous encouragent, nous guident. Ce monde ne serait-il pas pacifique et ordonné s'il n'y avait ni le chercheur, ni les objets de sa recherche? Ces objets sont engendrés par le désir d'obtenir un profit, et de ce désir naissent des conflits. Tant que l'on désire un profit, que ce soit spirituellement ou matériellement, il y a conflit entre l'homme et l'homme. Si nous comprenions la signification profonde de cette idée de profit, peut-être trouverions-nous une paix réelle et par conséquent abolirions-nous cette distinction entre maîtres et disciples et cette peur extraordinaire qui existe entre eux, bien que le disciple l'appelle amour.

Nous sommes pris dans le filet des acquisitions et, nous rendant compte de son caractère douloureux, nous voulons en sortir. Ce processus engendre une dualité. Je veux obtenir un bénéfice; ce désir engendre une peur; cette peur à son tour crée une dualité; et alors commence le conflit des contraires.

Or, un contraire ne contient-il pas le germe de son propre contraire? Si la vertu est l'opposé du vice, est-elle vertu? Je ne sais pas si vous avez jamais pensé de cette façon. Observez ce processus, et vous verrez que chaque contraire contient toujours son propre contraire. C'est-à-dire que si le vice est le contraire de la vertu, la vertu contient le vice, donc elle n'en est pas l'opposé, de sorte que si nous comprenons ce conflit, l'opposé disparaît. Je crois qu'il est très important de comprendre ce point parce que la plupart d'entre nous sont pris dans ce problème des contraires, de l'avidité et de la non-avidité, de la connaissance et de l'ignorance, etc., et alors que doivent-ils faire? Ils se demandent comment dominer ce problème, mais le problème, en fait, existe-t-il? N'ont-ils pas simplement mal compris ce conflit? Si l'on pouvait comprendre le fait lui-même, par exemple la colère, si l'on pouvait comprendre ce qui est, le conflit des opposés cesserait. Le problème de la dualité, qui implique l'existence du mal, disparaîtrait. Voilà pourquoi je pense qu'il est très important de comprendre ce problème des contraires, tel qu'il existe dans notre vie quotidienne. Peut-il jamais exister une issue au conflit des contraires, ou n'est-ce pas plutôt la compréhension du fait lui-même qui est cette solution, lorsque nous n'essayons pas de surmonter un contraire par un autre? En d'autres termes « ce qui est » ne peut être compris que si l'on est lucide et non par une condamnation ou une justification. Il est important de comprendre la peur elle-même et de ne pas essayer de s'évader dans son contraire, ce qui ne peut que créer un conflit.

Je n'irai pas plus loin dans l'examen de ce problème car j'ai à répondre à beaucoup de questions mais je désire

d'abord attirer votre attention sur la difficulté qu'il y a à se comprendre soi-même, à être lucide dans la connaissance de soi, à voir ce que l'on pense, ce que l'on sent et ce que l'on fait. Si nous ne comprenons pas le processus dualiste de nos activités, de nos émotions, de nos pensées, nous n'avons aucune base pour penser correctement.

Etre lucide au sujet de soi-même est extrêmement difficile. Cela n'exige aucune connaissance livresque. Se connaître c'est atteindre la source de sagesse qui ne peut être indiquée par aucun on dit. Lorsque l'on commence à s'explorer et à être lucide en ce qui concerne tout ce que l'on fait tout en s'abstenant de choisir dans l'action, on voit bientôt combien extraordinaires sont les profondeurs que la pensée peut sonder, et combien grande est la liberté de cette lucidité.

QUESTION. — *Vous avez souvent parlé des rapports humains. Quelle signification ont-ils pour vous?*

KRISHNAMURTI. — Tout d'abord il n'existe pas d'être isolé. Il n'y a pas d'existence dans l'isolement. Etre c'est être en rapport avec les autres. Sans ces contacts il n'y a pas d'existence. Or, qu'entendons-nous par rapports humains? Ce sont, constamment, des provocations qu'on lance et qu'on relève entre deux personnes, entre vous et moi. La provocation que vous lancez et que j'accepte (ou à laquelle je réagis) et également la provocation que je vous lance. Les rapports entre personnes engendrent une société. La société n'est pas indépendante de vous et moi. Elle n'est pas en elle-même une entité séparée. C'est vous et moi, qui, dans nos rapports mutuels, créons la masse, le groupe, la société. Ainsi, les rapports humains sont la

perception d'un contact, d'un échange entre deux personnes. Et sur quoi sont-ils généralement établis? Sur ce qu'on appelle une dépendance réciproque, une assistance réciproque. Du moins, nous disons qu'il s'agit d'assistance mutuelle, mais en fait, en dehors des mots et de l'écran émotionnel, nous réagissons les uns sur les autres. Sur quoi nos échanges sont-ils basés en fait? N'est-ce pas sur une mutuelle satisfaction? Si je ne vous plais pas, vous vous débarrassez de moi, et si je vous plais vous m'acceptez pour femme, pour mari, pour voisin, pour ami. Voilà le fait réel. On recherche les contacts qui sont une source de gratification, de satisfaction mutuelle. Là où on ne trouve pas de satisfaction, on change de relations, soit que l'on divorce ou que l'on vive toujours ensemble mais en cherchant sa satisfaction ailleurs. On passe d'une relation à une autre, jusqu'à ce que l'on trouve ce que l'on cherche : la satisfaction, accompagnée d'un sentiment d'auto-protection et de réconfort. Voilà la vérité en ce qui concerne nos rapports avec le monde : ils sont recherchés lorsqu'il peut y avoir sécurité, lorsqu'en tant qu'individus, nous pouvons vivre dans un état de protection, de gratification, en somme dans un état d'ignorance. Et tous ces états ne créent-ils pas des conflits? Si vous ne me satisfaites pas et que je vais ailleurs, il y a évidemment conflit, car nous cherchons tous deux notre sécurité l'un dans l'autre et lorsqu'elle devient incertaine, nous devenons jaloux, violents, possessifs, etc. Les rapports humains aboutissent invariablement à la possession, à la condamnation, à la passion, aux exigences de notre sécurité, de notre confort, de notre satisfaction. Et en cela il n'y a évidemment aucun amour.

Nous parlons d'amour, nous parlons de responsabilités, de devoirs, mais il n'y a en réalité aucun amour. Nous voyons ce qui en résulte dans notre civilisation. La façon dont nous traitons nos femmes, nos enfants, nos voisins, nos amis est une indication qu'il n'y a là qu'une mutuelle recherche de satisfaction. Et puisqu'il en est ainsi, à quoi servent nos rapports? Quelle est leur signification ultime? Si vous vous observez dans vos contacts avec les uns et les autres, ne voyez-vous pas qu'ils sont un processus d'auto-révélation? Mes contacts avec vous ne me révèlent-ils pas mon état d'être, si je suis attentif et suffisamment en éveil pour être conscient de mes réactions? Donc, en réalité, ces rapports sont un processus d'auto-révélation, d'auto-connaissance. Dans cette révélation, nous trouvons beaucoup de choses désagréables et troublantes, des pensées et des activités gênantes et comme nous n'aimons pas les découvrir, nous fuyons les rapports désagréables et nous nous réfugions dans les rapports plaisants. Ainsi les relations humaines ont très peu de sens lorsque nous ne faisons qu'y chercher une satisfaction mutuelle, mais elles deviennent extrêmement significatives lorsqu'elles impliquent une auto-révélation et la connaissance de soi.

Après tout, il n'y a aucune relation dans l'amour, n'est-ce pas? Si nous appelons amour, l'exigence d'une réciprocité, il y a relation. Mais si l'on aime, c'est-à-dire si l'on se donne à quelque chose entièrement, totalement, il n'y a pas de relation. Les relations humaines sont-elles une satisfaction mutuelle ou un processus d'auto-révélation? Il n'y a pas de satisfaction en amour, il n'y a pas de révélation de soi en amour. On aime et c'est tout. Et qu'arrive-t-il si l'on aime vraiment? Un tel amour est chose mer-

veilleuse. En un tel amour il n'y a pas de frictions, il n'y a pas l'un et l'autre, il y a unité complète, c'est un état d'intégralité, un « être-complet ». De tels moments existent, de tels moments rares, heureux et joyeux où il y a amour complet, complète communion. Mais ce qui arrive généralement c'est que l'amour est moins important que la personne. L'objet de l'amour devient important : la personne à qui nous donnons notre amour, non l'amour lui-même. Cet objet de notre amour, pour des raisons diverses, qu'elles soient biologiques ou verbales, qu'elles proviennent d'un désir de satisfaction, de réconfort, etc., cet objet devient par trop important et l'amour lui-même recule. La passion, la jalousie, les exigences y ajoutent leurs conflits et l'amour s'éloigne de plus en plus, de sorte que nos rapports perdent de plus en plus leur signification, leur valeur. Voilà pourquoi l'amour est l'une des choses les plus difficiles à appréhender. Il ne peut pas se produire pour des besoins intellectuels. Il ne peut pas être manufacturé au moyen de différentes méthodes ou disciplines. C'est un état d'être dans lequel les activités du moi ont cessé. Mais elles ne cesseront pas si l'on ne fait que les supprimer, les écarter ou les discipliner. Il faut comprendre les activités du moi à travers toutes les différentes couches de la conscience. Nous avons des moments d'amour où il n'y a pas de pensée, pas de mobiles, mais ils sont très rares et, parce qu'ils sont rares, nous nous y accrochons par le souvenir et créons ainsi une barrière entre la réalité vivante et nos actions quotidiennes. Donc, en vue de comprendre les relations humaines, il est important de comprendre d'abord ce qui, en fait, a lieu dans nos vies, « ce qui est », sous toutes ses formes, sous toutes

ses formes différentes et subtiles, et comprendre aussi ce que ces relations signifient véritablement. Le sens réel des rapports humains est l'auto-révélation; et comme nous ne voulons pas nous révéler à nous-mêmes, nous nous réfugions dans le réconfort et alors les contacts humains perdent leur extraordinaire profondeur, leurs sens et leur beauté. Il ne peut y avoir de vrais rapports que lorsqu'il y a amour. Mais l'amour n'est pas une recherche de satisfaction. Il n'existe que lorsqu'il y a oubli de soi, complète communion, non pas entre une ou deux personnes, mais communion avec le suprême et cela ne peut avoir lieu que lorsque le moi est oublié.

QUESTION. — *La Société Théosophique vous a annoncé comme devant être le Messie et l'Instructeur du Monde. Pourquoi avez-vous abandonné la société et renoncé à votre messianisme?*

KRISHNAMURTI. — J'ai reçu plusieurs questions de cet ordre et j'ai pensé que je ferais bien d'y répondre. Sans être très importantes, elles nous posent le problème des organisations. Il y a à ce propos une très jolie histoire. Un homme marchait le long d'une rue, et derrière lui se trouvaient deux étrangers. Or, pendant qu'il marchait, il vit quelque chose de brillant, le ramassa, le regarda et le mit dans sa poche. Les deux hommes qui le suivaient observèrent la chose et l'un dit à l'autre : « C'est une très mauvaise affaire pour vous, n'est-ce pas? » Mais l'autre, qui était le diable, répondit : « Non, ce qu'il vient de ramasser est la vérité mais je vais l'aider à l'organiser. » Alors vous voyez ce qu'implique ceci.

La vérité peut-elle être organisée? Pouvez-vous trouver la vérité par une organisation? Ne devez-vous pas aller au delà et au-dessus des organisations pour trouver la vérité? En somme pourquoi existent toutes ces organisations spirituelles? Ne sont-elles pas basées sur différentes croyances? Vous croyez en une chose, quelqu'un d'autre y croit aussi et, autour de cette croyance, vous formez une organisation. Quel en est le résultat? Croyances et organisations séparent indéfiniment les hommes. Vous êtes brahmaniste et je suis musulman, vous êtes chrétien et je suis bouddhiste. Les croyances à travers l'histoire ont fait fonction de barrières entre l'homme et l'homme. Toute organisation basée sur une croyance doit inévitablement engendrer la guerre entre les hommes, ainsi que cela s'est produit maintes et maintes fois. Nous parlons de fraternité mais si votre croyance est différente de la mienne, je suis prêt à vous couper la gorge. Nous avons vu cela sans cesse.

Les organisations sont-elles nécessaires? Vous comprenez que je ne parle pas des organisations constituées pour les commodités mutuelles de l'homme, dans son existence quotidienne. Je parle des organisations psychologiques, dites spirituelles. Sont-elles nécessaires? Elles sont basées sur la supposition qu'elles aideront l'homme à réaliser la vérité, et sont un moyen de propagande. Vous voulez dire aux autres ce que vous pensez, ce que vous avez appris, ce qui vous semble être un fait. Mais la vérité a-t-elle quelque chose de commun avec la propagande? Ce qui est la vérité pour l'un, si l'on en fait un objet de propagande, cesse évidemment d'être la vérité pour l'autre, n'est-ce pas? La réalité, Dieu, donnez-lui le nom que vous voudrez,

ne peut pas être objet de propagande mais doit être expérimentée en chacun, par lui-même, et cette expérience ne peut pas être organisée. Dès l'instant où elle est organisée et propagée elle cesse d'être la vérité, elle devient un mensonge, par conséquent une entrave à la vérité. Car, après tout, le réel, l'incommensurable ne peut pas être formulé, ne peut pas être mis en mots. L'inconnu ne peut pas être mesuré par le connu, par le mot. Mesurez-le, il cesse d'être la vérité, le réel devient mensonge, de sorte qu'en général la propagande est un mensonge et les organisations basées sur la recherche de la vérité, pour la recherche de la vérité, deviennent les instruments des propagandistes, donc cessent d'avoir un sens. Non seulement l'organisation particulière dont il s'agit ici, mais toutes les organisations spirituelles deviennent des moyens d'exploitation. Elles acquièrent des propriétés, et la propriété devient très importante. Elles recherchent des membres et le trafic commence. Or ces membres ne trouveront pas la vérité, pour la raison évidente que l'organisation devient plus importante que la recherche. Aucune vérité ne peut être trouvée au moyen d'aucune organisation : la vérité surgit lorsqu'il y a liberté. Or la liberté ne peut pas exister là où il y a croyance. La croyance n'est qu'un désir de sécurité. L'homme qui est pris dans son besoin de sécurité ne peut jamais découvrir ce qui est.

En ce qui concerne la fonction messianique, la réponse est très simple. Je ne l'ai jamais niée et je ne crois pas qu'il importe beaucoup que je la nie ou non. Ce qui est important pour vous c'est de voir si ce que je dis est vrai ou non. Ne vous laissez pas guider par des étiquettes. N'attachez pas d'importance à un mot. Que je sois l'ins-

tructeur du monde, messieurs, ou autre chose, cela n'est certainement pas important. Si cela était important pour vous, vous passeriez à côté de la vérité de ce que je dis, car vous jugeriez d'après une étiquette et une étiquette est toujours si fragile! Les uns diraient que je suis le Messie, les autres que je ne le suis pas et alors où seriez-vous? Vous seriez dans la même confusion, dans la même misère, dans le même conflit. Vous voyez bien que cela a très peu de sens. Je regrette de vous faire perdre votre temps sur ce sujet. Que je sois ou non le Messie, cela a très peu d'importance. Ce qui est important quand on est vraiment sincère est de découvrir si ce que je dis est la vérité, et l'on ne peut le savoir qu'en l'examinant, qu'en étant conscient, maintenant, de ce que je dis et en cherchant à voir si tout cela peut être réalisé dans la vie quotidienne. Ce que je dis n'est pas si difficile à comprendre. La personne intellectuelle le trouvera difficile parce que son esprit est perverti. Et le dévot aussi trouvera cela extrêmement difficile. Mais l'homme qui cherche vraiment comprendra, parce que je parle d'une chose très simple. Cette chose ne peut pas être mise en quelques mots et je n'essaierai pas de la dire en peu de mots. Mes réponses à vos questions et ces différentes causeries révéleront si ce que je vous dis vous intéresse.

QUESTION. — *En deux ou trois occasions, au cours de ces causeries, j'ai eu l'impression, si je puis m'aventurer à décrire cette expérience, de me trouver en présence d'un énorme vide, d'un silence et d'une solitude suprêmes, pendant une fraction de seconde. C'était comme si je me trouvais au seuil de ce vide, sans oser y pénétrer. Quelle est*

cette perception? Est-ce quelque hallucination, une forme d'auto-suggestion par opposition à la condition troublée et orageuse de notre vie quotidienne?

KRISHNAMURTI. — Il y a toujours danger, lorsque la sensibilité est forte, de se laisser prendre dans un sentiment de ce genre. C'est comme cela qu'agit la propagande. Si vous entendez répéter mille et mille fois que vous devez détruire des Musulmans, ou des Chrétiens, ou des Bouddhistes, ou des Allemands, vous êtes pris dans la poursuite de cette répétition et littéralement entraîné dans des actions qui en sont la conséquence. Or, au cours de ces causeries et de ces discussions, il y a eu des moments où nous avons discuté et senti très profondément, où nous avons perçu par nous-mêmes certains états de conscience. Et parce que nous avons atteint un point de grande compréhension et de grande profondeur, il y a eu un silence, la poursuite a cessé, il y a eu silence absolu. Mais ceci devient une hallucination s'il est dû à une auto-hypnose, c'est-à-dire, si, au cours de ces discussions ou causeries, vous n'avez pas fait, vous-même directement, cette expérience. Alors ce silence, cet extraordinaire état d'être devient une évasion devant les orages et les conflits quotidiens de l'existence. Il y a toujours le danger d'être influencé par un autre, en bien comme en mal. Le fait que vous ayez été influencé indique que vous pouvez l'être et par conséquent la question n'est pas de savoir si vous devez ou non être influencé en bien, mais si vous devez être influencé de quelque façon que ce soit. Si vous pouvez être influencé en bien, vous pouvez aussi l'être en mal. Nous avons vu de telles choses se produire un nombre

incalculable de fois et les mauvaises influences l'emportent plus souvent que les bonnes, ainsi que nous le montrent les guerres et les catastrophes qui ne cessent d'avoir lieu dans le monde.

Le problème n'est pas de savoir si vous devriez entrer dans cette pensée, dans ce silence, dans cet état d'être supérieur, mais de voir si vous y êtes arrivé par la compréhension ou par une persuasion ou par votre propre expérience. Cela n'a de valeur que si vous y êtes arrivé par votre propre compréhension complète, pas seulement intellectuelle et verbale. En réalité la compréhension intellectuelle, partielle, n'existe pas, elle ne peut être que totale. Lorsqu'on parvient à cette immobilité par la compréhension, par la lucidité, elle provoque une cessation des conflits et à travers cette compréhension il y a un silence et dans ce silence, dans cette solitude, dans cet esseulement, est la réalité. Ce n'est pas que vous ayez peur d'entrer, vous ne le pouvez pas. Le réel doit venir à vous. Ce vers quoi vous iriez ne pourrait être que le connu. Ce qui vient à vous, c'est l'inconnu, donc le réel. Mais si vous prétendez aller vers lui, vous avez déjà formulé ce qu'il est, et, par conséquent, ce vers quoi vous allez est le connu, et ce n'est donc pas le réel. Ainsi, le réel doit venir à vous. Tout ce qui est grand, comme l'amour, doit venir à vous. Si vous poursuivez l'amour, il ne viendra jamais. Mais si vous êtes ouverts et silencieux, si vous ne demandez rien, il viendra.

La question de l'influence est très importante, parce que nous voulons tous être influencés. Nous voulons tous être encouragés, car, par nous-mêmes, nous sommes incertains et confus, et c'est là que réside le danger de s'adresser

à un autre pour se clarifier, pour comprendre. La clarification et la compréhension ne peuvent pas vous être données par un autre quel qu'il puisse être. Elles ne viennent que lorsque l'esprit est seul, libre et non distrait par l'effort. Lorsqu'une chose vous intéresse profondément vous y mettez tout votre être, vous n'êtes pas distrait. Dans ce don de vous-mêmes en vue de connaître le vrai, est cette quiétude, ce merveilleux vide créateur, cet absolu silence non forcé et non invité. Et dans ce silence, le réel est engendré.

QUESTION. — *Vous avez dit que l'esprit en servitude est vagabond, agité, désordonné. Voulez-vous expliquer ce que vous voulez dire?*

KRISHNAMURTI. — Pour comprendre cette question il nous faut considérer tout le problème de la méditation et j'espère que vous arriverez à suivre cette question et toutes ses implications. Je ne sais si vous avez remarqué qu'un esprit en servitude, emprisonné dans une idée ou un problème, est toujours agité parce qu'il ne cesse de chercher une réponse à ce problème. A cause de cela, il est vagabond. Un esprit emprisonné ne cesse de vouloir se libérer et par conséquent n'a pas de repos. Mais s'il met en question la prison elle-même, l'esclavage lui-même, il est tranquille, car alors il poursuit la vérité en ce qui concerne cet emprisonnement et ne vagabonde pas en dehors du problème. L'emprisonnement est le problème lui-même. Dès que vous êtes conscient d'une entrave, qu'arrive-t-il? Vous voulez vous en libérer. Vous voulez la comprendre. Vous faites un effort dans ce but. Cela implique une agitation, un désordre, un vagabondage. Or, si le centre d'intérêt

n'est pas la solution du problème, mais le problème lui-même, qui contient sa réponse, l'esprit devient libre, il se concentre. Parce qu'il ne cherche plus une solution, il comprend le problème lui-même. L'esprit devient extrêmement efficace, clair, capable de suivre avec vivacité chacun de ses propres mouvements.

Méditer, c'est comprendre le problème lui-même, lequel contient sa propre réponse. La méditation n'est pas une simple répétition de mots, de mantrams, de japams. Elle ne consiste pas à s'asseoir en face d'un tableau, d'une image. Ainsi que je l'ai expliqué, elle n'est ni une prière, ni une concentration. Méditer c'est, pour la pensée, se libérer du temps, car dans la durée l'intemporel ne peut jamais être appréhendé. Et comme l'esprit est le produit du temps, la pensée doit cesser pour que le réel soit. Tout le processus de la méditation conduit la pensée à sa fin. Il est très important de comprendre cela. La pensée est le produit du temps, de l'expérience d'hier; elle est prise dans le filet du temps; or ce qui est de la durée ne peut jamais appréhender ce qui est intemporel, éternel; donc la pensée doit finir.

Notre problème consiste à comprendre que l'esprit engendre continuellement la durée, qu'il est le produit de la durée, et que, par conséquent, quoi qu'il produise ou fabrique, quelles que soient ses formules, tout cela appartient au temps, soit qu'il crée le Paramatman ou le Brahman, ou une idée, ou une machine. Comme la pensée est fondée sur le passé qui est le temps, elle ne peut pas comprendre l'intemporel de sorte que la méditation est un processus qui consiste à libérer du temps la pensée, ce qui signifie que la pensée doit parvenir à une fin. Avez-vous jamais

fait cette expérience? N'avez-vous pas constaté qu'il est extrêmement difficile pour la pensée de parvenir à une fin, parce que aussitôt qu'une pensée surgit, une autre la poursuit, de sorte que la pensée n'est jamais complète? La méditation consiste à suivre une pensée jusqu'à sa fin, parce que ce qui finit connaît le renouveau tandis que ce qui continue appartient à la durée, et en cela il n'y a pas de renouveau.

Comment peut-on arriver à compléter une pensée? C'est cela le problème, car ce qui est complet n'a pas de continuité. Ce qui est complet a une fin, par conséquent un renouveau. Ainsi comment la pensée peut-elle parvenir à une fin? Elle ne peut y parvenir que lorsque le penseur se comprend lui-même. Le penseur et la pensée ne sont pas deux processus séparés. Le penseur est la pensée, et il se sépare de sa pensée en vue de se protéger, de se construire une continuité, une permanence, et, dès lors, le penseur ne cesse de produire une pensée en transformation, en changement, qui le satisfait. Ainsi, il vous faut comprendre le penseur, ce qui implique que le penseur n'est pas séparé de la pensée. Retirez les pensées, où est le penseur? Retirez les qualités, où est le moi? Retirez à un homme ses possessions, ses qualités, où est-il? Il est non existant. Lorsque le processus de pensée est éliminé, il n'y a plus de penseur, ce qui signifie qu'il nous faut compléter chaque pensée qui surgit, qu'elle soit bonne ou mauvaise. Et compléter chaque pensée jusqu'à sa fin est extrêmement ardu, parce que cela implique un ralentissement du fonctionnement de l'esprit. De même qu'un moteur rapide ne peut être compris que si on ralentit son mouvement, l'esprit qui veut se comprendre doit se ralentir. Et c'est une tâche très

ardue que de faire fonctionner son esprit lentement, de façon à pouvoir suivre chaque pensée. Mais la plupart de nos esprits ne sont pas en mouvement, ils ne sont que vagabonds, éparpillés, décousus, désordonnés, confus. Pour mettre de l'ordre dans cette confusion et dans ce vagabondage, il vous faudra suivre chaque pensée jusqu'au bout. A cette fin, essayez d'écrire vos pensées et vous verrez de quoi il s'agit. Faites-en l'expérience. Ecrivez chaque pensée qui se présente, ne serait-ce que pendant deux minutes. De même que dans un film les mouvements rapides ne peuvent être suivis qu'au ralenti, l'esprit qui est trop rapide (et je ne devrais pas dire cela, car la plupart de nos esprits sont au contraire décousus, errants et vagabonds) ne peut être compris qu'en le mettant au ralenti, et cela ne peut se faire qu'en poursuivant chaque pensée au fur et à mesure qu'elle vient. Pendant que vous m'écoutez, votre esprit ne vagabonde plus. Vous suivez mes pensées, car je suis concentré sur ce que je dis; comme il ne s'agit pas d'assertions verbales ou intellectuelles mais d'une expérience réelle, vous suivez réellement, ce qui démontre qu'il vous est possible de ralentir votre esprit et de suivre chaque pensée jusqu'au bout. Mais puisque vous ne pouvez pas être avec moi tout le temps, je propose que vous écriviez chacune de vos pensées, que vous fassiez cette expérience, et vous verrez alors quelle chose extraordinaire peut avoir lieu. Vos condamnations, vos identifications, vos préjugés, etc., se révéleront à une conscience qui s'est vidée et qui est devenue apte au silence complet. Une conscience qui est remplie de toutes sortes de mémoires, de traditions, de préjugés raciaux, d'exigences nationales ne peut jamais être immobile, et vous verrez qu'en ce pro-

cessus, au cours duquel la pensée se délivre du temps, il n'est pas possible de se complaire dans certaines activités.

L'autre jour un homme est venu me voir; il voulait trouver la paix, ainsi qu'il l'appelait, la paix de l'esprit; il voulait trouver Dieu et me déclarait aussi qu'il était un spéculateur. Nous voulons tous la paix de l'esprit, le bonheur, l'amour, la tranquillité et pourtant nous sommes pris dans des activités qui ne sont pas ordonnées, qui ne sont pas pacifiques. Nous sommes pris dans un cercle vicieux, dans des professions aussi destructrices que celles des hommes de loi, des soldats, des policiers, etc. Mais la compréhension du processus de notre esprit suffit à créer une crise dans notre vie quotidienne. Il n'est pas nécessaire d'inviter la crise, la compréhension la créera et si on la laisse se développer, il se produit ensuite un calme semblable à celui de l'étang lorsque cesse la tempête. Les problèmes auto-engendrés arrivent ainsi à une fin et un silence se produit, qui n'est le résultat ni d'une persuasion, ni d'une contrainte, un silence libre de tous les problèmes et dans lequel l'ineffable surgit.

QUESTION. — *La croyance en la réincarnation n'explique-t-elle pas les inégalités sociales?*

KRISHNAMURTI. — Quelle façon brutale de résoudre un problème!... Mais pensez-vous l'avoir résolu? Votre croyance en la réincarnation l'a-t-elle résolu? Votre croyance a-t-elle soulagé ceux qui souffrent? Vous n'avez fait qu'éloigner de vous la souffrance, d'une façon qui vous convient; mais l'inégalité demeure. Et l'inégalité peut-elle être expliquée par une croyance? Par une théorie de gauche ou de droite? Par une théorie économique ou

spirituelle? Lorsque vous croyez en une certaine forme de socialisme, qu'il soit d'extrême gauche ou de la gauche modifiée, est-ce que l'inégalité cesse à cause de la théorie? Parce que vous croyez en la réincarnation, c'est-à-dire à une croissance progressive qui vous met un peu plus haut qu'un autre individu, du fait que vous êtes économiquement et socialement dans de meilleures conditions que lui, cette théorie vous réconforte. Vous croyez que, ayant travaillé et souffert dans le passé, vous avez maintenant droit à quelque chose, à un compte en banque spirituel. Vous vous sentez, par conséquent, un peu supérieur aux pauvres diables qui se trouvent un peu au-dessous de vous, jusqu'au jour où ce sont eux qui monteront. Mais il y aura toujours quelqu'un au-dessus et quelqu'un au-dessous. Cette façon de considérer la vie est vraiment extraordinaire. N'est-ce pas la façon la plus brutale et la plus insensible de l'expliquer? Vous voulez des explications et les explications semblent vous satisfaire, qu'elles soient politiques ou religieuses. Mais ne voyez-vous pas que la réincarnation, ou la croyance en la réincarnation, n'est d'aucun secours pour résoudre aucune de ces difficultés? Ce n'est qu'une temporisation. Les faits sont l'inégalité : les intouchables, les brahmanes et les non-brahmanes, le mauvais commissaire et le pauvre diable qui travaille pour le commissaire. Le fait demeure qu'il y a des divisions. Et aucune explication quelque belle, insensible, scientifique qu'elle soit, ne les éliminera.

Je regrette que quelques-uns d'entre vous paraissent s'ennuyer, mais je veux aller au fond de cette question. Comment pouvons-nous supprimer l'inégalité? L'inégalité peut-elle être balayée par un système économique, social

ou religieux? Un système, qu'il soit de la gauche ou de la droite, qu'il soit scientifique ou religieux, peut-il éliminer le fait réel que les hommes aiment à se séparer en supérieurs et inférieurs? Des révolutions ont eu lieu; mais elles n'ont pas réalisé l'égalité, bien qu'à leur début elles l'aient proclamée. Lorsqu'elles ont été accomplies, lorsque l'excitation est tombée, l'inégalité a subsisté, celle du dirigeant, du dictateur, du tyran et le reste. Aucun gouvernement, aucune théorie ne peuvent supprimer cela. Compter sur une théorie ou sur une croyance est le fait des personnes les plus stupides et les plus insensibles. On s'appuie sur une croyance ou sur un système lorsqu'on a le cœur sec et qu'on n'a pas d'amour. Mais lorsqu'on aime, il n'y a pas égalité ou inégalité, il n'y a ni la prostituée ni l'homme drapé dans son équité. Pour ce dernier, la division existe.

Une croyance n'est pas une solution, un système n'est pas un moyen vers l'égalité. On peut égaliser économiquement, mais même cette égalisation-là perd de son importance, tant que subsistent les inégalités psychologiques. Celles-ci ne peuvent pas être supprimées par des systèmes économiques. La seule solution, la vraie, la durable est l'amour, l'affection, la bienveillance, la charité, la compassion. Mais l'amour est extrêmement difficile pour celui qui est pris dans des activités inhumaines, dans la concurrence, dans la violence. Etant retenu par tout ce qui lui est agréable, par toutes ses acquisitions, il lui faut trouver une explication. La réincarnation le satisfait, car il peut ainsi continuer à se comporter d'une façon hideuse et monstrueuse et pourtant avoir le sentiment de son équité.

Messieurs, vos croyances ne peuvent pas remplacer l'amour. Parce que vous ne savez pas ce qu'est l'amour,

vous vous complaisez dans des théories et des pratiques, vous êtes à la recherche de systèmes économiques, sociaux ou religieux qui dissoudront cette monstrueuse inégalité. Lorsqu'on aime, il n'y a ni l'intellectuel, ni le pécheur, ni l'homme d'équité. Etre libre de la sorte est une chose merveilleuse. Seul l'amour peut donner cette liberté, non une croyance. L'amour n'est possible que lorsque tombent les croyances, lorsqu'on ne s'appuie sur aucun système, lorsqu'on devient humain, lorsqu'on n'est plus mécanisé. Combien peu nous aimons dans notre vie quotidienne! Vous n'aimez ni vos fils, ni vos filles, ni vos femmes, ni vos maris, et parce que vous ne les connaissez pas, vous ne vous connaissez pas vous-même. Plus nous nous connaissons nous-mêmes, mieux nous comprenons la signification de l'amour. L'amour est le facteur le plus extraordinaire de la vie parce qu'il résout tous nos problèmes. Cela n'est pas une simple assertion; essayez de laisser tomber votre agressivité, vos compétitions, vos poursuites, soyez simples et vous trouverez l'amour. L'homme simple ne se préoccupe pas de savoir qui est supérieur ou inférieur, qui est le maître ou le disciple, car il trouve la paix dans ce qu'il est lui-même, et la compréhension de « ce qui est » engendre l'amour et le bonheur.

QUESTION. — *J'ai fait le tour de beaucoup d'instructeurs et je voudrais que vous me disiez quel est le but de la vie.*

KRISHNAMURTI. — Cette poursuite des gourous est un phénomène très curieux. Vous savez combien les femmes, surtout, aiment à regarder les vitrines. Elles pas-

sent d'une vitrine à l'autre, pour voir de l'extérieur quelle serait la robe ou l'autre objet qu'elles achèteraient, si elles avaient de l'argent. De même, nombreux sont ceux qui se complaisent dans ce jeu particulier qui consiste à passer d'un gourou à un autre comme s'ils regardaient des vitrines. Qu'arrive-t-il à ces personnes? Qu'arrive-t-il, messieurs, lorsque vous passez d'un gourou à un autre, d'un instructeur à un autre? Vous devenez émotionnellement excités, tendus, et à force d'être soumise à cette tension artificielle, l'émotion perd son élasticité. Alors, qu'arrive-t-il? Stimulés d'abord par l'un, puis par l'autre, vous perdez toute sensibilité. L'élasticité, la souplesse disparaissent. Pourquoi allez-vous d'un gourou à l'autre, d'un instructeur à l'autre? Evidemment pour trouver une protection. Mais où êtes-vous assuré de trouver cette protection? Chez celui qui vous gratifie. Le maître qui vous protège est une satisfaction que vous vous accordez à vous-même. S'il vous dit de tout abandonner, de devenir simple, bienveillant, d'aimer, vous n'irez pas à lui. Mais s'il vous dit de méditer, de vous prosterner à ses pieds, vous le suivrez parce que c'est un jeu puéril. Si sa présence vous réconforte, vous allez à lui parce que cela encore est très facile. Mais s'il vous demande quelque chose qui est au delà de vos misérables réconforts, de votre sécurité, vous allez chercher un autre instructeur. Cette poursuite des gourous abêtit l'esprit et affaiblit l'émotion. La force et la vitalité originelles s'y épuisent. Qu'est-il arrivé à vous tous qui avez suivi des gourous? Vous avez perdu cette extraordinaire sensibilité, cette rapidité de la pensée, cette profondeur de l'émotion. N'est-ce pas évident? C'est cela la vérité.

Cela, c'est une partie de la question. L'autre concerne

le but de la vie. La personne qui me pose cette question a, apparemment, entendu dire par différents instructeurs ce qu'est le but de la vie et maintenant elle veut ajouter mon point de vue à sa collection afin de voir lequel est le meilleur et lequel lui convient le mieux. Messieurs, tout cela est si puéril, si peu mûri! Je connais la personne qui a posé cette question. C'est un homme marié qui occupe une situation de responsabilité. Voyez la tragédie! Il veut qu'on lui dise quel est le but de la vie. Il veut faire une collection des buts qu'on lui propose et en choisir un. Messieurs, cela est tragique, cela n'est pas risible, cela montre l'état d'esprit de la majorité d'entre nous. Nous sommes mûrs lorsqu'il s'agit de nos bureaux, de l'éducation de nos enfants, de la façon de gagner de l'argent. Mais dans nos pensées et dans notre vie nous ne sommes pas mûrs, nous ne savons pas ce que c'est qu'aimer.

Ainsi, vous voulez savoir quel est le but de la vie? Comment allez-vous le savoir? Dois-je vous le dire, ou ne devez-vous pas le trouver par vous-mêmes? Aller à votre bureau jour après jour, mois après mois, poursuivre l'argent, aspirer à des situations, au pouvoir, exercer votre ambition, est-ce cela le but de la vie? Le but de la vie est-il d'adorer des images sculptées? De pratiquer des rituels qui n'ont pas de sens? De se complaire et se draper dans une équité vide? Si le but de la vie n'est rien de tout cela, qu'est-il? Pour trouver le but de la vie, ne devez-vous pas aller au delà de tout cela? Alors, vous trouverez ce que c'est. Alors, vous n'aurez pas besoin d'aller à la recherche du but de la vie. L'homme qui est dans la douleur, je vous l'assure, ne cherche pas le but de la vie. Mais nous ne souffrons pas, ou plutôt nous souffrons mais

fuyons nos souffrances, et par conséquent nous ne les comprenons pas.

Une question de cet ordre indique l'inefficacité extraordinaire du penseur qui la pose. Mais parce qu'il me la pose, il devrait pouvoir, à travers ma réponse, trouver par lui-même quel est le but de la vie. Voyez-vous autour de vous la confusion, la misère et tout ce qui en résulte? Comment pouvez-vous aller chez un autre pour voir cela? Si l'on veut voir ce qui résulte de toute cette confusion, on doit comprendre celui-là même qui est dans la confusion, l'homme qui a engendré cette confusion, c'est-à-dire vous-même. Ce chaos est le résultat de votre pensée, de vos émotions, et pour comprendre cette confusion, cette misère, il vous faut vous comprendre vous-même. Au fur et à mesure que l'on s'approfondit dans la compréhension de soi-même, on découvre le sens de la vie. Se tenir simplement sur le bord de la confusion et se demander quel est le sens de la vie, messieurs, c'est agir comme l'homme qui a perdu le chant de son cœur. Il ne cesse d'aller à la recherche de quelqu'un qui possède ce chant. La voix des autres le séduit et il est toujours à la recherche d'un meilleur chanteur, parce que, en son cœur, il n'y a pas de chant. Il ne peut y avoir de chant dans son cœur que s'il met tout de côté et cesse de suivre un maître. Il arrive un temps où l'on devient conscient de ses propres désirs, où l'on ne s'en évade plus, où on les comprend. Cela exige une attention extrêmement sérieuse, et celui qui est tout à fait sincère a déjà commencé à comprendre. En lui, il y a de l'espoir. Il y a de l'espoir non en des exploits, non en des gourous, mais seulement en vous-mêmes.

7 décembre 1947.

IX

Il est toujours difficile de se comprendre mutuellement, parce que l'expression verbale et la compréhension sont à des niveaux différents. Nous « écoutons » des mots, mais la compréhension ne se produit que lorsque nous « entendons » à l'intérieur de nous-mêmes ce qui a été dit. Il y a une différence entre écouter et entendre. Ceux d'entre nous qui sont habitués à écouter ne comprennent presque jamais, parce que leur compréhension est simplement verbale, elle est à un niveau verbal; mais entendre, je crois, est différent. Entendre est plus subjectif, non pas opposition à quelque chose d'objectif, mais en soi. Ce qui a lieu, en fait, c'est que vous entendez ce qui se produit en vous-mêmes, plutôt que vous n'écoutez ce que quelqu'un dit de l'extérieur. Donc, ainsi que je l'ai proposé au cours de toutes ces causeries, le fait d'écouter simplement des mots serait une perte de temps si vous n'entendiez pas à l'intérieur de vous-mêmes la signification de mes mots. Cela reviendrait à recueillir quelque chose de l'extérieur plutôt qu'à entendre votre propre processus de penser et de sentir.

Ainsi que je vous l'ai souvent dit, il ne peut exister de communication entre êtres humains qu'au même niveau et en même temps. Si l'on ne fait qu'écouter les mots de quelqu'un au lieu de saisir leurs différentes significations,

ils deviennent une barrière. Ainsi, il n'y aura de communication entre vous et moi que si nous y mettons une souplesse de l'esprit et du cœur qui est amour, qui est affection. Lorsque deux personnes s'aiment, lorsqu'elles ne sont à la recherche d'aucune satisfaction, lorsqu'elles aiment vraiment, il y a communication instantanée, au même niveau et en même temps. La base de l'amour est une compréhension instantanée. Il me semble qu'on ne se comprend réellement qu'au cours d'une telle communion. C'est cela que nous voulons établir entre vous et moi. Vous n'êtes pas en train d'écouter une conférence. En vérité, je ne vous adresse pas de discours. Je ne fais que penser tout haut devant vous, de sorte que je n'enseigne rien et que vous n'êtes pas mes élèves. Nous penserons tout haut ensemble, si vous le voulez bien, de façon à pouvoir comprendre l'extraordinaire sens de la vie et de la souffrance. Je ne fais donc pas un discours et vous n'êtes pas là pour m'écouter, mais nous cherchons ensemble à découvrir le vrai, ce qui nécessite une compréhension différente de celle qui consiste à simplement écouter des mots. Il nous faut laisser tomber certaines barrières verbales et être, en une certaine mesure, libres de nos préjugés habituels et quotidiens, parce que nous devons les dépasser. Si nous le pouvons — du moins temporairement — mettons de côté nos écrans, nos préjugés, nos références, nos exigences, nos sentiments, en vue du plaisir que nous pourrons éprouver à entendre des choses que nous aimons vraiment et que nous voulons découvrir. Alors peut-être serons-nous capables d'aller au delà du niveau verbal et, en conséquence, d'introduire la compréhension dans notre vie quotidienne et dans nos actions. Si nous ne faisons pas

cela, je ne vois pas à quoi servirait le fait d'écouter une causerie, quelle qu'elle soit. Si l'on n'intègre pas la pensée, le sentiment et l'action, on cesse d'être intelligent. On ne fait que vivre dans des compartiments. Et une vie compartimentée est en réalité destructrice. C'est cela qui s'est toujours produit dans le monde, et, à notre époque, nous avons développé l'intellect d'une façon si anormale que nous avons perdu tout sens de proportion et toute sensibilité.

Comme j'ai pris des sujets différents à chaque causerie, je voudrais ce soir, brièvement et simplement, soulever le problème de la souffrance. Le bonheur n'est pas la négation de la douleur, mais la compréhension de la douleur. Beaucoup d'entre nous pensent que la souffrance nous rendra intelligents. C'est du moins ce qu'on nous dit : que par la souffrance on éveille la compréhension et l'intelligence, que par la souffrance on acquiert la compréhension. Mais si vous examinez la question de plus près, vous voyez que la souffrance, la douleur, les conflits émoussent ce qui est, et que considérer la douleur comme un moyen d'acquérir la connaissance ou l'intelligence est une erreur. C'est pourtant ainsi que nous avons été habitués à penser. Mais la souffrance engendre-t-elle la compréhension? Pour répondre à cette question, il nous faut examiner ce qui se produit en nous lorsque nous souffrons. Qu'appelons-nous douleur? C'est un trouble, un dérangement psychologique intérieur, n'est-ce pas? Je ne m'occupe pas, pour le moment, des douleurs extérieures, des maladies, etc..., mais de la douleur intérieure, des souffrances psychologiques, comme celles qui se produisent à la mort d'une personne qu'on aime, ou lorsqu'on se sent frustré, ou lorsque l'existence n'a plus de sens, ou lorsque

le futur devient suprêmement important, ou lorsqu'on se tourne vers le passé, le trouvant plus beau et plus heureux que le présent, etc... Ces souffrances impliquent une contradiction, une privation dans le présent, une angoisse, un sens de responsabilité; un vide complet dans les rapports humains, qui cessent d'avoir un sens autre que purement physique, une vacuité impossible à combler.

Il me semble que pour comprendre la souffrance, il ne faut rien accepter pour vrai, mais examiner soigneusement ce qui a réellement lieu en nous lorsque nous souffrons, et notre réponse naturelle et instinctive à la souffrance. Généralement, cette réponse consiste à nous enfuir, à nous évader dans des explications, des croyances, des théories, des prêtres, des images. Et nous connaissons les différents systèmes d'évasion : la radio, le journal, le cinéma, les drogues, les gourous. Nous essayons de tout pour nous évader de cette constante douleur. Même la recherche de la cause de la souffrance est une évasion. Si nous nous examinons avec un peu de soin, nous voyons très bien la cause de la souffrance. Nous n'avons guère besoin de dépenser des heures et des journées ni d'aller chez un gourou pour la trouver; nous la connaissons. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire qu'on me dise où elle est. Elle est évidente, n'est-ce pas? Mais qu'arrive-t-il lorsque nous allons à sa recherche? En réalité, nous nous évadons intellectuellement dans la cause ou dans la recherche de la cause. Ce qui se produit en général, c'est que nous devenons très habiles dans nos évasions. Mais la souffrance continue. Et cultiver l'intelligence des évasions est ce que nous appelons une façon de vivre intelligente. En d'autres termes, nous « progressons » (c'est du moins le mot que

nous employons) en changeant les objets de nos évasions. Mais la souffrance, d'une façon ou d'une autre, continue.

Comment devons-nous comprendre la souffrance? Chercher sa cause est absurde, car, manifestement, nous la connaissons. Nous connaissons notre stupide existence quotidienne, nos préjugés, nos avidités, nos mesquineries, notre désir de nous prolonger. Mais pour vous, savoir tout cela n'est que du domaine de l'information; cela ne joue aucun rôle dans vos vies. Mais lorsque nous commençons vraiment à comprendre ce qu'est la souffrance, nous n'avons pas besoin de nous en évader. Plus elle nous est familière, mieux nous la connaissons. Plus nous l'invitons, mieux elle nous livre son parfum et sa signification. Parlez-lui, dormez avec elle. Mais dès que vous la fuyez, que ce soit par l'intellect ou par la superstition, la science ou des aventures sentimentales, la souffrance continue.

La souffrance doit être comprise et non dominée : toute domination doit être reconquise en permanence. Et elle ne peut être comprise que par la connaissance de soi. Il s'agit de penser d'une façon correcte, ce qui veut dire qu'il ne faut ni condamner la souffrance, ni s'identifier à elle, car ce que l'on condamne, on l'écarte, et ce à quoi on s'identifie, on l'accepte. Pour comprendre la souffrance, il faut vivre avec elle, la prendre telle qu'elle est. On ne nie pas la beauté, on la constate. Si l'on nie la souffrance, on nie aussi la beauté, le bonheur. Le bonheur n'est pas plus l'opposé de la souffrance que la beauté n'est la négation de la laideur. Niez l'une, et vous niez l'autre aussi. Seule une pensée juste, résultant de la lucidité dans nos actions quotidiennes, peut dissoudre la cause qui engendre la douleur et la souffrance.

QUESTION. — *Je vous ai entendu, dimanche dernier, parler de la dualité et de la douleur qu'elle comporte. Mais vous n'avez pas expliqué comment il faut s'y prendre pour vaincre les opposés. Voulez-vous reprendre la question?*

KRISHNAMURTI. — Reprenons avec soin cette question. Tâchons de découvrir son immense signification. Nous connaissons le conflit des opposés. Nous sommes pris dans ce tunnel de douleur où nous essayons toujours de dominer un des termes de la dualité et de devenir l'autre. Telle est notre existence. Je suis ceci et veux devenir cela. Je ne suis pas ceci et voudrais être comme cela. Telle est la lutte constante de chacun, de l'employé de banque, du directeur, du chercheur de vérité. Notre lutte quotidienne dans la vie est basée sur une constante bataille qui consiste à devenir, à transformer ceci en cela. Je n'ai pas besoin de décrire en détail ce conflit, cette douleur des opposés.

Or, l'opposé existe-t-il? Nous savons que ce qui existe n'est que l'actuel. Mais l'opposé n'est que la réponse négative à ce qui est. Il n'y a pas d'existence en dehors de ce qui est. Prenons un exemple : je suis arrogant. Voilà le fait. La réponse négative à cela est l'humilité. Or, j'accepte l'humilité comme opposé de l'arrogance parce que l'on m'a dit que l'arrogance est mauvaise, ou parce que j'ai constaté qu'elle est douloureuse, ou parce que, religieusement, moralement, éthiquement, elle est tabou. Ainsi, je veux m'en débarrasser. Elle ne représente pour moi aucun avantage; alors, je voudrais devenir humble, ce qui est l'opposé. En fait, ce qui se produit, c'est que je suis arrogant et que je voudrais devenir humble. Mais l'humilité est une idée, elle n'est pas un fait. L'actuel,

c'est l'arrogance; l'autre n'est pas. Mais je voudrais devenir l'autre; alors, devenir ce que je ne suis pas crée l'opposé. Mais l'opposé est non existant. Ce n'est qu'un idéal que je voudrais réaliser. Il me semble donc que c'est une complète perte de temps de méditer ou d'essayer, d'une façon ou d'une autre, de devenir l'opposé de ce qui est. L'amour n'est pas l'opposé de la haine. S'il l'était, ce ne serait pas l'amour, car, après tout, un opposé contient en lui le germe de son propre opposé. L'humilité étant le produit de l'arrogance, en possède le germe. Mais si je comprends toute la signification de l'arrogance, et que ce qui existe c'est l'arrogance, je n'ai pas besoin d'entrer dans la bataille qui consiste à vouloir devenir quelque chose.

Pour m'exprimer autrement, le présent est le résultat du passé et, quel qu'il soit, doit créer le futur, qui est son opposé, mais toujours pris dans le filet du temps. Donc, si je parviens à comprendre toute la signification du présent, je le vois comme le passage du passé au futur. Mais tant que ma pensée est prise dans le conflit des opposés, je ne peux pas comprendre ce qui est. Si je veux comprendre ce qui est, je dois lui accorder toute mon attention, tout mon être, et ne pas être distrait par des opposés. L'opposé n'est qu'un idéal. Il est cela qui n'est pas, cela que je voudrais devenir; donc, il est non existant, il n'est que le souhait négatif de ce qui est.

Tel est le premier point. Le second est : pourquoi donnons-nous un nom à un sentiment? Pourquoi nommons-nous une réaction, colère, jalousie, envie, haine, etc...? Est-ce en vue de les comprendre, ou afin de pouvoir les reconnaître? Un sentiment est-il indépendant du terme dont on le désigne, ou le comprend-on grâce à ce terme?

Si on le comprend à travers ce terme, à travers le mot, à travers le nom, c'est le nom qui devient important et non le sentiment. Serait-il possible de ne pas du tout donner de nom à un sentiment? Serait-il possible de ne le désigner par aucun terme? Lorsqu'on le désigne, qu'arrive-t-il? On inclut alors le sentiment vivant dans un cadre de référence et, par là, on absorbe dans la durée ce sentiment vivant, ce qui renforce la mémoire, qui est le moi. Et qu'arrive-t-il si l'on ne nomme pas un sentiment? Si on ne lui applique pas de nom? Si l'on ne désigne pas ce sentiment, cette réaction, cette réponse, que lui arrive-t-il? Ne parviendra-t-il pas à sa fin? Essayez cela et vous verrez ce qui peut arriver. Un sentiment se lève en vous, ou une réaction, une réponse à une provocation, et, instinctivement, vous les nommez, vous leur donnez un nom; et alors, que faites-vous? La réponse vivante est mise dans un cadre de références passées qui ne fait que renforcer la mémoire et, de ce fait, donne une continuité au moi. Mais si vous ne lui appliquez pas un nom, qu'arrive-t-il? Cherchez à faire cette expérience, et vous verrez la réaction. Le sentiment se disperse bientôt. Faites cette expérience, essayez-la vous-mêmes.

Toute réponse à une provocation arrive à sa fin lorsque vous ne la nommez pas et lorsque vous ne la mettez pas dans un cadre de références. Nous venons d'apprendre qu'une réaction douloureuse peut être éliminée de cette façon. Ne la nommez pas, et elle s'évanouira. Mais ferez-vous la même chose pour des sentiments agréables? Cela revient à dire que si vous éprouvez un plaisir et que vous ne le nommez pas, il se dissipe aussi, n'est-ce pas? C'est cela qui se produira si vous avez fait l'expérience de ce

dont je vous ai parlé au cours de ces matinées. Ainsi, les réactions agréables et les réactions pénibles disparaissent lorsque nous ne leur donnons pas de nom, lorsqu'elles ne sont pas absorbées dans les cadres de nos références. Si vous faites cette expérience, vous verrez que c'est un fait.

Mais est-ce que l'amour aussi est une réponse, une réaction à ne pas nommer et à laisser se disperser? Il s'évanouira s'il est l'opposé de la haine, car il ne sera alors qu'une réponse à une provocation. Mais il est certain que l'amour n'est pas une réponse à une provocation; c'est un état d'être. L'amour est sa propre éternité, bien que pour la plupart d'entre nous il possède un opposé : je suis brutal et dois cultiver la bienveillance, je dois devenir charitable, je dois devenir généreux. Le devenir crée l'opposé, soit positivement, soit négativement. Mais vous ne pouvez pas essayer de cultiver l'amour. Bien sûr, si vous essayez de cultiver la miséricorde, comme elle n'est alors qu'un opposé, elle cesse d'être miséricorde, car elle contient son propre opposé : la haine. L'amour ne peut être connu que lorsque le sens du devenir, qui crée les opposés, cesse.

Le problème de la dualité, dont vos livres sacrés disent qu'il faut le transcender, et que vous avez essayé en vain de transcender au cours de votre vie, me semble fallacieux. Dans la compréhension de ce qu'est l'opposé, la dualité cesse d'exister. L'opposé n'existe que lorsqu'on essaie d'éviter ce qui est, en vue de devenir quelque chose qui n'est pas. Il faut comprendre ce qui est avec tout ce que cela implique, non seulement à un niveau particulier, mais à travers toutes les couches de notre conscience. Ainsi, en reprenant l'exemple de tout à l'heure, il ne s'agit pas

de comprendre seulement la mesquine arrogance officielle d'une bureaucratie, mais l'arrogance totale que comporte toute réalisation personnelle. Comprenez ce sentiment dans toute sa signification et dans toute son étendue, sans le nommer, et vous le verrez fondre et disparaître. Ne cherchez pas à le remplacer par de l'amabilité, qui, n'étant que son contraire, est toujours de l'arrogance. L'amour n'étant pas l'opposé de la haine, vous ne pouvez pas l'aborder en cultivant le devenir. Le processus du devenir doit entièrement cesser avant que puisse exister l'amour.

QUESTION. — *Gandhi a dit, dans un récent article, que la religion et le nationalisme sont tous deux également chers à l'homme et que l'un ne peut pas être écarté en faveur de l'autre. Qu'avez-vous à dire à ce sujet?*

KRISHNAMURTI. — Je me demande ce que vous avez à en dire aussi? Je me demande ce qu'est votre réponse à cela? Mettrez-vous en doute vos soi-disant leaders? Ne devez-vous pas critiquer, mettre en doute, enquêter afin de trouver la vérité, au lieu de vous borner à l'accepter? Oserez-vous critiquer? Si vous l'osez, vous perdrez votre situation, n'est-ce pas? En cette question est impliquée l'acceptation de l'autorité. Quelqu'un affirme et vous acceptez. Dans l'acceptation est un aveuglement et un manque total de pensée. Peu importe qui parle. Si vous avez perdu la faculté critique d'enquêter, de chercher, vous ne découvrirez jamais ce qu'est la Vérité, et c'est cela la tragédie des leaders politiques ou religieux. Vous les créez, et ainsi il y a exploitation mutuelle. Aux Indes comme ailleurs, il est extraordinaire d'observer la façon dont sur-

gissent les leaders, les tyrans, au nom de la religion ou au nom de la politique, et plus ils ont de pouvoir, plus ils deviennent néfastes.

Un des points que nous devons tenir présents à l'esprit est de ne pas accepter, mais de chercher à voir où est la vérité; et pour cela il faut avoir un cœur et un esprit ouverts et n'être guidé par aucun maître ni aucun politicien. Cependant, voyez-vous, cela veut dire qu'il vous faut penser par vous-mêmes, qu'il vous faut vous aventurer dans les océans inexplorés, et vous préférez que l'on vous dise ce que vous devez penser.

Je ne critique ici aucune personne en particulier. Je ne parle pas de tel ou tel, mais de l'idée d'autorité dans son ensemble. Messieurs, sous l'emprise de l'autorité, nous ne pouvons pas créer. Là où est l'autorité, la création cesse. Vous pouvez inventer des mécaniques, mais la création, en réalité, cesse, et je crois que c'est là une des malédictions de ce pays et des autres pays. Lorsque vous vous êtes donné à quelqu'un, que ce soit votre prêtre, ou un leader politique, ou l'homme qui dit être le Messie, ou une image de Dieu, vous cessez de sentir et de penser. En tant qu'être humain, vous êtes non existant, et il n'y a plus alors de solutions à notre problème, à notre catastrophe, à nos misères.

Or, on nous dit que la religion et le nationalisme sont tous deux chers à l'homme et que nous ne pouvons pas écarter l'un en faveur de l'autre. Essayons de voir quelle est donc la vérité, non pas dans un esprit d'opposition ou de défense, mais en essayant vraiment de voir la réalité de cette question, parce que ce qui nous libérera, ce qui

nous donnera le bonheur, ce sera la vérité, et non l'affirmation des uns ou des autres.

Qu'entendez-vous par religion? Cela n'est certainement pas le fait d'aller à l'église, d'aller dans un temple, d'adorer des images, de lire des livres sacrés, d'appartenir à une section ou à un corps religieux, quel qu'il soit. Cela, ce n'est évidemment pas la religion, n'est-ce pas? La religion n'est pas une croyance; elle implique la recherche de Dieu, de la Vérité; le nom importe peu, vous y mettrez celui que vous voudrez. S'il en est ainsi, les religions organisées sont une entrave, puisqu'elles façonnent la pensée et le sentiment par leurs croyances, par leurs images qu'élabore la main ou l'esprit, par leurs cérémonies rigides et tout ce qui s'ensuit. Ainsi, la religion est une recherche de la Réalité et non une pratique de rituels ou une lecture de livres sacrés. Cela veut dire que la religion, en tant que forme organisée de croyances, cesse d'être religion. Dans la recherche de la Vérité, l'approche doit être négative et non positive. L'action positive conduit toujours à une fin positive qui ne peut être que ce que nous connaissons. La Réalité est l'inconnaissable; on ne peut l'imaginer ni la mettre en mots. C'est l'inconnu. Par conséquent, toute approche positive de l'inconnu le rendra connu, donc ne sera pas la Vérité. La Vérité « est » lorsque le connu cesse d'être. L'Eternel « est » lorsque le temps cesse, lorsqu'il n'y a pas pensée, lorsque le temps arrive à sa fin. Ainsi, la religion n'est pas le positif, elle n'est pas dogmatique, affirmative, ni avide de convertir autrui, elle n'est pas l'adoration des images.

Et qu'est-ce que le nationalisme? N'est-ce pas le sentiment que l'on a d'appartenir à un groupe de personnes ou

à un pays? Lorsque vous vous dites brahmaniste, musulman, chrétien, que faites-vous? Cela ne vous donne-t-il pas un sentiment de bien-être, d'être unis à quelque chose que vous considérez comme plus grand que vous? Lorsque je dis que je suis Indien, j'ai le sens d'appartenir à tout un groupe de personnes, à une terre ancienne, avec toutes les vanités que cela implique, n'est-ce pas? J'appartiens à ma famille, et cela me donne un sens de continuité. Mes possessions, mes propriétés me donnent aussi un sens de continuité. Par le nationalisme je continue encore, je m'identifie avec ce que je considère comme étant la plus grande entité, avec tout le pays appelé Indes. En moi-même je suis vide, creux, pauvre, je ne suis rien; mais si je m'identifie avec quelque chose appelé Indes, avec cette idée, je me sens bien placé, j'éprouve du bonheur, et, croyant à cette idée, je peux être exploité et je peux aller égorger dans d'autres pays impunément. C'est cela qui se produit partout dans le monde; les Allemands se battent contre les Français, les brahmanistes contre les musulmans, etc..., tout cela au nom du nationalisme, au nom du pays, au nom de Dieu, de la Paix. Parce que j'aime être identifié à quelque chose que j'appelle Indes, qui, en réalité, est moi-même agrandi, si vous attaquez cela je suis prêt à vous tuer, parce que sans cela je n'existe pas. Donc, j'investis dans le nationalisme tous mes sentiments, toutes mes émotions; il prend la place de la religion, et c'est ce qui se produit maintenant. Les Dieux sont en train de disparaître et les Etats prennent leur place. Les uns comme les autres sont des idées, et par conséquent vous n'avez rien à perdre. Que vous échangiez les uns contre les autres, cela a très peu d'importance, parce que, en fait,

vous cherchez une continuité à travers un concept : Indes, Dieu, Allemagne, afin que vous, en tant qu'entité, puissiez continuer sous une forme, quelle qu'elle soit.

Le nationalisme, tout comme les religions organisées, a engendré des divisions entre l'homme et l'homme. Par le nationalisme, vous ne pouvez jamais trouver la fraternité humaine. Si vous êtes nationaliste et que vous essayez de vivre fraternellement, vous vivez dans le mensonge, parce qu'il est impossible de s'identifier à l'un et de rejeter le reste. Dès l'instant que vous vous identifiez soit à une croyance, soit à un pays, vous êtes le créateur de guerres. Vous pouvez parler de fraternité, mais vous vivez dans un état de frustration; donc, vous êtes une cause de guerre. Je ne vois pas de grande différence entre le nationalisme et les religions organisées. Les deux ont apporté la misère à l'homme, les deux ont créé des divisions, les deux ont propagé la destruction et les conflits, car, avec les croyances et le patriotisme, ils ont séparé l'homme de l'homme. Ne devez-vous pas aller au delà de ces mesquines images créées par l'esprit ou par la main pour trouver la Vérité? Pour la trouver, il faut cesser d'être nationaliste, quelqu'excitant et stimulant que cela puisse être, et cesser d'appartenir à une religion particulière. Le nationalisme et les religions organisées sont des inventions de l'esprit, du temps; or, pour comprendre l'intemporel, on doit être libre du temps. Cela est extrêmement difficile dans le monde moderne, car il est équipé pour la guerre totale, pour la guerre de destruction que les nationalismes et les religions organisées rendent inévitable. L'homme qui désire trouver la Vérité doit abandonner derrière lui ces deux idées, car la Vérité ne peut pas être trouvée dans une

image faite par la main ou par l'esprit. Elle est trouvée lorsque la pensée cesse. La cessation de la pensée est la cessation du temps. La Vérité ne peut être comprise que par la connaissance de soi, et non en suivant les assertions d'un leader, quel qu'il soit.

QUESTION. — *Vous avez parlé de l'exploitation comme d'un mal. N'exploitez-vous pas, vous aussi?*

KRISHNAMURTI. — Je suis heureux que vous ayez encore la capacité de critiquer. C'est ainsi que nous trouvons la Vérité, et non en nous abritant derrière des mots. Pourtant, la plupart d'entre vous ont érigé des murs de mots qui sont très difficiles à pénétrer. Je suis tout à fait prêt à m'exposer moi-même; je le ferai, et vous pourrez trouver cela très distrayant.

Qu'entendez-vous par exploitation? Je me demande si vous y avez vraiment pensé ou si vous n'avez fait que lire des livres à ce sujet, de façon à pouvoir répéter, à moi ou à vous-même, les affirmations de la gauche ou de la droite. Que veut dire exploitation? Est-ce que cela n'est pas se servir d'un autre pour son profit, soit socialement, soit psychologiquement? La société, telle qu'elle est établie maintenant, rend inévitable l'obligation de nous servir des autres.

La chemise, le kurtha que je porte sont le résultat de l'exploitation, et comment peut-on, dans une société construite de cette manière, cesser d'exploiter? Vous comprenez ce que je veux dire par exploitation; c'est se servir d'un autre pour son bénéfice personnel, pour son avantage personnel, pour sa réalisation personnelle. Tout ce que je peux faire, c'est me dire que j'aurai le minimum, et j'ai

décidé de ce que sera ce minimum. Il ne m'importe guère d'avoir beaucoup ou peu. Avoir beaucoup est encombrant, ainsi que vous le diront les gens qui ont beaucoup. La limitation des besoins ne peut se faire que lorsque ces besoins ne sont pas utilisés pour des fins psychologiques, c'est-à-dire lorsque l'on ne se sert pas des choses essentielles à la vie comme moyens psychologiques de satisfaction ou de gratification. L'utilisation des possessions comme moyens d'agrandissement de soi est ce que j'appelle l'exploitation. Mais l'exploitation cesse lorsque j'emploie ce qui est essentiel en tant que tel, et pas plus. J'espère que vous comprenez ce point.

L'exploitation commence lorsque le besoin devient avidité, lorsque les besoins deviennent des nécessités psychologiques. Les besoins, qui sont la nourriture, le vêtement et le logement, ont très peu de signification en dehors de leur fonction, qui est celle de nous nourrir, de nous vêtir et de nous abriter. L'exploitation cesse quand les besoins ne sont pas jetés dans le champ psychologique, quand on les laisse là où ils sont : nourriture, vêtements et abris. Et l'homme heureux ne s'en préoccupe pas parce qu'il a d'autres richesses, il a d'autres ressources. Pour l'homme qui n'a pas d'autres ressources, les valeurs sensorielles sont prédominantes, et cela crée une telle dévastation dans le monde! Donc, si vous me permettez d'être personnel, étant donné que je n'emploie pas les choses essentielles de la vie en vue d'un agrandissement psychologique, en fait je n'exploite pas. Vous pouvez m'appeler un exploiteur, mais dans mon cœur je sais que je ne le suis pas. Le problème de l'exploitation psychologique est beaucoup plus difficile. Psychologiquement, nous dépendons d'ob-

jets, de croyances, d'idées. Je veux dire que, psychologiquement, les rapports humains et les idées deviennent importants tant qu'ils remplissent notre vide psychologique. Etant intérieurement pauvres, insuffisants, paresseux, incertains, nous cherchons la sécurité dans des objets, dans des rapports humains, dans des idées. Cette recherche de sécurité est le commencement de la réelle exploitation. Nous connaissons le résultat de cette recherche psychologique de la sécurité dans des objets. Elle conduit à la guerre, à l'exploitation, à un chaos social, à la dégradation qui existe aux Indes et ailleurs à notre époque. Les objets sont devenus extrêmement importants pour vous, parce qu'ils remplissent votre vide psychologique. Vous êtes ces objets. Retirez-les, et où serez-vous? Donc, il vous faut avoir un compte en banque; c'est votre compte en banque, vous *êtes* le propriétaire. Et dans les rapports humains également, qu'arrive-t-il? Etant psychologiquement vides, vous dépendez de votre mari, de votre femme, de vos amis; donc, cette dépendance devient très importante et il y a jalousie, peur, sens de possession et tout le tracas qui vient de ce que l'on essaie de surmonter le sens de possession. De même, vous êtes intérieurement vides. Les idées et les croyances deviennent alors extrêmement importantes, le leader, le messager, le sauveur deviennent importants.

L'exploitation commence profondément, essentiellement lorsque nous, l'individu, la société, avons ce douloureux vide psychologique dont nous sommes parfois conscients, mais qui, en général, est très soigneusement recouvert. L'exploitation psychologique est la plus grave, parce qu'alors le nom que nous portons, les objets, les idées, les pensées, en tant que savoir, comptent. Mais par le savoir

vous ne pouvez certainement pas trouver le Réel. Ce n'est que lorsque le savoir cesse que le Réel est; car le savoir n'est que le produit du passé, et par conséquent ne peut jamais trouver l'intemporel. Les objets, les noms, les idées acquièrent une importance extraordinaire lorsqu'ils provoquent en nous une expansion, et ce processus d'expansion est le commencement de la vraie exploitation. On cesse d'exploiter lorsqu'on voit ce que vaut la possession, ce qu'elle vous donne, qui est très peu. Il faut comprendre ce que sont les rapports humains en tant que tels, non en fonction des satisfactions qu'ils peuvent donner. Il faut découvrir ce que vaut une idée, non en tant qu'auto-protection, en tant que sécurité, mais simplement en tant qu'idée. Alors, les rapports et les idées n'ont que leur sens propre et pas grand'chose d'autre, car après tout, si, dans les rapports humains, c'est l'expansion que l'on cherche au moyen de satisfactions, les rapports cessent du fait qu'ils deviennent très pénibles. Les rapports sont un processus d'auto-révélation, un moyen de découvrir notre façon de penser et de sentir. Si vous vous servez de la possession comme moyen d'auto-expansion, elle conduit au chaos, à l'existence totalement sensorielle que le monde exprime actuellement. Essayer de résoudre le problème de l'existence à son propre niveau provoque une destruction, et il en est de même de la fabrication des idées lorsque vous utilisez le savoir, le raisonnement, en vue d'une satisfaction psychologique. Vous dressez l'homme contre l'homme, ce qui, à son tour, engendre la haine, l'envie et la misère. Donc, l'exploitation a lieu lorsqu'il y a expansion de soi, que ce soit au nom de Dieu ou au nom d'autre chose. L'exploitation n'est pas supprimée par la législation. Vous

pouvez établir matériellement un monde de non-exploitation, mais il conduira à l'exploitation sur un autre plan où le patron sera toujours très important. Vous ne pourrez donc comprendre l'exploitation et y mettre un terme que si vous comprenez votre propre façon de penser, de sentir, d'agir. Par la connaissance de vous-même, commencez à percevoir le vide total de votre existence; vide qui a été dissimulé par des constructions idéologiques, par des rapports humains, par des objets; n'essayez de le fuir en aucune façon; alors, ce qui est sera transformé.

QUESTION. — *Quelle est la différence entre se soumettre à la volonté de Dieu et ce que vous avez dit de l'acceptation de ce qui est?*

KRISHNAMURTI. — La différence est énorme, ne le pensez-vous pas? Vous soumettre à la volonté de Dieu implique que vous connaissez déjà la volonté de Dieu. On ne se soumet pas à quelque chose que l'on ne connaît pas. Si l'on connaît la Réalité, on ne peut pas se soumettre à elle, on cesse d'exister. Il n'y a rien qui soit une soumission à une volonté suprême. Si vous vous soumettez à une volonté suprême, celle-ci est la projection de vous-même, car le Réel ne peut pas être connu au moyen du connu; il ne vient en existence que lorsque le connu cesse d'être. Le connu est une création de l'esprit, parce que la pensée est le résultat du connu, du passé; elle ne peut créer que ce qu'elle connaît; donc, ce qu'elle connaît n'est pas l'Eternel. Voilà pourquoi, lorsque vous vous soumettez à la volonté de Dieu, vous ne faites que vous soumettre à votre projection. Cela peut être agréable et réconfortant, mais cela n'est pas le Réel. Comprendre cela exige un

processus différent. Peut-être que le mot processus n'est pas correct, mais ce que je veux dire est ceci : comprendre ce qui est, est beaucoup plus difficile, exige une bien plus grande intelligence, une bien plus grande lucidité que le simple fait d'accepter une idée ou de se donner à elle. Comprendre ce qui est n'exige pas d'effort : ainsi que je l'ai montré dans mes causeries précédentes, l'effort est une distraction. Pour comprendre quelque chose, pour comprendre ce qui est, il faut n'être pas distrait, n'est-ce pas? Si je veux comprendre ce que vous dites, je ne peux pas, en même temps, écouter de la musique ou le bruit extérieur; je dois vous accorder toute mon attention. Ainsi, il est extrêmement difficile et ardu d'être conscient de ce qui est, parce que notre pensée même est devenue une distraction. Nous ne voulons pas comprendre ce qui est, nous regardons ce qui est à travers les lunettes des préjugés, de la condamnation ou de l'identification, et il est très ardu de retirer ces lunettes et de regarder ce qui est. Mais il est évident que, seul, ce qui est, est un fait. Là est la vérité. Tout le reste n'est qu'évasion. Ainsi que je l'ai dit ce matin, pour comprendre ce qui est, le conflit de la dualité doit cesser, car la réponse négative, qui consiste à devenir autre chose que ce qui est, est la négation de la compréhension de ce qui est. Si je veux comprendre l'arrogance, je ne dois pas me tourner vers son opposé, je ne dois pas être distrait par l'effort de devenir, ni même par l'effort de comprendre ce qui est. Si je suis arrogant, que se produit-il? Si je ne nomme pas l'arrogance, elle cesse, ce qui démontre que c'est dans le problème lui-même qu'est la réponse, et non en dehors de lui. Il ne s'agit donc pas d'accepter ce qui est. On n'accepte pas ce qui est. Vous

n'acceptez pas d'être brun, parce que c'est un fait. Ce n'est que lorsque l'on essaie de devenir autre chose que l'on est obligé d'accepter. Dès que l'on reconnaît un fait, il n'a plus aucune importance. Un esprit qui est entraîné à penser en termes de passé ou de futur, entraîné à s'évader dans d'innombrables directions, un tel esprit est incapable de comprendre ce qui est. Mais si vous ne comprenez pas ce qui est, vous ne pouvez évidemment pas trouver le Réel, et sans cette compréhension la vie n'a pas de sens, elle est une constante bataille où la douleur et la souffrance continuent. Le Réel ne peut être compris qu'en pensant, en comprenant ce qui est. Il ne peut pas être compris s'il y a identification ou condamnation. L'esprit qui ne cesse de condamner ou de s'identifier ne peut pas comprendre. Il ne peut que comprendre ce dans quoi il est pris. La compréhension de ce qui est, le fait d'être conscient de ce qui est révèle des profondeurs extraordinaires en lesquelles sont la Réalité, le bonheur et la joie.

14 décembre 1947.

X

IL existe de si nombreux problèmes, surtout à notre époque de confusion, que chaque individu, chaque société, chaque groupe de personnes ou chaque nation cherche sa sécurité aux dépens des autres. Il me semble donc très important de trouver la façon de penser juste au fur et à mesure qu'un problème surgit, et de l'aborder correctement. Ce qui est important n'est pas ce que nous devrions penser ni quelle devrait être notre attitude en face d'un problème, mais comment y penser. Nous avons l'habitude de nous entendre dire que nous devons penser d'une certaine manière. Il nous faut aborder un problème, mais nous ne savons pas comment y penser. Il me semble donc très important de savoir en quoi consiste une pensée correcte, car les différents problèmes qui surgissent, les problèmes qui nous assaillent constamment, l'exigènt.

Il existe une solution correcte pour chaque problème, mais le simple désir de résoudre le problème ne suffit pas. La question n'est pas de savoir « que » penser, mais « comment » penser juste. Je voudrais discuter cela avec vous, si vous le voulez bien, ce soir, car il ne peut y avoir d'action correcte qu'à partir d'une pensée juste. Si nous ne savons pas comment penser, nous ne saurons pas comment agir.

Donc, qu'est-ce que penser? Je me demande si vous vous êtes jamais posé cette question : qu'est-ce que penser? Ainsi que je l'ai dit souvent, n'attendez pas une réponse de moi, mais pensons ensemble à ce problème, car je ne considère pas ceci comme une conférence, ou une causerie, ou un discours dans lequel vous seriez de simples auditeurs. Vous êtes des participants à cette discussion. A propos de chaque problème, pensons ensemble et n'attendez pas simplement une réponse de ma part.

Qu'est-ce que penser? Quel est le processus de la pensée? Tel que nous le connaissons, c'est une réponse à la mémoire, n'est-ce pas? Vous avez une certaine mémoire; elle laisse certaines empreintes en vous, et à ceci vous répondez. Ainsi, la mémoire est une accumulation des résidus de l'expérience. Par conséquent, la pensée, qui est une réponse à la mémoire, est toujours conditionnée, et, ainsi que nous le savons, c'est là une réalité de notre existence quotidienne. Vous avez une expérience et vous la traduisez conformément à des mémoires antérieures, de sorte que l'expérience qui a été traduite est assimilée sous forme de mémoire; et, conformément à cette mémoire, vous répondez, et cela est appelé : pensée. Il est évident qu'une telle pensée ne fait que renforcer le conditionnement, qui produit alors de nouveaux conflits, de nouvelles douleurs et de nouvelles souffrances.

J'ai dit que la pensée ne cesse de répondre constamment au résidu de l'expérience que nous appelons mémoire. Elle répond à une sorte de provocation et, ensemble, cette provocation et cette réponse à la mémoire sont ce que nous appelons pensée, parce que la vie est une suite de provocations et de réponses, et ces réponses sont toujours condi-

tionnées par la mémoire. Cette réponse à la mémoire est ce que nous appelons pensée. Mais la provocation est toujours neuve, elle n'est jamais vieille; et notre pensée est toujours vieille parce qu'elle est une réponse du passé; donc, croire n'est pas penser; croire n'est qu'une pensée conditionnée et une expérience conditionnée. J'emploie le mot conditionné d'une façon courante et non d'une façon technique. Si vous croyez en quelque chose, vous l'expérimentez, et votre expérience est conditionnée parce qu'elle est fondée sur une croyance qui est également conditionnée. Donc, croire n'est pas du tout penser; ce n'est qu'une réponse à la mémoire. C'est pourtant cela que nous faisons dans notre vie quotidienne; nous le voyons bien, si nous savons nous examiner. Vous avez une expérience, elle laisse un résidu qui est la mémoire, et, conformément à la mémoire, vous pensez. Cette réponse, que nous appelons pensée, est toujours conditionnée, parce que la croyance est toujours une mémoire conditionnée.

Ainsi, votre pensée, qui est toujours une réponse aux provocations de ce qui est éternellement neuf, est toujours conditionnée et produit toujours de nouveaux conflits, de nouvelles souffrances, de nouvelles douleurs. Cela, c'est un fait, c'est toute notre vie quotidienne. Lorsque nous disons que nous pensons, c'est cela que nous voulons dire; mais est-ce bien là penser? Qu'est-ce alors que penser? Lorsque nous employons le mot penser dans notre vie quotidienne, il s'agit d'une pensée érigée sur la mémoire, d'une pensée qui est une réponse, une réaction à la mémoire, et cette réponse provient d'une provocation. Vous voyez une peinture, vous la critiquez conformément à un fonds de connaissances que vous avez; vous écoutez de la musi-

que et vous l'interprétez selon les traditions et selon le cadre de références que vous avez. Si vous avez été entraîné à écouter de la musique occidentale, vous ne répondrez pas à la musique hindoue. C'est cela ce que nous appelons penser : une série de réponses à la mémoire; et, par conséquent, la pensée est toujours conditionnée, c'est un fait.

Or, je me demande, et j'espère que vous vous demandez aussi ce que c'est que penser. Ces réponses à la mémoire, est-ce cela penser? La pensée, telle que nous la connaissons, est-elle réellement de la pensée ou une simple réponse à la mémoire? Vous êtes-vous jamais arrêtés pour vous demander ce que c'est que penser?

Il s'agit là d'un problème nouveau. Or, je vous pose cette question : que faites-vous? C'est une nouvelle question, un nouveau problème qui vous est posé. Comment y répondez-vous? Quand on vous demande ce qu'est penser et que vous n'y avez jamais songé, qu'arrive-t-il? Vous êtes silencieux, n'est-ce pas? Veuillez, je vous prie, suivre ceci attentivement. Voilà un nouveau problème qui vous est présenté : qu'est-ce que penser? Comme vous ne l'avez jamais considéré et que ceci est nouveau, il y a hésitation, un silence, un suspens et une observation immobile, n'est-ce pas? Vous observez, vous n'êtes pas en train de traduire, votre esprit est vif et extrêmement concentré, si la question est vitale et intéressante, ce qu'elle est en effet. Si vous vous observez vous-mêmes lorsque cette question vous est posée, vous voyez que votre esprit n'est pas endormi, mais en état d'alerte et très conscient, bien que passif. Il attend pour trouver une réponse. Or, c'est bien cet état, à la fois de vivacité et de passivité, qui mérite

d'être appelé la pensée, parce que cela n'est pas une pensée conditionnée ; il y a passivité et en même temps une lucidité vive, n'est-ce pas ? Parce que votre esprit est dans la quiétude et parce qu'il est mis en face d'un nouveau problème, il n'est pas endormi ; il est à la fois vif et pourtant passif ; il n'est pas actif, car il ne connaît pas la réponse ; il n'est pas en train de chercher la réponse, car il ne la connaît pas ; donc, cet état de passivité lucide est une pensée réelle, n'est-ce pas ? C'est la plus haute forme de pensée, parce qu'il n'y a pas là de compréhension positive, il n'y a pas de réponse conditionnée ; c'est un état de négation.

Ne serait-il pas possible d'aborder chaque problème de cette façon, d'une façon neuve ? Alors, il révélerait sa signification. Vous aborderiez un problème comme celui de la douleur, par exemple ; il vous livrerait sa signification et, de ce fait, il cesserait. Mais lorsque vous essayez de résoudre un problème avec ce que vous appelez penser, qui n'est qu'une réponse à la mémoire, celle-ci étant conditionnée, vous ne faites que compliquer le problème.

Vous pourrez vous-même en faire l'expérience très simplement, et vous verrez combien c'est efficace. Par exemple, vous êtes en face d'une peinture moderne ; votre réponse instinctive est de ne pas comprendre, et vous la mettez de côté ; ou bien vous demandez qui est le peintre ; et, s'il a un nom célèbre, vous trouvez que la peinture est bonne ; ou encore, selon votre éducation, vous traduisez la peinture ; vous répondez conformément à votre acquis, à votre conditionnement ; mais supposons que vous mettiez de côté, si vous le pouvez, cet entraînement, la formation classique que vous avez reçue, et que vous demeuriez très calme, très passif, mais en même temps très éveillé devant

cette peinture, est-ce qu'alors elle ne vous révélerait pas sa signification? Donc, une passivité lucide est certainement la plus haute forme de pensée, parce que vous êtes si réceptif et si en éveil que la peinture vous transmet son sens. De même, si nous pouvions aborder chaque problème avec ce sens éveillé, avec cette lucidité passive que vous éprouvez maintenant lorsque je vous demande ce que c'est que penser, nous serions devant une énigme, nous serions déconcertés; et si nous allions au delà de ce désarroi, nous dirions : « Je ne sais pas », et cette non-connaissance ne serait pas un état de somnolence; au contraire, elle serait à la fois une vivacité et une passivité de l'esprit, dans lesquelles un silence profond nous attendrait.

Mais ce que nous appelons penser est généralement compris comme étant une réponse à la mémoire, et lorsqu'on aborde un problème avec cette réponse à la mémoire, il n'est pas compris et il s'ensuit encore plus de confusion. Mais si l'on est capable d'aborder chaque problème avec cette lucidité immobile dans laquelle il n'y a pas de choix, le problème révèle sa signification et, de ce fait, est dépassé.

QUESTION. — *Je rêve beaucoup; quel est le sens des rêves?*

KRISHNAMURTI. — Ce problème est très important et très difficile, parce qu'il implique beaucoup de choses. Tout d'abord, sommes-nous éveillés ou partiellement éveillés, ou sommes-nous endormis la plupart du temps? A quel moment êtes-vous éveillés? Dans les moments de grande crise, lorsque votre intérêt est absorbé par un problème; mais aussitôt qu'un problème surgit, notre désir est de nous en évader par différents moyens, et de ce fait nous retom-

bons dans le sommeil. Devant une crise, que faites-vous? Vous essayez de la résoudre selon un cadre de références, selon une littérature religieuse ou selon ce que vous dit un gourou, et cela de nouveau vous met en état de sommeil. Lorsque la vie vous porte un défi, s'il vous est agréable vous le relevez, ce qui est encore une façon de vous mettre en sommeil, parce que plus vous éprouvez de plaisir, plus vous vous émoussez. Lorsque la provocation est douloureuse, qu'arrive-t-il? Vous l'évitez; ce qui engourdit encore l'esprit; vous l'évitez en prenant diverses voies. Donc, consciemment, lorsqu'un défi nous est adressé, qui exige une attention sérieuse, une claire perception, un défi qui provoque de la souffrance ou du plaisir, nous le refusons ou nous nous identifions à lui, à un tel point que nous retombons en état de sommeil. Voilà le processus habituel, et ce n'est qu'à de très rares instants que nous sommes éveillés. Dans ces rares instants il n'y a pas de rêves. Dans ces instants, lorsqu'on est pleinement éveillé, il n'y a ni expérience, ni accumulation d'expériences; on est simplement éveillé, et par conséquent le rêveur ne rêve pas.

Quel est le sens des rêves? La conscience consciente est activement occupée pendant toute la journée, soit à gagner de l'argent, soit à une routine de travail, soit à une occupation technique. En somme, au cours de toute la journée elle est absorbée par des choses superficielles telles que : aller au temple, au bureau, se quereller avec sa femme ou son mari, penser, lire, se distraire, jouir. Elle est constamment active et, lorsque vous vous endormez, qu'arrive-t-il? L'esprit superficiel est relativement calme, mais la conscience ne consiste pas simplement en une cou-

che superficielle; elle a de très nombreuses couches, et il n'est pas nécessaire que je vous dise en quoi elles consistent. Ce sont les mobiles cachés, les buts poursuivis, les angoisses, les peurs, les frustrations et le reste. Ces couches de conscience peuvent se projeter dans l'esprit conscient, et en effet s'y projettent, de sorte qu'au réveil l'esprit dit : « J'ai fait un rêve. » En d'autres termes, l'esprit conscient est si absorbé par ses activités quotidiennes, ses angoisses et ses craintes quotidiennes qu'il est incapable de recevoir les sommations ou les suggestions pendant la journée. Chacune de ces couches possède sa propre conscience. Lorsque la couche superficielle se calme, ces couches se projettent en elle; c'est alors que vous rêvez.

Il existe naturellement des rêves superficiels et des rêves qui ont un sens. Les rêves superficiels sont engendrés par les réactions du corps, par exemple une indigestion. Nous n'avons pas à nous en occuper ici. D'autres rêves sont des émissions des couches les plus profondes de la conscience. Or, lorsque vous rêvez, que se produit-il? Souvent, au cours de votre rêve, il se produit une interprétation. L'avez-vous remarqué? Les rêves, en effet, sont des symboles, des images, des tableaux que l'esprit conscient traduit, et il dit alors : « J'ai rêvé ceci ou cela. » Les symboles et les mobiles cachés qui se projettent dans le conscient sont traduits de telle sorte qu'ils prennent un sens au réveil. Lorsque vous dites au réveil : « J'ai eu un rêve », vous voulez immédiatement l'interpréter. Si vous êtes tant soit peu conscient, vous voulez savoir ce que veut dire ce rêve. Vous pouvez vous payer le luxe d'aller chez le psychanalyste, chez l'expert ès rêves, et il le traduira pour vous à la suite d'un processus difficile qui prendra beaucoup de

mois et qui vous coûtera beaucoup d'argent. Mais la plupart d'entre nous n'ont, heureusement, pas assez d'argent pour cela et n'ont pas de psychanalyste sous la main. Les psychanalystes sont les nouveaux prêtres du monde moderne; ils ont leur jargon, ils vous exploitent et vous les exploitez.

Mais n'existe-t-il pas un autre moyen de comprendre, lorsque c'est vous qui interprétez votre rêve, qui êtes l'interprète? Vous avez eu un rêve au cours de la nuit; il a un sens. Ce n'est pas simplement un rêve superficiel, c'est un rêve qui a une certaine valeur, une certaine profondeur de signification; alors, vous voulez le comprendre, ce qui veut dire que vous voulez le traduire, vous voulez le pénétrer. Et comment vous y prenez-vous pour comprendre ce rêve? Vous essayez de le poursuivre. Et qu'arrive-t-il? Vous essayez de l'interpréter, et vous l'interprétez. Mais puisque vous n'êtes que l'esprit conditionné, actif et superficiel, vous n'êtes capable ni de poursuivre le rêve, ni de le comprendre; vous ne pouvez que le traduire et l'interpréter selon vos préférences ou vos aversions. Dans ce cas, le rêve ne vous révèle que très peu de sa signification. Si vous poursuivez votre rêve, vous verrez que, étant très désireux de trouver ce qu'il veut dire, vous serez agité, donc vous ne pourrez pas le comprendre. Mais si l'interprète a l'esprit à la fois aigu et passif, le rêve lui révèle sa signification. C'est la seule façon de traiter les rêves. La conscience consciente veut comprendre la signification du rêve, qui est une émission des nombreuses couches de la conscience; donc, si le rêveur est profondément attentif et calme, le rêve commence à révéler son sens. Mais si on le poursuit en disant : « Je dois le comprendre », la

conscience consciente s'agite, traduit le rêve selon son propre conditionnement, et ne peut donc jamais le comprendre. C'est ainsi que le rêveur, l'interprète attache la plus haute importance aux rêves. Il y a encore un autre problème : l'interprète, le rêveur étant sans cesse conditionné, comment pourrait-on libérer la pensée de tous les rêves, en sorte qu'il n'y aurait pas besoin d'interprète? En d'autres termes, pourquoi l'esprit, l'esprit conscient devrait-il toujours rêver? Pourquoi devrions-nous toujours passer par ces rêves, par le souci et l'angoisse de leur interprétation? N'y aurait-il pas un moyen de ne pas rêver du tout? D'autant que, dès l'instant où l'interprète, le rêveur, se mêle de vouloir comprendre la signification du rêve, il est en passe de le mal interpréter. Il ne peut que traduire selon son propre conditionnement, qui le pousse à trouver toujours des significations agréables et, donc, à éviter tout ce qui est douloureux. N'y aurait-il pas un moyen de transcender tous les rêves? [Plutôt que de les supprimer,] car, ainsi que je l'ai dit, les rêves sont des émissions des très nombreuses couches de la conscience, vers la couche superficielle, de ce qu'elles veulent, de ce que sont leurs intentions. Donc : comment transcender, comprendre pleinement, profondément toutes les émissions des différentes couches de la conscience, afin de n'être pas obligé d'attendre la nuit pour rêver et puis, de traduire ces rêves, et passer par mille complications? Peut-on comprendre le contenu total de la conscience, la libérer, de sorte que ce contenu n'ait nul besoin de se projeter sur la couche superficielle pendant le sommeil? Est-il possible de vider la conscience de telle façon que la conscience consciente comprenne pleinement, car, alors,

le superficiel serait le profond? Il y a beaucoup de couches de conscience, et lorsque l'une d'elles projette dans la couche consciente et superficielle ses émissions, celle-ci les appelle « rêves » elle essaie de les interpréter et souffre toutes les angoisses de l'interprétation. Je ne sais pas si vous avez déjà éprouvé tout cela.

Ma question est la suivante : est-il possible à l'esprit d'être à la fois si vif et si passif pendant la journée que toutes les émissions soient traduites au fur et à mesure qu'elles surgissent? En d'autres termes, peut-on être si consciemment lucide, d'une lucidité exclusive de tout choix (car, dès que l'on choisit, on devient interprète), peut-on être si passivement conscient que toutes les couches de la conscience transmettent leurs émissions tout le temps et que la conscience interne devienne un tout indivisible? Cela n'est possible que lorsque la conscience consciente n'est pas occupée à lutter contre des problèmes, lorsqu'on ne cherche pas à la rendre calme, lorsqu'elle *est* calme. Si vous voulez bien faire cette expérience par vous-mêmes, vous verrez qu'elle est extrêmement intéressante. Lorsque la conscience consciente est calme, elle peut se livrer à des occupations superficielles sans que son calme en soit troublé. Vous verrez alors que plus on est conscient, plus l'observation est passivement négative, vive et dépourvue de choix, et plus les contenus de l'inconscient, des nombreuses couches, montent à la surface; on n'a aucun besoin de les interpréter, parce que, dès l'instant qu'ils surgissent, ils sont compris. Si vous faites cette expérience, vous éprouverez une liberté extraordinaire, parce que l'être total, la conscience, qui est maintenant fragmentée, sera intégrale; il n'y aura plus de luttes dans la

conscience et celle-ci sera, par conséquent, amour, elle sera totale, elle ne sera pas fragmentée. C'est cela la liberté, lorsque toutes ces couches profondes et cachées de la conscience sont à découvert et libres. A ce moment, il n'est plus besoin de rêves.

Lorsqu'il n'y a plus de rêves, la conscience peut pénétrer de plus en plus profondément en elle-même, car les rêves sont l'indication d'un trouble. Mais lorsqu'il n'y a pas de dérangement et que le corps est très tranquille pendant le sommeil, lorsque l'esprit est immobile et la conscience relativement au repos, vous voyez au réveil que vous n'avez pas rêvé, mais qu'un renouveau a eu lieu, qui ne cesse de se produire parce qu'il ne cesse de prendre fin.

Le paysan laboure le champ au printemps, puis il sème; puis il récolte et met la terre en jachère pendant les mois d'hiver. Cette mise en jachère du sol est une régénération. Le sol est exposé au soleil, à la neige, au mauvais temps, et se renouvelle. De même, lorsque la conscience consciente a lutté, semé et récolté, elle doit se mettre en jachère. Cette jachère est en soi créatrice, elle se renouvelle elle-même, et cela peut se faire tous les jours, pas seulement à la fin d'une saison.

Tels que vous êtes en ce moment, lorsque vous avez un problème, vous luttez pour le résoudre et ne le menez pas à sa fin. Vous le reportez au contraire au lendemain. Mais si vous le menez à sa fin, c'est-à-dire si vous vivez les quatre saisons en un jour, vous verrez, en vous réveillant le matin, qu'il se produit un renouveau, une fraîcheur que vous n'aviez jamais éprouvée auparavant. Ce n'est pas un renouveau du désir, ni de vos problèmes, ni de

vos possessions, ni de votre vie conjugale, ni de rien de tout cela; c'est un renouveau qui vous permet d'aborder les choses d'une façon neuve. Donc, les rêves ont une signification extraordinaire, mais celle-ci ne peut être comprise tant qu'existe l'interprète, car tant qu'il existe, il traduit le rêve conformément à son propre conditionnement. Est-il possible d'éliminer l'interprète? Cela n'est possible que lorsque la conscience consciente est active et pourtant passive, lorsqu'elle est passivement lucide. Alors, dans cette nouvelle lucidité, dans cet état où aucun choix n'a lieu, tout le contenu des nombreuses couches de la conscience est compris, parce que la conscience n'est plus fragmentée, elle est totale, intégrale, elle est libre, elle peut se renouveler constamment et affronter chaque chose d'une façon neuve.

QUESTION. — *Nous comprenons la signification de ce que vous dites, mais il y a beaucoup de problèmes importants qui exigent une attention immédiate, comme, par exemple, la lutte entre le capital et le travail.*

KRISHNAMURTI. — Nous savons tous qu'il existe des problèmes immédiats qui exigent des solutions et des réponses urgentes. Cela est évident, spécialement dans une société chaotique et confuse qui est le résultat de l'industrialisation et de tout ce que nous voyons. Ces problèmes exigent que nous leur accordions une attention immédiate : le capital, le travail, les communications, etc... Or, qu'y a-t-il, dans ce que nous disons, de si peu pratique que cela puisse nous empêcher de nous occuper des problèmes immédiats? Telle est l'implication de cette question. La personne qui la pose me dit : « Oui, je suis d'accord avec

vous, mais comment puis-je résoudre le problème immédiat? » Cette question implique que cette personne n'a pas trouvé dans ce que je dis une application à ce problème. Elle ne sait pas comment traiter les problèmes qui exigent une attention immédiate.

Il faut traiter ces problèmes soit, du point de vue des réformes à faire, soit les traiter sous l'angle d'une pensée juste. Si nous les traitons simplement du point de vue des réformes à faire, celles-ci en appelleront d'autres; mais si nous les abordons d'un point de vue juste, nous serons capables de les traiter directement. Est-ce que ce ne sont pas surtout les réformes qui vous intéressent? Il est très important que vous répondiez vous-mêmes à cette question, car si vous voulez réformer, il est très urgent de remédier au manque de nourriture, d'abolir les mariages d'enfants, de permettre aux veuves de se remarier. Vous connaissez tous ces problèmes immédiats. N'examinez-vous pas ces problèmes avec la mentalité du réformateur? Son attitude est totalement différente de celle de l'homme qui désire affronter le problème total de l'existence humaine. Vous consacrer à des réformes est une façon de traiter le problème, mais alors le but de l'existence ne vous concerne pas. Ce qui vous concerne, c'est le problème immédiat de l'homme; c'est le seul qui vous intéresse. Cette attitude est celle du politicien. Mais une telle attitude ne conduit qu'à la confusion, à plus de confusion encore, à plus de luttes, à plus de misères; cela est évident dans la société de notre temps. Vous pouvez, au contraire, examiner ces problèmes : la faim, le nationalisme, les frontières économiques, et en général toute notre existence quotidienne, qui crée des problèmes innombrables, du point

de vue de l'homme qui cherche la signification totale de l'existence. Ces points de vue sont diamétralement opposés.

De quel point de vue avez-vous posé votre question? Ne me répondez pas, je vous prie; nous sommes trop nombreux ici. Si vous vous placez à celui du réformateur, il n'y a pas de réponse, parce qu'il vous faut réformer. Vous devez accepter des compromis avec la gauche et avec la droite, avec la corruption, ce qui veut dire que vous êtes en partie corrompu, etc., etc... Vous êtes semblable à l'homme disant : « Si je n'ai pas une armée, mon pays sera envahi par l'ennemi; mais cependant je crois aussi au pacifisme et à la fraternité. » En réalité, cet homme est un réformateur. Il a accepté un compromis, parce qu'il pense : « Si je n'ai pas une armée, d'autres viendront me conquérir. » Ainsi, il crée une armée, il participe à la guerre, parce que l'existence d'une armée implique une préparation à la guerre et tous les problèmes qu'elle comporte.

De même, lorsque vous traitez le problème du travail et du capital, qu'est-ce que cela implique? Le capitaliste est un exploiteur acharné, il paiera le moins possible pour obtenir le plus possible; nous le savons tous. Mais si le travailleur peut avoir le dessus, il fera la même chose, parce qu'alors tout sera contrôlé par l'Etat, et vous serez dans l'obligation de travailler, que vous en ayez l'envie ou non. Donc, la lutte entre le capital et le travail est une épreuve de force. Le capitaliste cherche sa propre sécurité; vous connaissez tous les rouages de cette exploitation, et le travailleur est obligé de s'organiser pour se protéger de la cruauté de celui qui est au-dessus de lui. A cette fin, il y a des grèves, des unions ouvrières, etc...

Abordez-vous le problème de la vie du point de vue du réformateur qui se livre à un travail de replâtrage ou de celui du révolutionnaire qui a une idée qu'il veut réaliser? Dans ce dernier cas, votre intérêt immédiat n'est pas la lutte humaine, l'existence humaine, mais un système dont vous croyez qu'il sera avantageux pour l'homme. Vous voilà donc plus intéressé par le système que par l'homme. Au contraire, si vous abordez le problème total de l'existence, et pas seulement celui de la lutte entre le capital et le travail, qui est la lutte entre l'homme et l'homme, entre mari et femme, entre voisins, entre groupes, entre organisations, si donc vous l'abordez en vue de comprendre le vrai sens, la véritable signification des conflits et des souffrances de l'homme, si votre point de vue est compréhensif, intégral, total, vous aurez une réponse qui sera réelle. Mais si votre point de vue est celui d'un théoricien révolutionnaire qui possède un système, vous ne résoudrez pas plus la douleur humaine que ne le fera le réformateur, la personne socialement active qui, elle aussi, veut modifier les choses de façon à les adapter à un programme. Ces réformes devront être réformées à leur tour, parce que le réformateur ne s'est pas attaqué au problème fondamental posé par l'esprit.

L'immédiat ne peut être compris que si nous comprenons l'intemporel. Celui dont l'intérêt est absorbé par l'immédiat ne peut pas comprendre le profond, car l'homme n'est pas simplement de l'immédiat. Chercher une réponse au problème en termes de temps (ce qui implique que le problème devrait être résolu après-demain), c'est ne pas se préoccuper des données réelles ni des problèmes réels, des données et des problèmes psychologiques de

l'homme. C'est se dire : « Les problèmes psychologiques ne me concernent pas; tout ce que je désire, c'est nourrir les masses; donc, je poursuivrai impitoyablement ce projet, même si je n'arrive à nourrir personne. » Il existe une tout autre façon d'aborder ce problème (le problème de l'indispensable : la nourriture, le vêtement, le logement, ainsi que certains facteurs psychologiques), une façon qui ne fait dépendre ce problème d'aucun groupe particulier ni d'aucun système. Considérer l'homme comme un tout est ce que très peu de personnes acceptent de faire, car chacun se préoccupe de l'immédiat, des désirs immédiats, des accomplissements immédiats, des possessions immédiates. L'intérêt de la plupart d'entre nous est donc l'immédiat; nous sommes des politiciens et non de réels chercheurs désirant connaître la vérité de l'existence. La plupart d'entre vous acceptent des compromis et désirent des règlements faciles, mais ceux qui agissent ainsi ne seront pas les sauveurs de l'humanité. Celui qui sauvera l'humanité, c'est celui qui se comprendra profondément lui-même, dans ses rapports avec la société, dans ses rapports avec sa femme, avec la nation, avec la collectivité, et qui, en se transformant lui-même par ses relations avec les autres, engendrera une nouvelle compréhension qui aidera à clarifier la signification de la société et de ses conflits.

QUESTION. — *Ne sommes-nous pas façonnés par les circonstances? Ne sommes-nous pas en réalité les créatures de nos sens?*

KRISHNAMURTI. — Voilà encore un problème immense. L'une de ses implications suppose que la matière est en

mouvement en elle-même, de sorte que se rendre maître des circonstances est essentiel et suprêmement important. L'autre conception est que l'idée se meut au-dessus de la matière et que, par conséquent, elle façonne la matière; cela, c'est la conception religieuse. La conception matérialiste est que la matière est en mouvement en elle-même et produit l'idée; qu'il faut, par conséquent, se rendre maître des circonstances et que l'individu n'est pas important. Tandis que, selon la conception religieuse, l'idée, c'est-à-dire Dieu ou autre chose, façonne la matière et la domine, et, en conséquence, il existe une valeur absolue, une vertu absolue, qui est la Réalité. Le matérialiste, le socialiste, l'homme d'extrême-gauche disent qu'il n'existe pas de valeur absolue, que l'homme n'est que le produit du milieu, qu'il change suivant le milieu et que celui-ci le domine et le façonne conformément à un système. Ces théoriciens contraignent l'homme, le mettent dans un carcan de pensées, de façon à le faire fonctionner comme citoyen d'une société mécanisée; et ainsi l'individu n'est plus important du tout, parce qu'il n'est que de la matière à façonner.

Ne prenez pas parti. Je ne prends pas parti. Pour l'homme de droite, l'individu n'est important que tant qu'il n'y a pas de crise. En temps de guerre, l'individu n'est plus important : il est mené à la guerre et tué. Par conséquent, ceux de gauche et ceux de droite se rencontrent dans le moment de crise, et l'individu est sacrifié. C'est cela qui se produit dans le monde aujourd'hui. Bien que nous croyions à une valeur absolue dans l'homme et que l'individu soit l'expression sacrée de cette valeur, il est néanmoins sacrifié, il est enrégimenté, il est dirigé dans

les moments de crises, comme par exemple une guerre ou tout autre désastre national.

Pour l'homme de gauche, l'individu n'est pas important ; il peut, un jour, peut-être, devenir une entité importante, mais en attendant il doit être dominé et façonné. L'homme de gauche a pour point de départ sa théorie et son système, tandis que celui de droite nie tout ce que dit celui de gauche et croit que c'est Dieu qui a créé l'homme. Il a sa Bible, mais celui de gauche a également sa Bible à lui. L'un et l'autre abordent le problème avec un esprit conditionné par Marx, ou par la Bible, ou par la Bhagavad-Gîtâ, ou par autre chose.

Si je veux savoir où est la vérité, comment m'y prendrai-je? Un fait évident est que je suis le résultat de mon milieu et que vous l'êtes aussi. Vous êtes la créature de vos sens, parce que, après tout, vous êtes hindouiste, ou chrétien, ou musulman. Vous êtes le résultat de votre milieu. On vous a dit de croire en Dieu, et vous y croyez ; vous allez au temple ou non, selon votre conditionnement. Que ce soit par la gauche ou par la droite, vous êtes conditionné, ce qui signifie que le milieu a façonné votre esprit. Mais vous n'êtes que partiellement, non totalement, le résultat de votre milieu, et, afin de découvrir ce qui est vrai, il vous faut pénétrer toujours plus profondément dans le problème des sens et ne pas vous arrêter net à un certain point.

Il vous faut donc expérimenter sur vous-mêmes afin de savoir jusqu'à quel point votre pensée, vos sentiments et vos valeurs sont simplement sensoriels, et ne pas accepter, ainsi que le font ceux de droite, l'idée que Dieu est absolu, puis ensuite chercher à trouver l'Absolu. Si vous ne faites

qu'accepter, vous faites exactement comme ceux de gauche, qui nient, parce que, dans ce cas, vous ne faites que vivre et expérimenter conformément à votre conditionnement. Vous ne trouverez pas la Vérité, car vous avez arbitrairement décidé à l'avance qu'il y a ou non quelque chose, tandis que si vous voulez trouver la Vérité il vous faut évidemment commencer par les sens, car c'est là tout ce que vous connaissez. Vous pouvez faire des suppositions sur tout le reste, mais, en comprenant les valeurs sensorielles, vous pouvez entrer de plus en plus profondément dans tout le problème de la conscience. N'acceptez rien que vous ne puissiez vérifier; n'acceptez rien en tant que croyance; commencez par expérimenter, et vous saurez par vous-même si vous n'êtes que le résultat d'influences extérieures ou si vous êtes une idée qui se meut au-dessus de la matière. Vous verrez que vous n'êtes ni ceci, ni cela, mais autre chose. Tant que vous vous exprimez en termes de matière qui se meut au-dessus de l'idée, ou en termes contraires, vous vous exprimez en termes d'opposés, d'antithèses. Mais, ainsi que je vous l'ai dit, si vous abordez un problème du point de vue des contraires, chaque contraire contient son propre opposé. En somme, lorsque la gauche et la droite sont traitées en opposés, la gauche n'est que la continuation de la droite, elle n'en est la négation que jusqu'à un certain point, car néanmoins elle la continue. Afin de comprendre ce problème, il faut ne l'aborder ni du point de vue de la droite, ni de celui de la gauche. L'acceptation de l'un ou de l'autre est la négation de la Vérité.

La nourriture, le vêtement, le logement sont des valeurs sensorielles. Votre pensée est manifestement sensorielle,

ainsi que vos émotions. Partez de là et ensuite approfondissant davantage le processus psychologique, vous verrez qu'il se produit un silence, un absolu, non une tranquillité relative. Cela n'est pas sensoriel, n'appartient pas à la sensation, n'est pas le résultat d'une excitation intérieure. En ce silence vous trouverez la Vérité. Lorsque l'esprit est réellement tranquille, non seulement la couche superficielle de la conscience, mais la totalité de la conscience; lorsque celle-ci n'est pas en train d'enquêter; lorsqu'elle n'est à la recherche de rien; lorsqu'elle n'est pas poussée par des désirs, alors, dans cette réelle tranquillité qui n'est pas sollicitée, qui n'est pas invitée, on trouve la Vérité. Mais si vous *acceptez* soit la gauche, soit la droite, vous ne pouvez certainement pas trouver la Vérité de quoi que ce soit. L'acceptation est la négation même de la Vérité.

21 décembre 1947.

XI

CETTE causerie sera la dernière. Bien que j'aie examiné de nombreux sujets et abordé notre problème humain de différents points de vue, je crois que je devrai, si ce n'est me résumer, du moins donner une vue d'ensemble de ce dont nous avons discuté au cours de ces dix dernières semaines. Naturellement, je ne peux pas le faire en détail, puisque le temps est limité, et il me faudra être très concis; mais j'espère que ceux d'entre vous qui ont suivi ces discussions et causeries comprendront la vraie signification de mes paroles, au lieu de simplement les accepter.

Nous nous sommes tous rendu compte de l'état sans cesse grandissant de confusion et de misère qui est autour de nous politiquement, socialement et religieusement, et cela non seulement par la lecture des journaux, mais par nos contacts quotidiens avec la vie, avec nos voisins, nos amis, nos familles. Cette confusion existe dans nos rapports entre nous, c'est-à-dire en société. Comment allons-nous comprendre cette confusion et cette misère toujours grandissantes et instaurer l'ordre et le bonheur? Je crois que cette question est celle que se posent tous ceux qui pensent; je ne parle pas des personnes qui ne se préoccupent que de systèmes, car en réalité elles ne pensent pas; elles ne font que chercher à imposer des systèmes au moyen desquels le bonheur et l'ordre devraient être instaurés. Ce

ne sont que les systèmes qui les intéressent, et non les êtres humains. Par conséquent, nous ne discutons pas de systèmes ou d'organisations, mais de la façon de mettre de l'ordre dans ce monde insensé et chaotique.

Pour aller loin, nous devons commencer près. Il nous faut commencer par ce qui est tout à fait près de nous, c'est-à-dire par nous-mêmes. Nous voyons autour de nous le chaos mener au désastre, à des guerres, à de terribles misères. Comment résoudrons-nous cela? Il y a une vaste confusion; par où devrons-nous commencer pour instaurer l'ordre et le bonheur? N'est-ce pas évidemment par nous-mêmes? Certes, vous êtes le point focal de ce chaos. Si nous comprenons cela, nous commencerons par nous-mêmes, individuellement. Mais il se trouve que nous ne réalisons pas le fait essentiel que nous sommes, chacun d'entre nous, la clé de voûte de toute la structure de la société.

Quels rapports y a-t-il entre vous et cette misère, cette confusion en vous et autour de vous? Elles ne se sont évidemment pas engendrées d'elles-mêmes; c'est vous et moi qui les avons créées; non une société capitaliste, socialiste ou fasciste, mais vous et moi les avons engendrées par nos rapports les uns avec les autres. Ce que vous êtes à l'intérieur de vous-mêmes a été projeté au dehors dans le monde. Ce que vous êtes, ce que vous pensez, ce que vous sentez, ce que vous faites dans notre existence quotidienne est projeté à l'extérieur, et cela constitue le monde. Si vous êtes malheureux, chaotiques, votre confusion intérieure, par une projection, devient le monde, devient la société, parce que les rapports entre vous et moi, un autre et moi forment la société.

La société est le produit de nos rapports réciproques,

et si ceux-ci sont confus, égocentriques, étroits, limités, nationalistes, nous projetons cela et engendrons le chaos dans le monde. Donc, ce que vous êtes, le monde l'est; votre problème est le problème du monde; n'est-ce pas un fait simple et fondamental? Dans nos rapports avec un être ou avec un grand nombre de personnes, nous négligeons constamment ce point. Nous voulons introduire une modification à l'aide d'un système ou d'une révolution dans les idées ou les valeurs basées sur ce système, oubliant que c'est vous et moi qui créons la société, qui engendrons la confusion ou l'ordre selon nos façons de vivre. Donc, nous devons commencer près, c'est-à-dire que nous devons nous occuper de nous-mêmes tels que nous sommes dans notre existence quotidienne, dans nos pensées, nos sentiments et nos actions, lesquels se révèlent dans la façon dont nous gagnons notre vie, dans les rapports que nous entretenons, dans nos idées, nos croyances; c'est de cela que se compose notre existence quotidienne. Nous sommes occupés à gagner notre vie, à chercher des emplois, à gagner de l'argent, à entretenir des rapports avec nos familles, nos voisins, nous sommes pris dans des idées et des croyances. Or, si nous examinons nos occupations, nous voyons qu'elles sont foncièrement basées sur l'envie; elles ne sont pas simplement pour nous un moyen de subsister. La société est construite de telle façon que c'est un processus de constants conflits, de constant devenir. Elle est construite sur l'avidité. Nous envions ceux qui sont au-dessus de nous : l'employé veut devenir le directeur, ce qui démontre que son but n'est pas simplement celui de subvenir à ses besoins, mais d'acquérir une position et du prestige. Cette attitude crée naturellement des

ravages dans la société et les rapports humains, mais si vous et moi ne cherchions qu'à gagner notre vie, nous trouverions des moyens justes pour le faire, des moyens qui ne seraient pas basés sur l'envie. L'envie est l'un des facteurs les plus destructeurs dans les rapports humains, parce qu'elle révèle un désir de puissance qui conduit à la politique; les deux sont intimement liées. L'employé qui cherche à devenir directeur devient un facteur dans l'organisation politique du pouvoir qui produit la guerre; donc, il est directement responsable de la guerre.

Sur quoi nos rapports sont-ils basés? Les rapports entre vous et moi, entre vous et les autres — et c'est cela la société — quelle est leur base? Certainement pas l'amour, bien que nous en parlions, car s'il y avait amour, il y aurait de l'ordre, il y aurait la vraie compréhension entre vous et moi; mais dans ces rapports entre nous il entre, sous forme de respect, beaucoup de mauvais vouloir. Si nous étions égaux, à la fois en pensée et en émotion, il n'y aurait pas de respect, mais de la bonne volonté, parce que nous serions deux individus en contact, et non dans l'attitude d'un disciple et d'un instructeur, d'un mari qui domine sa femme ou d'une femme qui domine son mari. Lorsqu'il y a mauvaise volonté, il y a désir de dominer qui fait surgir la jalousie, la colère, la passion, lesquelles créent des conflits constants que nous essayons de fuir, et cela provoque un surcroît de chaos et de misère.

En ce qui concerne les idées qui font partie de notre existence quotidienne, les croyances et les formules, ne déforment-elles pas nos esprits? Car qu'est-ce que la stupidité? La stupidité est le fait d'accorder des valeurs erronées aux choses créées par l'esprit ou que la main a

fabriquées. La plupart de nos pensées sont issues d'un instinct de protection. Nos idées — et il en existe tant — ne leur accordons-nous pas une signification qu'en elles-mêmes elles n'ont pas? Ainsi, lorsque nous croyons en une formule quelle qu'elle soit, religieuse, économique, ou en un système social qui divise les hommes, nationalisme ou autre, nous ne faisons qu'accorder une signification erronée à la croyance, ce qui indique notre stupidité; car la croyance divise les hommes, elle ne les unit pas. Ainsi, nous voyons que, par notre façon de vivre, nous pouvons engendrer l'ordre ou le chaos, la paix ou le conflit, le bonheur ou la détresse.

Ainsi, ce dont nous avons discuté au cours de ces dix dernières semaines est directement lié à notre vie quotidienne, à notre existence de chaque jour, et n'est pas théorique. Faire surgir l'ordre de cette confusion, de ce chaos que nous avons projeté hors de nous du fait qu'intérieurement nous sommes chaotiques, envieux et stupides, c'est cela, la vertu.

On ne peut engendrer l'ordre, la paix et le bonheur que par la connaissance de soi, et non en suivant un système particulier économique ou religieux. Mais se connaître soi-même est extrêmement difficile; il est très facile de suivre un système, car il ne nous demande pas de penser beaucoup : il suffit de se donner à un parti de la gauche ou de la droite, et ainsi de mettre fin à notre processus de pensée. Pour se rendre compte des activités de notre existence quotidienne, il faut une réflexion, une intelligence et une lucidité que très peu de personnes sont disposées à mettre en œuvre; elles préfèrent réformer la société plutôt que comprendre leurs propres activités, leurs propres

sentiments, qui pourtant sont la cause de la détresse et de la dévastation.

La connaissance de soi n'est pas la connaissance d'un Soi suprême qui réside encore dans le champ de notre esprit, mais la connaissance de soi-même dans l'action quotidienne, dans ce que nous nous faisons chaque jour, dans ce que nous sentons et pensons à chaque instant. Cela exige une vivacité extraordinaire, n'est-ce pas? Il faut une constante vigilance pour suivre chaque pensée, chaque sentiment et connaître tout leur contenu. De la connaissance de soi naît une pensée juste, donc une action juste; ce qui est extrêmement simple lorsqu'on est lucide, mais extrêmement difficile lorsqu'on ne fait que parler théoriquement. Nous sommes, pour la plupart, si insensibles à tout, à la vie même, que nous préférons discuter de ce qu'est la connaissance de soi plutôt que d'être lucides; et pourtant ce n'est que par une pensée juste qui vient d'une connaissance de soi, d'une connaissance basée sur ce que nous pensons et sentons, que nous pourrons apporter l'ordre et la paix, et d'aucune autre façon; aucun système de philosophie de gauche ou de droite ne peut apporter l'ordre, la paix et le bonheur au monde, parce que c'est vous et moi qui avons créé cette misère quotidiennement, par notre stupidité, notre mauvaise volonté, notre convoitise. Ces choses ne peuvent être déracinées tant que nous ne les comprenons pas, et nous ne pouvons les comprendre que dans leur fonctionnement en nous-mêmes, en vous et en moi, non par des lectures théoriques qui les concernent; et, à travers la compréhension de ces choses, nous ferons naître la vertu, et la vertu engendre la liberté, et cette liberté est la Vérité.

On m'a posé beaucoup de questions; j'en ai choisi sept qui les représentent toutes dans leur ensemble, et j'essaierai d'y répondre d'une façon aussi rapide et concise que possible.

QUESTION. — *Un homme ignorant de ces choses, et qui assume de nombreuses responsabilités, peut-il comprendre votre enseignement et l'appliquer sans avoir recours à l'aide d'un autre, à des livres ou à des instructeurs?*

KRISHNAMURTI. — La compréhension peut-elle vous être donnée par un autre? Pouvez-vous apprendre à aimer? Pouvez-vous aller chez un gourou ou un instructeur, ou lire un livre, et apprendre à aimer, à être charitable, généreux, à comprendre? Pouvez-vous suivre un autre et être libre? Pouvez-vous accepter une autorité et être créateur? L'état créateur ne vient que lorsqu'il y a liberté, liberté intérieure, lorsque la peur n'existe pas, lorsqu'il n'y a ni limitation, ni soumission à l'autorité, quelle qu'elle soit, autorité d'un livre sacré ou d'un instructeur. Or, qui est l'homme ignorant? Voulez-vous parler de l'ignorant par opposition à l'érudit? L'érudit est, en réalité, stupide dans son ignorance, parce qu'il compte sur son érudition, sur ses livres, sur l'autorité extérieure pour comprendre; mais la compréhension ne peut être que le résultat de la connaissance de soi, celle de votre véritable état, l'état d'être de votre processus total, et pas seulement d'une partie de vous-même, qu'elle soit matérielle ou psychologique, car ces deux parties agissent et réagissent l'une sur l'autre. L'étude de vous-même, qui est la connaissance de soi, est extrêmement ardue, car elle exige que l'on soit constamment en éveil; ce n'est pas de l'introspection : celle-ci

se préoccupe d'améliorer le moi — ce moi qui fonctionne tous les jours. L'amélioration implique une condamnation et une répression, mais la lucidité est totalement différente; elle ne peut surgir que lorsque vous ne condamnez pas, lorsque vous êtes alertement passifs. La connaissance de soi est le commencement de la sagesse.

Vous me demandez : est-ce que l'ignorant, avec ses nombreuses responsabilités, peut comprendre et mettre en pratique mes enseignements sans l'aide d'un instructeur? Si vous acceptez une autorité, il ne peut y avoir de compréhension, car l'autorité aveugle toujours, qu'il s'agisse d'une autorité extérieure ou d'une autorité intérieure. Et avoir de nombreuses responsabilités, cela implique des rapports humains, n'est-ce pas? Et ces rapports sont un processus d'auto-révélation; ce n'est que dans les rapports humains que vous pouvez vous comprendre. Le fait de vivre dans l'isolement n'existe pas; mais celui qui cherche à éviter le monde et qui fuit la société est en rapports avec les autres, car exister, c'est être en relation, et dans ces rapports entre vous et moi, entre vous-même et un autre, les activités du moi sont révélées.

Pour vous connaître vous-même, pour savoir ce que vous pensez et ce que vous sentez, vous n'avez réellement pas besoin d'aller chez un gourou. Bien que cela vous soit difficile, personne ne pourra vous aider à suivre chacune de vos pensées et chacun de vos sentiments, et à comprendre leurs implications et leur signification. Nous pouvons, vous et moi, les discuter et les pénétrer dans un état de complète concentration mais comme, en fait, cela ne vous intéresse pas vraiment, vous irez chez un autre pour qu'il vous dise comment penser et comment vous découvrir vous-même, et

c'est cela le malheur. Dès l'instant que vous êtes réellement intéressé et que vous reconnaissez votre responsabilité dans les rapports humains, ce processus commence à vous révéler le déroulement de vos pensées et de vos actions.

En conséquence le problème n'est pas de savoir s'il faut lire des livres, aller chez des instructeurs, mais d'une façon très simple, si vous êtes conscient de ce que vous faites, et de ce que vous pensez, lorsque vous manipulez vos chapelets, vos *namams*, lorsque vous parlez à vos domestiques; si vous êtes conscients de la façon dont vous traitez vos femmes, vos enfants et vos voisins. Soyez conscients de chaque moment et voyez ce qui se produit. Vous verrez que lorsque vous serez conscient il y aura un conflit, un plus grand conflit qu'auparavant parce que vous commencerez à voir et à comprendre le sens de vos actions, de vos pensées, de vos sentiments et cela vous rendra encore plus malheureux, et comme nous désirons éviter la souffrance nous nous tournons vers des gourous, des livres, qui ne sont que des évasions et créent de nouvelles misères en nous et par conséquent dans la société.

Ainsi, ce qui est important c'est d'être créateur, mais l'état créateur ne se produit pas par l'imitation. Il n'a lieu que lorsqu'il y a liberté. Dans les instants où vous n'imitez pas, où vous êtes tranquilles et silencieux, il y a certainement des idées et des sentiments que vous pouvez examiner. Il n'existe d'état créateur que lorsqu'il y a cessation de la peur, lorsqu'on cesse d'être absorbé par ses activités, par ses misères et ses infortunes, car alors on se trouve dans un état de liberté par rapport à l'existence et aux soucis quotidiens; cet état est créateur. On ne peut pas vous l'enseigner, il entre en existence lorsque vos problèmes quotidiens sont

compris, vous ne pouvez pas les comprendre à travers un livre, ni à travers un instructeur, mais en entrant directement en contact avec vos problèmes de chaque jour, en en étant conscient chaque minute de la journée. Cela est très ardu et exige une grande rapidité de pensée, mais, comme pour la plupart, nous sommes engourdis, nous copions la tradition, nous suivons un système, nos esprits sont paresseux. Pour briser avec toutes ces choses qui étouffent l'esprit, il nous faut une action directe, mais étant donné que nous sommes engagés, cette action entraînerait un effondrement, et comme nous ne désirons pas l'affronter, nous revenons aux livres, aux instructeurs, qui nous satisferont, qui nous apporteront la paix dans notre stagnation. La compréhension ne peut surgir que par la connaissance de soi et non par un livre ou un maître.

QUESTION. — *Qu'est-ce que la lucidité dont vous parlez, est-ce celle de la conscience supérieure universelle?*

KRISHNAMURTI. — Messieurs, être lucide veut dire très simplement être conscient de vous-même dans vos rapports avec vos voisins, avec la fleur, l'oiseau, l'arbre. Etre conscient de vos pensées, de vos sentiments, de vos actions, parce qu'il faut commencer très près, ne pensez-vous pas, si l'on veut aller loin? Vous ne pouvez pas être conscient de quelque chose que vous ne connaissez pas. Vous parlez de la conscience universelle, mais vous ne la connaissez pas, si vous la connaissiez, ce ne serait certainement pas la réalité. Vous avez appris beaucoup de choses à ce sujet dans un livre, ou bien on vous en a parlé, c'est quelque chose qui se trouve dans le champ de l'esprit, de la mémoire, vous voulez commencer par ce qui est le plus difficile et le plus

éloigné, et non par le plus proche de vous, car il est bien plus facile d'être conscient de Dieu puisque, ainsi, on peut se perdre dans une idée, dans une imagination. Il est bien plus douloureux d'être conscient de ses pensées, de ses sentiments, de ses actions de tous les jours, de sorte que que vous préférez être conscient de quelque chose de très éloigné de vous plutôt que de ce qui est à côté de vous comme, par exemple, vos rapports avec votre femme ou vos voisins. Vous pouvez être conscient, idéologiquement, de l'amour, car c'est là, la chose la plus éloignée de vous et la plus difficile, mais vous rendre compte à quel point, dans vos rapports quotidiens, vous êtes cruels, irréfléchis, insensibles, enfermés en vous-mêmes, est très pénible, donc, étant conscients de la douleur immédiate qu'apporte une lucidité directe, nous préférons penser à la conscience universelle et en être pénétré, quel que soit le sens que tout cela peut avoir, car ce n'est là qu'une façon de fuir l'actuel, de fuir ce qui est.

La lucidité dont je parle est la conscience de ce qui est, de ce qui est actuel, directement en face de nous, car en comprenant ce qui est, ce qui est le plus près de vous, vous pouvez atteindre de grandes profondeurs et de grandes altitudes. Il ne peut y avoir là aucune illusion, aucune déception parce que, en la compréhension de ce qui est, il y a transformation. Vous verrez que cette lucidité n'est pas une condamnation, ni une identification, mais un processus de compréhension de ce qui est. Si vous condamnez, si vous vous identifiez, vous arrêtez la pensée. Si vous voulez comprendre votre enfant et si vous le condamnez, vous ne le comprenez pas. De même si vous avez un sentiment, et c'est cela « ce qui est », ne le condamnez pas, ne vous

identifiez pas à lui, ne vous y accrochez pas, mais soyez-en conscient et, en en devenant conscient, vous verrez que vous pourrez entrer en lui de plus en plus profondément et, par conséquent, découvrir tout le contenu de ce qui est. Etre conscient de ce qui est, c'est être sans choix, et cela encore est très ardu. La lucidité est cet état de non-choix parce que, si vous voulez comprendre quelque chose, il ne vous faut ni la condamner, ni vous identifier à elle : elle doit vous raconter son histoire. Après tout, si vous observez un enfant, si vous voulez le comprendre, si vous voulez l'étudier, vous ne pouvez le faire que si vous ne le condamnez pas, ou si vous ne vous identifiez pas à lui en disant : « C'est mon enfant. » La condamnation, la justification ou l'identification vous empêchent de comprendre. Pour être conscient du processus total de ce qui est il faut observer et ne pas choisir. C'est exactement ce que vous faites lorsque quelque chose vous intéresse d'une façon vitale. Lorsque vous cherchez vraiment à comprendre, vous ne critiquez pas, vous ne condamnez pas, vous y mettez tout votre esprit et tout votre cœur, mais, malheureusement, vous êtes entraînés par l'éducation et la religion à condamner et non à comprendre. Après tout, condamner est très facile, mais comprendre est très ardu. La compréhension exige de l'intelligence, la condamnation n'en demande absolument aucune, elle n'est qu'une forme d'auto-protection au même titre que l'identification. Lorsque vous condamnez, vous vous protégez, mais si vous voulez comprendre ce qui est, la condamnation est une barrière, si vous voulez comprendre l'état du monde tel qu'il est actuellement, son effroyable misère, il est évidemment inutile de le condamner, vous devez l'examiner, vous devez l'observer de différents points

de vue, du point de vue psychologique, économique, etc... Le monde est un processus total, et, pour comprendre ce processus total, vous ne devez pas condamner l'une de ses parties. Nous condamnons parce qu'il est si facile de le faire, tandis qu'être conscient et poursuivre toutes les implications exige une très grande patience, une puissance de pénétration et d'immobilité. Vous ne pouvez comprendre que lorsqu'il y a une observation immobile, une lucidité passive, alors le problème vous révèle sa signification. La lucidité dont je parle est la conscience de ce qui est, et non de quelque chose qui est une invention de l'esprit. Etre conscient implique la conscience des activités de l'esprit dans lesquelles sont incluses les idées et les croyances, mais aussi les tours que l'esprit se joue à lui-même. Soyez conscient de cela sans condamnation, sans justification et sans identification, vous verrez alors qu'il y a une plus grande compréhension qui résout tous nos problèmes.

QUESTION. — *Vos enseignements m'intéressent beaucoup, je voudrais les propager, quelle est la meilleure façon de le faire?*

KRISHNAMURTI. — Beaucoup de choses sont impliquées dans cette question. Examinons-les. La propagande est un mensonge, parce qu'une simple répétition n'est pas la Vérité. Ce que vous pouvez répéter est un mensonge. La Vérité ne peut être répétée, elle ne peut être que directement éprouvée. La simple répétition est mensonge parce qu'elle implique une imitation. Ce que vous répétez peut être la Vérité pour quelqu'un, mais lorsque vous en parlez, elle cesse d'être Vérité. La propagande est une de ces

choses terribles dans lesquelles vous êtes pris. Vous savez ou vous ne savez pas certaines choses, en général, vous les avez lues dans les livres, ou vous avez entendu quelqu'un en parler, et vous voulez répandre ce que vous avez compris. Mais est-ce que des mots ont une signification en dehors de leur sens verbal? Par conséquent, ce que vous propagez n'est que des mots, et ceux-ci résolvent-ils nos problèmes? Supposez, par exemple, que vous croyiez à la réincarnation, vous ne savez pas pourquoi vous y croyez, mais vous voulez répandre cette croyance. En fait, que propagez-vous? Votre croyance, vos mots, vos convictions, qui sont contenus dans l'expression verbale, qui sont à l'intérieur de son champ.

Nous pensons en mots, en termes, nous cherchons des explications qui ne sont encore que des mots, et nous sommes pris dans le filet de ce mensonge monstrueux, croyant que le mot est la chose. Le mot Dieu n'est évidemment pas Dieu, mais vous le croyez, et vous pensez que vous pouvez le répandre. Je vous en prie, voyez cela. Pour vous le mot est devenu important, non la réalité, vous êtes prisonnier du verbal et c'est le mot que vous voulez répandre. En d'autres termes vous jetterez sur ce que je dis le filet des paroles, et provoquerez une nouvelle division entre les hommes. Vous créerez un nouveau système basé sur les mots de Krishnamurti, que vous, le propagandiste, répandrez parmi d'autres semblables à vous, qui sont, eux aussi, prisonniers de leurs paroles, et qu'aurez-vous fait? Qui aurez-vous aidé? Non, messieurs, ce n'est pas là une façon de faire connaître ce que je dis. N'essayez pas de faire cette chose stupide qui est le comble de la folie : répandre l'expérience d'un autre.

Si vous faisiez directement l'expérience de quelque chose, cette expérience ne serait pas basée sur une croyance; mais vous faites l'expérience d'une croyance et, par conséquent, cela n'est pas du tout une expérience réelle, mais conditionnée. Il ne peut y avoir d'expérience réelle que lorsque la pensée cesse, et cette expérience ne peut pas être répandue comme information pour mettre de l'ordre dans un chaos. Si vous commencez à comprendre des choses très simples, tel le nationalisme, vous pouvez certainement les discuter avec d'autres afin de faire comprendre que ce sont des poisons qui détruisent l'homme. Messieurs, vous n'êtes pas conscients de l'immense calamité qui vous attend, vous et le monde entier, du fait que ce poison se propage. Vous êtes des nationalistes, vous êtes des hindous contre le Pakistan, contre l'Angleterre, contre l'Allemagne, contre la Russie, etc... Le nationalisme est un poison, n'est-ce pas vrai? Vous pouvez comprendre cela très facilement parce qu'il divise les hommes. Vous ne pouvez pas être nationalistes et parler de fraternité, ces termes sont contradictoires. Cela aussi vous pouvez le comprendre et en parler, mais vous ne voulez pas le faire, parce que cela impliquerait un bouleversement dans vos cœurs et qu'il vous faudrait cesser d'être un hindou avec ses croyances, ses cérémonies, et toutes ces sornettes autour de vous. Nous ne parlons pas du nationalisme car on pourrait venir nous demander si nous-mêmes sommes libres vis-à-vis de lui. Ne l'étant pas, nous fuyons la question et passons à un autre sujet. Vous pouvez fort bien parler d'une chose que vous vivez, que vous faites tous les jours, c'est ce que j'ai fait avec vous : parler de vos actions, de vos pensées et de vos sentiments quotidiens.

Vous ne pouvez pas répéter mes paroles, si vous le faites, elles n'auront aucun sens, mais vous pouvez parler de votre façon de vivre, d'agir, de penser, en somme, de tout ce qui peut provoquer votre compréhension; de tout cela vous pouvez discuter, mais il n'est pas nécessaire, pour le faire, d'avoir des groupes avec des présidents et des secrétaires, ni des organisations qui sont des pièges terribles dans lesquels vous êtes souvent pris. Messieurs, en dépit de vos sourires, vous êtes néanmoins tous pris dans ces pièges.

Je ne sais pas si vous voyez combien toute la situation du monde est catastrophique à notre époque. Vous savez bien que je ne cherche pas à vous effrayer. Vous n'avez qu'à regarder n'importe quel journal pour le savoir, vous êtes au bord d'un précipice et pourtant, aveugles à tout ce qui arrive, vous continuez à célébrer vos cérémonies, vous continuez vos habitudes stupides. Vous ne pouvez rien modifier si ce n'est en vous transformant vous-mêmes, non en introduisant un nouveau système, qu'il soit de gauche ou de droite. La transformation de vous-mêmes est le seul espoir, mais vous ne pouvez pas vous transformer radicalement, profondément, si vous êtes par-dessus tout un hindou, si vous accomplissez vos cérémonies, si vous êtes pris dans le filet de vos organisations.

Ainsi que cela a toujours été dans le passé, le salut de l'homme, à notre époque, réside en son pouvoir créateur. Vous êtes entièrement victimes des croyances, des peurs et de toutes ces entraves qui interdisent aux hommes de s'unir. Si je ne sais pas comment vous aimer, comment aimer mes voisins, ma femme, quelle communion peut-il exister entre nous? Cette communion nous est nécessaire. Non pas une communion entre systèmes mais une communion entre vous

et moi sans système, sans organisation, une communion qui montrerait, qui indiquerait que nous savons réellement comment nous aimer. Nos cœurs doivent être ouverts l'un à l'autre, mais cela ne peut pas être si vous appartenez à des organisations, si vous êtes esclaves de croyances, si vous êtes nationalistes, si vous êtes un brahmane ou un sudra.

Vous pouvez donc répandre, ne serait-ce qu'une infime partie de ce dont j'ai parlé, si vous le vivez. C'est par votre vie que vous communiquez profondément et non par des mots. Les mots, messieurs, pour l'homme qui pense réellement, n'ont que très peu de sens. Les termes ont peu de signification lorsque vous cherchez vraiment la vérité, la vérité dans vos rapports humains et non une abstraite vérité fondée sur des comparaisons d'objets ou d'idées. Si vous voulez trouver la vérité en paroles c'est de peu d'importance; mais les mots deviennent très importants quand vous ne cherchez pas la vérité; alors, le mot est la chose, et la chose vous prend à son piège. Par conséquent, si vous voulez répandre ces enseignements, vivez-les et, par votre vie, vous les communiquerez, ce qui est plus vrai et plus significatif qu'une répétition verbale, car celle-ci est une imitation, et l'imitation n'est pas créatrice. Vous devez, comme individu, vous éveiller à votre conditionnement et, de ce fait, vous rendre libre et donner votre amour aux autres êtres.

QUESTION. — *Le mariage est-il nécessaire pour les femmes?*

KRISHNAMURTI. — Je ne sais pas pourquoi il serait plus nécessaire pour les femmes que pour les hommes. En réalité ce problème est immense, nous essayerons de

l'étudier. Tout d'abord tentons de résoudre ce problème. Nous n'allons ni le condamner, ni nous identifier à lui, ni le justifier. Nous allons essayer de comprendre le problème du mariage, qui implique des relations sexuelles, de l'amour, un compagnonnage, une communion.

Assurément, s'il n'y a pas d'amour, le mariage est une chose honteuse, n'est-ce pas? Il n'est plus qu'une simple satisfaction. Aimer est l'une des choses les plus difficiles qui soient, n'est-ce pas? L'amour ne peut entrer en existence que lorsque le moi est absent. Sans amour les rapports humains sont douloureux; même s'ils sont agréables ou simplement superficiels, ils conduisent à une ennuyeuse routine, à une habitude avec toutes ses implications, alors les problèmes sexuels deviennent suprêmement importants. En examinant le mariage pour savoir s'il est nécessaire ou non, nous devons d'abord comprendre ce qu'est l'amour. L'amour est chaste. Sans amour, vous ne pouvez être chaste; vous pouvez être célibataire, que vous soyez homme ou femme, mais cela n'est pas la chasteté ni la pureté. S'il n'y a pas d'amour, si vous avez un idéal de chasteté, c'est-à-dire si vous voulez devenir chaste, il n'y a pas d'amour non plus dans ce désir, car c'est évidemment le désir de devenir quelque chose qui, dans votre pensée, est noble, et qui, dans votre pensée, vous aidera à trouver la réalité; en cela il n'y a pas du tout d'amour. La licence n'est pas chaste, elle conduit à la dégradation et à la misère. Il en est de même de la poursuite d'un idéal. Tous deux excluent l'amour. Tous deux impliquent le devenir et la complaisance en quelque objet et, par là, vous vous donnez de l'importance, et là où vous êtes important l'amour n'est pas.

Voilà l'un des problèmes. Ensuite, si vous n'êtes pas marié, considérez les difficultés, que vous soyez homme ou femme. Biologiquement, la femme a « besoin » de s'accomplir dans un enfant. Quand elle en est privée elle a faim, comme elle a faim lorsqu'elle est privée d'amour, et comme la plupart des femmes le sont, elles cherchent leur accomplissement dans des objets, ou dans leurs enfants. Ainsi les enfants et les objets deviennent suprêmement importants pour les femmes, tandis que les hommes cherchent à s'accomplir dans leurs activités, mais y a-t-il accomplissement? J'espère que vous suivez ce que je dis. Si j'essaie de m'accomplir au moyen d'objets, de ma famille, d'idées, alors ma famille, mon nom, mes objets deviendront très importants. J'accorderai de la valeur aux objets, aux contacts sociaux, aux idées. Je leur donnerai une valeur qu'ils n'ont pas parce qu'ils sont très importants pour moi. J'introduirai des lois, des méthodes et des valeurs erronées au lieu de chercher à voir s'il y a accomplissement ou non.

Qu'entendons-nous par accomplissement? Tant que nous cherchons à nous accomplir, il y a peur, n'est-ce pas? Je veux m'accomplir en ma famille, en mon nom, en ma continuité, en des objets ou en des idées. Donc il y a toujours désir d'accomplissement là où il y a frustration. Parce que, présentement, je ne suis pas parvenu à mon accomplissement, je veux m'accomplir. Le fait est que je ne suis pas accompli. Je suis vide, je voudrais remplir ce vide. Qu'arrive-t-il alors? Je poursuis un accomplissement sans comprendre ce qui « est ». Si je comprenais ce que sont mon vide, mon creux, ma vacuité, ma mesquinerie, alors je pourrais transformer tout cela. Alors, il y aurait

une énorme révolution, mais si je ne fais que poursuivre un accomplissement, il n'y a que de la douleur, parce que je cherche cet accomplissement de mille façons, ce qui n'est qu'un prolongement de mon propre vide.

Reste encore le problème de la création qui ne consiste pas simplement à engendrer. Messieurs, l'homme qui est heureux, intérieurement, qui est créateur, ne se préoccupe pas de savoir s'il est marié ou non, il ne cherche pas un accomplissement, il ne cherche pas à se fuir dans la passion et dans l'érotisme. Nous cessons d'être créateurs lorsque nous imitons, lorsque nous ne faisons que fonctionner, conformément à la réponse de la mémoire; cette réponse est généralement appelée pensée, mais une telle pensée n'est que la réponse d'un cadre de références, qui est mémoire, et cela n'est pas réellement la pensée. Il y a véritable pensée quand il n'existe aucune réponse de la mémoire. En cette lucidité alertement passive il existe un état créateur. Lorsque vous êtes dans cet état, la vie avec toutes ses passions, tous ses désirs, s'efface, ce qui ne veut pas dire que vous cessez d'aimer, au contraire.

Messieurs, si nous voulons communiquer avec les autres il faut qu'il y ait amour, c'est parce que nous n'avons pas cet amour que tous les problèmes surgissent : si je dois ou non me marier, quelle personne devrai-je épouser? le problème sexuel, la création et le reste. Par malheur, l'amour n'est pas une chose que nous puissions apprendre, ou que nous puissions traduire. L'amour entre en existence lorsque vous n'avez pas de problèmes. Ne vous êtes-vous jamais surpris marchant parfois le long des rues, regardant les étoiles, regardant le ciel ou un coucher de soleil, et vous sentant heureux sans savoir pourquoi? En de tels instants

vous avez le désir de saisir quelqu'un par le bras, vous êtes réellement en communication avec l'homme mais, malheureusement, nos pensées, nos problèmes, nos peurs, nos jalousies nous préoccupent tellement que nous n'avons pas le temps d'être en communion. Vous ne connaissez pas votre femme, vous ne connaissez pas votre mari ou vos enfants, vous pouvez avoir des enfants, mais il n'y a pas d'amour parce que vous et votre femme êtes isolés; vous vous cachez derrière le mur que vous avez fabriqué vous-même et si vous ne percez pas ce mur il ne peut pas y avoir communion, et pour communier, il faut qu'il y ait amour. Sans amour la simple recherche de la chasteté, du célibat, est le contraire de la chasteté. Lorsque l'amour est présent, il y a chasteté, pureté, il y a incorruptibilité.

QUESTION. — *J'ai écouté ce que vous avez dit et j'ai le sentiment que pour donner suite à vos enseignements je dois renoncer au monde dans lequel je vis.*

KRISHNAMURTI. — Messieurs, vous ne pouvez pas renoncer au monde, n'est-ce pas? Qu'est-ce que le monde? Le monde est fait d'objets, de relations et d'idées. Comment pouvez-vous renoncer aux objets? Même si vous abandonnez votre maison, vous aurez toujours un *kurtha!* Vous pouvez renoncer à votre femme, mais vous serez toujours en rapport avec quelqu'un, par exemple avec le laitier ou avec l'homme qui vous apportera votre nourriture, et vous ne pouvez pas renoncer à la croyance, n'est-ce pas? Puissiez-vous le faire! Commencez par là si vous devez renoncer à quelque chose, renoncez aux fausses évaluations que vous avez faites de chaque chose; les fausses évaluations

provoquent des désastres et engendrent la misère. Vous voulez vous évader, vous ne voulez pas comprendre que c'est vous qui créez de fausses valeurs. Vous voulez fuir le résultat des fausses valeurs, mais si vous compreniez le monde, c'est-à-dire les idées, les rapports humains, les objets et leur vraie signification, vous ne seriez pas en conflit avec le monde. Vous ne pouvez vous retirer du monde, vous en retirer signifie être en état d'isolement et vous ne pouvez le faire, vous ne pouvez vivre isolé que dans un asile, mais pas en renonçant au monde. Vous ne pouvez vivre heureux avec le monde que si vous n'êtes pas du monde, c'est-à-dire si vous n'accordez pas de fausses valeurs aux objets du monde, cela ne peut se produire que lorsque vous vous comprenez vous-même, vous, le donneur de fausses valeurs.

Messieurs, c'est comme si un homme stupide essayait de renoncer à la stupidité, il serait toujours stupide. Il pourrait essayer de devenir habile mais demeurerait stupide; mais s'il comprenait ce qu'est la stupidité, c'est-à-dire lui-même, il pourrait atteindre de grandes altitudes, il aurait la sagesse. Ce n'est pas en renonçant que vous pouvez trouver la réalité. En renonçant, vous vous évadez dans l'illusion, vous ne découvrez pas ce qui est vrai. Je dis, par conséquent, qu'il faut donner leur vraie valeur aux choses, aux rapports humains, aux idées, et ne pas tenter de fuir le monde. Il est relativement facile de se retirer dans l'isolement, mais il est extrêmement ardu d'être conscient et de donner leur vraie valeur aux choses.

Messieurs, les choses n'ont pas de valeur en elles-mêmes. La maison, en elle-même, n'a pas de valeur, elle n'a que celle que vous lui donnez. Si, psychologiquement,

vous êtes vide, insuffisant, la maison devient très importante parce que vous vous identifiez à elle, alors commence le problème de l'attachement et du renoncement. C'est en réalité stupide et si vous compreniez votre nature intérieure, votre creux intérieur, le problème aurait très peu de sens, mais tout devient important dès que vous essayez de recouvrir votre propre solitude. Il en est ainsi en ce qui concerne les rapports humains, les idées, les croyances. Il n'est de richesse que dans la compréhension du sens de ce qui est et non pas en allant vous retirer dans votre isolement.

PREMIÈRE QUESTION. — *La vie nous lance à la tête un problème après l'autre. Est-ce que l'état de lucidité dont vous parlez nous permettra de comprendre et de résoudre, une fois pour toutes, la question entière des problèmes, ou devrons-nous les résoudre l'un après l'autre?*

DEUXIÈME QUESTION. — *J'éprouve en moi certains désirs profonds qui ont besoin d'être disciplinés. Quelle est la meilleure façon de le faire?*

KRISHNAMURTI. — Ce problème est bien difficile, ceux d'entre vous qu'il intéresse vraiment doivent y donner leur esprit et leur cœur. Tout d'abord il y a des problèmes qui se succèdent, la vie est une constante bataille de problèmes, et nous voulons savoir comment les résoudre, comment les aborder, ou comment nous discipliner afin de leur résister. Toute la question est là : Comment allons-nous nous discipliner de façon à ne pas nous laisser affecter par les problèmes, comment allons-nous arrêter ce flot constant de problèmes, pouvons-nous les déraciner une fois pour toutes?

Plusieurs choses sont impliquées dans cette question. Vous serez poursuivis par les problèmes, ils se succéderont sans cesse avec leur cortège de douleurs, de peines, si vous ne comprenez pas *qui* crée ces problèmes. Mais si vous comprenez qui en est le créateur, vous cesserez naturellement de vous attaquer à ces problèmes un à un, ce qui serait absolument stupide. Si je comprends la cause, et non seulement les symptômes, ceux-ci cessent d'exister, de même si je comprends qui est le créateur de ces problèmes, ces problèmes cessent d'être, et il ne sera plus question de savoir s'il faut les résoudre l'un après l'autre.

Ce qui est impliqué là, c'est le problème du penseur et de la pensée, de celui qui discipline et de cela qui se laisse discipliner. Le penseur, l'imitateur, le dominateur, essaye de discipliner sa pensée, c'est un des problèmes, et l'autre, c'est de savoir comment résister aux attaques de l'extérieur. Commençons donc d'abord par étudier la résistance.

Résistez-vous lorsque vous comprenez quelque chose? Certainement pas. La discipline n'existe que comme mesure de résistance. Sinon vous n'avez aucun besoin de discipline. Si par discipline vous pouvez créer une certaine habitude, un certain isolement, un certain mur de clôture, vous pensez que vous n'aurez plus peur. La discipline, qui est résistance, moyen de se protéger, existe lorsqu'il n'y a pas de compréhension. Si vous comprenez un problème il cesse, vous n'avez pas à lui résister. Par exemple, si vous comprenez pourquoi vous êtes arrogant, il n'y a pas lieu de résister à l'arrogance. Le fait de vous discipliner est encore de l'arrogance, de l'orgueil; l'orgueil d'un certain accomplissement, l'orgueil de devenir, d'être quelqu'un, c'est un désir de puissance. Si vous compreniez tout cela vous ne

résisteriez jamais et vous ne disciplineriez pas votre esprit en vue de n'être pas arrogant. Comprendre ce qui est, est extrêmement difficile, parce que, pour comprendre ce qui est, il ne faut se laisser distraire par aucun opposé, par exemple, par l'humilité qui est l'opposé de l'arrogance. Il faut qu'il y ait complète concentration sur ce qui est.

Par conséquent, la discipline n'existe que comme une forme de résistance. Vous vous disciplinez afin de n'être pas tenté, vous vous disciplinez contre quelque chose. La discipline, qui est un mode de résistance, qui est violence, ne cesse que lorsque vous la comprenez, lorsque vous en êtes conscient, quand vous ne la rejetez pas, quand vous ne la condamnez pas. Vous verrez que la lucidité engendre une discipline qui n'est pas imposée, une discipline d'une intelligence et d'une souplesse extraordinaires. Un homme qui résiste est réellement « mort », il est emprisonné, si on le compare à celui qui est indépendant et libre. Je dis donc que la discipline est résistance, et j'emploie ce mot en y comprenant tous les modes et tous les systèmes dont on se sert comme moyen d'auto-protection. La discipline est une forme de résistance, et là où est la résistance il y a mur de clôture, et là où est le mur de clôture, il n'y a ni compréhension, ni communion. L'homme discipliné est un homme enfermé dans son équité, il n'a pas d'amour dans son cœur, il est muré dans son devenir.

Un autre aspect de la question est de savoir si les problèmes peuvent être résolus une fois pour toutes en les coupant d'un coup à la racine. Nous devons d'abord découvrir qui est le créateur des problèmes. Si le créateur est compris, les problèmes cesseront. Le créateur du problème n'est-il pas le penseur? Les problèmes n'existent pas en

dehors du penseur, c'est évident, n'est-ce pas? Le penseur est le créateur du ou des problèmes. Or, le penseur est-il séparé de ses pensées? S'il en est séparé, alors, le problème continue, parce qu'il en est le créateur; il s'est séparé de son problème et continue à vouloir le résoudre; mais si le penseur est la pensée, indissolublement, alors étant le créateur il peut commencer à se résoudre lui-même sans être concerné par le problème ou la pensée. Tels que vous êtes, vous croyez que le penseur est séparé de sa pensée, c'est exactement sur cette distinction que vos livres religieux et vos philosophies sont fondés, n'est-ce pas vrai? Peu importe ce que dit la Baghavad-Gîta ou d'autres livres. Le penseur est-il séparé de sa pensée? S'il est séparé d'elle, les problèmes continueront; s'il ne l'est pas, il peut se libérer de la source de tous les problèmes.

Si le penseur est séparé de ses pensées, comment cette séparation s'est-elle produite? Retirez les qualités du penseur, retirez-lui ses pensées, où est le penseur? Le penseur n'est pas. Retirez les qualités du moi qui sont la mémoire, l'ambition et le reste, où est le moi? Même si vous dites que le moi n'est pas le penseur mais quelqu'autre entité derrière le penseur, il reste toujours le penseur, parce que vous n'avez fait que repousser le penseur un peu plus loin. Maintenant, pourquoi le penseur s'est-il séparé de ses pensées? Il ne peut exister sans pensées parce que, en vérité, là où il n'y a pas de pensée, il n'y a pas de penseur. De plus, il s'est séparé de sa pensée pour la simple raison que la pensée peut être transformée, modifiée, et afin de se conférer une permanence, le penseur s'étant séparé de sa pensée se donne à lui-même cette permanence; la pensée étant transitoire, changeante, peut être modifiée. Mais le

penseur qui crée la pensée peut être permanent, il est l'entité permanente, tandis que la pensée est changeante, modifiable selon les circonstances, selon les influences du milieu, alors que le penseur demeure. Il est la pensée. Mais si la pensée cesse il n'est plus, bien que les livres disent le contraire. Pensez à cela, par vous-mêmes, mettez de côté vos livres, oubliez vos autorités et examinez le problème directement. Sans la pensée le penseur n'est pas. Le penseur crée la pensée et s'en sépare en vue de se protéger lui-même; de ce fait, il se donne une stabilité, une certitude et une continuité.

Or, comment le penseur entre-t-il en existence? Evidemment par l'effet du désir. Le désir est le résultat des perceptions, des contacts, des sensations et de l'identification qui constitue le moi. Par exemple, vous avez la perception d'une automobile, le contact, la sensation, le désir, l'identification vous font dire : « Elle me plaît, je la veux. » Donc, je suis le produit, le penseur est le produit du désir, et, une fois produit, le moi se sépare de la pensée parce qu'il peut alors la transformer tout en demeurant permanent. Tant que le penseur est séparé de sa pensée il y a des problèmes successifs, des problèmes innombrables, mais s'il n'y a pas de séparation, si le penseur est la pensée, qu'arrive-t-il? Le penseur lui-même subit une transformation, une transformation fondamentale et radicale et cela, ainsi que je l'ai dit, est la méditation. C'est la connaissance de soi, c'est tout ce que j'ai décrit au sujet du penseur; comment il se sépare de sa pensée et comment il entre en existence, vous pouvez le découvrir par vous-mêmes, vous n'avez guère besoin de lire un livre sacré pour connaître la vérité sur ce sujet. C'est le commence-

ment de la connaissance de soi, et de là naît la méditation.

La méditation est la fin de la pensée du penseur, elle se produit lorsqu'on n'attache pas de valeur au penseur, lorsqu'on ne lui accorde pas de continuité. Le penseur discipline sa pensée; il se sépare d'elle de façon à s'accorder une continuité au moyen des possessions, de la famille, de ses idées, et tant que le penseur existe il y a des problèmes. Ce n'est que lorsque le penseur cesse de penser que la méditation commence. La méditation est connaissance de soi, et sans connaissance de soi il n'y a pas de méditation. Vous verrez que si vous pénétrez au cœur de cette question de la connaissance de soi, qui est le commencement de la sagesse — et vous ne le ferez pas par des pratiques car elles ne sont que des résistances — vous irez de plus en plus profondément à partir du centre, lequel est le désir qui crée le moi; et lorsque ce moi se continue dans l'Atman ou Moi suprême, il est toujours le penseur qui ne fait que reculer de plus en plus loin sa permanence. Aussi longtemps que vous ne serez pas conscient de tout ce processus il n'y aura pas de fin au problème, mais lorsque vous devenez conscient vous voyez que le temps a cessé, le temps comme mémoire du passé et du futur, et là est le présent immédiat, l'éternel, et en lui seul est la Réalité.

28 décembre 1947.

BÉNARÈS

I

COMME, au cours de ces prochaines semaines, nous aurons des causeries tous les dimanches et des discussions les mardis, jeudis et samedis, il me semble qu'il est d'abord important de découvrir l'art d'écouter. La plupart d'entre nous écoutent en vue de confirmer leurs croyances, de renforcer leurs opinions, de réfuter, d'aiguiser leur intellect ou d'apprendre une nouvelle technique. Il me semble que c'est là une façon erronée d'agir si l'on ne fait que renforcer ses croyances, ou apprendre un nouveau jargon ou une nouvelle manière d'écouter. Mais il existe une bonne façon d'écouter, en particulier lorsqu'il s'agit de quelque chose qui vous est peut-être étranger, peut-être nouveau, quelque chose que vous entendez pour la première fois.

Lorsqu'on écoute une chose nouvelle, on a tendance à l'écarter si on ne la comprend pas, ou à être trop rapide dans ses jugements. Mais si nous étions capables d'écouter très attentivement, peut-être recueillerions-nous beaucoup plus qu'en écoutant simplement à travers l'écran de nos préjugés et de nos impressions.

En d'autres termes, si je veux comprendre ce que vous dites, je ne dois pas simplement entendre vos expressions

verbales, mais tout ce que vous vous proposez de transmettre. Les mots n'ont pas une si grande importance; ce qui compte, c'est ce que vous vous proposez d'exprimer. La communication est chose plus importante que l'expression verbale, et il ne peut y avoir communion entre deux personnes que si l'intention de se comprendre existe. Si vous ne désirez pas comprendre, si vous n'êtes ici que pour critiquer, pour exprimer des mots ou pour intellectualiser, il ne peut y avoir de communication. Mais il y en aura une entre nous, profonde, sage, étendue, si nous nous proposons de nous comprendre. Je crois qu'une telle intention est beaucoup plus importante que celle, facile, de philosopher, de critiquer ou d'apprendre un nouveau moyen d'exprimer une pensée. Au cours de ces causeries, pendant ces six prochaines semaines, vous et moi devrons être en communion, afin de nous comprendre mutuellement, de comprendre nos problèmes, nos difficultés réciproques, et la façon d'aborder les conflits de la vie. Aussi, la base de nos rapports doit être cette communion.

Je ne suis pas ici simplement pour donner une série de causeries, pour exposer mes idées, parce que je ne crois pas aux idées. Les idées ne transforment pas, elles ne produiront pas la vraie révolution. Les idées tendent à en susciter d'autres, mais elles ne produiront jamais l'ultime, la fondamentale, la radicale révolution qui est nécessaire; nous examinerons cette question au cours de ces prochaines causeries.

Donc, nous devrions, si nous le voulions, nous efforcer d'établir des rapports de communion entre nous, non comme ceux de conférencier à auditoire ou de maître à disciples, parce que ce serait absurde. Nous voulons pénétrer les

problèmes de nos existences et les comprendre ; c'est pourquoi il nous faudra les examiner de très près, avec attention ; ce que nous allons faire. Comprendre, c'est être attentif. La plupart d'entre nous essayent, au contraire, de trouver la solution d'un problème. Peut-être ceci a-t-il encore besoin d'une explication. Lorsque nous avons un problème, qu'il soit social, psychologique ou prétendu spirituel, nous cherchons toujours une réponse, une issue, qui nous éloigne du problème. Examinez votre propre problème et vous verrez cette tendance que vous avez à trouver sa solution ; n'est-il pas vrai ? Mais si vous savez examiner le problème, la solution est dans le problème même, non en dehors de lui. Donc, si vous me permettez d'insister sur ce point, c'est ce que nous ferons dans toutes nos causeries. Je ne suis pas en train de vous offrir une solution pour que vous l'acceptiez ou que vous l'adoptiez comme nouveau modèle d'action ; mais si vous et moi pouvions examiner le problème en commun, voir ses implications et sa signification, alors, peut-être qu'en le regardant ensemble, nous trouverions la réponse correcte, non une réponse distante du problème, mais au cœur même du problème.

Messieurs, en présence de quel problème sommes-nous à l'heure actuelle ? Est-ce un problème individuel ou un problème de masses ? Est-ce le problème d'une contrée particulière, d'un peuple particulier, ou bien affecte-t-il le monde entier indépendamment des races et des nationalités ? Il est certain que c'est un problème qui, non seulement affecte l'individu, vous et moi, mais le monde entier. C'est celui de la désintégration, de l'écroulement. Toutes les expériences sociales et psychologiques perdent rapidement de leur valeur, les guerres ne cessent de nous menacer,

il y a des luttes entre classes et entre groupes. Bien que l'on puisse parler de paix, il n'y a qu'une préparation à la guerre avec laquelle nous sommes familiarisés quotidiennement. Une idéologie entre en conflit avec une autre, la gauche avec la droite, etc...

Or, ce vaste problème du monde est-il votre problème et le mien, ou est-il indépendant de nous? La guerre est-elle indépendante de vous, les conflits nationaux et de groupes sont-ils indépendants de nous? La corruption, la dégradation, la désintégration morale sont-elles indépendantes de nous? Cette désintégration est directement liée à nous, de sorte que la responsabilité en est supportée par chacun de nous; c'est là le problème essentiel, ne le pensez-vous pas? Pour m'exprimer autrement, ce problème doit-il être abandonné à quelques dirigeants de la gauche ou de la droite, à un parti, à une discipline, à une idéologie, aux Nations Unies, à un expert, à un spécialiste? Ou sommes-nous directement impliqués dans ce problème, c'est-à-dire en sommes-nous directement responsables? Là est la question. Peut-être beaucoup d'entre vous peuvent-ils n'y avoir pas pensé, et cela leur paraîtra tout à fait étranger; mais la question, n'est-ce pas, est de savoir si le problème individuel est le problème du monde, et si nous pouvons faire quoi que ce soit à ce sujet. L'écroulement religieux et moral, la corruption politique, la prétendue indépendance, tout cela n'a engendré que de la décomposition. Ce problème est-il le vôtre, ou l'abandonnez-vous au hasard, ou attendez-vous que quelque miracle survienne qui produise une révolution, ou le laissez-vous à quelque autorité, à quelque parti politique de la gauche ou de la droite? Quelle est votre réponse? Ne devez-vous pas

résoudre ce problème, ne devez-vous pas vous y attaquer, réagir de tout votre être à un pareil défi? Je ne vous parle pas en termes de rhétorique, j'énonce des faits. Il n'y a pas de place ici pour la rhétorique; ce serait absurde. Il y a un défi qui vous est lancé à tout instant; la vie est un défi. Est-ce que nous le relevons, et, dans ce cas, selon quel conditionnement le faisons-nous? Et, si nous répondons, notre réponse est-elle capable d'affronter la provocation?

Ainsi, pour affronter cette catastrophe mondiale, cette crise mondiale, ce défi énorme et sans précédent, ne devons-nous pas découvrir comment nous y répondons individuellement? Car, après tout, la société est le rapport qui existe entre vous et les autres; il n'y a pas de société qui ne soit basée sur les rapports humains. Ce que nous sommes, vous, et moi, et les autres, est évidemment la société. N'avons-nous donc pas à comprendre ces rapports qui existent entre nous, en vue de transformer la société, en vue d'amener une révolution, une transformation radicale et complète? Car, manifestement, c'est de cela dont nous avons besoin : une révolution dont la valeur sera fondamentale, qui ne se conformera pas à un modèle ou à une idéologie, mais qui sera engendrée par la compréhension des rapports qui existent entre nous, qui sommes la société. N'est-il pas de notre responsabilité, de notre responsabilité individuelle, de découvrir quelle est notre réponse directe à cette provocation? Est-ce la réponse d'un hindou, d'un musulman, d'un chrétien, d'un communiste ou d'un socialiste? Et une telle réponse est-elle valable? Est-ce une réponse qui entraînera un changement fondamental? J'espère avoir exposé clairement le problème. Si vous répondez en tant

que catholique ou communiste, là encore vous répondez conformément à une pensée stéréotypée; donc, votre réponse n'a pas de signification, car ne sommes-nous pas, nous, hindous, musulmans, bouddistes, chrétiens, etc..., les créateurs de ce problème? De même que la nouvelle religion est l'adoration de l'Etat, les anciennes étaient l'adoration d'une idée. Si vous répondez à une provocation en vous conformant à un conditionnement ancien, votre réponse ne vous permettra pas de comprendre cette nouvelle provocation. Par conséquent, ce qu'il faut faire, en vue de relever la provocation, c'est de se dénuder complètement, de se déposséder de tout le bagage que l'on a, et affronter la provocation d'une façon neuve. Il est évident qu'un Etat, qu'un pays, une civilisation, une nation ne durent et ne survivent que lorsqu'ils peuvent affronter d'une façon neuve la compétition qu'est la vie; sinon, ils succombent, ils sont détruits; et c'est précisément ce qui se produit. Techniquement, nous sommes prodigieusement avancés, mais moralement, spirituellement, nous sommes très en retard; avec cette carence morale, nous nous trouvons en face de ce progrès technique extraordinaire, de sorte qu'il y a toujours friction, contradiction.

Ainsi, notre problème est, n'est-ce pas, cette nouvelle provocation? Tous les dirigeants ont fait faillite, les dirigeants spirituels, moraux et politiques; cela se produira toujours, parce que, dans l'état de confusion qui est nôtre, nous choisissons nos dirigeants, et ainsi les dirigeants que nous choisissons nous conduiront inévitablement à la confusion.

Messieurs, voyez l'importance de cela, ne l'écartez pas comme si ce n'était qu'un jeu de l'esprit. Voyez le danger

d'un dirigeant, non seulement en politique, mais en religion. C'est du sein de notre confusion que nous choisissons nos dirigeants, et parce que nous sommes confus, parce que nous ne savons pas comment agir, nous allons à eux. Parce que je ne vois pas clair, je vous choisis; si je voyais clair, je ne vous choisirais pas, je ne voudrais pas de chef, parce que je serais une lumière pour moi-même et je pourrais penser mes problèmes moi-même. Ce n'est que si je suis moi-même confus que je vais chez un autre, et je puis l'appeler gourou, ou Mahatma, ou chef politique, comme on voudra, mais je vais à lui parce que je suis dans un état de confusion. Je ne vois qu'à travers les ténèbres de ma propre confusion.

L'homme qui désire sincèrement approfondir l'affreux problème de la douleur doit commencer par lui-même. Ce n'est que par une compréhension créatrice de nous-mêmes qu'il peut exister un monde heureux et créateur, un monde dans lequel les idées n'existeront plus.

QUESTION. — *Vous prêchez l'idée d'un seul monde, d'une société sans classes, qui est la base du communisme; mais quelle technique préconisez-vous pour une nouvelle révolution? Comment l'imposer?*

KRISHNAMURTI. — Qu'entendez-vous par imposer? Autrement dit, quelle est mon autorité? Qui m'a investi du pouvoir de parler? Ou encore, quelle est mon étiquette? En d'autres termes, ce qui vous intéresse, c'est l'étiquette, le nom. Vous voulez savoir de quelle autorité je relève. Cela veut dire qu'il est plus important de connaître mon étiquette que de savoir s'il y a du vrai dans mes paroles.

Messieurs, m'écoutez-vous ou portez-vous votre attention ailleurs? Cette question est vraiment importante; examinons-la de près, voulez-vous?

La plupart d'entre nous apprécient ou suivent ce qui a été sanctionné par une autorité : un tel a peint un tableau, donc ce tableau doit être bon; un tel a écrit un poème, c'est un poète bien connu, *par conséquent* le poème doit être bon; un tel a un grand nombre de disciples, *donc* ce qu'il dit doit être vrai. En d'autres termes, votre jugement dépend de la popularité, du succès, de la richesse du langage, de l'apparence. Ainsi, quand vous me demandez quelle est mon autorité, c'est parce que vous désirez savoir si je suis l'Instructeur du monde. Et je demande qu'on ne soit pas stupide. Ce que je suis ou ne suis pas n'a aucune importance. Ce qui est essentiellement important est d'examiner ce que je dis et de trouver votre réponse sans le réconfort de l'autorité. Voilà pourquoi je suis contre les organisations. Spirituellement, elles engendrent un fond d'autorité; celui qui cherche la Vérité ne subit l'autorité d'aucun livre, Bhagavad-Gîtâ ou Bible, ni d'aucune personne; c'est la vérité qu'il cherche, et non l'autorité d'un autre. Donc, si vous cherchez à examiner mon étiquette afin de savoir si je mérite d'être écouté et respecté, je crains que nous ne perdions notre temps, parce que je n'ai pas d'autorité, je dis ce qui, selon moi, est vrai, par expérience directe, non à travers la lecture de quelque livre ou l'influence de qui que ce soit. Je n'ai lu aucun des livres dits psychologiques ou religieux; je vous parle de mon expérience directe. Si vous voulez l'examiner, je vous y invite volontiers; mais si vous êtes à la recherche d'une étiquette, vous ne la trouverez pas. Voilà pourquoi vous

m'avez posé cette question : « Quel est votre pouvoir? » Comme je n'ai ni autorité, ni pouvoir, je n'agis pas en tant que gourou. Si ce que je dis vous intéresse, vous m'écouterez directement et vous chercherez la vérité de mes paroles; ce qui signifie que vous devez libérer votre esprit de toute autorité, vous rendre capables de voir les choses directement et simplement.

Vous voulez aussi savoir quelle technique je propose. Messieurs, comprenons le mot technique. La révolution est-elle une question de technique? Une révolution politique et sociale peut exiger une certaine technique, parce que l'obtention de certains résultats exige l'application d'une certaine idéologie; et pour obtenir ce résultat, vous devez connaître cette idéologie et comment la promouvoir, que ce soit l'idéologie communiste, ou fasciste, ou capitaliste. Il vous faut apprendre une technique pour produire un résultat; mais en quoi consiste la révolution fondamentale? Une technique produirait-elle la vraie révolution? Il faut que, socialement, cette révolution soit radicale, fondamentale. Le monde entier doit être transformé; mais est-ce qu'une technique pourra le faire, la technique étant un moyen, une méthode? ou faut-il, au contraire, que des individus, vous et moi, comprennent le problème et soient intérieurement dans un état de révolution? Par conséquent, leur action sur la société sera révolutionnaire, ils n'en seront point à apprendre une technique de révolution, ils seront eux-mêmes en révolution. Suis-je clair?

Lorsque vous demandez quelle est ma méthode, ma technique de révolution, je dis : voyons d'abord ce que vous entendez par ce mot : technique. N'est-il pas plus important, plus essentiel que vous soyez révolutionnaires

que de chercher simplement une technique de révolution? Mais pourquoi n'êtes-vous pas révolutionnaires? Pourquoi n'y a-t-il pas en vous un nouveau processus vital, une nouvelle façon de considérer la vie, une flamme, un intense mécontentement? Celui qui est complètement, intrinsèquement mécontent n'a besoin d'aucune technique pour être révolutionnaire; il est un révolutionnaire, il est un danger pour la société. Et de cet homme vous dites qu'il est révolutionnaire. Et pourquoi n'êtes-vous pas ainsi? Pour moi, ce qui est important, ce n'est pas la technique, mais de faire de vous des révolutionnaires, de vous aider à vous éveiller à l'importance d'une transformation complète; et lorsque vous serez transformés, vous serez capables d'agir, et il y aura un flux constant de renouveau, ce qui, après tout, est la révolution.

Par conséquent, pour moi, l'importance d'une révolution intérieure, d'une transformation psychologique est bien plus grande que celle d'une révolution extérieure; celle-ci n'est qu'un simple changement, une continuité modifiée. Mais la révolution intérieure n'a pas de lieu où se reposer, il n'y a pas d'arrêt en elle, c'est un constant renouvellement, et c'est de cela dont nous avons besoin à notre époque : d'hommes totalement insatisfaits et, par conséquent, prêts à percevoir la vérité des choses. L'homme qui est satisfait, celui que satisfont l'argent, les situations, les idées, ne peut jamais voir la vérité. C'est seulement l'homme mécontent qui cherche, qui interroge, qui demande, qui regarde, c'est cet homme qui découvre la vérité, et une telle personne est une révolution en soi, donc dans ses rapports humains. Elle commence à transformer son monde, c'est-à-dire ses rapports avec ses

semblables; ainsi, elle agit sur le monde à l'intérieur de son cercle de relations. Mais chercher simplement une technique, ou demander quelle est ma technique pour la nouvelle révolution, me semble être à côté de la question, ou plutôt le signe que l'importance d'être révolutionnaires en vous-mêmes vous échappe. Pour être ainsi révolutionnaires, il vous faut prendre conscience de votre milieu, du monde dans lequel vous vivez.

Messieurs, toute nouvelle culture, toute nouvelle société doit commencer par vous. Comment le Christianisme, le Bouddhisme ou tout autre mouvement historique vital ont-ils commencé? Avec quelques-uns que cette idée, ce sentiment avaient enflammés. Leurs cœurs s'étaient ouverts à une nouvelle vie, ils étaient un noyau qui ne suivaient pas une croyance mais qui avaient en eux-mêmes l'expérience de la réalité, de la réalité de ce qu'ils voyaient. Ce que vous et moi devons faire, si je puis vous le proposer, est de voir les choses par nous-mêmes, directement, et non à travers une technique.

Messieurs, vous pouvez lire un poème d'amour, vous pouvez étudier ce qu'est l'amour, si vous n'en avez pas fait l'expérience, aucune somme de lecture ou d'étude de technique ne vous donnera le parfum de l'amour, et parce que nous n'avons pas cet amour nous cherchons la technique. Nous sommes usés, dévitalisés, et c'est la raison de notre recherche d'une technique. L'homme affamé n'est pas à la recherche d'une technique, il court après la nourriture, il ne se borne pas à se tenir près d'un restaurant et à humer l'odeur des victuailles. Lorsque vous demandez une technique cela indique que vous n'avez pas réellement faim. Le « comment » n'est pas important, mais les rai-

sons pour lesquelles vous demandez ce « comment » sont essentielles.

Donc il ne peut y avoir de révolution intérieure, de renouveau continuel en vous-mêmes, que lorsque vous vous comprenez vous-mêmes. C'est dans les rapports humains que vous vous comprenez, non dans l'isolement. Etant donné que rien ne peut vivre en état d'isolement, pour vous comprendre, pour avoir cette connaissance de vous-mêmes à un niveau quel qu'il soit, vous devez l'apprendre dans vos rapports humains, et comme ces rapports sont douloureux, sont constamment en mouvement, nous voulons les fuir et trouver une réalité en dehors d'eux. Il n'y a aucune réalité en dehors des rapports humains. Lorsque je comprends les rapports humains, cette compréhension même est la réalité. Il nous faut, par conséquent, être extrêmement éveillés et observer continuellement, être ouverts à toutes les provocations, à toutes les suggestions ; cela exige une certaine vivacité de l'esprit et du cœur et nous sommes, pour la plupart, endormis et frustrés, nous avons un pied dans la tombe, bien que nous soyons jeunes. Nous pensons en termes de réalisation personnelle, en termes de bénéfice, nous ne sommes donc jamais vivants, c'est toujours une fin qui nous préoccupe. Nous sommes des chercheurs de finalité et non des personnes vivantes, par conséquent nous ne sommes jamais révolutionnaires. Si c'est la vie directement qui vous intéresse, et non des idées au sujet de la vie, vous ne pouvez pas vous empêcher d'être un révolutionnaire, en vous-même vous serez une révolution, parce que vous aborderez la vie directement et non derrière l'écran des mots, des préjugés, des intentions et des conclusions. L'homme qui aborde la vie directement

est dans un état de mécontentement, il vous faut être dans cet état si vous voulez trouver la réalité. C'est la réalité qui libère, c'est elle qui libère l'esprit de ses illusions et de ses créations, mais pour la trouver il faut lui être ouverts, être mécontents.

Vous ne pouvez pas chercher la réalité, elle doit venir à vous, elle ne peut le faire que lorsque l'esprit est totalement mécontent et disponible, mais la plupart d'entre nous redoutent ce mécontentement, car Dieu sait où il nous conduirait. Alors nous le circonvenons avec des certitudes, avec des actions soigneusement élaborées. Dans un tel état d'esprit on ne peut pas comprendre la vérité. La vérité n'est pas statique car elle est intemporelle et l'esprit ne peut pas la suivre car il est le produit du temps, ce qui appartient au temps ne peut pas faire l'expérience de ce qui est intemporel.

La Vérité vient à celui qui est dans cet état de mécontentement mais qui ne cherche pas une fin, car celui qui la cherche veut une récompense, et la récompense, la satisfaction ne sont pas la Vérité.

16 janvier 1949.

II

IL faut distinguer les expériences provoquées par la croyance et l'expérience spontanée. La croyance agit manifestement au détriment de l'état d'expérience, et ce n'est que par l'expérience directe, et non par la croyance, que l'on peut découvrir la réalité des choses. La croyance n'est pas nécessaire, tandis que l'état d'expérience est essentiel, surtout dans un monde où existent tant de contradictions, tant de spécialistes, chacun offrant sa propre solution.

Nous, les hommes ordinaires, devons découvrir la vérité en ce qui concerne toute cette confusion, toute cette misère. Nous devons, par conséquent, nous demander si la croyance est essentielle et si elle peut nous aider à faire l'expérience de la réalité.

Tel que nous le voyons, en ce moment, le monde est déchiré entre deux camps : d'une part, ceux qui croient que la vie matérielle est d'importance primordiale (la vie matérielle de la société, la modification du milieu, la réadaptation de l'homme à son milieu) ; d'autre part, ceux qui croient que la vie spirituelle a la primauté. L'extrême gauche croit à la transformation et à la modification du milieu, les autres croient que seule la vie spirituelle de l'homme a de l'importance.

C'est vous et moi qui devons trouver la vérité à ce sujet, notre vie sera donc à la mesure de cette vérité. Les spécia-

listes disent que l'important est le milieu, d'autres disent que c'est l'esprit, et vous et moi devons savoir ce qu'il en est. Ce n'est pas une question de croyance, car celle-ci n'a aucune valeur au regard de l'expérience. Sur quoi mettrons-nous l'accent? Sur le milieu ou sur la vie spirituelle? Comment découvrirons-nous la vérité à ce sujet? Ce ne sera ni par des lectures interminables, ni en consultant les experts de la gauche ou de la droite, ni en suivant ceux qui jugent que la vie matérielle de la société est extrêmement importante, ni en étudiant leurs livres, leurs connaissances spécialisées, ni en suivant ceux qui croient, avec toute leur littérature, que la vie spirituelle prime tout. Assurément se donner à l'une ou l'autre croyance ce n'est pas trouver la vérité en cette matière.

Pourtant, nous sommes, pour la plupart d'entre nous, pris dans le filet des croyances, et nous sommes incertains, nous croyons tantôt à ceci, tantôt à cela. Nous n'avons pas de certitude et sommes dans la même confusion que les experts avec leur certitude. Nous ne devons rien tenir pour vrai, nous ne devons suivre qui que ce soit, car nous irions à la confusion. L'acceptation de l'autorité en ces matières est manifestement nuisible à la société. L'autorité est un facteur de détérioration de la société. Vous et moi, qui sommes pris dans ce dilemme et qui ne savons que faire, devons découvrir ce qu'est la vérité, et non suivre quelque spécialiste. Comment nous y prendrons-nous? Messieurs, cette question est essentielle à notre époque; nous avons ceux qui placent leurs énergies, leurs capacités, leur puissance et leurs pensées dans des modifications du milieu qui, en fin de compte, selon leur espérance, transformeront l'individu, et nous avons ceux qui, de plus en plus, vou-

draient revenir aux croyances, à l'orthodoxie, aux religions organisées, etc... Ces deux tendances sont en guerre l'une contre l'autre, et vous et moi devons décider — non pas décider de quel côté nous nous tournerons, parce que ce n'est pas une question d'orientation — mais il nous faut savoir où est la vérité.

Il est évident que nous ne pouvons pas nous appuyer sur nos préjugés particuliers, car ils ne nous révéleraient pas la vérité sur ce sujet. Si vous avez été conditionnés par un milieu religieux, vous direz que l'esprit a la primauté, d'autres élevés différemment diront que la vie matérielle de la société est de première importance.

Donc, comment vous et moi, les personnes ordinaires, qui ne dépendons pas de toute cette accumulation de connaissances, de théories et preuves historiques, comment nous y prendrons-nous pour découvrir la vérité ? Cette question n'est-elle pas vitale ? C'est de notre découverte que dépendront notre responsabilité et notre action dans l'avenir. Il ne s'agit pas pour nous de croire, la croyance n'est encore qu'une forme de conditionnement, elle ne nous aide pas à trouver la vérité.

Ainsi, pour trouver la vérité sur ce point, ne devons-nous pas, d'abord, être libres de notre bagage religieux, comme de notre bagage matérialiste ? Cela veut dire que nous ne devons pas simplement accepter, nous devons être libres du conditionnement qui nous fait penser que la vie matérielle de la société est d'importance primordiale, aussi bien que de celui qui nous fait croire que l'importance appartient à la vie spirituelle, à la vie de l'esprit. Nous devons être libres des deux pour trouver la vérité en ce qui les concerne. Pour découvrir la vérité

d'une chose, vous devez l'aborder d'une façon neuve, sans préjugés.

Ainsi, pour découvrir la vérité de ces deux points de vue, il nous faut nous libérer de tout notre bagage, de tout notre milieu, est-ce possible? Vivons-nous de pain seulement, ou existe-t-il un autre facteur qui façonne le but extérieur, le milieu, conformément à notre psychologie profonde? Découvrir la vérité en ceci est évidemment suprêmement important pour chaque personne sincère et responsable car, de cette réponse, dépendra son action, et, pour cela, nous devons nous étudier nous-mêmes, être conscients de nous-mêmes en action. Est-ce que l'aspect matériel de la société, le milieu, tiennent le rôle principal dans votre vie?

Pour la plupart d'entre nous, il en est ainsi. Est-ce que le milieu façonne vos pensées et vos sentiments? Où commence la vie dite spirituelle et où finit l'influence du milieu? Pour savoir cela il nous faut évidemment étudier nos actions, nos pensées et nos sentiments. En d'autres termes, il faut qu'il y ait connaissance de soi. Ce n'est pas une connaissance que l'on trouve dans des livres ni que l'on recueille à différentes sources, mais cette connaissance du moi, à quelque niveau qu'on le prenne, se révèle de jour en jour, d'instant en instant.

Par conséquent, la vérité de la chose réside dans la compréhension de vous-mêmes, par rapport à votre milieu, et par rapport à une idée appelée l'esprit. Ainsi que nous l'avons dit hier et les jours précédents, la vie est une question de rapports humains. Vivre, exister, implique des rapports humains; c'est seulement en eux, dans leur compréhension, que nous commencerons à découvrir la vérité à ce

sujet : la vie matérielle est-elle d'importance primordiale? ou non? Nous avons donc à en faire l'expérience dans la compréhension même de nos rapports humains, et non pas en nous accrochant à une croyance. L'expérience, alors, nous révélera le degré de réalité des deux points de vue.

La connaissance de soi est, par conséquent, d'importance essentielle dans la découverte de la vérité, ce qui signifie qu'il nous faut être conscients de chaque pensée et de chaque sentiment, et voir d'où surgissent ces réactions. On ne peut être conscient d'une façon assez claire et assez étendue, que s'il n'y a ni condamnation, ni justification. Si nous sommes conscients d'une pensée, d'un sentiment et si nous les suivons jusqu'au bout sans condamnation, nous serons capables de voir s'ils sont une réaction à notre milieu, ou une réaction à un besoin matériel, ou s'ils ont une autre source.

Par une lucidité qui ne condamne ni ne justifie, nous commençons à nous comprendre. Nous, c'est-à-dire nos différentes réponses aux différentes excitations et au milieu, autrement dit, nos rapports. Ainsi, nos rapports, ou plutôt leur compréhension, devient très importante, rapports avec la propriété, avec les personnes, avec les idées, et le mouvement même de ces rapports ne peut pas être compris si nous avons encore le sens de la condamnation ou de la justification. Si vous voulez comprendre votre enfant, étudiez-le, observez-le dans ses différentes façons d'être. Ainsi, de même, il nous faut nous étudier à tous les instants, et non à un instant déterminé. Nous ne pouvons le faire que s'il n'y a pas condamnation, et c'est extrêmement difficile de ne pas condamner, parce que la condamnation ou la comparaison nous dérobe ce qui est, et l'étude de ce

qui est exige une acuité extraordinaire de l'esprit. Cette acuité est étouffée lorsque nous sommes prisonniers de nos comparaisons et de nos condamnations. Condamner, ce n'est pas comprendre; il est beaucoup plus facile de condamner un enfant, une personne, que de les comprendre. Comprendre demande de l'attention et de l'intérêt.

Ainsi, notre problème est la compréhension de nous-mêmes, en tant que tels, car chacun de nous est à la fois le milieu et quelque chose de plus. Ce quelque chose n'est pas le résultat d'une croyance, il nous faut le découvrir par l'expérience, tandis que la croyance paralyse l'expérience. Nous devons nous prendre tels que nous sommes, et nous étudier tels que nous sommes. Cette étude ne peut se faire qu'en fonction de nos rapports, et non dans l'isolement.

On m'a posé plusieurs questions et, si je puis le suggérer, il y a une façon d'écouter qui nous aide dans la compréhension du problème. Vous avez un problème, vous me posez une question, vous désirez une réponse. Assurément, il y a une façon d'écouter qui est réceptive. Il en serait de même si vous vous asseyiez devant une peinture et si vous en absorbiez le contenu sans lutter pour comprendre cette peinture. Je ne sais pas si cela vous est arrivé de voir quelques peintures modernes surréalistes, abstraites; votre premier mouvement est de les condamner, de dire que c'est un non-sens — parce que vous êtes habitués à apprécier l'art classique. Mais il est une façon de regarder ces peintures qui ne condamne pas, une façon réceptive, afin que ces tableaux puissent vous raconter leur histoire.

Le subconscient est bien plus désireux de comprendre que ne l'est le conscient, car celui-ci est agité, tourmenté,

déchiré par d'innombrables problèmes. Mais il y a une partie de l'esprit qui n'est pas agitée et qui est excessivement désireuse de comprendre. Si nous pouvons donner à cette partie de l'esprit une chance d'écouter et d'être réceptive, alors je suis assuré que vous trouverez réponse à vos questions sans que vous luttiez pour les comprendre. En d'autres termes, la compréhension n'est pas une question d'effort, et ce ne sont pas des tourments perpétuels qui nous aideront à y parvenir. Je voudrais que vous écoutiez pour comprendre plutôt que pour réfuter ou confirmer vos vanités et vos préjugés particuliers.

QUESTION. — *Le passé peut-il se dissoudre d'un seul coup ou lui faut-il du temps?*

KRISHNAMURTI. — Nous sommes le résultat du passé, notre pensée est fondée sur hier, sur des milliers d'hiers. Nous sommes le résultat du temps et nos réactions, nos présentes attitudes sont l'effet accumulé de multiples milliers d'instants et d'expériences. Ainsi le passé est, pour la plupart d'entre nous, le présent, c'est là un fait indéniable. Vous, vos pensées, vos actions et réactions, êtes le résultat du passé. Vous voulez savoir si ce passé peut être effacé immédiatement, c'est-à-dire non dans la durée, mais effacé instantanément? Il est important de comprendre cette question : si chacun de nous est le résultat du passé avec un bagage d'influences innombrables constamment variables et changeantes, est-il possible d'effacer tout cet arrière-plan sans entrer dans le processus du temps? Est-ce clair? Certes.

Or, qu'est-ce que le passé? Qu'entendons-nous par

passé ? Nous ne parlons naturellement pas du passé chronologique, de la seconde qui vient de s'écouler, nous voulons parler évidemment des expériences, des réponses, des mémoires, traditions, connaissances accumulées, de l'entrepôt subconscient de nos innombrables pensées, sentiments, influences et réactions. Avec tout ce bagage, il est impossible de comprendre la réalité, parce que la réalité n'appartient pas au temps, elle est intemporelle. Il est donc impossible de comprendre l'intemporel avec un esprit qui est le résultat du temps. Vous voulez savoir s'il est possible de libérer l'esprit, s'il est possible, pour celui-ci, qui est le résultat du temps, de cesser d'être immédiatement ou si, au contraire, il faut passer par une longue série d'examens et d'analyses afin de le libérer de l'arrière-plan. Vous voyez la difficulté de la question ?

L'esprit *est* l'arrière-plan. L'esprit *est* le résultat du temps. L'esprit *est* le passé, il n'est pas le futur. Il peut se projeter dans le futur et se sert du présent en tant que passage, de sorte qu'il demeure toujours pris dans le filet du temps, quoi qu'il fasse, quelle que soit son activité future, présente ou passée. Mais est-il possible à l'esprit de cesser complètement, ce qui veut dire : le processus de pensée peut-il parvenir à sa fin ? L'esprit se compose de nombreuses couches de conscience, chacune d'elles est liée aux autres, chacune d'elles dépend des autres et réagit sur elles. La conscience totale n'inclut pas seulement l'action d'expérimenter, mais aussi celle de désigner les choses et d'accumuler des stocks sous forme de mémoire. C'est cela l'ensemble du processus de la conscience, n'est-ce pas ? Est-ce trop difficile à suivre ?

Lorsque nous parlons de conscience, ne parlons-nous

pas plutôt de l'expérience, de la dénomination de cette expérience, et, par suite, de son enregistrement dans la mémoire? Cela, à différents niveaux, est ce que nous appelons la conscience, ou esprit, qui est le résultat du temps; et cet esprit peut-il entreprendre pas à pas un processus d'analyse en vue de se libérer de son arrière-plan, ou peut-il se libérer entièrement du temps et regarder la réalité directement? Cette question vous intéresse-t-elle? car elle est vraiment importante. Il est possible, ainsi que vous le verrez tout à l'heure, d'être libre de tout arrière-plan et, par conséquent, de renouveler la vie immédiatement sans être sous la dépendance du temps, de se recréer soi-même immédiatement et de ne pas dépendre du temps. Si cela vous intéresse, je continuerai, et vous verrez.

Pour se libérer de l'arrière-plan, beaucoup d'analystes disent qu'il vous faut examiner chaque réaction, chaque complexe, chaque résistance, chaque blocage, ce qui demande du temps. De plus, l'analyste doit comprendre ce qu'il analyse, il doit se garder des fausses interprétations, car s'il se trompe dans son interprétation, cela le conduira à tirer des conclusions erronées et à établir, de ce fait, un nouvel arrière-plan. Me suivez-vous? Ainsi l'analyste doit être capable d'analyser ses pensées et ses sentiments sans la moindre déviation, et il ne doit oublier aucune des mailles de son analyse, parce que, s'il fait un faux pas, s'il arrive à une fausse conclusion, il rétablit un arrière-plan suivant des données différentes et à des niveaux différents. Et un autre problème surgit : l'analyste est-il différent de ce qu'il analyse? Messieurs, je ne suis pas sûr que cela vous intéresse, mais je poursuis.

L'expérimentateur et l'expérience sont un seul et même

phénomène, ce ne sont pas deux processus séparés. Ainsi, tout d'abord, examinons les difficultés de l'analyse. Il est à peu près impossible d'analyser le contenu total de notre conscience de façon à s'en libérer au moyen de ce procédé, parce que, après tout, qui est l'analyste? Il n'est pas différent, bien qu'il puisse s'imaginer l'être, de ce qu'il analyse. Il peut se séparer de ce qu'il analyse mais il n'en est qu'un fragment. J'ai une pensée, j'ai un sentiment, par exemple, je suis en colère. La personne qui analyse la colère n'est, en fait, qu'une partie de la colère. L'analyste, et ce qu'il analyse, sont un seul et même phénomène, ce ne sont pas deux forces, deux processus distincts. Ainsi, nous analyser, nous déchiffrer, nous examiner page après page, examiner chacune de nos réactions, chaque réponse, présente des difficultés immenses, ce n'est pas le moyen de nous libérer de notre arrière-plan.

Il doit y avoir un moyen plus simple et direct de nous libérer, et c'est ce que vous et moi allons découvrir. Mais pour découvrir il faut rejeter le faux, au lieu de nous y accrocher. L'analyse n'étant pas le bon moyen, il nous faut nous libérer de ce processus. De même que vous ne prendriez pas un sentier sachant qu'il serait sans issue, de même le processus d'analyse ne conduisant nulle part, vous ne vous y engagerez pas.

Alors, que nous reste-t-il? La seule chose à laquelle vous soyez habitués c'est l'analyse. L'observateur essayant d'analyser ce qu'il observe ne se libérera pas de son arrière-plan, car lui et ce qu'il observe ne font qu'un. S'il en est ainsi, et c'est ainsi, vous devez abandonner ce procédé, n'est-ce pas?

Je ne sais pas si vous suivez, si vous voyez que cette voie

est fausse. Si vous vous rendez compte, non seulement verbalement mais effectivement, que ce procédé est erroné, qu'arrive-t-il à votre analyse? Vous cessez d'analyser, n'est-ce pas? Examinez cela, messieurs, je vous prie, et vous verrez avec quelle rapidité on peut se libérer de son arrière-plan.

Si cette voie n'est pas la bonne, que vous reste-t-il? Quel est l'état d'un esprit entraîné à s'analyser, à se questionner, à se disséquer, à tirer des conclusions? Si ce processus est arrêté, quel est l'état de votre esprit? Vous dites que l'esprit est vide. Allez plus avant dans ce vide. En d'autres termes, lorsque vous rejetez ce que vous savez être faux, qu'arrive-t-il à votre esprit? En somme, qu'avez-vous rejeté? Vous avez rejeté le processus erroné qui est le résultat de l'arrière-plan. D'un seul coup, si l'on peut dire, vous avez rejeté tout cela.

Lorsque vous avez rejeté le processus analytique avec toutes ses implications, pour l'avoir reconnu faux, votre esprit libéré du passé, capable, par conséquent, de vision directe sans entrer dans le processus du temps, rejette immédiatement son arrière-plan.

Pour m'exprimer autrement, je dirai que la pensée est le résultat du temps, elle est le résultat du milieu, des influences sociales et religieuses qui appartiennent au temps. Or, la pensée peut-elle être libre du temps? La pensée, qui est le résultat du temps, peut-elle s'arrêter et être libre du processus du temps? La pensée peut être contrôlée, façonnée, mais la domination de la pensée est encore incluse dans le temps. Notre difficulté est donc : comment un esprit, qui est le résultat du temps, d'un passé millénaire, peut-il être instantanément libéré de cet arrière-

plan complexe? Vous ne pouvez pas être libre demain, mais dans le présent, dans l'aujourd'hui. Cela ne peut se faire que lorsque vous vous rendez compte de ce qui est faux. Le faux est évidemment le processus analytique, et c'est la seule chose que nous ayons.

Lorsque ce processus s'arrêtera complètement, non parce que nous l'y obligerons, mais parce que nous aurons compris l'erreur inévitable de ce procédé, nous verrons notre esprit se dissocier complètement du passé. Cela ne signifie pas que vous ne reconnaissez pas ce passé, mais que votre esprit n'est pas en communion directe avec lui. Ainsi l'esprit peut-il se libérer immédiatement de ce passé, dès à présent. Cette dissociation d'avec le passé, cette complète libération psychologique et non chronologique, est possible, et c'est la seule façon de comprendre la réalité.

En résumé, si vous voulez comprendre votre enfant, votre voisin, ce que l'on dit, quel est votre état d'esprit? Vous n'analysez ni ne critiquez, ni ne jugez, vous écoutez, n'est-ce pas? Vous êtes attentif, votre esprit est dans un état où le processus de pensée n'est pas actif, mais très aigu, et cette acuité n'appartient pas au temps, n'est-ce pas? Vous êtes passivement réceptif, et pourtant vous êtes alerte, vous êtes pleinement attentif; dans cet état seulement, il y a compréhension. Lorsque l'esprit s'agite, se tourmente, lorsqu'il interroge, dissèque, analyse, il n'existe pas de compréhension. Et lorsque, dans l'action de comprendre, il y a intensité, l'esprit est évidemment tranquille. Vous devez expérimenter cela vous-même, et non pas me croire sur parole. Mais vous pouvez voir que plus vous analysez, moins vous comprenez. Vous pouvez comprendre certains événements, certaines expériences, mais le

contenu total de la conscience ne peut pas être épuisé par le procédé analytique, vous ne pouvez l'épuiser que lorsque vous découvrez que l'analyse est une fausse approche.

Lorsqu'on voit que le faux est faux, on commence à découvrir le vrai, et c'est le vrai qui vous libérera de votre arrière-plan. Pour recevoir cette vérité l'esprit doit cesser d'être analytique. Il ne doit pas être emprisonné dans le processus de la pensée qui est, manifestement, l'analyse. Ceci nous amène à une autre question : en quoi consiste la véritable méditation? Nous en discuterons une autre fois.

QUESTION. — *Il me faut le soleil, l'amour du Maître pour fleurir. Ce besoin psychologique n'est-il pas du même ordre que le besoin de manger, de me vêtir et de me loger? Vous semblez condamner tous les besoins psychologiques, quelle est la vérité à ce sujet?*

KRISHNAMURTI. — Je suppose que, pour la plupart, vous avez un maître quelconque, un gourou d'une sorte ou d'une autre, soit aux Himalayas, soit ici, au coin de la rue, un guide d'une espèce ou d'une autre, et pourquoi en avez-vous besoin? Certainement pas pour des raisons matérielles, à moins qu'il ne vous promette un bon emploi pour après-demain. Je suppose donc que vous en avez besoin pour des raisons psychologiques. En fait, de toute évidence, vous en avez besoin parce que vous dites : « Je suis dans la confusion, je ne sais pas comment vivre dans ce monde, tout ce que je vois est contradictoire, il y a confusion, misère, mort, dégradation, désintégration partout, et j'ai besoin de quelqu'un pour me conseiller sur ce que je dois faire », n'est-ce pas la raison pour laquelle vous avez besoin d'un gourou?

Vous avez besoin d'un maître qui vous dise comment résoudre la confusion, ou plutôt comment résoudre cette confusion, et vous aider à le faire. Ainsi vos besoins sont psychologiques. Vous ne considérez pas le Premier Ministre comme gourou parce qu'il ne s'occupe que de la vie matérielle de la société, vous lui demandez de s'occuper de vos besoins physiques, tandis qu'ici vous demandez à un instructeur de s'occuper de vos besoins psychologiques.

Or, qu'entendez-vous par le mot besoin? J'ai besoin de soleil, besoin de nourriture, de vêtements et d'abris, de la même façon j'ai besoin d'un maître, pour répondre à cette question, je dois d'abord découvrir qui a créé cet épouvantable désordre autour de moi et en moi. Si je suis responsable de cette confusion, je suis la seule personne qui puisse y mettre de l'ordre, ce qui signifie que je dois comprendre par moi-même cette confusion, mais vous allez chez un gourou afin qu'il vous tire de la confusion, ou qu'il vous montre la voie, ou qu'il vous donne des conseils pour vous aider à sortir de cette confusion, ou encore vous dites : « Ce monde est faux, je dois trouver la vérité », et le gourou, ou le maître, dit : « J'ai trouvé la vérité », de sorte que vous allez à lui pour partager cette vérité. Cette confusion peut-elle être éclairée par un autre, quelque grand qu'il soit? Cette confusion existe dans vos rapports humains; il vous faut donc comprendre vos relations avec les autres, avec la société, avec la propriété, avec les idées, etc., et qui peut vous éclairer si ce n'est vous-mêmes? Quelqu'un peut m'indiquer, me montrer certains chemins, mais je dois comprendre mes rapports humains là où je suis. Messieurs, cela vous intéresse-t-il? Ma difficulté vient de ce que je sens que tout cela ne vous intéresse pas, que

vous ne participez pas à cette recherche. Lorsque vous posez une question, vous ne sentez pas l'importance de bien écouter la réponse. En réalité, vous traitez votre gourou et votre confusion avec beaucoup de légèreté. En réalité, vous ne donneriez pas deux sous pour ce que vous dit votre gourou, ce n'est chez vous qu'une habitude de dire : « Allons chez le gourou », de sorte que, pour vous, la vie n'est pas importante, créatrice, ce n'est pas quelque chose que vous voulez comprendre. Je peux le voir sur vos visages, cette question ne vous intéresse pas vitalement. Vous écoutez pour vous confirmer dans la recherche d'un gourou, pour renforcer votre conviction que les gourous sont nécessaires. Mais, de cette façon, vous ne trouverez pas la vérité en cette matière. Cette vérité, vous ne la trouverez qu'en cherchant dans votre cœur la raison *pour laquelle* vous avez besoin d'un gourou.

Messieurs, tant de choses sont impliquées dans cette question. Vous semblez penser que la vérité est statique et que, par conséquent, un gourou peut vous y mener. De même qu'un homme vous conduit à la gare, vous pensez qu'un gourou peut vous conduire à la vérité. Cela signifie que la vérité est statique, mais l'est-elle? Vous voudriez qu'elle le soit, car ce qui est statique est très satisfaisant; du moins vous connaissez ce que c'est et vous pouvez vous y accrocher. De la sorte vous ne faites, en réalité, que chercher une satisfaction. Vous voulez une sécurité, l'assurance d'un gourou, vous voulez qu'il vous dise : vous réussissez très bien, continuez; vous voulez qu'il vous donne un réconfort moral, une tape amicale sur le dos. Ainsi, invariablement, vous allez chez le gourou qui vous donnera le plus de satisfactions. Voilà pourquoi il y a tant de

gourous et tant de disciples, cela signifie que vous ne cherchez pas la vérité mais une satisfaction, et la personne qui vous satisfait le plus, vous la choisissez pour gourou.

Cette satisfaction est une excitation nerveuse, qui est physique ou psychologique; et, selon vous, en la présence du gourou, vous éprouvez un grand calme, et le sentiment d'être compris. En d'autres termes, vous voulez une mère ou un père sublimé qui vous aide à surmonter vos difficultés. Messieurs, vous êtes-vous jamais assis tranquillement sous un arbre? Là aussi vous trouverez une grande paix, là aussi vous sentirez que vous êtes compris. En d'autres termes, en présence d'une personne très calme vous devenez calme vous aussi, et cette sérénité vous l'attribuez à l'instructeur, vous l'entourez d'une guirlande de fleurs, et puis vous rentrez bousculer vos domestiques. Lorsque vous dites que vous avez besoin d'un gourou, je suppose que tout cela y est impliqué, et le gourou qui vous garantit une évasion devient votre besoin.

Or, la confusion n'existe que dans nos rapports; pourquoi avons-nous besoin de quelqu'un pour nous aider à comprendre? Vous pouvez me demander en ce moment : « Que faites-vous, vous-même, n'assumez-vous pas le rôle d'un gourou? » Il est certain que je ne le fais pas, car, tout d'abord, je ne vous donne aucune satisfaction, je ne vous dis pas ce qu'il faut faire d'instant en instant, de jour en jour. Je ne fais que vous indiquer quelque chose, vous pouvez le prendre ou le laisser, cela dépend de vous et non de moi. Je ne vous demande absolument rien, ni votre vénération, ni vos flatteries, ni vos insultes, ni vos dieux. Je dis que cela est un fait, prenez-le ou laissez-le, mais la

plupart d'entre vous le laisseront pour la raison évidente que vous ne trouverez ici aucune satisfaction; mais celui que cela intéresse vitalement trouvera suffisamment de nourriture dans ce que je dis : la confusion n'existe que dans nos rapports et il faut, par conséquent, les comprendre.

Pour comprendre ces rapports, il ne faut pas les éviter, mais en être conscient et voir tout leur contenu. La vérité n'est pas dans le lointain, elle est très près, elle est sous chaque feuille, en chaque sourire, en chaque larme. Elle est dans les mots, dans les sentiments, dans les pensées que nous avons, mais elle est si recouverte que nous devons la découvrir pour la voir. La découvrir nous révèle ce qui est faux, et dès l'instant que vous connaissez ce qui est faux, il tombe, la vérité est là.

La vérité vit d'instant en instant, elle peut être découverte, mais elle n'est pas un objet de croyance, de citation, elle ne peut être mesurée.

Mais pour voir cette vérité, votre esprit, votre cœur doivent être extrêmement souples et vifs, et la plupart d'entre nous, malheureusement, ne veulent pas posséder un esprit vif et souple, ils veulent, au contraire, se faire endormir par des mantras, des pujas — grands dieux, de combien de façons nous nous poussons nous-mêmes au sommeil! Il est évident que nous avons besoin d'un certain milieu, d'une certaine atmosphère, d'une certaine solitude — non cette solitude que l'on recherche ou que l'on évite — mais une certaine solitude qui comporte une complète attention; et cette solitude, cette extrême attention ne se produit que lorsqu'on est en difficulté, lorsque les problèmes sont vraiment intenses. Si vous avez un ami, quelqu'un qui puisse vous aider, vous vous adressez à lui, mais le traiter

en gourou est manifestement puéril, c'est s'accrocher aux jupes de sa mère.

Je sais que tout notre instinct nous pousse, lorsque nous sommes en difficultés, à nous appuyer sur quelqu'un, qu'il s'agisse de la mère ou du père, ou d'un père glorifié que nous appelons le Maître ou le gourou. Si le gourou vaut quelque chose, ne serait-ce qu'un liard, il vous dira, évidemment, de vous comprendre vous-mêmes, dans vos actes, c'est-à-dire dans vos rapports. Messieurs, vous êtes bien plus importants que le gourou. Vous êtes beaucoup plus importants que moi-même, car il s'agit de votre vie, de vos tourments, de vos luttes. Le gourou, ou moi, ou d'autres sont peut-être libres, mais de quelle valeur est-ce pour vous ? L'adoration, ou le culte du gourou est au détriment de votre compréhension de vous-mêmes. Et, en cela, quelque chose est curieux : plus vous témoignez de respect à l'un, moins vous en témoignez aux autres. Vous saluez très bas votre gourou et brutalisez vos domestiques. Votre respect, par conséquent, a très peu de sens. Je sais bien que ce sont des faits, et que, probablement, ce que je dis est désagréable à la plupart d'entre vous, parce que votre esprit tient à être réconforté, après avoir été si meurtri. Il est empêtré dans tant de difficultés et de misères qu'il dit : « Pour l'amour de Dieu, donnez-moi quelque espoir, quelque refuge. » Messieurs, ce n'est que dans le désespoir que l'esprit peut trouver la réalité. L'esprit totalement mécontent peut sauter dans la réalité, non l'esprit satisfait, non l'esprit respectable clôturé par des croyances.

Vous ne pouvez donc fleurir que dans vos rapports. Vous ne pouvez fleurir que dans l'amour, et non dans des querelles. Nos cœurs sont secs, nous les avons remplis des

choses de l'esprit, et alors nous nous adressons à d'autres pour remplir nos esprits avec *leurs* créations.

Parce que nous n'avons pas l'amour, nous essayons de le trouver avec l'aide d'un instructeur, ou de quelqu'un d'autre, mais l'amour n'est pas une chose que l'on puisse trouver, vous ne pouvez pas l'acheter, ni vous immoler à lui. L'amour ne peut entrer en existence que lorsque le moi est absent, et tant que vous cherchez des satisfactions, des évasions, que vous refusez de comprendre votre confusion dans vos rapports, vous ne faites que renforcer le moi et, par conséquent, nier l'amour.

Dois-je répondre à d'autres questions ou est-ce suffisant? Etes-vous fatiguée? Non? Messieurs, êtes-vous hypnotisés par ma voix et mes paroles? Assurément, messieurs, ce dont nous avons parlé, ce que j'ai dit avant de répondre à ces questions, ainsi qu'aux deux dernières, doit être très troublant pour vous. Il *faut* que cela vous trouble, si cela ne vous trouble pas, c'est qu'il y a en vous quelque chose de vicié. Quelqu'un attaque toute la structure de votre processus de pensée, vos confortables habitudes, et il en résulte un grand trouble qui doit être très épuisant, et, si vous n'êtes pas fatigués, si vous n'êtes pas troublés, quel est l'objet de votre présence ici? Messieurs, soyons très clairs au sujet de ce que nous essayons de faire ici, vous et moi. Il se peut que beaucoup d'entre vous disent qu'ils connaissent tout cela : que Shankara, Bouddha, ou quelqu'un d'autre l'a déjà dit. Une semblable remarque indique qu'après avoir lu tant de choses superficiellement vous reléguez ce qui a été dit dans quelqu'une des niches de votre esprit, ce qui revient à le rejeter. C'est une façon commode de disposer de ce que l'on a entendu, et cela

indique que vous avez écouté des mots en surface, au lieu de puiser tout le contenu de ce qui a été dit, contenu qui créerait en vous un trouble.

Messieurs, la paix ne peut être obtenue sans de grandes recherches, et ce que nous faisons, vous et moi, c'est chercher dans nos esprits et nos cœurs, en vue de découvrir le vrai et le faux; chercher, c'est dépenser de l'énergie et de la vitalité, c'est physiquement épuisant. Cela devrait être aussi épuisant que de piocher. Voyez-vous, vous êtes malheureusement habitués à écouter, vous n'êtes que des spectateurs, vous prenez plaisir à observer quelqu'un sur la scène, ainsi vous n'êtes pas fatigués. Les spectateurs ne sont jamais fatigués, ce qui indique qu'ils ne participent pas à l'action et, comme je l'ai dit maintes et maintes fois, vous n'êtes pas des spectateurs et je ne suis pas un acteur en représentation. Vous n'êtes pas ici pour écouter une chanson, ce que, vous et moi, nous nous efforçons de faire, c'est de découvrir un chant dans nos propres cœurs, et non pas d'écouter le chant d'un autre. Vous êtes habitués à écouter la chanson d'un autre, de sorte que vos cœurs sont vides, et ils seront toujours vides parce que vous les remplissez du chant d'un autre. Ce n'est pas votre chant et vous n'êtes que des gramophones changeant de disque selon votre humeur. Mais vous n'êtes pas des musiciens. Et, surtout dans les périodes de grands bouleversements, il nous faut être les musiciens, les uns et les autres. Nous devons nous recréer par un chant, ce qui signifie nous libérer, vider notre cœur de tous les objets dont notre esprit l'a rempli. Nous devons, par conséquent, comprendre les créations de l'esprit et voir qu'elles sont fausses; nous ne remplirons donc pas nos cœurs avec ces créations et, lorsque le cœur

est vide — et non, comme dans votre cas, rempli de cendres — lorsque le cœur est vide, l'esprit est tranquille, alors il y a un chant, le chant qui ne peut être détruit ou perverti parce qu'il n'est pas un assemblage de l'esprit.

23 janvier 1949.

III

COMME nous sommes très peu nombreux, voulez-vous que nous discutions d'abord et que je réponde à des questions ensuite. Peut-être vaudrait-il la peine d'examiner la question de la révolution, le vrai sens des changements et des réformes, leurs implications durables, et si la révolution n'est pas la seule solution permanente?

Une réforme introduite dans un ordre social donné n'est qu'une régression. N'ayez pas l'air surpris, pensez-y. Une réforme n'a-t-elle pas pour but de maintenir une condition sociale existante en lui apportant certaines modifications, tout en maintenant sa structure fondamentale. Une réforme est-elle ou n'est-elle pas la continuité modifiée d'une structure sociale qui donne à la société une certaine stabilité, et tout changement n'a-t-il pas ce même caractère? Un changement est aussi une continuité modifiée, parce que tout changement implique une formule que l'on essaie d'appliquer ou un modèle-type que nous cherchons à établir en nous en rapprochant le plus possible. Donc, réformer et changer sont, quant au fond, plus ou moins identiques, les deux impliquent la continuation du présent sous une forme modifiée. Celui qui réforme, ou celui qui désire substituer, possède un étalon de mesure, auquel il se réfère, quand

il cherche à apprécier son action. Ainsi cette réforme, ou cette substitution, n'est que la réaction à un arrière-plan qui l'a conditionnée. Ainsi sa réforme ou sa substitution est la réaction de *l'arrière-plan* ou du conditionnement. Son action n'est donc qu'un effort pour s'approcher de ce qui n'est qu'une projection de son esprit. J'espère que vous suivez tout cela; je le pense à haute voix devant vous, je ne l'ai pas pensé auparavant, ainsi devons-nous procéder.

Ainsi, un homme qui désire réformer, apporter un certain remaniement, instaurer un certain changement, est en réalité une personne qui agit au détriment de la révolution. Un réformateur, ou un homme qui désire apporter quelques changements est, en réalité, rétrograde, car il y a, d'une part, la révolution permanente et, de l'autre, il n'y a qu'un simple changement ou une simple modification. Cette modification n'étant qu'une réaction de l'*arrière-plan* ou du *conditionnement*, dans lequel a grandi le réformateur, ne fait que prolonger ce conditionnement sous une autre forme. Le réformateur désire introduire un changement dans une société donnée, mais sa réforme n'est que la réaction à un arrière-plan. L'action de se rapprocher d'un certain prototype qu'il essaie d'établir n'est encore que la projection de son conditionnement; ainsi le réformateur, celui qui désire instaurer un changement, agit dans la société comme facteur de régression. Veuillez y penser, je vous prie, et ne niez pas, ne rejetez pas.

Quel est le rapport entre le réformateur et le révolutionnaire et qu'entendons-nous par révolutionnaire? Celui qui a une théorie définie ou une formule et qui désire l'appliquer est-il révolutionnaire? Que la technique qu'il utilise soit pacifique, ou bien sanglante, n'y change rien, car là

n'est pas le point important. L'homme qui a une formule, un programme, un modèle qui lui sert d'étalon pour orienter son action, est-il révolutionnaire dans le sens fondamental du mot? Il est très important de trouver la réponse à cette question parce que chacun se préoccupe ou, du moins, beaucoup de personnes se préoccupent de cette question de révolution, qu'elle soit de gauche, de droite, du centre ou d'ailleurs. A l'heure actuelle, lorsque nous parlons de révolution, il s'agit d'une révolution conforme à un modèle de gauche, de droite ou du centre, et lorsqu'une personne se dit révolutionnaire n'est-elle pas en réalité un facteur de régression dans la société, tout comme le réformateur, tout comme celui qui veut provoquer des changements? L'homme qui a une formule et qui tente d'orienter la société vers cette formule est en réalité une personne qui agit comme facteur régressif dans la société.

Qui donc est le vrai « révolutionnaire »? Nous voyons que le révolutionnaire ayant une formule, et l'homme désirant provoquer un changement, ainsi que le réformateur sont semblables. Ils ne diffèrent point parce qu'ils ont foncièrement la même manière d'envisager l'action. Pour eux, l'action c'est l'ajustement des choses à une idée: l'idéaliste, le réformateur et le révolutionnaire ont un modèle. Donc leurs actions sont, à l'origine, une réaction à leur arrière-plan, de ce fait ils sont un facteur de régression.

Voilà pourquoi une révolution échoue en définitive, car elle ne fait que s'ajuster à un modèle de gauche ou de droite, ne réagit qu'à un opposé. Me suivez-vous? Il en est de même de la réforme. Le réformateur veut modifier une certaine structure sociale mal ajustée, et sa réforme prend sa source dans la réaction à son arrière-plan, à son

conditionnement, ainsi se marque leur similitude, n'est-ce pas? Ainsi le réformateur, l'homme sanguinaire et celui qui veut des transformations se ressemblent. De toute évidence, ils ne sont pas de véritables révolutionnaires.

Nous allons tâcher de voir maintenant ce que nous entendons par révolution. La révolution n'est-elle pas une suite d'intervalles entre deux réactions conditionnées? La révolution est-elle le résultat d'un état statique, d'une action qui est dynamique, ou n'est-elle pas notre constante rupture avec l'arrière-plan et, en conséquence, laisse-t-elle rien subsister de statique à aucun moment donné? En d'autres termes, la révolution est-elle une rupture soudaine dans la continuité modifiée et, de cette façon, dans la réponse de l'arrière-plan, ou bien est-elle le mouvement constant qui n'est jamais statique à aucun moment donné?

La révolution peut-elle jamais impliquer changement ou réforme? Réforme et changement indiquent un état dans lequel il n'y a pas eu action véritable et qui, de ce fait, doit être transformé, changé; un état statique qui a besoin d'être changé et, ainsi que nous l'avons dit, le réformateur, ou celui qui désire un changement, et même le soi-disant révolutionnaire, sont semblables dans leurs objectifs. Réforme ou révolution ne sont pour eux qu'une marche progressive vers une autre stabilité. Je crois que cela est clair. Nous nous permettons, nous — c'est-à-dire la société, la communauté, le groupe — de devenir statiques. Statiques en ce sens que nous continuons le même modèle d'action; bien que nous donnions l'apparence de nous mouvoir, de vivre, d'agir, d'engendrer des enfants, de construire des maisons, nous sommes toujours dans le cadre du même modèle statique.

Or, ce que je suggère est-il possible? Et n'est-ce pas cela la vraie révolution, qui consiste à ne jamais nous permettre de devenir statiques? La société, c'est-à-dire les rapports entre vous et moi, ne doivent jamais devenir statiques et seulement alors peut exister une constante révolution dans nos rapports. Or, qu'est-ce qui nous rend statiques, qu'est-ce qui nous fait agir sans profondeur, sans signification, sans raison, sans beauté — ce qui est un fait pour la plupart d'entre nous? Nous vivons, nous produisons, nous bâtissons, mais c'est dans un état statique assurément, ce n'est pas dans un état créateur, et qu'est-ce qui nous rend statiques? Qu'est-ce qui rend statique la société, c'est-à-dire l'ensemble de nos rapports, vos rapports avec moi et mes rapports avec les autres? Quels sont les facteurs qui produisent cette action qui n'a pas de signification, cette existence sans raison d'être? Qu'est-ce qui produit dans nos rapports un sentiment de décomposition? Bien que je vive avec vous, que je travaille avec vous, dans nos rapports il y a quelque chose qui est toujours destructif, qui est toujours mort, qui est toujours ténébreux, qui est figé. Si nous pouvons comprendre cela et l'éliminer, il y aura une constante révolution, un constant dynamisme, un constant changement — non, je ne veux pas employer le mot changement — une constante transformation.

Qu'est-ce qui produit une transformation, provoque une vraie révolution, et non une simple continuité modifiée, dans un constant état de transformation? Qu'est-ce qui engendre la mort dans nos rapports? Et pourquoi arrivons-nous à être exténués, pourquoi nous épuisons-nous sexuellement, physiquement, pourquoi nous décomposons-nous de différentes façons? Si nous le comprenons, nous serons

dans un constant état de transformation. Or, qu'est-ce qui introduit la mort dans nos relations? Qu'est-ce qui nous corrompt et nous fait rechercher des modifications, des changements et tout ce qui s'ensuit? N'est-ce pas notre pensée qui est le résultat du passé? Il n'y a pas de pensée sans mémoire et la mémoire est toujours une entité morte. Elle est une chose achevée et pourtant elle se manifeste dans l'action présente, mais c'est une action de décomposition, de mort. Bien que la pensée semble être si active, si vivante, si rapide et énergique, elle n'est en réalité que le produit d'une cristallisation de la mémoire. La mémoire est fixée et par conséquent tout ce qu'elle engendre est nécessairement limité. Le processus de la pensée n'engendre-t-il pas, par conséquent, la mort, le dessèchement, l'épuisement, cet état statique? Ainsi une révolution basée sur une idée, sur la pensée, doit, tôt ou tard, aboutir à la mort. La pensée qui est idéation, ou la marche tâtonnante vers un idéal, est l'immolation du présent à une utopie, le futur. Messieurs, avez-vous saisi quelque chose à tout cela?

Tout rapport basé sur la pensée, c'est-à-dire sur l'usage, l'habitude, engendre nécessairement une société qui est statique et l'action du réformateur qui désire changer cette société est encore sous le signe de la mort, des ténèbres ou de la réaction d'un esprit statique. Observez que ce qui nous dessèche dans nos rapports c'est le fait de penser, repenser, calculer, juger, évaluer, nous agiter; et que la seule chose qui nous libère de tout cela, c'est l'amour qui n'est pas un processus de pensée. Vous ne pouvez *penser* l'amour, vous pouvez penser à la personne que vous aimez, mais il est impossible de penser l'amour.

Donc l'homme qui aime est le vrai révolutionnaire, le religieux dans le vrai sens du mot, parce que la vraie religion n'est pas basée sur la pensée, ni sur des croyances ou des dogmes. Celui qui est un amoncellement de croyances et de dogmes n'est pas religieux, il est stupide. Tandis que l'homme qui aime réellement est le vrai révolutionnaire, en lui il y a une réelle transformation. L'amour n'est pas un processus de la pensée, vous ne pouvez penser l'amour, vous pouvez imaginer ce qu'il devrait être, mais ceci est un simple processus de la pensée, ce n'est pas l'amour. L'homme qui aime est vraiment religieux, qu'il aime un seul être ou qu'il en aime beaucoup. L'amour n'est ni personnel, ni impersonnel, il est l'amour, il n'a pas de frontière, ni de classe, ni de race. Celui qui aime est révolutionnaire, lui seul est révolutionnaire. L'amour n'est pas le produit de la pensée car la pensée est le résultat de la mémoire, le résultat du conditionnement et ne peut produire que la mort, la décomposition.

Il ne peut y avoir de vraie révolution, de transformation radicale que dans l'amour, et cela, c'est la plus haute religion. Cet état n'entre en existence que lorsque cesse la pensée, lorsqu'on renonce à ce processus — et l'on ne peut renoncer qu'à une chose que l'on comprend, non à une chose que l'on renie. Une communauté, une société, un groupe, ne peuvent être réellement révolutionnaires, ne peuvent se transformer continuellement que s'ils sont dans cet état et non d'après une formule, une formule n'est que le produit d'un processus de pensée et, par conséquent, est en soi la cause d'un état statique. Il nous est possible aussi de voir que la haine ne peut pas produire de révolution radicale car, inévitablement, ce qui est le produit du

conflit, de l'antagonisme, de la confusion, ne peut pas être révolutionnairement créateur. La haine est le produit de ce processus de pensée, la haine est la pensée; et cette transformation que l'amour apporte ne peut exister que lorsque le processus de pensée cesse. Donc la pensée ne peut jamais produire une révolution vivante.

QUESTION. — *Croyez-vous à l'existence de l'âme?*

KRISHNAMURTI. — Examinons ces deux mots : « croire » et « âme ». Le mot croyance a-t-il une référence? Vous savez ce que veut dire le mot référence? Quelque chose à quoi vous vous référez. Lorsque vous dites que vous croyez qu'il y a un Dieu, à quoi vous référez-vous? Je ne discute pas Dieu, en ce moment, mais ce à quoi se réfère cette croyance.

Croire, c'est projeter sa propre intention, n'est-ce pas? Vous dites que vous croyez en Dieu, que vous croyez au nationalisme, qu'est-ce que cela veut dire? Vous vous revêtez de cette idée, vous utilisez, à travers le nationalisme, votre idée de protection personnelle et vous en venez à croire au nationalisme. Une croyance est sûrement l'aboutissement du désir de sécurité extérieure ou subjective; ou c'est une expérience basée sur la mémoire qui dicte votre croyance. Lorsque vous dites que vous croyez à l'existence de l'âme, qu'est-ce qui vous fait croire cela? Pourquoi mettez-vous votre foi, votre confiance en elle, n'est-ce pas à cause de votre conditionnement? Mais l'homme de gauche, le non-croyant, dit qu'il n'y a rien de tel parce que, lui aussi, a été conditionné à sa manière. Le croyant est conditionné comme le non-croyant est conditionné. L'âme

existe-t-elle ? Voilà ce que vous voulez apprendre de moi. L'âme implique-t-elle une entité spirituelle, n'est-ce pas ? Ou un caractère ? Messieurs, lorsque vous parlez d'âme, qu'entendez-vous par là ? Voulez-vous parler de la psyché ? Nous nous demandons, n'est-ce pas, si l'âme, si l'entité psychologique existe. Evidemment elle existe, mais vous entendez beaucoup plus que cela. L'âme, en tant que caractère, existe, mais n'entendons-nous pas beaucoup plus que le caractère lorsque nous parlons d'âme ? Le caractère peut être modifié, changé, suivant le milieu, il n'existe rien de permanent dans le caractère, mais nous entendons beaucoup plus que cela — que c'est le quelque chose de plus — quand nous parlons de l'âme ; n'est-ce pas quelque chose que nous postulons comme étant spirituel, comme surajouté ? La difficulté est là, Messieurs, lorsque vous posez une question de cet ordre, il nous faut la pénétrer soigneusement.

Aussi loin qu'il est possible de regarder, il n'y a rien d'autre que le caractère transformé, modifié, contrôlé, modelé par le milieu. On ne peut trouver qu'il y a quelque chose de plus que lorsque les influences du milieu, elles et leurs limitations, sont comprises et brisées. L'esprit limité, qui est l'esprit conditionné par le milieu, ne peut pas trouver s'il y a une qualité en plus, laquelle fait l'objet de votre question. Cela n'est pas une question de croyance, elle existe ou elle n'existe pas, cela ne peut être qu'expérimenté, on ne peut y croire, et vous n'en avez l'expérience que lorsque le facteur conditionnant, qu'est le processus de la pensée, n'existe plus.

Nous voyons très bien ce qui se produit dans le monde. La qualité en plus ne peut pas être dominée, façonnée,

prise dans le réseau du temps, mais le caractère, lui, peut être modifié. Vous êtes nés dans un certain pays, vous y subissez certaines influences, certaines empreintes dans votre caractère, certains facteurs qui façonnent votre esprit, mais dans un autre pays le façonnement se produit d'une autre manière. Ainsi le prétendu caractère d'une personne peut être changé, modifié, contrôlé, élargi autant que vous voudrez. Ce caractère n'est évidemment pas la qualité suprême. Par conséquent, pour comprendre cette qualité, le caractère, ou le conditionnement doit cesser. Cela ne veut pas dire qu'il faille devenir vague et imprécis. Tout ce que nous pouvons faire, c'est rendre le caractère fluide, capable d'ajustements immédiats. Après tout, la vertu est la faculté de s'ajuster rapidement, ce n'est pas le fait de cultiver une idée. Cultiver une idée n'est pas la vertu. La vertu n'est pas la négation du vice, c'est un état d'être, et être n'est pas une idée. L'homme qui cultive la vertu n'est pas vertueux. Pour faire l'expérience de ce qui n'est pas une idée, l'idéation, qui est le processus de la pensée, doit cesser.

Nous voyons donc que le caractère peut être modifié, changé, modelé, processus qui continue sans cesse consciemment ou inconsciemment, mais la qualité suprême est celle que vous poursuivez. Vous ne pouvez « croire » en elle. Dès l'instant où vous employez le mot « croire », vous ne la trouvez pas parce que « croire » est un processus de la pensée. La pensée ne peut jamais découvrir ce qui est au delà d'elle, ce qui la dépasse. Avec l'instrument de découverte dont vous disposez : la pensée, vous ne l'avez jamais trouvé; vous pouvez inventer, parler, décrire, vous affairer sottement, la pensée ne peut jamais trouver la

qualité suprême, car elle n'est jamais temporelle, et le seul instrument que vous ayez appartient au temps. Nous voici revenus à la même question par une autre voie.

Tant que vous employez l'entendement comme moyen de comprendre, il n'y a pas de compréhension. La pensée ne produit pas la compréhension, au contraire, on ne comprend que lorsqu'il y a cessation de la pensée. N'appelez pas cela intuition, pour l'amour du ciel! Par intuition, vous voulez dire perception, et non action. Mais une telle division n'est pas réelle, tout cela implique beaucoup de choses que nous examinerons une autre fois.

QUESTION. — *A la lumière de cette nouvelle approche, quel est le contenu de l'éducation?*

KRISHNAMURTI. — Qu'appelez-vous une nouvelle approche? Probablement tout ce qui vient d'être dit au cours de ces dix dernières discussions; et cela a été dit malheureusement par moi. Je regrette de me référer ici à moi-même. Vous voulez savoir quel est le contenu de l'éducation, à la lumière de tout cela.

Messieurs, qu'entendez-vous par éducation? Pourquoi nous éduquons-nous? Pourquoi envoyez-vous votre enfant à l'école? Vous me direz probablement que c'est pour qu'il apprenne une technique lui permettant de gagner sa vie. C'est là tout ce qui vous intéresse, n'est-ce pas? Cet enfant obtiendra Dieu sait quel grade universitaire, et vous lui donnerez un certain instrument, une certaine faculté qui lui permettront de gagner sa vie, n'est-il pas vrai? Tout ce qui intéresse la plupart d'entre nous est de donner à l'enfant une technique, n'est-ce pas? Or, cultiver une technique, est-ce de l'éducation? Je sais qu'il

est nécessaire de savoir lire et écrire, d'apprendre l'art de l'ingénieur, ou tout autre art, parce que, dans notre société, c'est essentiel; mais la technique donnera-t-elle la faculté, ou plutôt donnera-t-elle la capacité de percevoir la vie par expérience directe? Après tout, ce que nous entendons par éducation, c'est la capacité de faire l'expérience directe de la vie, et pas seulement d'apprendre une technique qui, assurément, n'est qu'une partie de la vie. Cette expérience, nous voulons la faire totalement, n'est-ce pas? Puis-je apprendre à faire cette expérience totale seulement au moyen d'une technique? Nous admettons que la technique est nécessaire, mais, pour saisir la vie dans sa totalité, j'ai besoin d'expériences : expériences de la douleur, de la souffrance, de la joie, de la beauté, de la laideur, de l'amour, de tout; je dois sentir la vie, je dois la goûter à tous ses niveaux. Or, est-ce que la technique m'aidera à affronter la vie? J'admets que la technique est nécessaire; ne la sous-estimons pas; mais si c'est la seule chose que nous nous efforçons d'acquérir, ne refusons-nous pas, de ce fait, l'expérience totale de la vie? Mais si vous aidez quelqu'un à être intégral dans l'expérience de la vie, cette expérience créera sa technique, et non le contraire.

Est-ce que ceci est difficile, est-ce un peu compliqué? Messieurs, exprimons-nous d'une autre façon. Nous créons l'instrument de l'expérience, n'est-ce pas? Après tout, vous éduquez votre fils en vue de l'expérience de la vie : le mariage, la vie sexuelle, les cultes, les peurs, le gouvernement, tout cela, c'est la vie. Nous créons l'instrument de l'expérience, mais l'instrument, qui est la technique, peut-il pénétrer l'expérience? Vous donnez à votre enfant l'instrument et lui dites : « Allez expérimenter. » Quoi?

Est-ce que l'outil, ou l'élément qui manipule l'outil, peut expérimenter?

Si nous abordons le problème autrement, si nous aidons l'étudiant à faire l'expérience, alors le fait même d'entrer en elle créera l'instrument et ne gênera pas l'expérience, comme le fait actuellement la simple technique. Trouvez-vous cela un peu abstrait?

Autrement dit, vous pouvez m'apprendre à être ingénieur, me donner toute une technique de vie; ainsi, ma vie sera celle de l'ingénieur, je penserai, je rêverai, je lutterai, je serai ingénieur, je traiterai ma femme, mes enfants, mes voisins en tant qu'ingénieur. La profession, la vocation, la fonction est devenue importante, mais la fonction ne peut pas être l'expérience de la vie; je veux parler de la vie totale et pas seulement de la construction d'un pont, d'une route, d'une vilaine maison.

Maintenant, que fait-on? On met l'accent sur la fabrication de l'instrument et on espère, grâce à l'instrument, faire l'expérience de la vie; c'est pourquoi l'éducation moderne est une faillite totale, car elle ne donne qu'une technique. Vous avez des hommes de science, des physiciens, des mathématiciens, des constructeurs de ponts, des conquérants de l'espace merveilleux; et après? Avez-vous expérimenté la vie? Vous ne l'avez fait qu'en tant que spécialiste, et le spécialiste peut-il avoir cette expérience? Il ne l'a que lorsqu'il cesse d'être un spécialiste. Nous fabriquons d'abord un spécialiste, et nous espérons ensuite qu'il fera l'expérience de la vie. Voyez-vous combien cette approche est fausse? Mais n'est-il pas possible de créer le milieu, dans une école ou dans une communauté où cette expérience avec la vie peut se faire et se poursuivre

pour un enfant (qu'il soit garçon ou fille), directement, par sa faculté d'expérience? Voyez-vous ce que je veux dire? C'est une réelle révolution, celle qui consiste à expérimenter intégralement, en tant qu'être humain total. Et, de toute évidence, en expérimentant, l'homme sera créateur. Car le contact direct avec l'art, la beauté, créera inévitablement la technique du peintre, de l'écrivain. Il aura le désir de l'expression. Or, maintenant vous l'arrêtez en lui disant comment il doit écrire, en lui enseignant le style et tout le reste. Mais s'il est capable de faire l'expérience directe d'un sentiment, alors le sentiment trouvera son expression, et l'enfant son propre style. Quand il écrira un poème d'amour, ce sera un poème d'amour et non une versification soigneusement étudiée.

Donc, que faisons-nous maintenant? Nous créons l'instrument, mais détruisons l'homme. La fonction est devenue suprêmement importante, non l'homme; mais si l'homme fait l'expérience intégrale tout le temps, il créera son propre instrument.

Monsieur, cela n'est pas un rêve outrancier; c'est ce que nous ferions si nous étions des personnes réelles, si nous n'étions pas farcis de faits stupides que nous appelons éducation. Si vous avez quelque chose à dire, vous le dites, et c'est du style; mais maintenant nous n'avons rien à dire, parce que nous sommes détruits par la technique et en avons fait le but suprême de la vie; parce que nous traitons la vie comme s'il ne s'agissait que de la gagner comme un gagne-pain; la vie, pour nous, est une affaire de profession.

Si nous comprenons bien, ne voyons-nous pas que ceux qui expérimentent peuvent s'exprimer à travers un ensei-

gnement? Si la personne qui enseigne est réellement dans l'expérience, alors son enseignement sera l'expression de son tempérament, de ses facultés, de ses capacités, etc... Ainsi, cet enseignement sera l'instrument qui aidera un autre être humain à entrer en contact avec l'expérience, plutôt qu'à s'emprisonner dans une technique.

Tournons cela autrement : aussi longtemps que nous ne comprenons pas la vie, nous nous servons d'un instrument, en espérant la comprendre, mais l'instrument ne peut pas comprendre la vie. La vie doit être vécue et comprise par l'action, par l'expérience. Vous voyez aussi qu'il existe un autre facteur; la technique donne un sens de sécurité, non seulement de sécurité économique, mais psychologique; parce que vous croyez avoir la capacité de faire quelque chose, cette capacité vous confère une force extraordinaire; vous dites : « Je puis faire ceci ou cela, je puis aller jouer du piano, à tout moment je puis sortir et aller bâtir une maison. » Cela vous donne un sens d'indépendance, de vitalité, mais vous rejetez la vie et ses expériences en renforçant vos capacités. Parce que la vie est dangereuse, inattendue, extrêmement fluide, nous ne connaissons pas son contenu, et il doit être éprouvé constamment, continuellement renouvelé. Comme nous avons peur de cette somme d'inconnu, nous disons : « Cultivons la technique, parce que cela nous donnera un certain sens de sécurité, intérieurement et extérieurement. » Tant que nous employons cette technique comme moyen d'éprouver une sécurité intérieure, la vie ne peut pas être comprise. Sans l'expérience de la vie, la technique n'a pas de sens et nous ne faisons que détruire.

Nous avons des techniciens merveilleusement capables,

et qu'arrive-t-il? Les techniques sont employées par les spécialistes pour se détruire les uns les autres. C'est ce que veulent les gouvernements : des techniciens et non des êtres humains, car ceux-ci peuvent être dangereux pour le gouvernement. Alors, les gouvernements se mettent à contrôler toute l'éducation, car ils ont besoin de plus en plus de techniciens.

Ainsi, la nouvelle approche n'est pas la simple culture d'une technique; ce qui ne signifie pas que la technique soit à rejeter; mais elle doit aider à créer l'être humain intégral, qui parviendra à la technique à travers l'expérience. Messieurs, cela est pourtant bien simple; je veux dire que c'est simple dans les mots; mais vous pouvez apercevoir l'effet extraordinaire qui en résulterait dans la société. Nous ne serions pas épuisés à l'âge de 45 ou 50 ans par une technique. Maintenant, si j'atteins 45 ou 50 ans, je suis un homme fini, ayant donné ma vie à une société en décomposition ou à un gouvernement qui n'a aucun sens, excepté pour la minorité qui dirige. J'ai une vie d'esclave et je suis épuisé, tandis que la vie devrait devenir de plus en plus riche; mais cela ne peut se produire que si la technique n'est pas employée à la place de l'expérience.

Messieurs, si l'on y pense véritablement, il s'agit d'une complète révolution; aussi longtemps que l'on cultive une technique, sans l'expérience dans l'action intégrale de la vie, il y a nécessairement destruction, concurrence, il y a confusion, violence, antagonisme. Vous devenez des entités ayant des capacités parfaites, et plus vous développez la technique, plus il y aura de destructions. S'il se trouvait des personnes faisant l'expérience de la vie, et

donc l'enseignant, elles enseigneraient véritablement et elles créeraient leur propre technique.

La vie vient en premier lieu, et non la technique. Messieurs, lorsque vous avez l'impulsion créatrice de peindre, vous prenez un pinceau et vous peignez. Vous ne vous préoccupez pas de la technique. Vous pouvez apprendre une technique, mais cette impulsion crée sa propre technique, et c'est cela, le plus grand art. Quelque chose de très intéressant se passe dans le monde en ce moment, surtout en Amérique. Des ingénieurs dessinent frénétiquement des appareils qui n'ont besoin d'aucun être humain pour fonctionner. Ainsi, la vie sera entièrement menée par des machines, par toutes sortes de machines, et qu'arrivera-t-il aux êtres humains? Comme ils deviennent tous rapidement des techniciens, ils se détruiront les uns les autres, car ils n'auront rien d'autre à faire que cela, ils ne sauront comment utiliser leurs loisirs; ils s'évaderont dans les magazines ou dans des idéations verbeuses; dans la radio, le cinéma, et dans toutes sortes de distractions amoindrissantes. Que pourraient-ils faire d'autre? La solution réside dans le pouvoir intégral d'expérimenter la vie dans sa totalité. Il s'agit donc d'éduquer l'éducateur, afin qu'il sache être totalement dans l'expérience, de l'aider à être un être humain, non un technicien, un spécialiste.

C'est là une chose très difficile, car nous avons tous appris une technique ou une autre. Quelques-uns d'entre vous ont appris la technique de la méditation, mais ne savent pas méditer. D'autres ont appris la technique du piano, mais ne sont pas des musiciens. Vous savez lire, mais ne savez pas écrire, parce que rien en vous ne crie vers son expression. Vous avez rempli vos cœurs et vos

esprits avec la technique, vous êtes pleins de citations et vous vous estimez beaucoup parce que vous pouvez parler de ce que d'autres ont pensé ou dit. Qu'y a-t-il derrière votre technique? Des mots, des mots, une verbalisation qui est la technique; c'est cela que nous faisons de nous-mêmes. Ne riez pas en manière de défense.

Ainsi, l'expérience vient d'abord, la vie vient d'abord, et non la technique; l'amour vient d'abord, et non la façon de l'exprimer. Vous lisez des livres sur l'amour, mais vos cœurs sont secs; c'est pour cela que vous lisez, pour vous stimuler. Vous agissez tous ainsi, parce que vous avez cultivé la pensée; la pensée est une mort et, comme vous mourez lentement, vous voulez un stimulant et vous pensez que la technique vous le donnera; mais les stimulants amènent toujours la décomposition et vous rendront de plus en plus stupides et décadents.

QUESTION. — *Vous avez mené une croisade contre la croyance aveugle, la superstition, la religion organisée. Serais-je dans l'erreur si je disais qu'en dépit de vos dénonciations verbales des doctrines dogmatiques, vous êtes l'accomplissement du fait central de la Théosophie. Vous prêchez la réelle Théosophie. Il n'y a pas de véritable contradiction entre votre position et celle de la Société Théosophique, dont la grande présidente vous a introduit dans le monde.* (Rires.)

KRISHNAMURTI. — Ne discutons pas de personnalités, de Mme Besant et de moi-même; nous nous égarerions.

Essayons de voir si je mène une croisade contre la croyance aveugle, la superstition et la religion organisée.

Je ne fais que constater un fait. Un fait peut être interprété par quiconque selon son conditionnement, mais le fait demeurera. Je puis le traduire selon mes goûts.

De même, une croyance, une superstition, un dogme organisé en religion ne peuvent pas vous aider à comprendre la vérité; la vérité doit être vue sans écran; alors seulement il y a compréhension, non si je la vois à travers les objets de mon désir. Les croyances organisées, les religions, qui sont des dogmes organisés, ne peuvent m'aider à comprendre la vie; elles peuvent m'aider à la traduire conformément à mon conditionnement; mais cela n'est pas comprendre la vie, cela n'est que la traduire conformément à mon instrument, à ma faculté, à mon conditionnement, cela n'est pas éprouver la vie directement par expérience. La religion ne consiste pas à aborder la vie à travers une croyance, mais à la sentir directement, sans conditionnement. Nous devons donc nous libérer des religions organisées et de tout le reste.

Or, quelles sont les vues théosophiques? Lorsque vous me dites que j'accomplis le fait central de la Théosophie, nous devons savoir, vous et moi, quel est ce fait, et ce qu'est la Société Théosophique selon vous. Quel est donc le fait central de la Théosophie? Vraiment, je n'en sais rien; mais examinons-le. Quels sont les faits certains de la Théosophie? Est-ce la divine sagesse? C'est cela que veut dire le mot. (*Interruption.*) « Il n'y a pas de religion au-dessus de la vérité », c'est cela le fait central?

La Théosophie et la Société Théosophique sont deux choses différentes. De laquelle parlez-vous? Permettez-moi, Messieurs, de vous assurer que je n'attaque ni ne défends; nous voulons savoir la vérité en cette matière;

du moins, je le veux, peut-être pas vous. De toute façon, les adhérents, ceux qui se sont engagés, ceux qui ont des intérêts, insistent sur ce point : que c'est cela, la Théosophie; mais ces personnes ne sont pas des chercheurs de vérité, elles ne font que dépendre de leur intérêt, en espérant quelque profit; donc, ce ne sont pas des chercheurs de vérité.

Nous voulons donc voir s'il y a une différence entre la Théosophie et la Société Théosophique. Il est évident que les enseignements du Christ sont différents de l'Eglise, les enseignements du Bouddha différents du Bouddhisme, de la religion organisée. C'est évident. L'enseignement est une chose, la religion organisée, l'enseignement organisé en est une autre, n'est-ce pas? Ainsi, la Théosophie et la Société Théosophique sont deux choses différentes, n'est-ce pas? Alors, que voulez-vous trouver? Est-ce le fait central de la Théosophie ou de la Société Théosophique? Si ce qui vous intéresse est le fait central de la Théosophie, qui est sagesse divine, comment vous y prendrez-vous? Je veux dire que le fait central de la Théosophie est la sagesse, n'est-ce pas? Cela n'est-il pas vrai, messieurs? Appelez-la sagesse divine ou humaine, c'est sans importance. La sagesse doit-elle être cherchée dans un livre, peut-elle être conférée par quelqu'un, peut-elle être décrite, mise en mots, verbalisée, apprise et répétée? Est-ce cela, la sagesse? Lorsque je répète avec des mots l'expérience du Bouddha, est-ce la sagesse? Est-ce que cette répétition n'est pas un mensonge? La sagesse ne doit-elle pas être directement éprouvée par l'expérience? Et je ne peux pas faire l'expérience lorsque je ne possède que des informations au sujet de la sagesse d'un autre.

Messieurs, ceux d'entre vous qui désirent découvrir le fait central de la Théosophie, je les prie d'écouter sérieusement, de ne pas fermer leurs oreilles. La sagesse peut-elle être organisée de façon à être répandue autour de vous, comme vous répandez la propagande politique ou les vues politiques? La sagesse peut-elle être organisée et répandue pour le bénéfice des autres? La sagesse peut-elle être appréhendée par l'autorité? Ne doit-on pas l'éprouver par expérience directe et non par la technique qui consiste à savoir ce qu'un autre dit à son sujet? Or, lorsque vous dites qu'il n'y a pas de religion au-dessus de la vérité, cela ne signifie-t-il pas que le fait central de la Théosophie est de trouver la vérité? De la trouver, de la comprendre, de l'aimer? Et la vérité est-elle une chose à répéter et à apprendre? Pouvez-vous apprendre la vérité comme vous apprenez une technique? Je répète : la vérité ne doit-elle pas être expérience directe, participation directe, connaissance directe? Je ne dis pas que la Théosophie n'implique pas tout cela; nous discutons ce qu'est le fait central. Je n'ai pas lu davantage de livres théosophiques que je n'ai lu d'autres livres religieux... C'est probablement la raison pour laquelle il m'est possible de penser un peu plus librement à ce sujet.

Donc, le fait central de la Théosophie, qui est la sagesse et la vérité, peut-il être exprimé par une société organisée? Une société organisée peut-elle aider qui que ce soit à les atteindre? Laissons maintenant de côté le fait central de la Théosophie, et arrivons à la Société Théosophique. Comme vous voici attentifs! Je ne sais pas pourquoi tout cela vous intéresse.

Qu'est-ce qu'une société organisée? Quelle est la fonc-

tion d'une société organisée? *Non* pas telle que vous la voudriez, mais telle qu'elle est actuellement? Quelle est la fonction d'une société organisée, et spécialement d'une société de cette sorte? Répandre la sagesse? De quoi s'agit-il? De traduire cette sagesse, de trouver une estrade pour les personnes qui se retrouvent au cours de leurs recherches communes? Vous diriez oui, n'est-ce pas? S'agit-il d'une société organisée dans le but de rassembler ceux qui cherchent la vérité et la sagesse? Assurément pas. (*Interruption.*) Monsieur, je ne cherche pas à vous prendre à la gorge, car, après tout, un corps organisé existe bien pour quelque chose. Nous devenons tout de suite des protagonistes, lui d'un côté et moi de l'autre. (*Rires.*) Lui gouvernant une société ou une section de la société, et moi l'opposant, Monsieur, permettez-moi de vous dire ici que je ne suis pas votre opposant; mais je sens, au contraire, que de telles sociétés *sont* une entrave à la compréhension.

Pourquoi votre société existe-t-elle? Pour propager des idées? ou pour aider des personnes à chercher le fait central de la Théosophie? ou pour être un centre de tolérance, afin que ceux qui ont différents points de vue puissent traduire la vérité selon leur conditionnement?

Vous êtes, soit un groupe de personnes qui éprouvent de la sympathie les unes pour les autres et qui disent : « Nous sommes dans cette société parce que nous avons ensemble des points de vue communs », ou bien alors vous vous réunissez en vue de chercher la vérité et de vous aider les uns les autres à la trouver. Ce sont là quatre possibilités, auxquelles peuvent s'en ajouter d'autres. Toutes ces possibilités peuvent se résumer essentiellement en deux

propositions : nous nous réunissons en tant que société pour trouver la vérité, et nous propageons la vérité. Or, pouvez-vous *propager* la vérité, et pouvez-vous *chercher* la vérité? Examinons ce point.

Pouvez-vous propager la vérité? Qu'entendez-vous par propagande? Vous croyez, par exemple, que la réincarnation est un fait. Je prends cela comme exemple. Vous dites : « Allons et propageons-le, car nous aiderons des personnes à alléger leurs souffrances »; et ainsi de suite... Cela implique que vous *connaissez* la vérité de la réincarnation. Savez-vous vraiment la vérité sur la réincarnation, ou connaissez-vous seulement l'expression verbale de cette idée qu'il y a une continuité? Vous avez lu cela dans un livre et vous propagez des mots; suivez-vous, messieurs? Est-ce là répandre la vérité? Pouvez-vous propager la vérité? Vous pourriez tourner la difficulté et me dire : « Et vous, que faites-vous? » Je vous dis que je ne propage pas la vérité; nous nous aidons mutuellement à être libres, de façon que la vérité puisse venir à nous. Je ne propage rien, je ne vous donne pas d'idées; ce que je fais, c'est vous aider à voir quels sont les obstacles qui vous empêchent d'entrer directement au cœur de la vérité. Est-ce que la personne qui propage la vérité n'est pas simplement un discoureur de vérité? Je vous en prie, cette question est très sérieuse; vous pouvez vous livrer à la propagande, mais votre propagande n'est pas la vérité. Le mot « vérité » n'est pas la vérité, n'est-ce pas? Vous ne faites que répandre les mots vérité, réincarnation, et des explications à leur sujet, mais le mot vérité n'est pas la vérité, elle doit être un sujet d'expérience. En conséquence, votre propagande est purement verbale, mensongère.

L'autre point est celui-ci : des personnes se réunissent pour chercher la vérité. C'est aussi un aspect de la question. Mais pouvez-vous chercher la vérité, ou bien la vérité doit-elle venir à vous ? Il y a une énorme différence entre les deux. Si vous cherchez la vérité, vous vous proposez de l'utiliser en vous servant d'elle comme d'un sauf-conduit, ou encore pour trouver un réconfort, une sécurité, ceci ou cela. Vous vous en servez comme moyen pour vous satisfaire ou pour obtenir autre chose qui vous plaira. Quand je cherche quelque chose, c'est mon objectif. Ne nous aveuglons pas avec des mots. Quand je cherche le pouvoir, je le poursuis, je m'en sers ; et lorsque vous poursuivez la vérité, cela veut dire que vous la connaissez déjà, car vous ne pouvez pas poursuivre quelque chose que vous ne connaissez pas. Quand vous la connaissez, vous vous en servez. Ce que vous connaissez vous sert de protection, et par conséquent n'est pas la vérité. La vérité peut-elle être trouvée, ou pouvez-vous la recevoir à travers une croyance ?

Or, quand nous discutons de la Société Théosophique — naturellement, vous comprenez qu'elle ne me concerne pas, que j'y suis tout à fait étranger — vous voulez savoir si ce que je dis et si le fait central de la Société Théosophique sont identiques ? Je dis que manifestement ils ne le sont pas. Vous voudriez faire du replâtrage et dire : « Nous vous avons engendré, donc, vous êtes une part de nous-mêmes, comme l'enfant l'est, du père et de la mère. » C'est un très bon argument, mais, en fait, l'enfant est entièrement différent du père dès qu'il commence à grandir. Ne voyez-vous pas, Messieurs, qu'en devenant sans cesse quelque chose de plus que vous n'êtes, en faisant

spirituellement l'ascension d'une échelle, vous niez la vérité? La vérité n'est pas en haut de l'échelle; elle est là où vous êtes, dans ce que vous faites, dans ce que vous pensez et sentez, lorsque vous embrassez et caressez, lorsque vous exploitez; vous devez voir la vérité de tout cela, et non une vérité à la fin de cycles innombrables de vies. Croire que vous pouvez devenir un Bouddha un jour n'est qu'une projection agrandie de vous-même. C'est une façon de penser indigne d'êtres vivants profondément riches de pensée et d'affection. Si vous pensez que vous serez quelque chose dans le futur, en cet instant vous ne l'êtes pas, et ce qui importe, c'est maintenant et non demain. Si vous n'êtes pas fraternel maintenant, vous ne le serez jamais demain, parce que demain c'est encore maintenant.

Vous vous êtes réunis en tant que Société et vous me demandez si vous et moi nous nous rencontrons. Je dis que c'est impossible. Vous pouvez *prétendre* que nous nous « rencontrons », vous pouvez défigurer à votre convenance. Vous pouvez prétendre que le blanc est noir; mais un esprit sans rectitude, qui est incapable de percevoir directement les choses telles qu'elles sont, ne fait que penser en termes d'intérêt investis dans des croyances, dans des propriétés ou dans un statut prétendu spirituel. Je ne vous dis pas qu'il vous faut abandonner votre Société; que vous la quittiez ou que vous ne la quittiez pas ne me concerne pas; mais si vous croyez que vous êtes des chercheurs de la vérité et que vous êtes réunis pour la trouver véritablement, je crains que vous ne vous y preniez très mal. Vous pouvez dire : « C'est mon opinion. » Je répondrai que vous en avez parfaitement le droit. Si vous dites :

« Nous essayons d'être fraternels », je vous dirai de nouveau que vous êtes sur la mauvaise voie; la fraternité n'est pas au bout du chemin. Et si vous me dites que vous êtes en train de *cultiver* la tolérance, la fraternité, je vous dirai que la fraternité et la tolérance n'existent pas. Elles n'ont pas à être cultivées, on ne cultive pas la tolérance. Lorsque vous aimez quelqu'un, vous ne cultivez pas la tolérance; ce n'est que l'homme qui n'a pas d'amour dans le cœur qui cultive la tolérance. C'est encore une manifestation de l'intellect. Si vous me dites que votre société n'est basée sur aucune croyance, intérieure ou extérieure, je vous répondrai que par vos actions, aussi bien intérieures qu'extérieures, vous êtes un facteur de séparation et non d'unité. Vous avez vos rituels secrets, vos enseignements secrets, vos maîtres secrets, et tout cela indique un esprit de séparation; c'est la vraie fonction d'une société organisée d'être exclusive dans ce sens.

Ainsi, je crains que si vous examinez la question profondément, vous ne découvriez que vous, la Société Théosophique et moi ne nous rencontrons pas. Vous pouvez désirer notre rencontre, c'est une toute autre question; cela ne signifie pas que vous devez abandonner les vôtres et venir à ce camp. Il n'y a pas « ce camp ». La vérité n'est pas d'un côté ou d'un autre. La vérité est la vérité, unique, seule. Elle n'a ni côtés, ni sentiers. Tous les sentiers ne mènent pas à la vérité. Il n'y a pas de sentiers vers la vérité; elle doit venir à vous.

La vérité ne peut venir à vous que lorsque l'esprit et le cœur sont simples, clairs, lorsqu'il y a de l'amour dans le cœur, et non lorsque le cœur est rempli des choses de l'esprit; quand l'amour est présent en votre cœur, vous

ne parlez pas d'*organiser* la fraternité, vous ne parlez pas de croyances, ni de divisions, ni des puissances qui créent la division. Vous n'avez aucun besoin de chercher la réconciliation; vous n'êtes qu'un simple être humain sans étiquette et sans pays. Cela veut dire qu'il vous faut vous dénuder de toutes ces choses et permettre à la vérité d'entrer en existence; et elle ne peut venir que lorsque l'esprit est vide, lorsqu'il cesse de créer; alors, elle viendra sans que vous l'invitiez. Elle viendra, aussi rapide que le vent, et imprévisible. Elle vient obscurément, non lorsque vous l'attendez et que vous l'appelez. Elle est là, aussi soudaine que la lumière solaire, aussi pure que la nuit. Mais pour la recevoir, le cœur doit être plein et l'esprit vide; maintenant, vous avez l'esprit rempli et votre cœur est vide.

6 février 1949.

IV

Je me demande ce que signifie l'action pour la plupart d'entre nous. Est-elle le produit d'une idée, d'un ajustement à cette idée, ou d'une conformité à un modèle, à une idéation? L'action est-elle indépendante de nos rapports? L'action n'est-elle pas ces rapports mêmes, et, si nous la fondons sur une idée, sur un principe, sur une conclusion, est-elle action? Une action basée sur une croyance qui est une forme d'idéation est-elle créatrice? Une telle action a-t-elle le pouvoir de libérer, non seulement la vitalité, mais l'énergie créatrice, la compréhension créatrice? Il est important, certes, de comprendre le sens de cette question, de savoir jusqu'à quel point une action dépend d'une idée, et si l'idée vient d'abord ou l'action, si l'acte mental est un pas qui précède l'action, ou si l'action est indépendante de l'acte mental, du processus de la pensée. Il nous faut discuter ce point et l'éclaircir; parce que, si agir n'est que se conformer à un modèle particulier, à une idée ou à une idéation, alors l'idée devient suprêmement importante, et non l'action. L'action ne serait que l'application de l'idée. Alors, le problème se pose : savoir comment aborder l'action avec l'idée, comment mettre une idée en application en vue de la compléter, comment accomplir une idée par l'action, et ainsi de suite.

L'idée est-elle le stimulant primordial de l'action, ou l'action a-t-elle lieu d'abord et l'idéation se produit-elle ensuite? Si nous observons la chose de près, nous verrons que c'est l'action qui commence tout d'abord. Nous faisons quelque chose qui nous est agréable ou désagréable, et ensuite l'idée est engendrée par cette action; l'idée prend ensuite l'action sous son contrôle, et alors c'est l'idée qui devient importante; l'action devient une simple continuation de l'idée. Ainsi, pour la plupart d'entre nous, il me semble que la difficulté consiste en ce que les idées, qui sont l'enregistrement des expériences précédentes, du passé, contrôlent, guident, façonnent l'action.

Or, ainsi que je l'ai dit, agir c'est être-en-relation-avec-autrui; et qu'arrive-t-il lorsque l'action, nos rapports sont établis sur une idée? L'action née d'une idée doit continuer à conditionner la pensée, parce que l'idée est le résultat d'un arrière-plan, et l'arrière-plan façonne l'action, par conséquent contrôle nos relations. Ainsi, une action née d'une idée ne peut jamais être libératrice; elle doit toujours être conditionnée, parce que l'idée est une réaction conditionnée, de sorte qu'une action née d'une idée est nécessairement conditionnée. Il n'y a pas de liberté, pas de libération créatrice à travers une action qui est fondée sur une idée, et pourtant tous nos systèmes d'éducation sont basés sur l'idéation.

Ainsi, considérer que l'idée est un instrument de révolution et un moyen de libérer l'énergie créatrice, est manifestement erroné; mais qu'est-ce que l'action sans idéation? J'espère que cette question vous intéresse, parce que là réside notre problème. Notre vie est action. L'action est relation, et si cette action n'est que le produit d'une

idée, celle-ci, étant le résidu d'expériences précédentes, ne peut jamais être libératrice; elle n'est que la continuation du passé, bien que modifié. Nous ne pouvons donc pas chercher la liberté, la libération, la compréhension de la réalité par l'action, qui est le produit d'une idée. Une expérience antérieure ne peut pas être la voie de la vérité. L'expérience qui laisse une cicatrice, une mémoire, ne peut pas être la voie vers la compréhension de la vérité. Donc, l'expérience qui naît de l'idée, de la mémoire d'hier façonnant l'action, n'est certainement pas la voie vers la vérité.

La mémoire n'est pas le chemin de la compréhension. C'est-à-dire que, si l'action est fondée sur une idée qui est le résultat d'une expérience antérieure, l'action, étant le résultat du passé, ne peut jamais comprendre le présent vivant.

Donc, quelle est la voie de la véritable action, de l'action qui n'est pas le produit d'une idée? Il existe une action qui n'est pas simplement la répétition d'une idée. L'expérience n'est pas la voie vers la vérité, mais, pour la plupart d'entre nous, l'expérience est de la plus haute importance. Nous expérimentons à travers l'écran des mémoires, et ceci, à nouveau, conditionne l'expérience. C'est-à-dire que l'idée, l'arrière-plan a relevé le défi, et, à partir de cette réaction, il y a expérience. Cette expérience est conditionnée; par conséquent, l'action est conditionnée. Donc, l'action, en tant qu'expérience, ne peut pas mener à la vérité, ne peut pas mener à la compréhension. Voyez, je vous prie, l'importance de cela. Faire une expérience est un obstacle à l'état d'être-en-expérience, car l'expérience est une action conditionnée et, étant limitée, ne peut jamais

être complète. Ainsi, l'expérience est toujours un obstacle à la compréhension de la réalité. Cela est contraire à ce que nous croyons — qu'il faut avoir de plus en plus d'expériences, de connaissances, de technique, afin de comprendre.

Il faut trouver une approche toute différente, il vous faut trouver par vous-même, intérieurement, si vous agissez selon une idée ou s'il peut y avoir une action sans idéation. Nous voyons que l'action fondée sur une idée ne nous mène pas à la vérité, que l'action fondée sur l'expérience est une action limitée. Ce qui est mesurable ne peut pas connaître l'incommensurable, et l'expérience est toujours mesurable. Donc, l'expérience n'est pas ce que nous la pensions être. L'action fondée sur l'expérience est un obstacle à la compréhension de la réalité et à la compréhension de quoi que ce soit de neuf. Ainsi, il nous faut une approche différente. Voyons ce qu'est l'action qui n'est pas basée sur une idée.

Quand agissez-vous sans idéation? A quel moment existe-t-il une action qui n'est pas le résultat de l'expérience? Une action fondée sur l'expérience, ainsi que nous l'avons dit, nous limite et, dès lors, nous est un obstacle. L'action qui n'est pas le produit d'une idée est spontanée lorsque le processus de pensée, qui est fondé sur l'expérience, ne contrôle pas l'action; ce qui signifie qu'il y a une action indépendante de l'expérience lorsque l'esprit ne contrôle pas l'action. Cet état est le seul dans lequel il y a compréhension; celui où l'esprit, fondé sur l'expérience, ne guide pas l'action; celui où la pensée, fondée sur l'expérience, ne façonne pas l'action.

Qu'est-ce que l'action lorsqu'il n'y a pas de processus

de pensée? Peut-il y avoir action sans processus de pensée? Je veux construire un pont, une maison; j'en connais la technique, et celle-ci me dit comment construire. Nous appelons cela action. Il y a encore l'action qui consiste à écrire un poème, à peindre, à assumer des responsabilités gouvernementales, sociales, il y a l'activité des réactions au milieu; tout cela est fondé sur des idées, sur des expériences antérieures qui façonnent l'action, mais peut-il y avoir action sans idéation?

Certainement l'action existe, lorsque l'idée cesse, et l'idée ne cesse que lorsqu'il y a amour. L'amour n'est pas mémoire, l'amour n'est pas expérience, l'amour n'est pas le fait de penser à la personne que l'on aime, car alors ce n'est que de la simple pensée. Vous ne pouvez certainement pas *penser* l'amour; vous pouvez penser à la personne que vous aimez, avoir de la dévotion pour votre gourou, pour votre image, pour votre femme, votre mari; mais la pensée, le symbole n'est pas la réalité, qui est amour. Donc, l'amour n'est pas une expérience.

Quand existe l'amour, l'action existe, n'est-ce pas? Et cette action n'est-elle pas libératrice? Elle n'est pas le résultat d'un acte mental et il n'y a pas de hiatus entre l'amour et l'action, comme cela existe entre l'idée et l'action. L'idée est toujours vieille; elle projette son ombre sur le présent et essaie de jeter un pont entre elle-même et l'action. Quand l'amour existe, qui n'est pas un acte mental, qui n'est pas une idéation, qui n'est pas mémoire, qui n'est pas le résultat de l'expérience ni d'une discipline, cet amour même est action, c'est lui seul qui libère. Aussi longtemps qu'il y a un acte mental, qu'il y a ce façonnement de l'action par une idée qui est expérience, il ne

peut y avoir de libération, et aussi longtemps que ce processus continue, toute action est limitée. Lorsque cette vérité est perçue, la qualité de l'amour, qui n'est pas un acte mental, que vous ne pouvez pas penser, entre en existence.

C'est ce qui se produit, en fait, quand vous aimez quelqu'un de tout votre être; c'est exactement ce qui a lieu; vous pouvez penser à cette personne, cela n'est pas l'actuel, et malheureusement ce qui arrive, c'est que la pensée prend la place de l'amour; la pensée peut alors s'ajuster au milieu, mais l'amour ne peut jamais s'ajuster. L'ajustement est essentiellement de l'esprit, et l'esprit peut inventer l' « amour ». Lorsque je dis : « Je vous aime », je m'ajuste à vous, mais il ne peut y avoir d'ajustement là où est l'amour; l'amour est seul, il n'a pas de second, donc il ne peut s'ajuster à rien. Quand il y a amour, cette idée d'ajustement, de conformité, d'action fondée sur une idée cesse complètement. Quand l'amour existe, il y a une action qui est rapport; quand il y a ajustement dans nos rapports, il n'y a aucun amour. Quand je m'ajuste à vous parce que je vous aime, je ne fais que me conformer à vos désirs, et l'ajustement se fait toujours au plus bas niveau. Comment pouvez-vous ajuster à ce qui est élevé, à ce qui est noble et pur? Vous ne le pouvez pas. Ainsi, l'ajustement n'existe que quand il n'y a pas d'amour. L'amour n'est second de personne; il est seul, mais il n'est pas isolé. Un tel amour est action et relation, il ne peut se corrompre comme l'acte mental, parce qu'il n'est pas un ajustement. Tant que l'action est basée sur une idée, elle n'est qu'ajustement, continuité modifiée et réformée, et une société qui est le produit d'une conformation à une

idée est une société de misères, de tourments et de conflits.

Il y a liberté dans l'action lorsque cette action n'est pas le résultat d'un acte mental, et l'amour n'est pas la dévotion à quelque chose, qui est idéation. Un dévot n'est pas un amant de la vérité; la dévotion n'est pas amour. Dans l'amour il n'y a pas le vous et l'autre, il y a complète fusion des deux, que ce soit de l'homme et de la femme, du dévot et de son idée. Un tel amour n'est pas le don d'une minorité, il n'est pas le privilège des puissants.

Mais vous n'avez pas compris les implications de l'action fondée sur l'expérience. Lorsqu'on le voit, vraiment, profondément, on est conscient de tout ce que cela implique, et alors se produit la cessation de l'acte mental. Il existe un état d'être qui est le produit du mécontentement. Le mécontentement n'est pas apaisé par l'accomplissement de soi, mais aussi longtemps qu'il n'y a pas d'accomplissement, le mécontentement est le tremplin d'où l'on saute dans l'inconnu. C'est cette qualité de l'inconnu qui est amour. L'homme, conscient d'être dans un état d'amour, n'aime pas. L'amour n'appartient pas au temps. Vous ne pouvez pas y penser. Ce à quoi vous pouvez penser appartient au temps. Ce à quoi vous pouvez penser n'est que sa propre projection, c'est déjà le connu. Si vous connaissez l'amour, si vous pratiquez l'amour, il cesse évidemment d'être amour, parce qu'il n'est que l'ajustement de l'expérience au présent, et où est l'ajustement il ne peut y avoir amour.

QUESTION. — *Quelle est la meilleure méthode pour immobiliser l'esprit? La méditation et la répétition du nom de Dieu sont connues comme étant les seules méthodes.*

Pourquoi les condamnez-vous? L'intellect peut-il, par lui-même, parvenir à ce résultat?

KRISHNAMURTI. — Examinons cette question de méditation, qui est vraiment un problème très complexe et exige que nous y pensions soigneusement. Voyons tout ce que cette question implique, développons le plan de ce que nous appelons méditation.

Qu'appelons-nous méditation? Nous entendons par là l'immobilisation de l'esprit telle qu'elle est comprise habituellement; et voyons comment aborder cette question, parce que c'est le moyen qui compte, c'est le moyen qui crée la fin. Si vous vous servez de moyens erronés, vous créerez une fin erronée. Si vous disciplinez votre esprit pour le rendre calme lorsqu'il doit l'être et ne l'est pas, ce n'est qu'un esprit discipliné, un esprit que vous retenez dans une chambre, et un tel esprit n'est pas calme, il n'est qu'enchaîné, dominé; il nous faut examiner cela soigneusement.

Quel est le but de la méditation? Est-ce celui d'immobiliser l'esprit? L'immobilisation de l'esprit est-elle nécessaire pour découvrir la vérité, pour faire l'expérience du réel? Un processus d'exclusion, est-ce cela la méditation? Abordons cette question négativement, parce que nous ne savons pas ce qu'est la vraie méditation. Des personnes disent d'elle qu'elle est ceci ou cela, et vous ne savez pas ce qu'est une réelle méditation.

Est-ce par une série de refus, par des résistances que l'on parvient au calme de l'esprit? L'esprit est vagabond, il erre sans cesse; alors, vous choisissez de prendre une certaine ligne de pensée et de résister aux autres, ce qui

est un processus d'exclusion, de refus. Vous construisez un mur de résistance en vous concentrant sur la pensée que vous avez choisie, et vous vous efforcez d'écarter toutes les autres. C'est ce que vous faites à tout moment en luttant pour apprendre à vous concentrer; ainsi, la concentration est une exclusion. Vous choisissez de fixer votre pensée sur un mot ou une image, sur une phrase ou un symbole, et vous résistez à toute autre pensée qui vient vous troubler. Donc, ce que nous appelons méditation est création et entretien d'une résistance, d'une concentration exclusive sur une idée de notre choix.

Qu'est-ce qui détermine le choix? Qu'est-ce qui vous fait dire que telle chose est bonne, vraie, noble, et que le reste ne l'est pas? Le choix est manifestement basé sur le plaisir, sur le désir d'une récompense ou d'un accomplissement, ou ce n'est qu'une réaction au conditionnement ou à la tradition. Pourquoi opérez-vous un choix, quel qu'il soit? Pourquoi ne pas examiner chaque pensée lorsqu'elle vous intéresse? Pourquoi en choisir une seule? Pourquoi ne pas examiner chacun des sujets de votre intérêt, au lieu de créer une résistance? Pourquoi ne pas être dans chacun des centres de votre intérêt au fur et à mesure qu'ils se présentent à vous, au lieu de simplement vous concentrer sur une seule idée, sur un seul centre d'intéret? Après tout, vous êtes constitué par un ensemble d'intérêts, vous avez beaucoup de masques, consciemment ou inconsciemment. Pourquoi choisir un masque et rejeter les autres, et dépenser toute votre énergie à le conserver, ce qui engendre des résistances, des conflits et des frictions? Mais si vous examinez chaque pensée qui surgit — *chacune* de vos pensées, et non pas seulement quelques pensées —

alors il n'y a pas exclusion; mais c'est une tâche ardue d'examiner chaque pensée, parce que, pendant que vous examinez une pensée, une autre vient s'y insérer; mais si vous êtes simplement conscient, sans domination ni justification, vous verrez comment, étant simplement en train d'observer une pensée, aucune autre ne vient en intruse. Ce n'est que lorsque vous condamnez, comparez et établissez des rapprochements que d'autres pensées viennent s'introduire. Cela est-il clair?

Ainsi, concentration n'est pas méditation. Nous allons trouver ce qu'est la méditation, mais d'abord il nous faut voir ce qu'elle n'est *pas*. La concentration implique une discipline, différentes formes de refus et de résistance. Un esprit emprisonné dans une concentration exclusive ne peut jamais trouver la vérité, mais un esprit qui comprend chaque intérêt, chaque mouvement de la pensée, un esprit qui est conscient de chaque sentiment, de chaque réaction, et qui voit la vérité en chaque réponse, un tel esprit, étant extrêmement souple et rapide, est capable de comprendre ce qui est, et c'est cela qui est la vérité. Mais un esprit concentré n'est pas un esprit rapide, un esprit discipliné n'est pas un esprit souple. Comment un esprit peut-il être subtil, rapide et souple s'il a appris à se concentrer?

De même, la méditation ne peut être une supplication, supplication étant prière. Avez-vous jamais prié? Que se produit-il, en fait, lorsque vous priez? Pourquoi priez-vous? Vous ne priez, n'est-ce pas, que lorsque vous êtes en difficulté, lorsque vous êtes préoccupé. Vous ne priez pas lorsque vous êtes heureux, généreux, clairs; vous ne priez que lorsqu'il y a confusion, lorsque vous redoutez un certain événement, en vue de l'écarter, ou vous priez

pour obtenir ce que vous désirez. Vous priez parce qu'il y a de la peur en vous. Je ne dis pas que la prière ne soit absolument que de la peur, mais toute supplication surgit de la peur. Une pétition, une prière peut vous donner de la joie, une prière de supplication à ce que vous appelez l'inconnu peut vous apporter la réponse que vous cherchez, mais cette réponse à votre pétition peut venir de votre inconscient ou de celui de tous, de l'entrepôt de toutes vos requêtes. La réponse n'est pas la voix silencieuse de Dieu.

Qu'arrive-t-il lorsque vous priez? Par la constante répétition de certaines phrases et par le contrôle de vos pensées, l'esprit devient calme, du moins la conscience devient calme; vous vous agenouillez à la façon des chrétiens, ou vous vous asseyez à la façon des hindous, et vous répétez, vous répétez encore, et au moyen de cette répétition l'esprit devient calme. Dans cette quiétude il y a quelque chose qui se fait connaître à vous; ce quelque chose, qui était l'objet de votre prière, peut provenir de votre inconscient ou peut être la réponse de vos mémoires, mais ce n'est certainement pas la voix de la réalité, car la voix de la réalité doit venir à vous, on ne peut pas l'invoquer, on ne peut pas lui adresser de prière. Vous ne pouvez pas l'inviter dans votre petite cage par des *pujas*, des *bhajans* et tout le reste, en lui offrant des fleurs, en vous la rendant favorable, en vous opprimant vous-même ou en exaltant les autres; cela, sous différentes formes, est de l'auto-hypnotisme; mais une fois que vous avez pris l'habitude de ce truc pour calmer l'esprit grâce à la répétition des mots, et de recevoir des suggestions dans cet état de calme, le danger est — à moins que vous ne perce-

viez clairement l'origine de ces suggestions — d'être pris. La prière devient un succédané de la recherche de la vérité. Un esprit que l'on rend calme au moyen de la prière n'est pas un esprit calme; c'est un assemblage qui peut être défait. Ce qui arrive, c'est que la couche consciente de votre esprit est rendue calme par la pacification, obtuse par la répétition, et reçoit quelque réponse à votre pétition; et ce que vous demandez, vous l'obtenez, mais ce n'est pas la vérité. Si vous présentez une pétition, vous recevrez, mais vous le paierez en fin de compte.

Nous voyons donc que la prière, en tant que pétition, que supplication, aide à calmer l'esprit, mais il existe encore une autre forme de prière qui consiste à être tout à fait réceptif et à ne rien demander, du moins consciemment. Cette réceptivité sensitive amenée par la prière est aussi une forme d'immobilité. Là, votre désir demande une réponse à votre inconscient, et cette réceptivité ouverte du conscient immobilisé n'est pas capable de compréhension, parce que l'esprit *est rendu calme*, mais il *n'est* pas calme. Un esprit rendu calme ne peut jamais être calme, il ne reçoit de réponse que de l'intérieur des frontières de sa propre limitation. Un esprit stupide peut être immobilisé, mais sa réponse sera stupide; un esprit stupide peut croire que la réponse qu'il a reçue provient directement de Dieu, mais cela n'est pas. Un esprit que l'on immobilise ne peut recevoir de réponse que selon son propre conditionnement; nous voyons donc que prière n'est pas méditation.

La dévotion non plus n'est pas méditation, la méditation n'est pas l'immolation de soi à une idée. Quelle est votre dévotion. Vous êtes dévot de ce qui vous donnera de la satisfaction; si vous n'êtes pas satisfait, vous ne serez

pas dévot. Vous êtes un dévot tant que l'objet de votre dévotion vous satisfait; lorsqu'il cesse de le faire, vous allez ailleurs, vous changez votre gourou, vous changez votre idée. L'instructeur, le gourou, l'image est la projection du dévot, et cette auto-projection est basée sur la satisfaction. Ainsi, en fait, vous n'êtes dévoué qu'à vous-même, vous vous êtes extériorisé en tant que déité, en tant qu'idée, en tant que maître, en tant qu'image sainte. Vous n'êtes le dévot que de ce qui vous satisfait, de sorte que le dévot, avec tous ses pujas, ses guirlandes, ses chants, ne fait qu'adorer sa propre image glorifiée et agrandie. Assurément, ce n'est pas la méditation.

Méditation n'est pas discipline. Discipliner l'esprit, c'est le limiter, c'est construire un mur autour de lui, de façon à l'empêcher de s'enfuir. Voilà pourquoi un esprit discipliné, façonné, contrôlé, contraint, qui a trouvé des substitutions, qui a trouvé des sublimations, est encore un esprit incapable de liberté. La liberté peut-elle être le résultat d'une discipline? Pouvez-vous vous discipliner en vue d'être libre? Si vous utilisez des moyens erronés, la fin aussi sera erronée, car la fin n'est pas différente des moyens. Ainsi, lorsque l'esprit est discipliné en vue de parvenir à un résultat, ce résultat n'est que la projection de l'esprit discipliné; par conséquent, il n'y a pas de liberté, il n'y a qu'un état discipliné. Ainsi, méditation n'est pas discipline.

La méditation n'est pas concentration, la méditation n'est pas prière, la méditation n'est pas dévotion, la méditation n'est pas un processus de discipline? Qu'est-elle donc? Nous allons le découvrir.

Lorsque vous avez découvert que la concentration, la prière, la dévotion, la discipline ne sont pas la méditation, que se produit-il? Vous êtes en train de vous découvrir en action, n'est-ce pas? La compréhension de ces choses est la découverte de votre propre processus de pensée, qui est connaissance de soi, n'est-ce pas? Soulever ce qui recouvre ce processus, c'est vous découvrir vous-même en action; et le comprendre, c'est vous comprendre vous-même. Ainsi, la méditation est un processus de compréhension de soi-même; il n'y a pas de méditation sans connaissance de soi, et c'est ce que vous venez de découvrir à l'instant. Alors, vous vous observez vous-même dans votre action de concentration, à travers votre prière, à travers votre discipline, à travers votre dévotion.

Ce que nous faisons en ce moment est de nous découvrir tels que nous sommes, sans déception ni leurre. Qu'arrive-t-il alors? La connaissance de soi n'est pas une fin en elle-même, elle est le mouvement du devenir. En examinant ces quatre aspects de moi-même en action, j'ai découvert qu'il n'y a là qu'un seul processus, et c'est que je suis occupé à devenir, à persister. Ainsi, plus il y a connaissance de soi-même, plus il y a tranquillité de l'esprit. Cette connaissance consiste à voir la vérité à chaque instant, la vérité qui n'est pas le résultat de l'expérience, mais perception immédiate. Par exemple, le fait de voir la vérité de la prière et toutes ses implications libère évidemment l'esprit de la prière, de la peur, de la supplication. De même, voir la vérité d'une discipline, avec tout ce que cela implique, nous libère de la discipline, de sorte que dans la mesure où nous nous voyons, nous avons plus de connaissance, d'intelligence et de lucidité. L'esprit se

libère de son devenir et, de ce fait, a conscience de la vérité.

Mais il nous faut percevoir cela par expérience directe; nous ne pouvons pas aller plus loin tant que nous n'expérimentons pas. Si vous êtes toujours pris dans le filet des prières, aller plus loin dans cet examen n'a pas de sens. Si vous êtes toujours prisonniers d'une discipline, poursuivre notre description n'a pas de sens, et il en est de même si vous vous êtes toujours occupé à contrôler votre pensée. Mais un esprit qui *est* tranquille, qui n'est pas *rendu* tranquille, qui n'est pas un agrégat, un esprit qui est dans la quiétude parce qu'il a vu la vérité, parce que la vérité est venue à lui et parce qu'elle l'intéresse réellement, est un esprit intelligent, libéré des conflits. Ses conflits ont été résolus par la perception de tous les mouvements de la pensée et de l'émotion et par la perception de la vérité de ces mouvements. La vérité peut être perçue, je veux dire que la vérité peut entrer en existence lorsque cesse toute condamnation, toute justification, toute comparaison; alors seulement l'esprit est tranquille et la mémoire cesse.

Or, qu'arrive-t-il lorsque l'esprit est tranquille? Lorsqu'il est calme, lorsqu'il n'est pas en devenir, lorsqu'il ne cherche pas une fin, lorsqu'il est extrêmement vif et passif, en ce silence il y a un mouvement, une expérience en laquelle le temps n'est pas. C'est un état d'être où n'existe ni le passé, ni le présent, ni le futur.

Méditer, c'est vivre d'instant en instant tous les jours, ce n'est pas s'isoler dans une chambre ou dans une caverne, car, de cette façon, l'on ne peut jamais connaître la vérité. La réalité peut être trouvée dans nos rapports; non pas

dans nos rapports éloignés, mais dans nos rapports avec l'existence quotidienne. S'il n'y a pas compréhension de la vérité dans nos rapports, on ne comprend pas ce que c'est qu'avoir un esprit en état de quiétude. C'est la vérité qui rend l'esprit calme, ce n'est pas votre désir d'être calme; et la vérité peut être trouvée dans nos rapports qui sont action, le miroir dans lequel nous nous voyons nous-mêmes.

Ainsi, la connaissance de soi est le commencement de la sagesse, et sans cette sagesse il ne peut y avoir de tranquillité. La sagesse n'est pas le savoir. Le savoir est un obstacle à la sagesse; il nous empêche de soulever d'instant en instant ce qui recouvre le moi. Un esprit en état de quiétude connaîtra l'*être*, ce que c'est que d'*aimer*. L'amour n'est ni personnel, ni impersonnel; l'amour est simplement amour et ne peut être défini ou décrit par l'esprit. Il n'exclut ni n'inclut; l'amour est sa propre éternité, c'est le Réel, le Suprême, l'Incommensurable.

13 février 1949.

V

Comme cette causerie est la dernière, je voudrais, si vous le permettez, faire un bref résumé de ce que nous avons dit au cours de ces cinq dernières semaines. C'est notre incapacité de comprendre qui crée nos problèmes. L'incapacité de comprendre un problème engendre un conflit; et si nous avons la faculté de comprendre le problème, celui-ci cesse d'exister; c'est l'incapacité de comprendre une « provocation » qui engendre un problème.

La vie est, et doit être, une succession de provocations et de réponses. La provocation n'est pas conforme à nos goûts ou à nos aversions, elle n'est pas conforme à nos désirs particuliers, mais assume des formes différentes à des époques différentes. Et si nous avons le pouvoir de relever la provocation d'une façon adéquate, totale et directe, alors il n'y a pas de problème. Mais parce que nous n'affrontons pas la provocation d'une façon adéquate, un problème surgit. Comment est-il possible d'avoir cette faculté? La provocation de la vie ne se produit pas à un niveau particulier de l'existence, la vie n'agit pas sur un seul plan, économique ou spirituel; la vie, ainsi que nous en avons discuté, est relation-avec-autrui à différents niveaux; c'est un flux constant qui ne cesse de s'exprimer de différentes façons, et il est heureux, celui qui est capa-

ble de pénétrer au cœur de la vie, complètement et pleinement, à différents niveaux, à tous les instants.

L'homme qui considère la vie comme étant un conditionnement par le milieu, soit économique, soit intellectuel, et qui n'aborde la vie que de ce point de vue, est manifestement une personne incomplète, et ses conflits sont innombrables, parce qu'il est évident que la vie ne s'exprime pas que sur un seul plan de l'existence. La vie est rapports, la vie est relations de nous-mêmes avec les choses, avec les personnes, avec les idées; et, si nous n'abordons pas ces rapports à la fois correctement et pleinement, les conflits surgissent à partir du point d'impact de la provocation.

Ainsi, notre problème n'est-il pas : comment intégrer, cultiver délibérément (s'il est toutefois possible de cultiver délibérément) cette faculté d'affronter la provocation à tout instant? Car il n'existe pas d'instant que cette provocation ne se produise, et, s'il n'y a pas réponse, il y a mort, il y a décomposition. Ce n'est que lorsque nous savons comment relever le défi à chaque instant, continuellement, librement, pleinement, qu'il y a vie, qu'il y a profondeur, l'apogée de la pensée et du sentiment.

Mais comment peut-on avoir cette faculté? Comment peut-on y parvenir? Certainement, aucune information ne peut nous la donner, bien que vous puissiez étudier tous les livres que l'on a écrits sur la façon d'affronter la vie; cette compréhension même des éléments en jeu est une entrave, car, dès que vous connaissez les faits, vous essayez d'affronter la provocation au moyen de ce cadre d'information, et il est évident que la connaissance des faits ne crée ni n'engendre cette faculté. Sans cette faculté

d'aborder la vie pleinement, la vie devient, au contraire, une constante source de douleurs. Vous pouvez lire la Bhagavad-Gîtâ et tous les livres sacrés, écouter ce que peuvent dire tous les saints, pratiquer d'innombrables disciplines, ce ne sont pas des faits, ce n'est pas le savoir qui vous aidera à découvrir la faculté d'affronter la vie.

Donc, si ce ne sont ni des faits, ni des connaissances, qu'est-ce qui est exigé? Avant de pouvoir répondre, il nous faut découvrir ce qu'est la vie elle-même, ce que c'est que vivre. Si nous pouvons comprendre cela, peut-être aurons-nous la faculté d'affronter la provocation, qui est la vie elle-même. La vie n'est-elle pas à la fois provocation et réponse? Elle n'est pas seulement provocation, ni seulement réponse, elle est expérience, expérience dans les relations. On ne peut pas vivre dans l'isolement. Donc, la vie est rapports, et les rapports sont action. Et comment pouvons-nous avoir la faculté de comprendre nos rapports, qui sont la vie même? Entendons par relations non seulement la communion avec les hommes, mais notre intimité avec les choses et les idées. La vie est relation-avec-autrui, c'est-à-dire qu'elle s'exprime au contact des choses, des personnes, des idées, et à travers elles. En comprenant nos rapports, nous aurons la faculté d'aborder la vie d'une façon adéquate, totale. Ainsi, notre problème n'est pas la faculté — car la faculté n'est pas indépendante des rapports — mais plutôt la compréhension de nos rapports, ce qui produira tout naturellement la faculté de nous ajuster avec rapidité, d'être très souples et de répondre rapidement.

Vos rapports sont le miroir dans lequel vous vous découvrez vous-mêmes. Sans rapports, vous n'êtes pas. Etre, c'est

être *relié;* être relié, c'est exister. Et vous n'existez que dans vos rapports; sans eux, vous n'existez pas, l'existence n'a pas de signification. Ce n'est pas parce que vous *pensez* que vous êtes, que vous entrez en existence. Vous existez parce que vous êtes reliés, et c'est le manque de compréhension de ces relations qui cause les conflits.

Tels que nous sommes, nous ne comprenons pas nos rapports parce que nous nous servons d'eux comme moyens pour nous réaliser, pour nous transformer, pour devenir. Mais les rapports sont un instrument de découverte de nous-mêmes; parce que être-en-relation, c'est *exister*, les rapports sont l'existence. Sans relation avec autrui, je ne suis pas. Pour me comprendre moi-même, je dois comprendre mes relations. Mes relations sont un miroir dans lequel je peux me voir. Ce miroir peut être déformé ou il peut être « tel qu'il est », refléter ce qui est. Mais la plupart d'entre nous voient dans les relations, ce miroir, les choses qu'ils voudraient de *préférence* voir; nous ne voyons pas ce qui est. Nous préférons idéaliser, nous évader, nous préférons vivre dans le futur plutôt que comprendre ces rapports dans le présent immédiat.

Le présent n'est utilisé, par le passé, que comme une issue vers le futur. Ainsi, nos rapports, qui appartiennent toujours au présent, et non au futur ou au passé, n'ont pas de sens, et c'est alors que le conflit surgit. Le conflit surgit parce que nous nous servons du présent comme d'un passage vers le futur ou vers le passé. L'esprit est le résultat du passé; sans le passé, il n'y a pas de pensée. Sans l'arrière-plan, sans le conditionnement, il n'y a pas de pensée. Mais la pensée, qui est le résultat du passé, ne peut comprendre le présent, car elle ne se sert du présent

que comme passage vers le futur. Le futur est toujours un devenir, de sorte que le présent, en qui seul peut exister la compréhension, n'est jamais appréhendé. Tant qu'il existe un devenir, il y a conflit, et le devenir est toujours le passé se servant du présent pour être et accomplir. Dans le processus de ce devenir, la pensée est prise dans le filet du temps, et le temps n'est pas une solution à nos problèmes. On ne peut comprendre que dans l'immédiat, non dans le demain ou dans l'hier, toujours dans le maintenant, bien que ce maintenant puisse être demain. Ainsi, la compréhension est intemporelle, vous ne pouvez comprendre l'année prochaine, ni dans une prochaine vie.

Cette faculté de comprendre la vie n'entre en existence que lorsque nous comprenons nos rapports. Nos rapports sont un miroir; ils doivent nous refléter, non tels que nous nous voudrions, d'une façon idéale ou romantique, mais tels que nous *sommes* en fait; et il est très difficile de se percevoir tel que l'on est réellement, parce que nous sommes tellement habitués à fuir ce qui est, parce que nous sommes trop habitués à condamner, à justifier, à comparer, à identifier. Et dans ce processus de justification, de condamnation, ce qui est n'est pas compris; ce n'est que dans l'unique compréhension de ce qui est que, de ce qui est, naît la liberté.

La vie ne se charge de problèmes, de conflits, de tourments que lorsque nous nous donnons des satisfactions par et à travers nos rapports. Si je me sers de quelqu'un, ou si je me sers d'une propriété ou d'une idée comme moyen d'expansion personnelle, ce qui est la perpétuation du profit, la vie devient une suite de conflits et de tourments incessants. Ce n'est que lorsque je comprends les rapports, et

c'est cela le commencement de la connaissance de soi, que cette connaissance de soi engendre une pensée juste en ce qui concerne ce qui est; et c'est cette pensée juste qui dissout nos problèmes, et non des gourous, des héros, des mahatmas, ni des littérateurs, mais notre faculté de voir ce qui est et de ne pas nous évader de ce qui est.

Reconnaître ce qui est, c'est comprendre ce qui est; mais reconnaître ce qui est, est de la plus haute difficulté, car l'esprit refuse de voir, d'observer, d'accepter ce qui est. Voir ce qui est, observer ce qui est, exige l'action; et un idéal, le processus du devenir, est une évasion, une fuite devant l'action; et parce que nous nous enveloppons dans l'inaction, l'évasion, l'idéal, nous fuyons ce qui est, c'est-à-dire nos rapports; pourtant, ce n'est que dans ces rapports que l'on se voit clairement tel que l'on est. Plus vous pénétrez dans ce qui est, plus vous découvrez les couches profondes de la conscience, c'est-à-dire la vie à ses différents niveaux. En cela est la liberté, non celle d'une pensée disciplinée, cultivée et enfermée, mais celle qu'engendre la vérité en tant que vertu; sans vertu, il n'y a pas de liberté, mais l'homme qui *devient* vertueux n'est pas libre. La vertu n'est que dans le présent, elle n'est pas dans le futur. Nous voyons donc que la totale signification de l'existence n'est pas l'évasion du présent, mais la compréhension de ce présent dans nos rapports; et il n'y a de rapports que dans le présent; en cela réside leur beauté.

Après tout, c'est cela, l'amour, n'est-ce pas? L'amour n'est pas dans le lendemain; vous ne pouvez pas dire que vous aimerez demain; vous aimez maintenant ou jamais, et cette chose étonnante, cette signification et cette beauté de l'amour ne peuvent être comprises que dans nos

rapports. Cultiver l'amour au moyen d'une discipline est la négation de l'amour. L'amour devient une simple intellection. L'homme qui aime avec l'esprit est vide en son cœur; l'esprit peut s'ajuster, la pensée peut s'ajuster, l'amour ne s'ajuste jamais. C'est un état d'être. Ce qui est pur est pur toujours, bien qu'il puisse être partagé, et c'est cet amour, c'est cette vérité qui libère.

QUESTION. — *Vous dites que l'esprit, la mémoire et le processus de pensée doivent cesser, pour qu'il y ait compréhension; et pourtant, vous communiquez avec nous. Est-ce que ce que vous nous dites est une expérience passée, ou bien expérimentez-vous pendant que vous communiquez?*

KRISHNAMURTI. — A quel moment communiquez-vous? Quand parlez-vous de votre expérience? Lorsque vous avez eu cette expérience, non pas au moment où vous l'avez. Cette communication résulte de l'expérience; il vous faut une mémoire des mots, des gestes, pour communiquer une expérience que vous avez eue. Ainsi, votre communication exprime une expérience qui a eu lieu.

A quel moment comprenez-vous? Quand y a-t-il compréhension? Je ne sais pas si vous avez remarqué qu'il y a compréhension lorsque l'esprit est très calme, ne serait-ce que pendant une seconde; il y a un éclair de compréhension lorsque la verbalisation de la pensée n'est pas. Faites cette expérience-là, et vous verrez qu'il y a cet éclair de compréhension, cette extraordinaire rapidité de clairvoyance lorsque l'esprit est très tranquille, lorsque la pensée est absente, lorsque l'esprit ne subit pas le fardeau

de son propre bruit. Ainsi, toute compréhension, qu'il s'agisse de celle d'un tableau moderne, de votre enfant, de votre femme ou de votre voisin, ou de celle de la vérité qui est en toutes choses, ne peut se produire que quand l'esprit est tout à fait au repos. Mais une telle tranquillité ne peut être cultivée, parce que si vous cultivez la tranquillité de l'esprit, vous n'avez plus un esprit tranquille, mais un esprit mort.

Il est essentiel, afin de comprendre, d'avoir un esprit tranquille, un esprit silencieux, ce qui est bien évident pour ceux qui ont fait l'expérience de tout cela. Plus vous êtes intéressé à quelque chose, plus vous avez l'intention de comprendre, et plus votre esprit est simple, clair, libre, et alors la verbalisation cesse. Après tout, la pensée est le mot, et c'est le mot qui s'interpose. C'est l'écran des mots qui est mémoire, qui intervient entre la provocation et la réponse. C'est le mot qui répond à la provocation ; c'est ce que nous appelons l'intellection. Ainsi, l'esprit qui n'est que bavardage, que verbalisation ne peut pas comprendre la vérité — vérité des relations, non point une vérité abstraite. La vérité abstraite n'existe pas. Mais la vérité est très subtile. C'est cette subtilité qu'il est difficile de suivre. Elle n'est pas abstraite. Elle arrive d'une façon si rapide et si obscure qu'elle ne peut pas être retenue par l'esprit. Comme un voleur dans la nuit, elle vient obscurément, et non lorsqu'on se prépare à la recevoir. Votre attente est seulement une invitation à l'avidité. Ainsi, un esprit qui est pris dans le filet des mots ne peut pas comprendre la vérité.

L'autre question est la suivante : n'est-il pas possible de communiquer au cours de l'expérience ? Pour com-

muniquer, il faut avoir la mémoire des faits. En vous parlant, j'emploie des mots que vous et moi comprenons. La mémoire résulte d'un développement de notre faculté d'apprendre et de faire une réserve de mots. Vous voulez savoir comment on peut avoir un esprit qui ne se borne pas à exprimer ou à communiquer après l'événement, après l'expérience, mais un esprit qui, en même temps, fait l'expérience et communique, c'est-à-dire un esprit neuf et frais, un esprit qui prend contact avec l'expérience sans les interférences de la mémoire, la mémoire n'étant que le passé.

Voyons d'abord la difficulté de tout cela. Ainsi que je l'ai dit, la plupart d'entre nous communiquent *après* l'expérience; la communication devient donc un obstacle à de nouvelles expériences, car la communication, tout comme la verbalisation de l'expérience, ne fait que renforcer le souvenir de cette expérience. Or, renforcer le souvenir d'une expérience, c'est prévenir la libre expérimentation de la suivante. Nous communiquons, soit pour renforcer une expérience, soit pour nous y accrocher. Nous la verbalisons en vue de la fixer en tant que souvenir, ou pour la communiquer. Cette fixation d'une expérience par la verbalisation est un renforcement de cette expérience après qu'elle a eu lieu; ainsi, vous renforcez la mémoire, et c'est cette mémoire qui reçoit la provocation. En cet état, lorsque la réponse à la provocation n'est que verbale, l'expérience du passé devient un obstacle. Ainsi, notre difficulté est d'être en état d'expérience et, en la communiquant, de ne pas faire de la verbalisation un obstacle à de nouvelles expériences.

Dans toutes ces discussions et ces causeries, si je ne

faisais que répéter une expérience passée, cela ne serait pas seulement extrêmement ennuyeux pour vous et pour moi, mais cela renforcerait également le passé et entraverait par conséquent l'expérimentation dans le présent. Ce qui se produit, en fait, est que l'expérience continue et qu'en même temps il y a communication; la communication n'est pas une verbalisation, ce n'est pas un revêtement de l'expérience. Si nous revêtons l'expérience, si nous lui donnons un vêtement, une forme, le parfum et la profondeur en seront perdus.

Ainsi, il ne peut y avoir d'esprit frais et neuf que lorsque l'expérience n'est pas recouverte de mots, et en l'exprimant verbalement il peut y avoir danger de la revêtir, de lui donner une forme et, par conséquent, de surcharger l'esprit de cette image, de ce symbole. Il n'est possible d'avoir un esprit neuf et frais que lorsque ce n'est pas le mot qui est important, mais l'expérience; cette expérience est de tous les instants; elle ne peut pas être expérience si elle devient accumulative. Dans une accumulation d'expériences, il n'y a plus d'expérience à proprement parler; il n'y a expérience d'instant en instant que lorsqu'il n'y a pas accumulation. Verbaliser, c'est accumuler. Il est extrêmement difficile et ardu d'exprimer l'expérience et de ne pas être pris dans le filet des mots.

L'esprit est, après tout, le résultat du passé, et ce qui n'appartient pas au temps ne peut pas être suivi dans le temps. L'esprit ne peut pas suivre ce qui est excessivement rapide, ce qui n'appartient ni à l'espace, ni à la durée; mais dans l'état de cet esprit qui expérimente, qui n'est pas en devenir, tout est neuf. C'est le mot qui vieillit ce qui est, c'est la mémoire d'hier qui habille le présent; pour

comprendre le présent, il faut qu'il y ait expérience; mais l'expérience est interdite lorsque le mot devient suprêmement important. Ainsi, il n'y a d'esprit neuf que lorsque le mot, le passé n'est pas utilisé comme moyen de devenir. Un tel esprit expérimente continuellement, sans façonner l'existence et sans être façonné par elle.

QUESTION. — *Le mariage est-il compatible avec la chasteté?*

KRISHNAMURTI. — Explorons ensemble cette question. Elle implique beaucoup de choses. La chasteté n'est pas le produit de l'esprit, elle n'est pas engendrée par la discipline, elle n'est pas un idéal à atteindre. Ce qui est produit par l'esprit, ce qui est créé par l'esprit n'est pas chaste, parce que, quand l'esprit crée l'idéal de la chasteté, il fuit ce qui est. Et l'esprit qui s'efforce de devenir chaste n'est pas chaste. Ceci est une chose; nous l'explorerons tout à l'heure.

Cette question implique aussi le problème de nos appétits sexuels, tout le problème sexuel. Voyons pourquoi, pour la plupart d'entre nous, le sexe est devenu un problème, et aussi comment il est possible d'aborder intelligemment les exigences sexuelles et de ne pas les transformer en problèmes?

Qu'entendons-nous par sexe? Est-ce simplement l'acte physique, ou la pensée qui excite, stimule et prolonge l'acte? Assurément, la sexualité relève de l'esprit; et, de ce fait, elle doit chercher son accomplissement, sinon il y a frustration. Ne devenez pas nerveux; vous voilà brusquement tendus, je le vois. Parlons de cela comme si c'était

un autre sujet; n'ayez pas l'air si graves et si égarés! Traitons ce sujet très simplement et directement. Plus un problème est complexe, puis il exige de la clarté de pensée et plus nous devons l'aborder simplement et directement.

Pourquoi la sexualité est-elle devenue un tel problème dans nos vies? Examinons-la sans contrainte, sans angoisse, sans peur ni condamnation. Pourquoi est-ce devenu un problème? Il est évident que pour la plupart d'entre vous, c'en est un; pourquoi? Vous ne vous êtes sans doute jamais posé cette question; essayons de la comprendre.

La sexualité est un problème parce qu'il semblerait que dans cet acte il y a absence totale du moi. A ce moment-là, vous êtes heureux, parce qu'il y a cessation de la conscience de soi, du moi; et comme vous désirez retrouver encore cette abnégation du moi en quoi réside un bonheur complet, sans passé ni futur, comme vous désirez encore obtenir ce complet bonheur à travers une complète fusion, intégration, cela, naturellement, devient très important. N'est-ce pas ainsi? Parce que c'est quelque chose qui me donne une joie sans mélange, complet oubli de moi-même, je le désire de plus en plus. Or, pourquoi ai-je donc ce désir accru? Parce que partout ailleurs je suis en conflit, partout ailleurs, à tous les niveaux de l'existence, il y a renforcement du moi. Economiquement, socialement, religieusement, il y a un épaississement constant de la conscience de soi, qui est conflit. Après tout, vous n'êtes conscients de vous-mêmes que lorsqu'il y a conflit. La conscience de soi est, dans sa nature même, le résultat d'un conflit. Donc, partout ailleurs nous sommes en conflit; dans tous nos rapports avec les personnes, avec la propriété, avec les idéaux, nous sommes en conflit, en lutte, en

détresse, mais dans un seul acte est la complète cessation de tout cela. Naturellement, vous désirez renouveler cet acte, parce qu'il vous rend heureux, tandis que tout le reste vous mène à la misère, aux luttes, aux conflits, à la confusion, à l'angoisse, à la destruction ; donc, l'acte sexuel devient suprêmement significatif et important.

Ainsi, le problème n'est pas la sexualité, certainement, mais de savoir comment se libérer du moi. Vous avez goûté à un état dans lequel le moi n'est pas, ne serait-ce que pendant quelques secondes ou le temps que vous voudrez, tandis que là où est le moi, il y a conflit, misère et tribulations. Alors, vous aspirez de plus en plus à cet état où vous êtes libérés de vous-mêmes ; mais le problème central est le conflit à différents niveaux, et le moyen de renoncer au moi. Vous cherchez le bonheur, vous cherchez l'état dans lequel le moi avec ses conflits n'est plus, et vous le trouvez momentanément dans cet acte ; ou bien vous vous disciplinez, vous luttez, vous vous dominez et vous allez jusqu'à vous supprimer vous-mêmes, jusqu'à vous détruire, ce qui revient à dire que vous cherchez à vous libérer des conflits parce que, dans la cessation des conflits, se trouve la joie. Si vous pouviez vous libérer des conflits, il y aurait le bonheur à tous les niveaux de l'existence.

Qu'est-ce qui provoque ce conflit ? N'est-ce pas le désir que l'on a de *devenir ?* Vous peignez, vous voulez vous exprimer au moyen de la couleur, vous voulez être le meilleur des peintres, vous étudiez, vous vous faites du souci et vous espérez que le monde vous acclamera comme peintre. Mais partout où se trouve le désir de devenir quelque chose de plus, il doit y avoir conflit. C'est l'avidité psychologique qui exige ce plus. Le besoin de surpasser est

psychologique, il existe lorsque la psyché, l'esprit est en devenir, lorsqu'il poursuit une idée, un résultat. Lorsque vous *voulez* devenir un mahatma ou un saint, lorsque vous *voulez* comprendre, lorsque vous *pratiquez* la vertu, lorsque, par votre conscience de classe, vous vous érigez en entité supérieure, lorsque vous vous servez d'une fonction pour vous rehausser. Et cela augmente le conflit. Un esprit qui cherche le « plus » n'est jamais conscient de ce qui est, parce qu'il est toujours dans ce plus. Tant que ne sera pas résolu tout le contenu du conflit, la libération du moi par le sexe demeurera un problème hideux.

Messieurs, le moi n'est pas une entité objective que l'on puisse étudier dans un microscope, ou apprendre dans des livres, ou comprendre à travers des citations, quelque belles qu'elles puissent être. Il ne peut être compris que dans nos rapports. Après tout, le conflit est dans nos rapports, que ce soit avec nos femmes, nos voisins, les possessions, les idées, et si l'on ne résout pas ce conflit fondamental, s'accrocher au seul exutoire sexuel est évidemment un signe de déséquilibre; et précisément nous sommes des déséquilibrés. Nous le sommes parce que nous avons fait du sexe la seule voie d'évasion, et la société, la prétendue culture moderne, nous aide à le faire. Vous n'avez qu'à voir toutes les publicités, les cinémas, les gestes suggestifs, les attitudes, les apparences.

Vous vous êtes, pour la plupart, mariés lorsque vous étiez très jeunes, lorsque le besoin biologique était très fort, vous avez pris femme ou mari et, avec cette femme, avec ce mari, il vous faut bel et bien vivre tout le reste de votre vie. Vos rapports sont purement physiques, et tout le reste doit s'y ajuster. Qu'arrive-t-il? Peut-être

êtes-vous intellectuel, tandis qu'elle est très émotive; où est votre communion avec elle? Ou elle a l'esprit pratique et vous êtes rêveur, vague et plutôt indifférent; où est le contact entre vous et elle? Vous êtes hyper-sexuel, et elle ne l'est pas, mais vous vous servez d'elle parce que vous avez des droits; comment peut-il y avoir communion entre vous et elle lorsque vous vous servez d'elle? Nos mariages sont basés sur cette idée, sur ce besoin; mais il y a de plus en plus de contradictions et de conflits dans les unions, et ainsi des divorces.

Ce problème exige qu'on le traite intelligemment, ce qui signifie qu'il nous faut modifier toute la base de notre éducation; et pour cela, il nous faut comprendre non seulement notre biologie, mais aussi notre existence quotidienne. Je veux dire qu'il ne suffit pas de connaître et de comprendre les besoins biologiques, les besoins sexuels, mais aussi la façon de les traiter intelligemment; mais le faisons-nous? C'est un sujet tabou, un sujet secret dont on ne peut parler que derrière les murs. Lorsque le besoin est plus fort que tout le reste, nous nous accouplons pour le reste de notre vie. Voyez ce qu'un être se fait à lui-même et aux autres.

Comment un être intellectuel peut-il se rencontrer, communier avec un être sentimental, un être obtus ou celui qui n'a pas été éduqué? Et quelle communion y a-t-il alors, excepté la communion sexuelle? La difficulté dans tout cela est que l'accomplissement du désir sexuel, du besoin biologique exige certaines régulations sociales, et c'est ainsi que vous avez des lois sur le mariage. Vous avez réglementé tous les moyens de posséder ce qui vous donne plaisir, sécurité et confort. Mais ce qui donne un plaisir

constant, endort l'esprit. Une douleur constante endort l'esprit; de même, un constant plaisir dessèche l'esprit et le cœur.

Et comment pouvez-vous aimer? Sûrement, l'amour n'est pas une chose de l'esprit, n'est-ce pas? L'amour n'est pas simplement un acte sexuel, l'amour est quelque chose que l'esprit ne peut absolument pas concevoir. L'amour est quelque chose qui ne peut pas être formulé. Et sans amour, vous voici unis, sans amour vous vous mariez. Alors, dans cette union, *vous vous ajustez* l'un à l'autre. Quelle jolie phrase! « Vous vous ajustez » à un autre, ce qui, encore, n'est qu'un processus intellectuel. Elle vous a épousé, mais vous êtes une laide masse de chair emportée par vos passions. Elle a dû venir vivre avec vous; elle n'aime ni la maison, ni le milieu, ni la laideur de tout cela, ni votre brutalité, mais elle dit : « Je suis mariée, je suis obligée de m'en accommoder. » Alors, pour se protéger, elle cède, et la voici bientôt qui commence à dire : « Je vous aime. » Vous savez que lorsque notre désir de sécurité nous pousse à nous accommoder de quelque chose de laid, cette chose laide a l'air de devenir belle, parce que c'est là une forme d'auto-protection; autrement, nous serions blessés et nous pourrions en être détruits. Nous voyons alors que ce qui est laid, et même hideux, est devenu graduellement beau.

L'ajustement est évidemment un processus mental. Tous les ajustements le sont, mais l'amour est incapable d'ajustement. Vous comprenez, messieurs, n'est-ce pas, que lorsque vous aimez quelqu'un, il n'y a pas d'ajustement, il n'y a qu'une fusion complète. Ce n'est que lorsqu'il n'y a pas d'amour que nous commençons à nous ajuster, et cet ajus-

tement est appelé mariage. Ainsi, le mariage fait faillite, car il est une source de conflits, de bataille entre deux personnes. C'est un problème extraordinairement complexe, comme tous les problèmes, et davantage encore que d'autres parce que les appétits, les besoins sont très forts.

Un esprit qui ne fait que s'ajuster ne peut jamais être chaste. Un esprit qui cherche son bonheur au moyen du sexe ne peut jamais être chaste. Bien que vous puissiez, dans cet acte, momentanément trouver l'abnégation et l'oubli de vous-mêmes, la poursuite même de ce bonheur est du domaine de l'esprit et rend l'esprit non chaste.

La chasteté n'entre en existence que lorsqu'il y a amour. Sans amour, il n'y a pas de chasteté, et l'amour n'est pas une chose qui puisse être cultivée; il n'est d'amour que dans le complet oubli de soi-même, et pour avoir cette bénédiction de l'amour nous devons être libres, grâce à la compréhension de nos rapports. Lorsque l'amour est présent, l'acte sexuel a une toute différente signification, quand cet acte n'est pas une évasion ni une habitude. L'amour n'est pas un idéal. L'amour est un état d'être. Où il y a devenir, l'amour ne peut être. Ce n'est que là où réside l'amour qu'il y a chasteté, pureté; mais un esprit qui devient, ou qui essaie de devenir chaste, est sans amour.

QUESTION. — *On nous a dit qu'il faut contrôler la pensée afin d'engendrer l'état de tranquillité nécessaire pour comprendre la pensée. Pouvez-vous nous dire comment contrôler la pensée?*

KRISHNAMURTI. — D'abord, Monsieur, ne suivez aucune autorité. L'autorité est le mal. Elle détruit, per-

vertit, corrompt; l'homme qui suit l'autorité se détruit lui-même et, avec lui, ce qu'il a placé dans une position d'autorité. Le disciple détruit le maître, et le maître détruit le disciple. Le gourou détruit l'élève, et l'élève détruit le gourou. Par l'autorité vous ne trouverez jamais rien. Vous devez être libéré de l'autorité pour trouver le Réel. C'est une des choses les plus difficiles qui soient que d'être libres de l'autorité extérieure et intérieure. L'autorité intérieure c'est notre conscience d'une expérience, d'un savoir, et l'autorité extérieure est l'Etat, le parti, le groupe, la communauté. L'homme qui veut trouver la réalité doit éviter toute autorité extérieure et intérieure. Donc, ne vous laissez pas dire ce que vous devez penser; c'est la malédiction de la lecture : le mot d'un autre devient très important.

Vous commencez par me dire : « On nous a dit... » Qui est là pour vous dire quoi que ce soit? Monsieur, ne voyez-vous pas que les maîtres, les saints et les grands instructeurs ont fait faillite, parce que vous êtes ce que vous êtes? Aussi, laissez-les tranquilles. Vous en avez fait des faillis parce que vous ne cherchez pas la vérité; vous voulez votre satisfaction. Ne suivez personne, moi inclus. Ne faites pas d'un autre votre autorité. Vous devez être, à vous seul, le maître et le disciple. Dès l'instant que vous reconnaissez un autre comme maître et vous comme disciple, vous niez la vérité. Il n'y a ni maître, ni disciple dans la recherche de la vérité. C'est la recherche de la *vérité* qui est importante, ce n'est pas vous ni le maître qui se propose de vous aider à la trouver. Voyez-vous, l'éducation moderne, et aussi les modes d'éducation qui nous ont précédés, ont enseigné ce qu'il faut penser, mais non *comment* il faut penser. Ils vous ont enfermés dans

un cadre, et ce cadre vous a détruits, car vous ne cherchez un gourou, un instructeur, un dirigeant politique ou autre que lorsque vous êtes dans la confusion. Si vous n'étiez pas dans cet état, vous ne suivriez personne; si vous êtes clairs, si vous êtes intérieurement une lumière pour vous-mêmes, vous ne suivrez personne. Mais parce que vous n'êtes pas cela, vous suivez, à cause de votre confusion, et ceux que vous suivez doivent, aussi, être confus. Vos leaders politiques et religieux sont confus, comme vous l'êtes vous-mêmes. Eclairez donc d'abord votre propre confusion, devenez une lumière pour vous-mêmes, et alors le problème sera résolu. La notion de maître et d'élève est antispirituelle.

Ensuite, vous voulez savoir comment contrôler la pensée. Tout d'abord, pour la contrôler, il faut savoir ce qu'est la pensée et qui la contrôle. Sont-ce deux processus séparés ou un phénomène unique? Il vous faut d'abord comprendre ce qu'est la pensée, n'est-ce pas, avant de dire : « Je contrôlerai la pensée »? Et il vous faut aussi savoir quel est celui qui contrôle. Peut-il exister sans la pensée? Si vous n'avez pas de pensée, y a-t-il un penseur? Le penseur *est* la pensée; la pensée n'est pas séparée du penseur, ils constituent ensemble un seul et même processus.

Ainsi, il ne vous reste plus que des pensées, vous n'avez pas de penseur. Bien que vous utilisiez le mot « je pense », cela n'est qu'une forme de communication; en fait, il n'y a qu'un état dans lequel se trouve la pensée, et la pensée crée le penseur, qui, alors, communique sa pensée. Le penseur n'est qu'une verbalisation de la pensée.

En conséquence, nous devons trouver ce qu'est la pensée, et nous saurons alors s'il est possible de la contrôler

ou non, et pourquoi vous voulez la contrôler. Il se peut qu'il y ait une voie différente pour mener à son terme le processus de la pensée, mais cette voie n'est pas celle du contrôle. Dès l'instant que vous exercez un contrôle, que vous faites un effort par un acte de volonté, vous ne comprenez pas la pensée, vous ne faites que condamner une pensée et en justifier une autre. Celle que vous avez justifiée, vous voulez vous y accrocher; celle que vous avez condamnée, vous voulez la rejeter. Voyons donc ce qu'on entend par la pensée.

Qu'est-ce que la pensée? Sans mémoire, la pensée peut-elle exister? La pensée, n'est-ce pas, est le résultat d'expériences accumulées, qui est le passé? Sans le passé il ne peut y avoir de pensée dans le présent; donc, la pensée est une réponse que donne le passé à la provocation du présent. En d'autres termes, la pensée est une réaction de la mémoire. Mais qu'est-ce que la mémoire? La mémoire, la continuation du souvenir, est une verbalisation de l'expérience, n'est-ce pas? Il y a provocation et réponse; c'est cela, l'expérience, et cette expérience est verbalisée. Cette verbalisation crée la mémoire, et cette réponse de la mémoire à la provocation est la pensée; donc, la pensée est une verbalisation, n'est-ce pas?

Je ne sais pas si vous avez jamais essayé de penser sans mots. Dès l'instant que vous pensez, vous devez vous servir de mots. Je ne dis pas qu'il n'existe pas un état dans lequel il n'y a pas de verbalisation; ce n'est pas ce dont nous discutons. La pensée est le mot. Sans verbalisation, sans le mot, la pensée, telle que nous la connaissons, n'existe pas. Donc, si vous voyez que le mot, la verbalisation *est* le processus de la pensée, il ne s'agit plus de contrôler la

pensée, mais de la faire cesser en tant que verbalisation. Quand il y a verbalisation d'une expérience, il y a nécessairement pensée. Penser, c'est verbaliser. Il ne s'agit pas de savoir comment contrôler la pensée, mais s'il est possible de ne pas verbaliser, de ne pas tout mettre en mots? Pourquoi mettons-nous nos réponses, nos réactions dans des mots? Pourquoi faisons-nous ainsi? Pour une raison évidente : pour communiquer, pour exprimer à d'autres nos sensations. De plus, nous verbalisons dans le but de renforcer cette sensation, n'est-ce pas? Dans le but de la fixer, de l'examiner ou de la ressaisir quand elle est passée. Le mot a pris la place de ce que l'on a éprouvé et qui n'est plus. C'est donc le mot qui devient important, et non ce que nous avons éprouvé, non la réponse, non l'existence. Le mot a pris la place de l'expérience, et ainsi le mot devient la pensée et fait obstacle à l'expérience.

Notre problème est donc : est-il possible de ne pas verbaliser, de ne pas nommer, de ne pas définir? C'est évidemment possible; vous le faites souvent, bien qu'inconsciemment; lorsque vous êtes en face d'une crise et d'une soudaine provocation, il n'y a pas de verbalisation, vous l'affrontez pleinement. Ainsi, cela est possible, mais seulement lorsque le mot n'est pas important, lorsque la pensée, l'idée ne sont pas importantes. Quand une idée prend de l'importance, c'est l'idéogramme qui devient important, c'est l'idéologie qui devient importante; la révolution basée sur une idée devient importante Mais une révolution basée sur une idée n'est pas une révolution; elle n'est que la continuation, la continuité modifiée d'une vieille idée, d'une idée d'hier.

Le mot ne devient donc important que lorsque l'état d'expérience ne l'est pas. Lorsque cet état, qui consiste à affronter la provocation sans verbalisation, sans l'écran des mots, n'existe pas, vous donnez vie à un mot qui est mémoire, quand cette mémoire affronte la provocation. Mais la mémoire n'a pas de vie par elle-même, n'est-ce pas? Le mot n'a pas de sens en soi; il acquiert vitalité, force, impulsion, plénitude uniquement lorsque c'est le passé, la mémoire qui affronte la provocation. Par conséquent, aux dépens du vivant, ce qui est mort vient à la vie. Et, comme il prend de plus en plus vie, la pensée — par l'entremise de ce qui, en soi, est mort — devient suprêmement importante. La pensée, par elle-même, n'a pas de sens, si ce n'est par sa relation avec le passé, lequel est verbal. Il ne s'agit donc pas de contrôler la pensée; au contraire, une pensée contrôlée est incapable de recevoir la vérité. Un esprit contrôlé qui résiste est un esprit angoissé, un esprit qui refoule, qui substitue, et un tel esprit a peur; et comment un esprit angoissé peut-il être tranquille? Comment un esprit qui a peur peut-il être calme? Il ne peut y avoir de tranquillité que si l'esprit n'est pas retenu dans le filet des mots. Quand l'esprit ne verbalise plus l'expérience, il se trouve tout naturellement dans un état d'expérience.

Où il y a expérience, il n'y a ni l'expérimentateur, ni ce qui est expérimenté. Dans cet état d'expérience qui est toujours nouveau, qui est toujours étant — bien que l'on puisse communiquer ce qui est, en usant de mots — on voit que le mot n'est pas l'expérience, la chose, il n'a pas de contenu; l'expérience, seule, a un contenu. Donc, l'expérience n'est pas verbalisation. L'état d'expérience est la plus haute forme de compréhension, parce qu'elle est

la négation de la pensée. La forme négative de pensée est la plus haute forme de compréhension, et il ne peut y avoir de pensée négative, quand la verbalisation de la pensée existe. Il ne s'agit donc pas du tout de contrôler la pensée, mais de se libérer de la pensée. Ce n'est que lorsque l'esprit est libre de la pensée qu'il y a perception de ce qui est, de ce qui est éternel, de ce qui est la vérité.

QUESTION. — *Qu'entendez-vous par transformation?*

KRISHNAMURTI. — Il est manifeste qu'il faut une révolution radicale. La crise mondiale l'exige. Nos vies l'exigent. Nos incidents quotidiens, nos poursuites, nos angoisses l'exigent. Nos problèmes l'exigent. Il faut une révolution fondamentale, radicale, car tout, autour de nous, s'est écroulé. Bien qu'en apparence il semble y avoir un certain ordre, le fait est qu'il y a lente décomposition, destruction. La vague de destruction rattrape et recouvre constamment la vague de vie.

Donc, il faut une révolution; mais non pas une révolution basée sur une idée. Une telle révolution ne serait que la continuation de l'idée, et non une transformation radicale. Et une révolution basée sur une idée provoque du sang, des destructions, un chaos. Le chaos ne peut pas engendrer l'ordre; vous ne pouvez pas délibérément provoquer le chaos et espérer faire surgir un ordre de ce chaos. Vous n'êtes pas élus de Dieu pour créer l'ordre à partir de la confusion. Cette façon de penser, chez ceux qui veulent créer de plus en plus de confusion, en vue d'engendrer un ordre meilleur, est fausse; parce que, dès l'instant qu'ils exercent le pouvoir, ils prétendent

connaître toutes les manières d'engendrer l'ordre, et nous voyons cette catastrophe dans son ensemble : la constante répétition des guerres, les conflits incessants entre classes, entre peuples, les effroyables inégalités sociales et économiques, l'inégalité des capacités et des dons, l'abîme qui existe entre ceux qui sont extraordinairement heureux dans leur impassibilité et ceux qui sont pris dans la haine, les conflits et la misère. Nous voyons tout cela, nous estimons qu'il faut une révolution; et comment pourrions-nous douter de la nécessité d'une complète transformation?

Or, cette transformation, cette révolution radicale, est-elle finale, ou doit-elle se produire d'instant en instant? Je sais, nous aimerions qu'elle fût un aboutissement, car il est tellement plus facile de penser en termes de choses lointaines. Vous voulez, en fin de compte, que nous soyons transformés, en fin de compte, que nous soyons heureux, qu'en fin de compte nous trouvions la vérité; mais pendant ce temps nous voulons durer.

Certainement, un esprit qui pense en termes de futur est incapable d'agir dans le présent; un tel esprit ne cherche pas la transformation, il ne fait qu'esquiver la transformation; et que voulez-vous dire par transformation?

La transformation n'est pas dans le futur, elle ne peut jamais être dans le futur, elle ne peut être que maintenant, d'instant en instant. Qu'entendons-nous donc par transformation? C'est assurément très simple : c'est voir le faux en tant que faux et le vrai en tant que vrai. Voir le vrai dans le faux, et voir le faux dans ce qui a été accepté comme étant le vrai. Voir le faux en tant que faux, et le vrai en tant que vrai, est transformation; car lorsque vous reconnaissez très clairement quelque chose comme étant

le vrai, ce vrai libère; lorsque vous voyez que quelque chose est faux, il tombe. Monsieur, lorsque vous voyez vraiment que les rituels sont de vaines répétitions, lorsque vous voyez la vérité de cela, que vous ne les justifiez pas, il y a une transformation, n'est-ce pas?, parce qu'une entrave est tombée. Lorsque vous voyez que la distinction des classes est fausse, qu'elle crée des conflits, des misères, des divisions entre les hommes, lorsque vous voyez la vérité de cela, cette vérité vous libère. Cette perception même de la vérité est transformation, n'est-ce pas? Et comme nous sommes entourés par tant de choses fausses, percevoir ce faux d'instant en instant est transformation. La vérité n'est pas cumulative, elle est d'instant en instant. Ce qui est cumulatif, ce qui est accumulé est mémoire, et par la mémoire vous ne pouvez jamais trouver la vérité. car la mémoire appartient au temps — le temps est le passé, le présent et le futur. Le temps, qui est continuité, ne peut jamais trouver ce qui est éternel. L'éternel n'est pas continuité; ce qui dure n'est pas éternel. L'éternité est dans l'instant, l'éternité est dans le maintenant. Le maintenant n'est pas un reflet du passé, ni une continuation du passé à travers le présent, vers le futur.

Un esprit désireux d'une transformation future, ou qui considère la transformation comme un but ultime, ne peut jamais trouver la vérité, car la vérité doit venir d'instant en instant, doit toujours être découverte à nouveau; et on ne peut évidemment rien découvrir par l'accumulation. Comment pouvez-vous découvrir le neuf si vous portez le fardeau du passé; ce n'est qu'en vous déchargeant de ce fardeau que vous découvrirez le neuf. Pour découvrir le neuf, l'éternel dans le présent, d'instant en instant, il

faut une extraordinaire agilité d'esprit, un esprit qui ne cherche pas de résultat, un esprit qui n'est pas en devenir. Un esprit qui devient ne peut jamais connaître la pleine félicité du contentement. Je ne parle pas du contentement d'une agréable satisfaction, ni du contentement d'un résultat obtenu, mais du contentement qui vient lorsque l'esprit voit le vrai dans ce qui est, et le faux dans ce qui est. La perception de cette vérité se fait d'instant en instant, et cette perception est toujours retardée par la verbalisation de l'instant. Ainsi, la transformation n'est pas un résultat ni une fin. Un résultat implique un résidu, une cause et un effet; où il y a causalité, il y a nécessairement effet. L'effet n'est que le résultat du désir que vous avez d'être transformés. Lorsque vous désirez être transformés, vous pensez encore en termes de devenir; et ce qui devient ne peut jamais connaître ce qui est. La vérité consiste à *être* d'instant en instant; le bonheur qui continue n'est pas le bonheur. Le bonheur est un état d'être intemporel; cet état ne vient que par un immense mécontentement; non par le mécontentement qui a trouvé une voie d'évasion, mais par le mécontentement qui n'a pas d'issue, qui n'a pas d'évasion possible, qui ne cherche pas à s'accomplir. Alors, seulement, dans cet état de mécontentement suprême, la réalité peut être engendrée. Cette réalité ne peut pas être achetée, ni vendue, ni répétée, elle ne peut pas être saisie dans des livres; il faut la trouver d'instant en instant dans le sourire, dans les larmes, sous la feuille morte, dans les pensées vagabondes, dans la plénitude de l'amour, car l'amour n'est pas différent de la vérité. L'amour est cet état dans lequel le processus de la pensée, en tant que durée, a complètement cessé. Où

réside l'amour, il y a transformation; sans amour, la révolution n'a pas de sens, car alors la révolution n'est que destruction, décomposition, et un désastre de plus en plus grand. Où réside l'amour, il y a transformation, parce que l'amour est transformation d'instant en instant.

20 février 1949.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 31 MARS 1950
SUR LES PRESSES DES
ÉTABLISSEMENTS DALEX
A MONTROUGE (SEINE)

DÉPOT LÉGAL :
2e TRIMESTRE 1950. — No 223